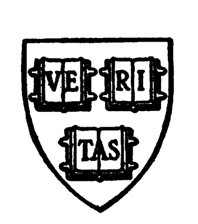

VE
RI
TAS


Digitized by Google

HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-SEPTIEME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin.

Continuée par M. Richer, depuis le douziéme volume. 27

TOME VINGT-SEPTIEME.

Trois livres relié.



A PARIS,

Chez { Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. Et veuve Desaint, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DES
TERRES POLAIRES.

SUITE DE L'HISTOIRE NATURELLE D'ISLANDE.

A L'OCCASION des eaux chaudes d'Islande, dont nous avons parlé à la fin du volume précédent, le bas-peuple de ce pays a fait une fable singuliere. Il raconte que dans les eaux les plus chaudes l'on trouve des oiseaux noirs à long bec, assez semblables aux bécasses, qui disparoissent dès qu'on en approche; ce qui fait qu'on n'a jamais pu les examiner. C'est une absurdité grossiere : comment ces oiseaux pourroient-ils vivre & nager dans des eaux, assez chaudes

pour cuire du bœuf en très-peu de tems ?

Ces eaux chaudes coulent dans des rivieres qui sont remplies de la plûpart des poissons qu'on trouve dans les rivieres ordinairement ; il y a beaucoup de grands & de petits saumons, des Truïtes, &c. d'où l'on doit conclure qu'il n'y a dans ces eaux chaudes aucune qualité sulphureuse ou minérale ; car le poisson ne peut vivre dans les eaux qui ont ces qualités. En général ces eaux chaudes sont très-bonnes à boire, & aussi salutaires que celles des autres sources ; cependant il s'en trouve en quelques endroits d'un très-mauvais goût & d'une odeur fort désagréable.

Qualité de l'eau de mer.

L'eau de la mer est plus salée autour de l'Islande, que par-tout ailleurs. Le sel qu'en été la mer dépose sur les rochers qu'elle baigne, & qu'on pourroit ramasser après la marée, en est une préuve. M. Anderson dit, que la cause de cette salure vient de ce que la mer exhale beaucoup de vapeurs dans les fortes gélées, & qu'une partie considérable de l'eau non-salée de la surface s'amasse & se congéle sur les glaçons immenses qui flottent dans ces mers ; sans parler d'une grande quantité de ces

mêmes eaux, qui se dissipent continuellement à cause de leur légéreté, par les vents secs & violents qui les emportent; de sorte qu'il n'est pas étonnant que l'eau qui reste soit beaucoup plus salée.

Ce raisonnement n'a pas de fondement : l'expérience a démontré que l'eau ne devient pas sensiblement plus salée, quand même une partie de cette eau se trouveroit condensée par le froid ou dissipée par les vents; d'ailleurs c'est une vérité incontestable qu'il ne gele pas assez autour de l'Islande pour qu'il puisse se former une grande quantité de glaces autour des côtes. Le rivage est très-plat, & de niveau avec la surface de la mer : le flux & reflux y causent trop d'agitation pour que les eaux puissent se consolider; & il n'y a que de petits détroits, de petites baïes, où il se trouve de la glace assez épaisse, parce que ces endroits ne sont que très-peu sujets au flux & reflux. Comme les petits golfes & détroits sont plus communs dans la mer méridionale que dans celle du Nord, qui est très-découverte & exposée aux vents; c'est dans cette contrée que se trouvent les glaces les plus épaisses. On assure que la mer n'a ja-

mais été glacée dans ces parages, au point d'empêcher les barques de ſortir du Port & d'aller à la pêche. Si cet événement arrive dans les pays ſeptentrionaux de l'Iſle, il eſt cauſé par les glaçons flottans du Groenland, qui s'arrêtent quelquefois à pluſieurs lieues des côtes. Quand ils paroiſſent, on croiroit qu'un nouveau pays s'eſt élevé tout d'un coup du fond des eaux : ces maſſes glacées forment une étendue dont on n'apperçoit pas l'extrémité ; on y remarque des montagnes, des vallées, des collines, des vallons, des rochers, des ours, des renards, des faucons, & autres animaux vivants. Ces glaces cauſent beaucoup de froid & de brouillards dans les contrées qu'elles avoiſinent : le froid ſe fait même ſentir dans le pays méridional ; de ſorte que quand le printems eſt froid au midi, on peut être certain que la glace flottante du Groenland eſt arrivée ſur les côtes ſeptentrionales.

Tremblemens de terre.

Ce pays eſt peu habité, dit M. Anderſon, « à cauſe des grands & terribles » boulverſemens auxquels il eſt ſujet ; » car, comme cette Iſle n'eſt formée que » d'un ſeul rocher, & que le terrein des » vallées eſt d'une ſtructure creuſe & ca-

» verneuſe, auſſi-bien que les montagnes;
» ces cavités renferment toutes ſortes de
» ſoufre, de minéraux, & de matieres
» bitumineuſes, & en très-grande quan-
» tité; c'eſt ce qui rend cette Iſle plus
» ſujette aux incendies & aux tremble-
» mens de terre qu'aucun autre pays de
» l'Univers; de ſorte que très-ſouvent la
» nature ſemble y entrer en convulſion;
« d'où il naît des déſordres & des trem-
« blemens de terre particuliers & très-
» conſidérables ».

Nous avons déja démontré la fauſſeté d'une partie de ce que dit M. Anderſon dans cet article: nous allons faire voir qu'il s'eſt également trompé, relativement aux tremblemens de terre.

Ce pays n'eſt creux qu'en très-peu d'endroits, où il y a eu anciennement quelqu'incendie de terre. On n'y rencontre des minéraux & autres matieres combuſtibles, que dans les deux cantons dont nous avons parlé plus haut. M. Horrebows qui a paſſé deux ans en Iſlande s'exprime ainſi: « Je n'y ai pas » éprouvé le moindre tremblement de » terre; j'ai même appris par des habitans » qu'ils n'en avoient jamais eſſuyé; d'ail- » leurs il faut faire attention, que les

»tremblemens qui s'y font sentir quel-
»quefois sont peu sensibles, puisqu'il est arrivé pendant mon séjour dans l'Isle, »que des personnes qui habitoient le »même endroit que moi, & dans le »même tems, ont prétendu en avoir »ressenti des secousses dont je n'ai pas »seulement eu de soupçon.

Les tremblemens de terre ne se font pas ressentir dans toute l'Islande: les cantons de Rangervalle, d'Estones & de Guedbringe, situés dans la partie méridionale, sont, pour ainsi dire, les seuls sujets à ces événemens; mais les parties septentrionales n'en éprouvent presque jamais. En général, il est très-rare que ces tremblemens, même les plus violents, ayent occasionné des irruptions de feu, des inondations, & la perte d'un seul homme. Les habitans trouvent souvent des crevasses dans la terre, une fente dans un rocher; on en infére aussi-tôt qu'elles ont été occasionnées par des tremblemens de terre; mais il est constant que ces tremblemens sont très-rares en Islande, & qu'ils n'entraînent pas les mêmes malheurs que ceux qui se font ressentir en Italie, en Sicile & en Amérique.

Pour prouver la violence des secousses des tremblemens qui arrivent dans quelques endroits particuliers de ce pays, M. Anderson rapporte un fait & s'exprime dans ces termes. « Il arriva, en l'an-»née *1626*, par une secousse violente, »qu'une montagne assez haute s'écroula »dans une nuit, près de Skagenstrand, »dans le canton du Nord, & qu'il s'éleva »à sa place un lac profond ; & au contraire »un lac, situé à un mille & demi de là, »(que les habitans estimoient être sans »*fond*) non-seulement fut desséché par »cet événement, mais son fond fut tel-»lement élevé au-dessus du sol voisin, »que cette terre est à présent plus haute »que les bords anciens du lac ».

D'un événement simple & naturel M. Anderson en a *fait une* fable : voici le fait tel qu'il est.

En *1620*, & non en *1626*, comme le dit l'Auteur, il arriva dans le canton de Honno-Vatus, où est situé Skagenstrand, qu'une grosse masse de rocher, apparemment minée par les torrens, fut emportée par sa pesanteur, & se précipita avec un fracas terrible, mais sans aucun tremblement de terre, dans une vallée étroite, couverte de belles prai-

ries arrosées, ainsi qu'une métairie, située aux environs, par un ruisseau fort agréable. Cette masse énorme de roche combla la vallée, renversa la métairie, & forma une grosse digue qui arrêta le ruisseau. L'eau du ruisseau n'ayant plus d'issue, forma un petit lac, où l'on voyoit auparavant une prairie; mais après que l'eau, accumulée par l'affluence continuelle de la source, fut parvenue à passer par-dessus la masse de rocher, elle reprit son lit ordinaire: il est resté à son niveau un lac, où il n'y avoit auparavant qu'un ruisseau.

La chûte d'une masse si énorme ne pouvant arriver sans une forte commotion dans tout le terrein voisin, ceux qui habitoient la métairie, effrayés par le fracas horrible de la chûte de ce fragment de rocher, ont pris pour un tremblement de terre ce qui n'étoit qu'un ébranlement particulier. Telle est la vérité de cet événement, qui a été la source de la fable que nous venons de réfuter.

Tonnerre. Il est rare qu'on voie des orages en Islande. En été il en arrive quelquefois dans la partie septentrionale: dans les autres endroits, c'est le plus souvent en automne, mais très-rarement en hiver.

Le tonnerre n'est pas fréquent dans ce pays, si ce n'est à la mi-Juin que l'on entend quelques coups assez médiocres: on assure même que le tonnerre est beaucoup plus fort en Dannemarck qu'en Islande: on voit rarement dans cette Isle des feux folets, des flammes voltigeantes, des étoiles courantes, ou autres météores de cette nature; l'air y est en général trop pur & trop clair.

Aurore boréale.

Les habitans de ce pays croyent pouvoir pronostiquer le tems qu'il fera par l'aspect de l'aurore boréale. Quand elle sautille & qu'elle est colorée, ils concluent qu'il pourra survenir du vent: quand elle est tranquille & claire, c'est le présage d'un beau tems: quand l'arc reste constamment pendant une soirée au midi, les habitans de la partie septentrionale croyent qu'il s'en suivra un vent de midi. L'événement justifie rarement le succès de ses prédictions. L'aurore boréale n'a pas plus de propriétés & n'est point plus considérable en Islande qu'en Danemarck: les voyageurs peuvent en tirer quelqu'avantage; mais cette lueur ne suffiroit pas pour que l'on pût faire quelqu'ouvrage. Elle n'a pas de regle fixe pour se lever; tantôt elle paroît au Midi,

tantôt au Nord : le plus souvent elle commence par un arc large & clair d'Orient en Occident, & reste long-tems fixe dans cette situation : quelquefois elle sautille dans toute l'étendue de la voûte céleste, & darde tous ses rayons vers le zénith ; mais il est rare qu'elle forme des arcs clairs & distincts au Midi ou au Nord, comme cela arrive ordinairement en Danemarck. L'aurore boréale ne regle point ses vicissitudes sur l'accroissement & le décroissement des jours : elle ne paroît pas non plus aussitôt après le coucher du soleil ; c'est souvent à huit, neuf & dix heures du soir : quelquefois elle dure une heure, quelquefois plus long-tems ; il arrive aussi qu'elle éclaire toute la nuit, en recevant des accroissemens par gradation, & diminuant de même ; mais ce sont des phénoménes qui sont fort extraordinaires. L'aurore boréale ne paroît pas tous les jours, quoique le ciel soit serain, & on la voit quelquefois quand il est chargé. Dans l'été il y a beaucoup de soirées où elle paroît : il est vrai que sa clarté est foible à cause de la lumiere du soleil, qui n'est que peu de tems sous l'horison. Le Lecteur peut voir sur cette

matiere le traité de M. Mairan : il en donne une explication naturelle & bien raisonnée.

Parrhélies.

Si l'on croit en Islande, comme en Danemarck, que les parrhélies & doubles soleils annoncent des orages, le contraire arrive souvent. En 1750 on observa dans cette Isle deux anneaux, colorés comme l'arc-en-ciel, entre lesquels étoit le soleil. Ce phénoméne fut suivi d'une gelée modérée qui dura quinze jours, & d'un dégel tranquille. Au mois d'Avril de l'année 1751 on observa une autre parrhélie : il y avoit encore deux anneaux fort brillans avant midi ; un de ces anneaux qui précédoit le soleil, disparut après midi ; alors il parut un autre anneau derriere le soleil : on eut *ensuite* un tems doux & tranquille, tel qu'il avoit déja été quelques tems avant. Ces phénoménes paroissent en Islande plutôt au printems qu'en automne ; mais en général ils y sont très-rares.

Flux & reflux.

Le flux & reflux de la mer y vient réguliérement deux fois dans les vingt-quatre heures, & suit comme par-tout ailleurs les phases de la lune. La marée a plus forte arrive lors de la nouvelle &

de la pleine lune, & sur-tout au tems des Equinoxes. Les Islandois appellent ces époques *Springzeiten*, tems à sauter, parce qu'alors l'eau saillit ou monte plus haut sur la terre, & le flux & reflux est appellé *Flod Og Fiore*. S'il fait un peu de vent lors du reflux, il s'accroît à mesure que la marée monte, puis il semble tomber avec le flux; mais il se releve de nouveau dès que la marée remonte: si au contraire le vent tombe avec la marée montante, le calme est ordinairement de longue durée; cependant il semble que c'est une regle dans ce pays que le vent, la pluie, la neige augmentent avec le flux. La mer n'y monte pas au-delà de douze à seize piés.



ARTICLE VII.

La Laponie.

§. I.

Description de la Laponie.

LA Laponie comprend un terrein fort étendu, borné au couchant par les montagnes de Norvege; au Nord, par la mer Glaciale; à l'Orient, par la mer Blanche, & au Midi, par le golfe de Bothnie. Ce pays a été inconnu aux Anciens; ils comprenoient sous le nom de Serisinie & de Biarmie, la Finlande & la Bothnie d'aujourd'hui. Ils regardoient ces *contrées* comme les plus septentrionales & ne croyoient pas qu'il y eût des terres au-delà. Hérodote, *Livre IV*, dit, que ces régions septentrionales ne sauroient être traversées, ni même apperçues, à cause de la prodigieuse quantité de plumes qui remplissent l'air & qui couvrent la terre; ce qu'il savoit des habitans même: mais il ajoute dans un autre endroit, qu'il est vraisemblable qu'ils ont

Son étendue. Elle étoit inconnue aux anciens.

pris pour des plumes de gros floccons de neige.

D'où lui vient ce nom. Il n'y a qu'environ six siécles que Saxon le Grammairien donna à ce pays le nom de Laponie : *Laponia* ; le mot *Lap* signifie en langue du pays un exilé. Les Lapons qui étoient sortis de la Finlande, se retirerent dans un canton plus au Nord, & c'est delà qu'il fut nommé *Lapland* ; c'est-à-dire, *pays des Exilés.* Toute la Laponie se divise communément en trois parties.

Sa division. La plus considérable, qui commence au soixante-quatrieme degré, & finit au soixante-douzieme, appartient au Roi de Suede : sa longueur est de deux cens lieues de France, sur cent vingt ou cent trente de large.

La seconde partie, qui dépend du Danemarck, est comprise dans la Province de Nordland, & les habitans s'appellent *Finn-Lapons* : elle peut avoir cent lieues d'étendue, sur cinquante de large. C'est dans cette partie de la Laponie que se trouve *Warenger*, Port très-fréquenté par les Anglois & les Hollandois, qui viennent acheter les pelleteries que les Lapons y apportent.

La troisieme partie de la Laponie,

qui est sujette au Czar, s'appelle *Laponie-Moscovite* : elle a environ six cens werstres de longueur, sur quatre cens de largeur ; c'est-à-dire, environ cent soixante lieues de long sur cent de large.

Nous ne présenterons pas l'Histoire particuliere de ces différentes parties de la Laponie; nous donnerons une description générale de tout le pays compris sous ce nom, ainsi que de ses habitans, en observant seulement les diverses coutumes que peut produire la différence des dominations auxquelles ces peuples sont sujets, ou qui naissent des religions établies parmi eux.

La situation de la Laponie y rend l'hiver très-long & le froid excessif : pendant trois mois le soleil ne paroît point sur cet horison ; cependant on s'apperçoit du lever & du coucher du soleil par un crépuscule de peu de durée qui paroît le matin & le soir. Dans les longues nuits la lune, les astres, & la fréquente sérénité du ciel, produisent une telle clarté, qu'il est possible de se livrer à toutes sortes de travaux comme on le feroit en plein jour. On voyage, on vaque enfin pendant l'hiver aux affaires extérieures, comme dans un autre tems. Climat.

Montagnes. Tout ce pays eſt rempli de hautes montagnes, perpétuellement couvertes de neige. Les plus élevées ſont celles qui ſéparent la Laponie de la Norvege : on les appelle *Felices*.

Neige. Les vents qui regnent avec violence dans la Laponie, y amenent quelquefois une quantité ſi prodigieuſe de neige que, quand on en eſt ſurpris, on n'a point d'autre reſſource que de ſe coucher par terre en ſe couvrant de ſon manteau, & de laiſſer ainſi paſſer l'orage; enſuite on continue ſa route. Dès le commencement de l'hiver on a ſoin de planter des baliſes ou des branches de ſapin qui marquent les chemins qui conduiſent aux lieux fréquentés ; ſans cette précaution ils ſeroient impraticables : quelquefois il fait des brouillards ſi épais, ſi obſcurs, que les voyageurs ne s'entrevoyant pas, ſe heurtent les uns contre les autres.

La rigueur du froid convertit tout en plaine ſolide : les ruiſſeaux, les rivieres, des lacs qui ont juſqu'à dix, vingt & trente lieues de tour, ſont gelés pendant huit mois de l'année. La neige qui vient enſuite à les couvrir forme une plaine d'une grande étendue, ſans au-

aune interruption, & d'une triste uniformité.

L'été. La chaleur de l'été égale la violence du froid en hiver. Au mois de Juin les neiges & les glaces ont disparu : les oiseaux se font entendre ; l'herbe commence à poindre : la nature offre alors l'aspect riant d'une campagne verdoyante, arrosée par de belles rivieres, & coupée par des lacs. Pendant l'été le soleil éclaire continuellement ou ne se cache que très peu de tems. Sa force est si grande alors, qu'un homme ne peut se tenir piés nuds sur une pierre qui a été exposée aux rayons de cet astre ; c'est ce qui oblige les Lapons à marcher toujours chaussés en été.

Tonnerr. La foudre & les orages sont assez communs dans cette saison, & font des ravages affreux.

Terroir. L'été & l'hiver ne sont point amenés par des saisons intermédiaires : on voit avec surprise des herbes & de petits arbres en feuilles dans des lieux, qui, quelques jours avant, n'étoient couverts que de glaces & de neige.

Tout le pays est très-pierreux ou très-humide : la grande quantité de lacs, de rivieres & de ruisseaux qui l'arrosent,

rend, en quelques endroits, le terrein si mou, qu'il s'affaisse sous les piés, & qu'il fait craindre à chaque instant qu'il ne fonde tout-à-fait; aussi n'y a-t-il que très-peu d'endroits labourables, si ce n'est dans la partie méridionale, aux environs de Pello & sur les bords du golfe de Bothnie, où l'on recueille de l'orge, du seigle, & un peu de houblon : les pâturages y sont très-communs & très-bons.

Forêts. Au pié des montagnes, qui séparent la Laponie de la Norvege, il se trouve de grandes forêts très-claires & coupées par une quantité prodigieuse de lacs & de marais.

Fleuves. Scheffer compte en Laponie six fleuves considérables qui donnent leurs noms à six Provinces ou Préfectures, sous lesquelles est comprise toute la Laponie Suédoise. Ces six Préfectures sont en allant du Sud au Nord.

Agermanlande-Lap-Marck, où est Aosala, qui est la ville ou plutôt l'habitation la plus considérable de ce district.

Toutes les Villes de la Laponie, à l'exception de celles qui forment des Ports de mer, ne méritent tout au plus que le nom de hameau. Ce n'est qu'un

amas de dix à douze bâtimens, faits d'arbres & couvers d'écorce de bouleaux: les uns servent d'Églises, d'écoles; les autres à loger les Pasteurs & ceux attachés au service de ces Eglises. Quelquefois des Lapons, riches & sincérement Chrétiens, viennent aussi établir leur domicile près de ces bâtimens: voilà ce qui compose une ville en Laponie.

Uhma Lap-Marck, seconde Préfecture, où sont Licksala & Loisby.

Pithea, *Lap-Marck*, où sont Arieplogs ou Ariernfuy, &c.

Lulea, *Lap-Marck*, où se trouve *Lulha*.

Tournea, *Lap-Marck*. Cette préfecture est la plus considérable, & s'étend depuis le cercle polaire jusqu'à la mer.

Et *Kimi*, *Lap-Marck*.

Ces Gouvernemens généraux de la Laponie sont encore divisés en plusieurs autres petits cantons.

Outre ces fleuves on y voit grand nombre de rivieres & de ruisseaux, beaucoup de lacs & de marais très-poissonneux; mais, comme le pays est fort inégal & montueux, il y a des cataractes impétueuses qui apportent à la navigation des obstacles, très-difficiles à

ſurmonter en quelques endroits, & impraticables en d'autres.

Scheffer. La Laponie a auſſi des fontaines & des ſources d'eau très-bonnes & très-agréables en été. Près de Likſala il ſe trouve une ſource, dont les eaux diviſées forment trois ruiſſeaux : l'un coule vers l'Orient, le ſecond vers l'Occident, & le troiſieme vers le Septentrion : les Suédois ſe ſervent de ces eaux pour appaiſer la douleur des dents ; elles ont la propriété ſinguliere de ne jamais geler, quoiqu'on en expoſe à l'air dans un vaſe.

Le terroir de la Laponie n'eſt pas le même par-tout : la grande humidité dans des endroits, la quantité de pierres ou de ſable qui couvre le terrein, dans d'autres, y cauſent une ſtérilité inſurmontable. En été, ſur-tout dans les lieux voiſins de la Norvege, des vents impétueux enlevent de deſſus les félices de gros tourbillons de ſable, les répandent de côté & d'autre, & cauſent de grandes incommodités. Il arrive ſouvent que ces ſables, dépoſés ſur des montagnes de neiges, formées par les vents & recouvertes d'une croûte légere de glace, occaſionnent des erreurs très-

dangereuſes pour les Voyageurs : la croûte de la glace ſe briſe & on tombe juſqu'à la terre-ferme ſans pouvoir être ſecouru.

Quoiqu'il ſe trouve en Laponie des villes, telles que *Pithea*, *Lulla*, *Waranger*, *Vardhus*, *Kola*, nous n'en donnerons pas la deſcription, parce qu'elles ſont habitées par des Finnois, des Danois, ou des Ruſſes policés, & que nous nous bornons à donner ici l'Hiſtoire des Lapons qui n'habitent que des cabanes diſperſées.

§. II.

Les Lapons.

Les ſentimens ſont partagés ſur l'origine de ces peuples. Les uns les font deſcendre des Tartares, les autres des Finlandois ; mais, en examinant les Lapons & les Tartares, on voit qu'ils ſe reſſemblent peu par les inclinations & les mœurs. Les uns ſont guerriers, hardis, toujours livrés à une vie active ; les autres ſont lâches, timides, végétant continuellement dans une apathie ſans égale. Les langues de ces deux peuples Leur origine.

n'ont pas plus de ſimilitude entr'elles ; on ne remarque aucune analogie de l'une à l'autre.

Il n'en eſt pas de même des Lapons, comparés aux anciens Finlandois ; les uns & les autres ſe reſſemblent ſi bien par les traits, l'eſprit & les inclinations, qu'on ne peut ſe diſpenſer de croire que ces derniers ſont la ſouche des autres. Le portrait que Tacite fait des Finlandois peut encore ſe rapporter aux Lapons d'aujourd'hui : tous les uſages que cet Auteur attribue aux premiers, ſont pour la plupart en pratique chez les Lapons, ſi ce n'eſt que la communication qu'ils ont eue avec d'autres peuples a introduit des coutumes nouvelles & inconnues à leurs ancêtres.

C'eſt vers le XI[e] ſiecle qu'on peut fixer l'origine des Lapons. Quelques familles de Finlandois, voyant leur pays accablé de tributs, & dévaſté par les guerres qu'Eric IX y porta, pour ſoumettre les habitans & établir la religion Chrétienne, abandonnerent la Finlande & allerent s'établir à l'extrémité du golfe de Bothnie. Ils ſe répandirent inſenſiblement dans toutes les contrées ſeptentrionales juſqu'au bord de la mer ;

d'ailleurs le Roi, en établissant la religion chrétienne dans la Finlande, avoit ordonné, que tous ceux qui refuseroient de l'embrasser seroient bannis : c'est de là qu'est venu le mot de *Lap*, qui leur fut donné dans ce tems par les Finlandois qui resterent dans le pays. Le mot *Lap* ou *Lapon* est encore une injure pour les Lapons, qui s'appellent entre eux *Sabmienladti*.

Leur portrait.

Les Lapons sont très-petits ; leur hauteur ne va guere au-delà de quatre piés & demi. M. de Maupertuis, dans la relation de son voyage, dit, qu'il lui a paru, qu'en général, il y avoit la tête de différence entre nous & les Lapons : que les voyageurs ont exagéré la petitesse de ces peuples, mais qu'ils n'ont pu exagérer leur laideur : ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux bleus, petits, caves & chassieux, la bouche très-grande, les joues extrêmement élevées ; le reste du visage fort étroit & une barbe peu épaisse qui leur pend sur l'estomach. Tous leurs membres sont proportionnés à la grosseur de leur corps : ils ont les jambes déliées, les piés petits & les bras très-minces ; les cheveux durs, plats, & fort courts ; la

couleur de leurs cheveux, ainsi que de leur barbe, est noire : ils ont le corps maigre, courbé & dégoûtant, le teint pâle, basané, & de couleur rougeâtre, ou de cuivre, ainsi que le corps. Les Lapons sont aussi forts qu'ils sont laids.

Les Lapones, sans être des beautés, ne sont pas absolument laides: elles ont, selon Scheffer, un coloris naturel, mêlé de blanc, qui produit un effet assez agréable; cependant Renard dit, que leurs traits différent peu de ceux des hommes, & que s'il s'en trouve quelques-unes de passables, ce sont toujours des beautés Lapones, & il ajoute, que cette race lui semble faire admirablement la nuance entre l'homme & le singe.

Malgré le portrait que nous venons de donner de ces peuples, d'après Renard, Scheffer & M. de Maupertuis, on ne doit pas cependant en inférer qu'il puisse convenir généralement à toute la nation. Les uns & les autres paroissent avoir conclu du particulier au général : la Motraye qui a voyagé dans presque toutes les Préfectures de la Laponie, visita un grand nombre de familles, & rapporte, qu'il a vu de très-beaux hommes,

hommes, & encore plus de jolies femmes, bien faites, gayes, vives, enjouées, ayant une belle peau & des yeux fort vifs; on peut même conclure qu'il en a trouvé plus de jolies que de laides.

Habillemens des Lapons.

Les habillemens des Lapons varient ſuivant les ſaiſons & leurs facultés. Ils ont pour habit d'hiver une ſorte de robbe, faite comme un ſac, & des culottes fort étroites qui tombent juſques ſur leurs talons. Ces vêtemens ſont de peaux de rennes: le poil eſt en dedans: la caſaque ne deſcend qu'aux genoux; elle eſt retrouſſée ſur les hanches & y eſt ſoutenue par une ceinture de cuir, ornée de petits boutons: les pauvres les ont en étain, les riches en argent. A cette ceinture tient un couteau dans ſa gaîne, une bourſe un peu plus longue que large, un petit ſac de cuir & un étui à ſerrer des aiguilles & du fil: la gaîne du couteau eſt de cuir de renne tanné, couſue avec des fils d'étain & brodée de pareil fil. La bourſe eſt d'un cuir crud, avec le poil, couverte d'une étoffe rouge auſſi brodée en étain. Ils portent dans cette bourſe une pierre à fuſil, qui eſt ordinairement un morceau de criſtal, un petit lingot d'acier, & du ſoufre pour allumer du feu aux endroits

où ils se trouvent : cette bourse renferme aussi leur tabac & les autres choses de peu de conséquence. Le petit sac est orné comme la bourse & taillé en forme de poire ; c'est où ils conservent leur argent & ce qu'ils ont de plus précieux : leur étui à aiguilles est d'une forme singuliere ; il est composé d'un morceau d'étoffe de figure triangulaire, long, & tronqué par la pointe : ils le renforcent d'une petite peau, dont ils le doublent, & y placent leurs aiguilles. Pour serrer cette étoffe ils ont un étui de même figure, mais plus épais & plus fort, couvert de drap rouge & d'une autre couleur, brodé avec des filets d'étain. La pelotte aux aiguilles se met dans cet étui, qui représente assez bien le corps d'un soufflet, dont les deux extrémités sont ouvertes dans toute leur largeur ; c'est par la plus grande ouverture qu'on introduit la pelotte, qui se trouve arrêtée à l'autre orifice. Au travers de ce dernier passe une petite courroie qui tient la pelotte suspendue à la ceinture ; c'est sur cette couroie que l'on fait glisser l'étui pour l'ôter & le remettre. Nous voyons en France de ces étuis que l'on nomme *cabriolets* ou *souflets*.

Outre toutes ces choſes ils pendent encore à leur ceinture des petites chaînes de laiton & un grand nombre d'anneaux de même métal. Leur tête eſt couverte d'un bonnet rond reſſemblant aux nôtres : il eſt ordinairement d'une étoffe rouge : quelques-uns en ont de poils de renards blancs, filés & travaillés à peu près comme les bas d'eſtame. Ceux qui ont le moyen, y font mettre une bordure de peau de martre ou de renard. A la chaſſe & en voyage ils ont des bonnets d'une autre eſpece : ils deſcendent juſques ſur les épaules, & leur enveloppent le cou & la tête ; de maniere qu'il ne leur reſte par devant qu'une ouverture aſſez étroite par où ils peuvent voir. Ils portent des bottes & des mitaines de peaux de rennes avec le poil.

La forme de leurs habits d'été eſt la même que ceux d'hiver ; mais la matiere eſt différente ; ils ſont d'étoffe fort groſſiére, faite de laine crue & non teinte ; ceux des gens riches ſont d'étoffe plus fine & de toutes couleurs ; très-ſouvent rouges, jamais noirs, car ils n'aiment pas cette couleur.

Leurs bonnets d'été ſont faits de la peau du *Loom*, avec toutes ſes plumes.

Ils arrangent si adroitement tout l'oiseau, que sans retrancher ni la tête ni les aîles, ils s'en font une coëffure qui a très-bonne grace. Les souliers qu'ils portent dans cette saison sont de peau de rhenne, comme ceux d'hiver ; chacun fait sa chaussure & n'y met pas beaucoup de façon. Ces souliers ont une pointe relevée en devant : pour les assujétir aux piés ils les lient avec une courroie qui fait trois ou quatre tours au bas de la jambe, ce qui ressemble à des brodequins fort grossiers. Quelquefois ils les garnissent par-dessus d'étoffe rouge ou d'autre couleur, &, afin que le poil qui est en dehors ne rende pas le soulier trop glissant par-dessous, ils ont la précaution de faire la semelle de deux morceaux, dont le poil est dans un sens contraire : si cette chaussure est trop large ils la garnissent d'une mousse fine, dont nous parlerons ci-après.

Habits des Lapones.

Les habillemens des femmes consistent, pendant l'été, en une robbe d'étoffe, plissée par devant, & qui descend jusqu'aux talons : elles portent une ceinture plus large que celle des hommes & plus élégamment décorée ; elle est enrichie de petites lames d'argent ou d'é-

tain, découpées en fleurs, en étoiles, en petits oiseaux, & placées si près les unes des autres que cette ceinture semble être une broderie massive d'argent ou d'étain : elles attachent à cette ceinture plusieurs chaînes de laiton ; l'une porte le couteau & sa gaîne, l'autre la bourse ; une autre l'étui à aiguilles, & quantité d'anneaux de laiton. Le poids de tous ces ornemens est quelquefois si considérable, qu'il va souvent au-delà de vingt livres : elles ne les tiennent pas suspendus à leurs côtés, comme les Françoises portent la montre ; mais, précisément devant elles ; de sorte que tout cet attirail balance sans cesse quand elles marchent, & produit un cliquetis qui leur plaît beaucoup ; elles sont même persuadées que cela contribue à relever leur bonne mine & à donner de l'éclat à leur parure. Pour se couvrir le sein elles ont une espéce de *respectueuse* ou *palatine* d'étoffe rouge, appellée *Kraka*, toute garnie de petits boutons, fort près les uns des autres, avec de petites lames d'argent ou de cuivre, mobiles & pendantes. Le devant de la robbe qui couvre la poitrine est aussi orné de trois rangs de ces petits

boutons : leur coëffure est toute simple ; une espéce de calotte rouge, plate par-dessus, & ronde par les côtés, leur couvre la tête jusqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles ont soin de retrousser : cet usage n'est pas pratiqué par les Lapones Moscovites ; elles tressent leurs cheveux & les laissent flotter négligemment sur leurs épaules.

Les jours où les Lapones veulent paroître brillantes, tels que ceux des fêtes, des noces, des foires, ces coëffures sont ornées de galon de fil de lin : elles ont des bas sans piés qui leur couvrent les jambes & les cuisses ; des souliers faits comme ceux des hommes ; c'est toute leur chaussure.

En hiver leurs habits sont presque semblables à ceux des hommes. Une robbe de peau de renne avec le poil, des culottes & des bottes pareilles, de grands bonnets qui leur enveloppent la tête & le cou, composent tout leur acoûtrement.

Outre ces différents habillemens il en est encore un, commun aux deux sexes, particuliérement dans l'été, & dans des circonstances extraordinaires de pêche, de chasse, ou de changement de

demeure. Il eſt fait de cuir ſans poil ; la culotte & les bas ſont tout d'une piéce. Cet habillement ſert à les garantir de la piqure des mouches.

En général tous les Lapons ſont ſuperſtitieux, lâches & craintifs. Dès qu'ils voyent quelques navires qui approchent de leurs côtes, ou qu'ils apperçoivent un étranger, ou même ſes traces, ils s'enfuient. Caractère des Lapons.

Quoique les autres pays, ſujets du Roi de Suéde, & voiſins de la Laponie, fourniſſent des troupes à ce Souverain, jamais la Laponie n'a fourni un ſoldat. Ce fut envain que Guſtave Adolphe eſſaya d'avoir dans ſon armée un régiment de Lapons : outre leur poltronnerie exceſſive, ils ne peuvent vivre hors de leur patrie ; dès qu'ils s'en éloignent ils tombent malades & meurent s'ils n'y reviennent bien-tôt : il ſemble que l'air rigoureux de leur pays eſt le ſeul qui leur ſoit propre, & que tout autre plus doux leur eſt abſolument contraire. Stenon, Prince de Suéde, envoya en préſent à Frédéric, Duc de Holſtein, un Lapon & une Lapone, nouvellement mariés, avec ſix rennes. L'homme & la femme moururent peu de tems après leur arrivée

dans le Holſtein, & leurs rennes ne leur ſurvécurent que peu de jours.

A la plus grande lâcheté ces peuples joignent une défiance & une perfidie ſans égales : ils mettent tout en œuvre pour perdre leur ennemi ; la magie, ſur-tout, leur paroît propre à ſervir leur reſſentiment ; ils ne manquent pas de faire jouer ſecrettement les reſſorts de cet art, qu'ils croyent les plus ſûrs, pour ſe défaire, ſans qu'il y paroiſſe, de ceux à qui ils en veulent.

Ils ſont entêtés, violens, menteurs, fourbes, dédaigneux & mélancoliques : il eſt très-difficile de les appaiſer quand ils ſont une fois en colere. Les femmes ſur-tout pouſſent l'emportement juſqu'à l'excès ; elles s'élancent avec fureur ſur l'objet de leur colere, l'outragent, le frappent tant qu'elles ont de force ; enfin, quand elles ſont irritées, elles ſe ménagent ſi peu, que les loix de la pudeur & de l'honnêteté ſont violées de la maniere la plus indécente.

Cette Nation paroît en général débauchée & luxurieuſe. Le ſéjour habituel que font enſemble les filles & les garçons, rend le libertinage très-commun, & la ſtérilité des Lapones ſert à entrete-

nir & augmenter leur commerce criminel.

La pareſſe eſt auſſi parmi les Lapons un vice très-commun & preſqu'indeſtructible ; il n'y a que la faim ou la néceſſité qui puiſſe les faire ſortir de leur cabane pour aller à la chaſſe & à la pêche. Le deſir de ſe procurer de l'eau-de-vie, eſt un moyen propre à les exciter au travail : dans l'ivreſſe les hommes ſont très-dangereux ; ils ſe plaiſent à vexer les autres Nations par des ſarcaſmes *inſolens* & des injures piquantes ; rien ne les effraye : une brutalité intrépide, une valeur féroce, remplacent alors leur lâcheté naturelle. On les voit ſe quereller & s'élancer les uns ſur les autres, comme des dogues, car la fureur du vainqueur ne ſe borne pas à bleſſer au hazard ſon adverſaire. Lorſque les fumées de l'eau-de-vie ſont diſſipées ce ne ſont plus que des hommes timides, des lâches, que la vue d'un étranger trouble & fait enfuir.

Si les Lapons ont des vices ils ont auſſi des qualités eſtimables : le vol leur eſt en horreur ; chacun y jouit paiſiblement de ſon bien ſans craindre qu'un autre le lui enleve : les Marchands couvrent ſim-

plement leurs marchandises pour les garantir de la neige, & les laissent ainsi au milieu des bois sans se mettre en peine des événemens.

La charité est principalement la vertu de ces peuples: leur zèle à assister les misérables ne se borne pas à de vagues promesses; celui qui demande d'être assisté n'essuie jamais de refus, & il arrive souvent qu'un riche loge & nourrit plusieurs pauvres de sa Nation pendant un an ou plus long-tems encore.

L'hospitalité ne leur est pas moins connue que la charité; ils la pratiquent très-scrupuleusement: leur bienfaisance s'étend jusqu'aux étrangers & aux voyageurs; ils les reçoivent avec une cordialité & des témoignages de bonne volonté qu'on ne peut se dispenser d'admirer: les vivres, les rafraîchissemens qui leur sont nécessaires, sont fournis avec autant de soin que s'ils les payoient.

Rien ne coûte moins aux Lapons qu'un serment: lorsqu'ils veulènt affirmer quelque chose, les imprécations les plus fortes ne sont pas ménagées. Si un Lapon jure, il se deshabille tout nud; il se donne lui-même, sa femme, ses

enfans & ses rhennes, à tous les diables, si ce qu'il dit n'est pas vrai.

Ils sont naturellement mélancoliques, & sujets à faire des rêves très-fâcheux : ils s'imaginent que des génies leur découvrent quantité de choses secrettes pendant le sommeil. On les voit souvent couchés par terre & endormis, chanter à pleine voix ; quelquefois ils pleurent ou crient d'une maniere si singuliere que l'on croiroit entendre heurler des loups.

Les Lapons ne connoissent que peu de maux : la médecine & la chirurgie sont ignorées chez eux. Les maladies épidémiques, l'air contagieux, les fiévres pestilentielles, perdent bien-tôt leur malignité dans un climat aussi froid. La peste y fut portée par le moyen de quelques bottes de chanvre qui venoient d'un endroit désolé par ce fléau ; maice mal n'attaqua que les femmes qui avoient manié & filé ce chanvre.

Maladies des Lapons.

Schefer.

On peut juger du petit nombre de maladies auxquelles les Lapons sont sujets, par le peu de variété des remedes dont ils font usage : trois ou quatre especes composent toute leur pharma-

cie. Rien de moins compliqué, rien de plus aisé que la façon d'administrer ces remedes : la nature semble se complaire à favoriser la simplicité de ces médicamens ; rarement un Lapon est longtems malade. Contre tous les maux internes ils usent d'une ptisanne, faite d'une certaine mousse, qu'ils appellent *Jerth* ; si cette mousse leur manque ils y suppléent par la racine de l'angélique pierreuse qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de rennes : cette décoction est pour eux la médecine la plus salutaire.

Quand ils ont de la douleur en quelque partie du corps, mal aux dents, la colique, ou quand ils sont attaqués de pleurésie, ils ramassent de cette poussiére qui se trouve entre les fentes des vieux troncs de bouleaux ; ils en forment une petite boule de la grosseur d'un demi-pouce ; ils l'appliquent sur la partie affligée, & mettent le feu à cette petite boule. Peu à peu ce feu gagne la peau, la brûle, ainsi que les nerfs : d'abord la douleur est très-violente ; elle diminue, ensuite ce n'est plus qu'un léger chatouillement. Ce vessicatoire ardent ne s'ôte

point, on le laiſſe entiérement ſe conſumer; on attend qu'il tombe de lui-même. L'ulcère que laiſſe la brûlure ſe referme de lui-même en très-peu de tems, & le mal eſt guéri radicalement. On voit ſouvent au viſage, au front, & aux mâchoires des Lapons, de grandes cicatrices qui viennent de l'uſage de ces remedes corroſifs.

Pour les bleſſures, les plaies, ils n'ont point d'autres vulnéraires que la réſine que diſtillent les ſapins: ils en font des emplâtres qu'ils appliquent ſur le mal. Le fromage de rennes leur tient lieu d'ongent divin, de panacée; ils l'employent à tous leurs maux: lorſque le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent ſur la partie affectée des tranches de fromage, & ils ſont bien-tôt ſoulagés. Ces peuples ont encore une autre maniere d'employer ce fromage au ſoulagement de leurs maux: ils le percent d'un fer rouge: la chaleur en diſſout les parties onctueuſes & fait diſtiller une eſpéce d'huile dont ils ſe frottent, ou qu'ils avalent, ſuivant la nature du mal: ce remede eſt toujours ſuivi d'un ſuccès heureux.

La décoction de ce fromage dans du

lait, eſt encore un remede ſouverain contre les maladies internes. Il fortifie la poitrine, emporte la toux, rétablit l'eſtomach & remet les poulmons en vigueur.

L'avantage que ces peuples ont, de n'être ſujets qu'à un petit nombre de maladies, les fait parvenir preſque tous à une extrême vieilleſſe, ſans eſſuyer le grand nombre d'infirmités qui affligent ordinairement à cet âge les hommes de nos climats. Pluſieurs Auteurs diſent que ces peuples alloient tous à cent ans, & au-delà; mais il ſemble que leur conſtitution eſt altérée, & que leur vigueur eſt dégénérée: Scheffer dit qu'il en meurt beaucoup à ſoixante-dix ans.

Les Lapons n'ont qu'une infirmité; c'eſt la privation de la vue. La neige & la fumée en ſont les cauſes: les vieillards qui ont conſervé leur vue, ſont preſque auſſi légres & diſpos que les jeunes gens, & par-là très-difficiles à diſtinguer d'avec eux. Ils courent ſur les montagnes, au travers des forêts, & font les mêmes exercices. M. de Linneus dit avoir vu deux vieillards Lapons, de ſoixante-dix ans qui ſe divertiſſoient comme des enfans, à mettre leurs talons ſur

leurs épaules sans la moindre difficulté. Les cheveux des vieillards ne blanchissent point; c'est ce qui rend la distinction plus difficile.

§. VII.

Habitations des Lapons.

Leurs habitations.

DEPUIS l'époque de 1600, dont nous avons parlé plus haut, où Charles IX, Roi de Suéde, partagea la Laponie entre tous les habitans; ils ont été obligés de fixer leur séjour dans les portions de terrein qui leur ont été assignés : la nécessité où sont ces peuples de chercher des vivres pour eux & pour leurs rennes, les a forcés à varier le lieu de leur séjour. Au tems de la pêche ils habitent le canton de leur propriété qui fournit le plus abondamment du poisson : quand le tems de la chasse arrive, ils habitent le pays qui y est propre; en même-tems ils ont attention de ménager des pâturages pour leurs rennes; de cette façon en suivant une ligne circulaire dans une année, ils mangent successivement tout ce que fournit le pays, qui est à leur discrétion, & il reproduit à mesure qu'ils

s'éloignent du point où ils ont commencé à décrire le cercle.

Quant aux Lapons qui résident dans les forêts & qui ont aussi des habitations sur les bords des rivieres & des lacs, ils s'arrangent entr'eux, de façon que ceux qui s'adonnent à la pêche s'établissent, tantôt sur les bords d'un lac, d'une riviere, & tantôt sur ceux d'une autre: ceux qui nourrissent du bétail, vont le faire paître l'été sur les *Félices*, & reviennent l'hiver dans leurs forêts, où ils se réunissent.

Maisons d'été. Au moyen de cette vie errante les Lapons ne peuvent avoir des habitations bien solides: on en voit de deux sortes. En été, quatre perches, plantées en terre, & élevées de douze ou quinze piés, sont à la fois les fondemens & les pierres angulaires du bâtiment: elles sont percées par en haut, & jointes ensemble, par le moyen de quatre soliveaux insérés dans les trous qu'on y a pratiqués. Tous ces bâtons se rapprochent à leur sommet, & donnent au bâtiment une figure pyramidale. Les perches transversales servent à en soutenir une quantité d'autres, aussi plantées en terre, & qui composent les parois

de la cabane. Une grosse toile les enveloppe & défend les habitans des pluies & des orages.

Les maisons d'hiver, sans être moins simples, sont un peu plus solides & mieux couvertes. Les Lapons les bâtissent avec des arbres entiers, plantés en lignes circulaires, & rapprochés par le haut de maniere à laisser un passage à la fumée. Quelques-unes de ces habitations sont couvertes tout autour de planches, de branches d'arbes, d'écorce de bouleau, de cuir bien tanné, ou de gazons fort serrés les uns contre les autres: toutes les ouvertures sont bien calfeutrées avec de la mousse. Ces maisons appartiennent à des riches, qui reviennent au même endroit au bout d'un certain tems : les pauvres se bâtissent une demeure nouvelle chaque fois qu'ils changent de lieu. Ce n'est, le plus souvent, qu'une misérable hutte composée de quelques perches, sur lesquelles sont étendus des haillons ou des peaux d'animaux, qui laissent encore bien des entrées au vent & au froid. Lorsque les riches déménagent ils emportent seulement la couverture de la maison ; en un quart-d'heure une famille de huit ou dix personnes ramasse

Maisons d'hiver.

tous les ustensiles du ménage, & les charge très-promptement sur des rennes, les conduit sur le nouveau terrein qu'on veut habiter. Là on décharge ces animaux, on fait la tente; en moins d'une heure on a construit son logement, & on s'y trouve aussi bien & aussi commodément que dans celui qu'on vient de quitter. Chacune de ces cabanes a deux portes, une grande par-devant & une par-derriere; c'est par celle-ci que les hommes apportent tout ce qui sert à la nourriture de la famille, le produit de la chasse ou de la pêche. Ils regardent comme un crime d'introduire ces provisions par la grande porte, & il est défendu aux femmes d'entrer ou de sortir, dans quelques tems que ce soit, par la petite porte. Cette prohibition vient, de ce que parmi eux, la rencontre d'une femme est un très-mauvais augure pour un homme qui va à la pêche ou à la chasse: ces deux espéces de maisons sont communes aux Danois & aux Suédois. A l'égard des Moscovites, la plûpart habitent dans des huttes enfoncées en terre, où des feuilles séches leurs servent de lit.

Le foyer de ces maisons se trouve

toujours au centre de la cabane, & la fumée en sort par un trou, pratiqué au sommet. Ce foyer est un petit espace entouré de pierres, surmonté d'un chaudron, suspendu au toît par une branche de bouleau qui a un crochet pour servir de crémaillere: l'aire de cette maison est couverte de branches de bouleau ou de sapin; c'est ce qui y tient lieu de pavé: sur ces branches sont étendues quelques peaux de rennes qui leur servent à s'asseoir.

L'intérieur de ces cabanes est divisé en six piéces; la premiere & la plus grande est celle qui se trouve immédiatement derriere la petite porte; elle est occupée par les hommes; ils y ont tous leurs instruments de chasse & de pêche; la seconde & la troisieme se trouvent aux deux côtés du foyer, dont elles sont séparées par deux piéces de bois qui vont aboutir à la grande porte de devant. Une est pour le pere de famille & sa femme, l'autre est pour les enfans & les domestiques. Quelques peaux de rennes, placées sur le plancher de la cabanne, leur servent de lits. En été, pour se coucher, leur usage est de s'envelopper tout le corps dans des couver-

tures de laine à long poil : l'hiver ils se roulent d'abord dans des peaux de rennes, & se couvrent par-dessus de ces couvertures de laine. En toutes saisons les hommes & les femmes se couchent tout nuds : à droite & à gauche de la grande porte sont encore pratiquées deux piéces destinées aux femmes ; c'est où elles travaillent, & où celles qui sont grosses ont des lits préparés pour faire leurs couches.

Outre ces logemens ils ont encore deux sortes de bâtimens qui servent de magasins pour serrer leurs provisions de bouche & leurs effets de commerce : voici comme ils les construisent.

Après avoir coupé un sapin à six ou sept piés de terre, ils y emboîtent deux bâtons en sautoir, sur lesquels ils établissent un petit édifice couvert de planches, ressemblant à un petit colombier. Afin de le mettre hors d'atteinte des bêtes sauvages & des rats, ils dépouillent ce tronc d'arbre de son écorce & l'enduisent de graisse pour en augmenter le poli. Un tronc d'arbre, dans lequel ils creusent des degrés, est l'échelle qui sert à monter dans cette espéce d'armoire.

L'autre façonde conſtruire leurs magaſins, eſt d'enclaver des ſablieres dans quatre arbres, plantés en quarré, & d'élever ſur ces bois une eſpéce de petite hutte qu'ils côuvrent de planches. Ils prennent contre les bêtes ſauvagesles précautions que nous venons d'expliquer; cependant la force & la voracité des ours les rendent ſouvent inutiles. Ces animaux renverſent le garde-manger, & dévorent dans une nuit les proviſions qu'une famille avoit amaſſées en beaucoup de tems & avec bien de la peine. Pour obvier à ces inconvéniens, les Lapons ont pluſieurs magaſins de cette nature en différents endroits.

§. IV.

Leur Nourriture.

Il y a quelque variété dans la nourriture des Lapons: ceux qui habitent les montagnes, pour faire paître leurs troupeaux, ſe nourriſſent de chair de rennes, & du fromage qu'il font avec le lait de ces animaux. Quelques-uns achetent en Norvege, à la foire de S. Jean, des chèvres & des brebis, dont

Leur nourriture.

ils tirent le lait en été ; mais ils les tuent en automne quand les pâturages commencent à manquer, & ne conservent d'autre bétail que leurs rennes.

Tous les autres Lapons ne vivent que de la pêche & de la chasse. La chair d'ours fait particuliérement leurs délices ; c'est avec cette viande qu'ils régalent leurs meilleurs amis.

La langue passe chez ces peuples pour un mets très-délicat, ainsi que la graisse & la moëlle des os de cet animal. Au lieu de farine & de pain, ils se servent de poissons séchés, réduits en poudre, & de jeunes bourgeons de pins qu'ils cueillent au commencement de l'été. L'écorce intérieure de ces arbres remplace aussi le sel, dont ils font très-peu d'usage, quoique les Norvégiens & les Suédois leur en fournissent. Voici comme ils préparent cette écorce.

Après avoir levé la grosse écorce de l'arbre, ils prennent la petite peau intérieure, qu'on appelle *parenchyme* ; ils la séparent en feuilles fort déliées, qu'ils font sécher au soleil : cette préparation finie, ils rompent en petits morceaux cette peau corticale, & ils en remplissent des caisses. Ils choisissent un

endroit bien exposé au soleil, & ils enterrent ces caisses à peu de profondeur: ils les couvrent de sable & les laissent ainsi s'échauffer pendant une journée. Un grand feu qu'ils font ensuite sur la place qui renferme les caisses, séche & cuit les écorces, en leur donnant une couleur rouge fort agréable, & une saveur très-flateuse. Cette écorce, devenue, par cette opération, extrêmement friable, est le sel des Lapons, qu'ils appellent *Santopolzy*. Ils en saupoudrent presque tous leurs alimens: ils font cuire assez souvent le gibier & le poisson ensemble, & le retirent en même-tems, quoique l'un & l'autre ne soient qu'à demi-cuits; ils l'aiment davantage de cette façon; parce que ces alimens rendent des sucs, qu'ils boivent avec délices: ils ne prennent point la peine de faire cuire le poisson & la viande séchés, parce que ces chairs viennent à un degré de mortification & de désséchement par le froid pénétrant de ces climats, qui ne differe presque pas de la cuisson où elles parviennent par l'ardeur brûlante du soleil en d'autres pays.

Les Lapons ont encore une sorte d'aliment composé avec de l'angélique, où

de l'oseille cuite dans du lait de rennes. Ils font bouillir le tout ensemble pendant une journée, y mêlent du santopolzy, & le conservent pour l'hiver.

Quoique l'art du Confiseur soit inconnu chez ces peuples, ils ont cependant des espéces de confitures & marmelades qu'ils estiment beaucoup; ils cueillent des mûres lorsqu'elles commencent à mûrir, & les font cuire à petit feu dans leur propre suc. Lorsqu'elles sont amolies ils répandent par-dessus un peu de sel très-menu; ils les placent ensuite dans un vase de bouleau bien fermé, qu'ils mettent en terre & qu'ils recouvrent avec beaucoup de soin.

Lorsqu'ils veulent manger de ces mûres, ils les trouvent aussi entieres & aussi fraîches que si elles venoient d'être cueillies. Cette sorte de confiture est particuliérement en usage dans le tems où les autres fruits manquent.

Leur marmelade se fait aussi avec des mûres, des capres rouges, ou autres fruits de cette espéce, cuits avec des œufs de poisson. Quand le poisson est cuit ils en ôtent toutes les arêtes, le mettent dans un mortier de bois avec les fruits, & pilent le tout ensemble jusqu'à

jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie.

Leurs boissons.

La rigueur du froid, qui ne permet pas de conserver la bierre, ou autres boissons, réduit les habitans de ces contrées à ne boire que de l'eau : l'hiver ils ont toujours un chaudron qui en est rempli & suspendu sur le feu, de crainte qu'elle ne gele : chacun en puise avec une cuiller de bois, & en boit autant qu'il lui plaît. L'eau dans laquelle ils font cuire leurs poissons & leurs viandes, est pour eux un breuvage plus agréable que l'eau pure.

Quoique tous les Lapons paroissent naturellement abstèmes, il y a cependant apparènce que cette qualité ne leur vient que de la rareté des boissons spiritueuses : les liqueurs fortes sur-tout paroissent avoir beaucoup d'attraits pour eux. L'eau-de-vie est leur plus grand régal ; elle est, pour ainsi dire, la clef de leur ame, le véhicule de leur amitié ; c'est un moyen immanquable de se concilier leurs bonnes graces, & d'en obtenir tout ce qu'on en desire.

Leurs repas

Si dans leurs repas les Lapons ne présentent point des exemples de délicatesse & de propreté, on y trouve des leçons admirables de reconnoissance envers le

Créateur, & des ſignes non équivoques de leur amour pour la paix.

En hiver ils s'aſſoient en cercle autour du feu & du chaudron qui eſt au milieu, ou près de l'endroit qui eſt deſtiné au pere de famille & de ſa femme. Chacun ſe met à la place qui eſt à ſa portée, ſans choix, ſans déférence. Quelques écorces de bouleau, couſues enſemble, ou une ſimple planche poſée ſur l'aire de la cabane, ſert à la fois de table & de plats.

On tire les viandes du chaudron, on les poſe ſur la table, & chacun en prend à ſon gré un morceau, qu'il met dans ſon bonnet ou dans le coin de ſon habit. On mange en ſilence & avec beaucoup d'avidité; ſi c'eſt du lait ou quelqu'autre nourriture liquide, on le met dans un tronc de bouleau creuſé, & tout le monde y puiſe avec une grande cuiller de bois.

En été, ils mangent hors de leurs cabanes ſur quelques gazons verds : ils prennent leurs repas deux fois par jour, à peu près à midi & le ſoir : tous ſont très-gourmands; lorſqu'ils ont de la chair d'ours ou de rennes ſauvages, ils mangent jour & nuit & ne ſe réſervent rien pour le lendemain ; malgré cette intem-

pérance, lorſque les vivres leur manquent, ils ſavent endurer la faim avec une patience incroyable; peu ſuffit alors pour leur nourriture. La premiere choſe qu'ils font après le repas, c'eſt de lever les mains au ciel en récitant cette priére: *Grace à Dieu qui a créé la nourriture pour notre commodité*, ou bien; *mon Dieu ſoyez loué & béni de nous avoir donné la nourriture; faites que celle que nous venons de prendre dans le moment, nous ſerve & rétabliſſe nos forces corporelles.* Après ces témoignages de gratitude ils ſe frappent tous dans la main, en s'exhortant mutuellement à ſe garder fidélité dans leur amitié.

§. V.

Sciences & Arts des Lapons.

Il n'eſt queſtion chez ces peuples ni de Sciences ni d'Arts libéraux, excepté la magie, ſi elle peut être miſe dans cette claſſe. Tous les Auteurs qui ont écrit ſur les Lapons, nous les repréſentent comme de ſavans Négromanciens. Tacite, parlant des Biarmois, c'eſt-à-dire des peuples qui habitent aujourd'hui Magie.

la Bothnie, la Finlande, la Laponie; & une partie de la Norvége, dit qu'ils suppléoien tpar l'art magique au défaut des armes ; qu'ils changeoient l'air calme en tempêtes horribles, & le tems le plus serein en orages affreux.

Quoique les Rois de Suéde ayent rendu des Arrêts très-rigoureux contre les Lapons qui s'adonneroient à la magie, & même qu'ils en ayent fait punir plusieurs comme sorciers, ils n'ont pu détruire l'opinion où sont ces peuples, qu'ils peuvent entretenir commerce avec le diable ; ni abolir entiérement le penchant naturel qu'ils ont pour l'art magique.

Les Edits n'ont procuré d'autre avantage que de diminuer le nombre des sorciers, & d'obliger ceux qui le sont encore à ne professer cet art que fort secrettement.

Nous sommes dans un siécle trop éclairé pour ajouter foi à tous les contes qu'on débite sur la Négromancie de ces peuples. Toutes les fables qu'on trouve dans les relations de la Laponie, ne méritent aucune confiance ; cependant nous nous croyons obligés de mettre sous les yeux du Lecteur tout l'appareil ma-

gique & tous les enchantemens des Lapons d'aujourd'hui.

L'inſtrument principal dont ils ſe ſervent pour faire leurs charmes, s'appelle *Kannus*. C'eſt un eſpéce de tambour, fait du tronc d'un pin, d'un bouleau ou d'un ſapin; mais il faut que cet arbre croiſſe dans un certain endroit, & qu'il ait ſes branches tournées d'une certaine maniere qui le rende agréable au ſoleil.

Ce kannus eſt d'une ſeule piéce du tronc, creuſée dans toute ſon épaiſſeur, terminée en deſſous par une ſurface convexe & ovale, dont le diametre eſt d'environ dix-huit pouces. Cette extrémité eſt percée de deux trous, qui ſervent à tenir le tambour, en y paſſant les doigts. Le deſſus eſt couvert d'une peau de renne, ſur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, & d'où l'on voit pendre pluſieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rennes. Ils tirent d'abord une ligne qui paſſe par le milieu du tambour, & ſes deux extrémités les plus éloignées; une autre ligne tranſverſale tranche celle-ci par la moitié & forme une croix: au-deſſous de cette derniere il en eſt en-

core une autre qui partage le tambour en quatre portions. Au - deſſus de la plus haute ligne ſont deſſinés les Dieux pour leſquels ils ont le plus de vénération, comme *Thor*, *Stoorjunkare*, ou *Scyta*, & ſes valets.

Entre les deux paralelles ils peignent l'image de Dieu le Pere, de Jeſus-Chriſt, du Saint-Eſprit, & de quelques Apôtres. Au-deſſous de ces figures on voit le ſoleil qui domine ſur les ours, les rennes, les poiſſons : ils repréſentent auſſi quelquefois des lacs, des fleuves.

Tous les tambours ſe reſſemblent par la forme ; mais les figures qui y ſont empreintes ne ſont pas toujours les mêmes. Les uns portent des troupeaux de rennes, pour ſavoir où ils les doivent trouver quand il y en a quelqu'un de perdu. Les autres tambours portent des figures qui indiquent des lieux propres à la chaſſe & à la pêche, ou qui font connoître ſi les maladies auxquelles ces peuples ſont ſujets, ſont mortelles. On voit qu'il eſt une ſorte de tambour propre à répondre aux conſultations qu'ils veulent avoir ſur chaque objet qui leur eſt eſſentiel.

Deux choſes ſont encore néceſſaires

pour ſe ſervir de ce tambour : le marteau pour le battre & une marque de cuivre que le mouvement du marteau agite ſur le tambour, & qui, en s'arrêtant ſur une figure, tracée ſur la peau, apprend ce qu'on veut ſavoir.

Cette marque eſt ordinairement un morceau de cuivre, fait en forme de boſſette dont on garnit les mors des chevaux. A cette lame de cuivre pendent pluſieurs autres anneaux de même métal : le marteau eſt fait d'un ſeul os de renne & repréſente la figure d'un grand *T*.

Cet inſtrument eſt ſi précieux parmi ces Idolâtres, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de renne. Ils ne l'entrent jamais dans la maiſon par la porte ordinaire ; mais ils le paſſent ou par-deſſus l'étoffe qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne paſſage à la fumée.

Le tambour & le marteau ſont ſacrés pour les femmes ; elles ne peuvent y toucher : lorſqu'on change d'habitation un homme eſt chargé de le porter à la nouvelle demeure après que toutes les autres perſonnes de la famille ſont parties. Cet homme a ſoin de pren-

dre un chemin peu fréquenté; ils croyent que si une femme vient à passer par ce chemin, elle meurt sur le champ, ou au moins qu'elle est menacée d'un grand malheur, si elle n'offre au diable, en expiation de son crime, un anneau de cuivre qui doit être attaché au *Kannus*.

Ce kannus est communément en usage pour quatre objets; le premier est, comme on l'a dit, de savoir quels sont les endroits les plus propres à la chasse, à la pêche; le second, est de voir si les Dieux qu'ils adorent ou agréent ou rejettent leurs sacrifices; le troisieme consiste à apprendre quelle sera la suite d'une maladie, & le quatrieme, à connoître ce qui se passe dans les pays étrangers.

Lorsqu'un de ces prétendus sorciers veut consulter le tambour, dans le dernier cas, il commence par l'approcher du feu pour en faire bien roidir la peau, que la chaleur resserre; ensuite il se met à genoux avec tous les assistans. Après cette cérémonie il commence par frapper doucement sur le tambour, en traçant avec le marteau une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles; ensuite il redouble les coups, il éleve la voix

comme un furieux ; ſon viſage devient bleu ; ſes cheveux ſe hériſſent ; il tombe enfin la face en terre & reſte ſans mouvement. Lorſque la frenéſie eſt paſſée il ſe releve, il dit ce que le diable lui a appris, ce qu'il a vu, ou il montre le ſigne qu'il a apporté des pays éloignés d'où il croit venir.

La pratique de la *Dactyliomancie*, au ſujet des maladies, ou de l'événement de quelques autres affaires, eſt beaucoup moins violente. Ils poſent l'anneau de cuivre ſur la figure du ſoleil, & ils le font mouvoir en frappant le tambour & chantant une chanſon. Si l'indice va de la gauche à la droite, ainſi que le ſoleil, ils en tirent un augure favorable ; c'eſt un préſage que la perſonne malade recouvrera la ſanté ; que telle entrepriſe réuſſira, ou que leur famille deviendra puiſſante & nombreuſe. Si au contraire l'indice va de la droite à la gauche, contre le cours du ſoleil, la maladie eſt mortelle, de grandes adverſités les menacent eux & leur famille.

Dans le ſecond cas, ſi l'indice s'arrête ſur la figure qui repréſente Scyta, ils ſacrifient à ce dieu, ou aux autres s'ils ſont indiqués.

Le dernier uſage du tambour ſert à leur montrer de quel côté ils doivent aller pour avoir une chaſſe ou une pêche abondante : ſi l'indice, agité pluſieurs fois, s'arrête à l'Orient ou à l'Occident, ils croient, qu'en ſuivant le côté marqué, ils ne manqueront pas d'être heureux, & ainſi des autres côtés.

A ces uſages du tambour on pourroit encore y en ajouter un cinquieme, qui conſiſte à cauſer du mal à ſes ennemis, à leur ôter la vie ou la ſanté; mais il eſt peu pratiqué. Ce *Kannus* eſt plus grand que tous les autres; il porte auſſi des figures particuliéres.

Les Lapons croyent que les défenſes des Rois de Suéde ne s'étendent qu'à leur interdire cette coutume de faire du mal, & que toutes les autres pratiques du tambour, qui ne ſont en aucune façon nuiſibles, doivent être permiſes à tout le monde.

Tout le peuple a la plus aveugle croyance aux effets de ce grand tambour, & croit encore à un autre maléfice qu'il redoute davantage : il l'appelle *Tyrc* ou *Gan*. C'eſt une eſpéce de petite boule, de la groſſeur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal. Les La-

pons envoyent cette boule en différents endroits, plus ou moins éloignés, suivant l'étendue de leur pouvoir : elle porte la mort à tout ce qu'elle touche. S'il arrive qu'elle frappe dans son chemin un homme ou un animal, elle produit aussi-tôt son effet, de même que sur celui à qui elle étoit adressée. Cette boule roule avec tant de vîtesse qu'il est impossible de la voir : on ne peut l'appercevoir que par une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage; mais, si celui à qui un *Lapon* envoie le *Gan* est plus habile que son ennemi, il le lui renvoie sans en avoir été touché, & ce dernier meurt aussi-tôt de la même mort qu'il vouloit causer.

C'est plus particuliérement chez les Lapons Danois qu'est en usage le *Tyrc* ou *Gan*. Le tambour y est très-peu connu. Chaque famille a aussi un gros chat noir, que tout le monde consulte avant de rien faire : c'est lui qui décide si on doit aller à la pêche ou à la chasse; cette animal les suit par-tout où ils vont. La Martiniere a la simplicité de dire, que quoique cet animal ait la figure d'un chat, par son regard qui est épouvantable, il est persuadé que c'est un diable fa-

milier. Ces Lapons Danois passent aussi pour les sorciers les plus versés dans l'art de disposer des vents.

§. VI.

Arts Mécaniques des Lapons.

Leur maniere de faire la cuisine.

Les Arts Mécaniques sont les seuls que connoissent ces peuples, & le principal est de faire la cuisine; ce sont les hommes qui l'exercent. A leur retour de la chasse ou de la pêche ils préparent ce qu'ils ont pris, sans permettre que les femmes leur aident. Quoique cet Art, peu compliqué chez ces peuples, n'exige pas beaucoup d'adresse & de science, les Lapones en ignorent absolument la pratique.

Autres occupations.

Les autres occupations des hommes consistent à faire des barques, des traîneaux, une sorte de chaussure pour courir sur la neige, des coffres, des armoires, des corbeilles, des paniers, des tabatieres, des navettes, généralement tous les ustensiles du ménage, & les instrumens de chasse & de pêche.

Sans études, sans maîtres, ils savent faire tout ce qui leur est nécessaire, & tirer du travail de leurs mains une sorte

de luxe, qui, chez eux-mêmes, attire de la considération. Cette Nation n'est donc pas aussi stupide qu'on l'a représentée? Nous allons donner une courte description des ouvrages de ces peuples.

Leurs barques ont à peu près la même forme qu'ailleurs : elles sont composées de quelques branches de sapin, cousues ensemble avec des cordes, faites de nerfs de rennes, ou de racines de pins tordues. Tous les interstices des planches sont bien calfatés avec de la mousse & une espéce de goudron qu'ils font avec des écailles de poisson & de résine qu'ils tirent des pins. Ces barques ont deux ou quatre rames, disposées, de façon qu'un homme en peut manier deux fort aisément. En été ils se tiennent tout nuds dans ces barques, pour être prêts à tout événement. Leurs Barques.

Les Lapons ont deux sortes de traîneaux; ceux de voyage & ceux de bagage. Les premiers se nomment *Pulka*. Le pulka ressemble à la moitié d'une petite barque, avec une proue aiguë, relevée pardevant, & posée sur une quille qui n'a que deux ou trois pouces de largeur : le devant est couvert Traîneaux.

de planches, auxquelles on attache une peau de renne, qui se rabat sur celui qui est dans le pulka. Une autre planche plus élevée que le corps de cette voiture, en forme le derriere, & sert d'appui au voyageur. Comme ces traîneaux ne glissent que sur une quille peu large, la grande difficulté est de se soutenir en équilibre : on se tient à demi-couché dans ces pulkas, qui n'ont ordinairement que quatre piés de long; l'on est lié, de façon qu'il ne reste que l'usage des mains; l'une sert à conduire la renne, par une corde, attachée à la racine de son bois, & l'autre à porter, tantôt à droite, tantôt à gauche, un petit bâton, pour empêcher la voiture de verser.

La renne est attelée au traîneau par un seul trait, qui, lui passant sous le ventre & entre les jambes, s'attache à une bande de cuir qui lui entoure le cou & lui sert de collier : c'est quelque chose de prodigieux que de voir la rapidité avec laquelle glissent ces voitures, surtout en descendant les montagnes.

Le traîneau de la seconde espéce est peu différent du premier; sa longueur est communément de douze à quinze

piés ; ils le nomment *Achkio* ; il sert à transporter les meubles & le ménage des Lapons, lorsqu'ils changent d'habitation.

Rien n'est mieux inventé, & plus commode que leur chaussure pour courir sur la neige. C'est une sorte de patins fort épais, de bois de sapin, longs de six ou huit piés, & larges de six pouces. Ces patins sont relevés en pointe, sur le devant, & percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pié ferme & immobile. Avec cette chaussure les Lapons courent sur la neige avec tant de vîtesse, qu'ils attrappent aisément les animaux les plus légers à la course. Ils portent un bâton, au bout duquel est une petite planche ronde de quinze à dix-huit pouces de circonférence : ce bâton leur sert à s'élancer, se diriger, se soutenir & s'arrêter : ils descendent avec ces patins les vallées les plus rapides & les plus basses, & gravissent les montagnes les plus escarpées.

Leur chaussure.

Les métiers de menuisier & de tabletier sont encore de ceux où les Lapons excellent : ils savent faire des armoires & des coffres très-jolis & très-propres. Ils y appliquent de petits ornemens d'os

Leur Menuiserie.

de rennes, taillés en petites lames, différemment contournées & enchassées avec toute la délicatesse possible.

Autres meubles.

Leur adresse n'est pas moindre à faire des corbeilles & des paniers avec des racines d'arbres, qu'ils coupent en filets très-menus. A force de battre ces racines elles acquierent une flexibilité qui les rend aussi douces & aussi maniables que l'osier le plus tendre. Les cuillers, les manches de couteau, & d'autres outils qui sont d'os de rennes, sont aussi très-proprement travaillés; ils y gravent, avec une pointe de couteau, différentes figures entremêlées de canelures disposées dans un ordre très-agréable. Toutes ces gravures sont remplies d'une couleur noire qui produit le plus bel effet sur le fond blanc de ces os.

A ces enjolivemens ils ajoutent, au bout du manche de ces petits meubles, de petites lames pendantes, ou des anneaux, entrelassés avec une dextérité singuliere, & faits de la même piéce d'os: ils se servent encore des os de rennes pour faire des moules, où ils fondent des balles de fusil & les diverses figures d'étain dont ils embellissent leurs habillements.

Le travail des femmes eſt de tailler, coudre les habits, les ſouliers, & tout ce qui concerne leurs vêtemens & ceux des hommes : elles font auſſi tous les harnois des rennes, & les différents fils de nerfs dont elles ſe ſervent. La laine de brebis filée leur ſert à faire une ſorte de ruban qui leur eſt très-utile. Elles filent le poil de lièvre blanc ; elles en font des mitaines & des bonnets très-doux & très-chauds. Travail des Femmes.

Les Lapones fabriquent le fil d'étain avec une induſtrie ſinguliére ; celles qui ſont le plus adroites jouiſſent d'une grande conſidération. Voici la maniere dont elles font ce fil. Fil d'étain.

Elles ont un morceau de corne, percé de pluſieurs trous, inégaux en largeur : elles font paſſer par les grands, enſuite par les petits, comme par une filiére, un morceau d'étain de la longueur d'une aune : elles le tirent avec les dents, juſqu'à ce que la ductilité de ce métal l'ait amené au point où elles le veulent. Elles applatiſſent enſuite d'un côté ce filet d'étain, &, par le moyen d'un fuſeau, elles le joignent à un fil de nerf, avec tant d'adreſſe, que ce dernier

se trouve entiérement couvert de l'autre, & semble être tout d'étain.

Scheffer.

C'est avec ce fil qu'elles brodent tous leurs vêtemens, & même les harnois des rennes. Il y a beaucoup d'imagination dans l'invention de ces ornemens, & beaucoup d'agréments dans leur distribution : elles y ajoutent de petites aiguillettes, des houpes, garnies de ces filets d'étain, & faites de morceaux de laine de différentes couleurs. Scheffer dit, qu'il a dans son cabinet des étuis à aiguilles, des gaînes de couteau, des souliers, & autres choses brodées de cette maniére, que l'on ne peut voir qu'avec la plus grande admiration.

Autres occupations des femmes.

Outre ces occupations, qui ne sont la plûpart que pour l'agrément, les femmes en ont de plus utiles, qu'elles partagent avec les hommes : telles sont la pêche, la garde les troupeaux, ont le soin du ménage, les embarras du déménagement & des voyages qu'il faut faire pour aller s'établir ailleurs. Dans cette derniere circonstance, le pere de famille, assis dans son traîneau, marche à la tête du bagage & conduit une partie des rennes qui tirent chacune un achkis chargé. La premiere renne est

attachée au pulka du maître, & toutes ſont rangées à la file.

Sa femme, auſſi dans ſon traîneau, conduit l'autre partie des équipages, rangés de la même façon; elle marche à la tête d'une ſeconde colonne d'achkis.

Les femmes s'occupent, pour le moins, autant de la pêche que les hommes. En l'abſence de leur mari elles vont quelquefois pêcher très-loin, & demeurent pluſieurs ſemaines hors de leur maiſon. Elles font ſécher le poiſſon qu'elles prennent, & le préparent pour en faire de groſſes proviſions. L'hiver même ne met point d'obſtacle à cet exercice pénible: de diſtance en diſtance les Lapons font des ouvertures dans la glace, ſous laquelle, par ce moyen, ils introduiſent leurs filets. A l'aide d'une perche il les pouſſent de trou en trou, parcourent ainſi un aſſez grand eſpace, & les retirent par ces mêmes ouvertures. La Pêche.

Ce qu'il y a de ſurprenant, dit Renard, c'eſt que dans ce tems ils rapportent dans leurs filets des monceaux d'hirondelles qui ne donnent aucun ſigne de vie; mais, ſi on les approche du feu, & qu'on leur faſſe ſentir une douce

chaleur, d'abord elles remuent un peu; elles secouent les aîles, puis elles prennent leur effort. Rien n'est moins sûr que ce fait, & même, suivant l'opinion des plus habiles Naturalistes modernes, il est incroyable.

La Chasse. La chasse est l'occupation la plus estimée des Lapons; mais elle est absolument interdite aux femmes. Il ne leur est pas permis d'approcher des instrumens qui servent à cet exercice, ni de toucher aux bêtes qui ont été prises.

La superstition qui régne parmi eux leur fait observer bien des formalités avant que de se déterminer à aller chasser. Ils ont des jours réputés malheureux & de mauvais augure, pendant lesquels rien ne pourroit les contraindre à sortir de leur cabane: de ce nombre sont les jours de Sainte Catherine, de Saint Clément & de Saint Marc. Ils s'imaginent que s'ils alloient à la chasse leurs arcs romproient, & qu'ils seroient malheureux toute l'année: en tous tems ils ont soin de ne pas sortir par la porte ordinaire, & commune à toute la famille, mais par la petite porte de leur habitation. Ces superstitions ne sont fondées sur aucune expérience; c'est par tradition

qu'elles se sont établies chez eux.

Ils attrappent les petits animaux, tels que les renards, les martres, les hermines & les petits gris, avec leurs chiens, ou dans des piéges : ils en tuent aussi un grand nombre avec des fléches, dont le bout est rond ; ce qui assomme l'animal sans endommager sa peau. Les loups, les goulus, & les rennes, se tuent à coup de fusil. Ces dernieres se prennent encore dans des fosses, qu'ils pratiquent au bout d'une allée, large de quinze à vingt piés, & quelquefois de deux lieues de long. Des filets étendus sur de hautes perches forment une avance. Lorsque les rennes y sont une fois engagées, les chasseurs les lancent avec leurs chiens jusqu'à ce qu'elles soient tombées dans les fosses où se termine *l'allée*.

Chasse de la renne.

La chasse de l'ours mérite une attention particuliére, à cause de sa singularité, & des filets que les Lapons font à cette occasion. Il n'y a point d'honneur & de titre plus glorieux pour eux que l'avantage d'avoir tué un ours. Chaque fois qu'un Lapon assiste à la mort d'un de ces animaux, il fait de son poil une petite aigrette, qu'il porte

Chasse de l'Ours.

à ſon bonet ou dans un endroit apparent de ſes habits ; ce ſont, pour lui, autant de marques de conſidération.

Au commencement de l'automne, quand il eſt tombé quelque peu de neige, lorſqu'un Lapon a remarqué les traces d'un ours, il s'étudie à trouver ſon repaire, & c'eſt lui qui prend ſoin de la chaſſe. Joyeux de ſa découverte il va d'abord en faire part à ſes parens & amis ; il les invite à cette chaſſe. Ce n'eſt cependant qu'en Mars ou Avril que s'exécute cette partie, parce que dans ce tems la neige étant bien ferme, il leur eſt plus aiſé de courir avec leurs patins, & de mettre leurs chiens ſur la voie de la bête.

Le chef des chaſſeurs ayant aſſemblé tout ſon monde, choiſit celui qui ſait le mieux battre du tambour, & qu'il regarde comme le plus habile négromancien. Il le charge de frapper ſur le tambour, & de voir quel ſera le ſuccès de la chaſſe.

Si les augures ſont favorables les chaſſeurs entrent dans la forêt, rangés en bon ordre ſur une ſeule file. Celui qui a découvert le repaire de l'ours eſt le conducteur & le capitaine ; il ne doit

avoir d'autre arme qu'un bâton. Pour marque de ſon autorité les autres attachent à la poignée de ce bâton un gros anneau de cuivre ou d'étain. Le ſorcier marche après le capitaine, portant toujours ſon tambour. Après eux vient celui à qui il eſt ordonné de donner le premier coup à l'ours, & enſuite tous les autres à leur rang. Chacun d'eux a ſon ordre particulier, qu'il doit exécuter après que l'ours aura été tué. L'un eſt chargé de dépecer la bête, l'autre de faire cuire la viande ; un autre a l'emploi d'aller chercher le bois, un autre l'eau, &c. chacun remplit ſcrupuleuſement les fonctions qui lui ont été preſcrites, ſans qu'un chaſſeur puiſſe en commettre un autre à ſa place.

Parvenus à la taniére de l'ours, ils l'attaquent avec une intrépidité étonnante : ils le percent à coups de halebarde & de mouſquet, ſans autre précaution & ſans uſer du moindre artifice.

Quand l'ours eſt mort le capitaine chante une chanſon, qui eſt le ſignal de ſa victoire ; alors tous à l'envi montrent en chantant leur ſatisfaction & le plaiſir qu'ils éprouveut. Cette chanſon eſt en action de grace, à l'ours, de ce qu'il ne

leur a point fait de mal. Ils lui témoignent beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il s'eſt laiſſé tuer ſans rompre leurs armes & leurs bâtons. Après cette chanſon, ils tirent l'ours de ſa taniére & le fouettent avec des verges& des baguettes. On le charge enſuite ſur un traîneau, on y attelle une renne. Tous ſe rangent en demi-cercle autour du traîneau, & le ſuivent en chantant une chanſon, différente de la premiere. Par celle-ci, qui ſemble une dériſion, ils prient l'ours de ne leur point envoyer d'orages, & de ne cauſer aucun mal aux auteurs de ſa mort. C'eſt de cette maniere qu'ils arrivent à la cabane, deſtinée au feſtin qui doit ſuccéder à la chaſſe.

La renne qui a amené l'ours à la cabane eſt exempte de travail pendant une année. Près de cette cabane, deſtinée à écorcher l'ours & à le faire cuire, il en eſt une autre préparée pour le feſtin général. C'eſt-là que les femmes attendent le retour de leurs maris avec impatience. Lorſque ceux-ci arrivent ils chantent une nouvelle chanſon, pour exhorter leurs femmes à faire leur devoir dans cette occaſion. Ce devoir conſiſte à mâcher de l'écorce d'aune, qui donne

une

une couleur rouge comme la sanguine : ces femmes, après avoir bien broyé cette écorce avec les dents, crachent au visage de leurs maris. Leur salive teint les hommes en rouge & les fait paroître couverts de sang, comme si c'étoit celui de l'ours, & une preuve apparente de leur bravoure.

Après cette cérémonie toutes les femmes se mettent à chanter.

Nous vous rendons de grandes graces, nos chers maris, de nous avoir apporté cette proie : nous prenons bien de la part au plaisir que vous avez eu de tuer l'ours.

Puis on se met à table & l'on sert tout ce que l'on a de plus excellent, sans que la chair d'ours y soit comprise. Elle est réservée pour un autre festin, auquel les femmes n'assistent point.

Cette fête finie les hommes se retirent. Aucun des Chasseurs ne peut habiter avec sa femme, ni même la toucher, que trois jours après la chasse. Le capitaine doit s'abstenir de voir la sienne pendant cinq jours.

Après cette premiere fête les hommes se rendent à la cabane où l'ours a été porté : ils l'écorchent & le préparent pour le manger. Il est très-défendu aux

femmes d'en approcher. La peau appartient à celui qui a découvert la bête : ils font cuire ensemble la chair, le lard & le sang, & tous s'asssoient autour du foyer, en observant le même ordre qui a été prescrit lors de la chasse. Le Capitaine est à la place la plus élevée, puis l'homme au tambour, & ainsi de suite. Lorsque la viande est cuite, le Capitaine en fait deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes : c'est le sorcier qui est l'*Architriclin*, & qui distribue à chacun sa portion. Dans la part des femmes, il a grand soin de ne pas donner les parties du derriere de l'ours ; elles n'appartiennent qu'aux hommes.

Deux Lapons sont députés pour porter aux femmes ce qui leur est destiné. Dès qu'ils les apperçoivent ils leur chantent une chanson, conçue en ces termes :

Voici des hommes qui arrivent de Suéde, de Pologne, d'Angleterre & de France, pour vous apporter des présents.

Les femmes de la cabane viennent au-devant des députés, en répondant à leur chanson par celle-ci :

Hommes qui arrivez de Suéde, de

Pologne, d'Angleterre & de France, venez, nous vous mettrons autour des cuisses des houppes de laine rouge.

Ces peuples citent ces Royaumes comme des pays fort reculés, & dont l'éloignement ajoute un nouveau prix aux présens.

Les femmes prennent ce qu'on leur a apporté & remplissent leur promesse. Trois jours après la chasse les hommes viennent trouver les femmes, qui les reçoivent en chantant : elles leur jettent sur le dos une pellerée de cendre, pour l'expiation du meurtre de la bête, & l'ablution de la souillure qu'ils croyent avoir contractée par cette mort.

La chasse aux oiseaux se fait suivant les saisons. En été les Lapons se servent d'arcs ou de fusils; en hiver, de lacets & de piéges : c'est particuliérement à des perdrix blanches, à piés velus ; qu'ils s'attachent ; ils en prennent de grandes quantités : ils nomment ces perdrix *Lagopodes*.

Chasse aux Oiseaux.

Leurs armes sont des arcs, des fleches, garnis d'os ou de fer ; des hallebardes, des fusils, des arbalêtes, & toutes sortes d'armes à feu, qu'ils achetent dans une

petite ville de Bothnie, où il y a une Manufacture célébre.

§. VII.

Foire & maniere de trafiquer des Lapons.

Foires. On a établi en Laponie des marchés ou des foires considérables; dans le tems que Charles IX donna, en 1602, une permission générale à tous ses sujets de commercer avec les Lapons, les Préfets de la Laponie ont eu la liberté de déterminer des tems & des lieux propres à rassembler tous ceux qui viendroient commercer. Ce Prince leur avoit même donné ordre de faire bâtir des boutiques, & avoit réglé la durée de ces marchés à trois semaines; cependant ces foires ne se tinrent pas avec tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est au moins ce qui paroît par un Edit de la Reine Chistine, rendu en l'année 1640. Cette Princesse, par cet Edit, établit, dans toute la Lapponie, en trois différents cantons, trois foires célébres par année. L'une le 6 Janvier; la seconde

le 25, & la troisieme le 2 Février, jour de la fête de la Vierge. La durée de ces foires est de huit on quinze jours chacune : il y vient un grand nombre de Suédois, de Norvégiens, de Lapons & de Bothniens.

Les marchandises que les Lapons apportent à ces foires, sont des peaux de rennes, des peaux de renards de différentes couleurs, de loutres, de goulus, d'hermines, de martre, de castor, de loups, de petits-gris & d'ours. Ils y amenent aussi des rennes, des habits à leur mode, des bottes, des gants, des souliers, toutes sortes de poissons secs, & des fromages de leurs rennes. Commerce.

Ils prennent en échange de l'eau-de-vie, de gros draps, de grosses toiles, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux, du tabac, & des peaux de bœuf & de mouton.

Toutes les marchandises ont un prix déterminé, qui ne varie point. Une renne est estimée deux écus ; quatre peaux de rennes ont la même valeur. Un timbre de petit-gris vaut trois livres ; une peau de martre, une d'ours, ou trois peaux blanches de renard, sont de

même prix : une demi-aune de drap vaut un écu, de même une piéce d'eau-de-vie, une livre de tabac, &c. Quant on veut acheter des choses de moindre valeur, des peaux de petits-gris servent de monnoie. On en mesure le nombre sur le prix de l'objet qu'on veut avoir.

Les Lapons Moscovites ne font nul cas de l'or & de l'argent. Lorsqu'ils trafiquent avec des étrangers, c'est sans dire un seul mot. Les Russes exposent ce dont ils veulent se défaire, & les Lapons viennent le voir. S'ils s'en accommodent ils l'emportent, après avoir laissé à la place ce qu'ils estiment être de même valeur.

Scheffer & Rénard.

Il ne regne plus aujourd'hui dans ces échanges la même franchise qu'autrefois. Les Lapons ont vu qu'on leur manquoit de parole, qu'on cherchoit à les tromper, & la crainte d'être dupes a changé leur bonne-foi. Ils sont actuellement si rusés, qu'il est très-difficile de n'être pas trompé quand on commerce avec eux.

§. VIII.

Oisiveté, divertissemens des Lapons.

De l'aversion naturelle des Lapons pour le travail, s'ensuit un goût infini pour l'oisiveté & les divertissemens. Les longues nuits, le sommeil, auquel ils demeurent livrés pendant plus de quinze ou dix-huit heures, ne manquent pas d'entretenir leur paresse, & de les accoutumer à n'avoir de tems plus agréable que celui qu'ils passent à rien faire, ou à se visiter réciproquement. Leurs plus doux plaisir est de fumer du tabac, ou à son défaut des feuilles d'angélique, & de boire de l'eau-de-vie. La vie solitaire que mene chaque famille, isolée dans sa cabane, leur fait desirer de voir leurs parens, leur amis, & de s'entretenir avec eux. Le sujet principal de leurs conversations roule sur leurs affaires particuliéres, où se tire des lieux communs usités parmi nous : tels que la santé, la pluie, le beau tems, le froid, le chaud. La médisance y entre cependant souvent pour quelque chose. Ils passent en revue les Nations qui vien-

nent commercer avec eux ; ils censurent sans ménagement les mœurs & la conduite de ces peuples ; chacun d'eux se pique d'enchérir sur ce qu'il entend dire ; tous finissent par se mocquer de ceux dont ils parlent, & à leur donner des sur-noms & des ridicules insultans.

Les plus riches des Lapons font grande chere à ceux qui viennent les visiter, & leur témoignent par des festins la joie qu'ils ont de les recevoir.

Les jeux des hommes consistent à se disputer l'avantage de sauter ou de courir le mieux dans une carriere marquée, ou de tirer le plus adroitement dans un but désigné. Le prix du vainqueur est une ou plusieurs peaux d'écureuil.

La lute est aussi un de leurs exercices. Ils se divisent en deux bandes, & se rangent sur deux lignes paralleles. Chaque Lapon, sa ceinture à la main, marche à celui qui lui est opposé, & lui en enveloppe le milieu du corps ; de façon que chacun est entouré de la ceinture de son adversaire, tandis qu'il l'enveloppe avec la sienne. Dans cet état c'est à qui terrassera son rival ; mais ils n'y employent ni ruse ni fraude : si l'un d'eux en est coupable, on le chasse

du divertiſſement, & on le regarde comme indigne d'entrer dans la ſociété.

Le divertiſſement des femmes eſt de ſe renvoyer mutuellement un gros ballon de cuir, rempli de foin. Les hommes partagent auſſi cet exercice, & n'y font pas paroître plus d'adreſſe & de vigueur que les femmes.

Outre ces jeux, les nôtres ne leur ſont pas inconnus; ils ſe ſervent de dez, qu'ils font de la même figure que les nôtres, & de cartes, qu'ils achetent des autres Nations.

§. IX.

Religion des Lapons.

QUOIQUE les Lapons ſoient tous baptiſés, on ne peut aſſurer qu'ils ſoient tous chrétiens. Leur religion eſt mêlée de tant de pratiques ſuperſtitieuſes, & d'adorations de Dieux particuliers, qu'on pourroit au contraire aſſurer, que le polythéïſme eſt leur religion dominante. Chriſtianiſme.

» Je ne les ai pas trouvés, dit la » Motteraye, bien ſavans ſur cet article. » Ils ne m'ont pas paru meilleurs chré-

»tiens que payens, ni meilleurs payens
»que magiciens; mais en tout cela assez
»égaux à leurs rennes. Ils ne regardent
»la religion chrétienne que comme un
»fardeau ou un impôt de quelques livres
»de viande, de fromage, & de quel-
»ques peaux, &c. que les Prêtres exi-
»gent d'eux pour le baptême & la com-
»munion, leurs sermons, &c. parce
»qu'on ne prend pas les mesures propres
»à la leur faire regarder autrement, &
»que l'avarice de quelques-uns, leur
»vend si cher les choses spirituelles,
»qu'elle les fait fuir à plusieurs d'entre-
»eux.

»La plupart ne savent même pas
»l'oraison dominicale; il semble, que
»parce qu'ils ne mangent pas de pain,
»on regarde comme superflu de leur ap-
»prendre à en demander au Seigneur.

»Toutes les dépenses que la Cour de
»Suéde fait pour l'entretien de leurs
»Prêtres, selon ce que j'ai pu recueillir,
»& ce qui m'en a été raconté par di-
»verses personnes dignes de foi, d'un
»zéle & d'une probité connue, leur de-
»viennent infructueuses, par la négligen-
»ce de ceux-ci, pour ne rien dire de
»plus. Tous ces Prêtres, à l'exception de

» ceux de la Laponie d'Uhma, font plus
» de tort à la religion, qu'ils ne lui ren-
» dent de service; & cela, à ce que
» m'ont assuré ces mêmes personnes, par
» la faute des Evêques, qui, au lieu de
» faire un choix désintéressé de gens d'un
» mérite & d'un zéle connus, pour en-
» voyer en Laponie, n'y envoyent, à la
» sollicitation d'amis, ou pour quelques
» présens reçus, que la lie des Académies
» ou du Sacerdoce, & se mettent aussi
» peu en peine de ce choix, qu'un mar-
» chand de quelques piéces de drap,
» dont il a reçu l'argent.

» D'un autre côté les Marchands qui
» fréquentent les foires, & qui sont de
» cette religion qu'on leur prêche, por-
» tent de l'eau-de-vie à ces peuples, ac-
» coutumés dans leurs bois à la boisson
» innocente du lait de renne, ou à
» boire de l'eau. Ils les trompent, les
» dépouillent de ce qu'ils ont de meil-
» leur après les avoir enivrés, selon ce
» que m'ont assuré plusieurs, qui, outre
» divers exemples qu'ils m'ont cités,
» m'ont nommé & montré des gens,
» qui, avec une pinte d'eau-de-vie, ont
» extorqué à un Lapon jusqu'à une renne
» & un traîneau. Outre cela les collec-

» teurs des contributions Royales en exi-
» gent souvent de particulieres sous le
» nom de présens ».

Epoque de son établissement.

L'époque de l'établissement de la Religion chrétienne dans ces contrées, n'est pas bien connue. Quelques-uns la rapportent au tems d'Eric IX, d'autres au régne de Magnus-Ladelas; cependant il paroît constant que c'est sous le régne de Gustave I que l'Evangile a été prêché aux Lapons. Avant ce Souverain la Laponie sembloit ne former aucun Diocèse; on n'y trouve même pas le nom d'une seule Eglise.

Gustave, après son avénement au trône, s'occupa beaucoup du culte Religieux. Il établit la communion Luthérienne dans ses états, & il donna tous ses soins à ce que ses sujets professâssent unanimement la même Religion. Son attention s'étendit jusqu'aux Lapons : avant ce Prince, ces peuples avoient été gouvernés par des *Birkarles*; qui levoient sur eux des impôts considérables, tandis qu'ils n'en payoient que de très-légers au Roi deSuéde. Gustave mit les Lapons sous son obéissance directe, & se fit payer les tributs. Il ordonna en même-tems que dans l'hiver

on tiendroit des foires, pendant lesquelles les Lapons seroient obligés d'apporter aux Officiers du Roi les impositions qu'ils pourroient devoir. Il statua aussi, que tous les ans il se rendroit à ces assemblées un certain nombre de Prêtres pour baptiser les enfans, que les parens seroient obligés d'y apporter; que ces Prêtres cathéchiseroient les Lapons de tout âge, & examineroient, d'année en année, quels progrès pourroit faire le christianisme. Jusqu'à cette époque les Lapons, les plus voisins de la Suéde seulement, apportoient volontairement leurs enfans aux Eglises Suédoises pour les faire baptiser; mais la plus grande partie de la nation étoit payenne. Les Lapons avancés en âge s'imaginoient, que s'ils se faisoient baptiser ils mourroient le sept ou le huitiéme jour après.

On voit donc, par le Réglement de Gustave, que c'est proprement à ce Prince qu'on doit attribuer la connoissance que les Lapons ont eue de l'Evangile. Il n'ordonna pas simplement aux Prêtres de baptiser, de prêcher, de cathéchiser; il obligea ces peuples d'entendre la prédication, de la retenir, de rapporter ce qu'ils en avoient entendu, d'en rendre

raiſon, & de faire voir le fruit qu'ils en avoient tiré.

Le Lecteur ne pourra ſe diſſimuler; que la conduite de Guſtave eſt l'effet d'un zèle outré & porté juſqu'à l'excès. Forcer des peuples à entendre ce qui leur déplaît, les contraindre à avoir de la mémoire, à rendre raiſon des choſes que les gens les plus inſtruits ont peine à concevoir, c'eſt pouſſer l'autorité juſqu'à la tyrannie; cependant nous devons avouer à la louange de Guſtave, qu'il ne paroît pas que ſon attachement à la Religion ait jamais fait couler le ſang en Laponie.

Charles IX, le Grand Guſtave, & Chriſtine, étendirent leur zèle encore plus loin. Charles IX fut le premier qui fit bâtir des Egliſes en chaque contrée de la Laponie, & qui y entretint des Prêtres à ſes dépens. Cet exemple produiſit le meilleur effet. Trois freres Lapons, gens riches & pieux, firent conſtruire une Egliſe à leurs frais, près des *Félices*. Leur attachement à la Religion parut avec d'autant plus d'éclat, qu'au travers des chemins très-longs & très-rudes ils voiturerent eux-mêmes avec leurs rennes & leurs traîneaux, les bois

qui étoient nécessaires pour la construction de cette Eglise, où ils placerent aussi des cloches.

En 1640, après qu'on eût découvert des mines d'argent dans ce pays, la Reine Christine fit bâtir quatre Eglises: on compte aujourd'hui dans toute la Laponie une vingtaine de Paroisses. Eglises

Toutes ces Eglises sont simples, bâties de bois: elles sont accompagnées de plusieurs autres bâtimens pour placer les cloches, loger les Prêtres, mettre à l'abri la multitude, qui vient de fort loin, & pour la délasser l'hiver auprès du feu qu'on y fait.

Ces Eglises, après leur établissement, étoient desservies par des Prêtres Suédois qu'on y envoyoit; mais il en résultoit beaucoup d'embarras & très-peu de fruit pour la Religion. Ces prédicateurs qui parloient en leur langue, n'étoient point entendus des Lapons; il falloit des truchemens. Lorsque le Prêtre Suédois avoit achevé une période de son sermon, l'interprête, communément fort ignorant, placé au-dessous de la chaire, répétoit en Lapon ce qu'il venoit d'entendre en Suédois, & tronquoit

souvent le sens du discours, ou le rendoit à sa façon.

On conçoit qu'une prédication de cette espéce ne pouvoit produire de grands avantages. D'un aurre côté, les enfans des Lapons, qu'on amenoit à Upsal, ne pouvant se faire au climat, trouvoient une mort prématurée au milieu des instructions qu'on leur donnoit.

Ecole chrétienne.

Gustave-Adolphe, voulant remédier à tous ces inconvéniens, prit le parti d'établir une école chrétienne en Laponie : son zèle eut tout l'effet qu'il en espéroit.

Au bout de plusieurs années trois Lapons furent trouvés assez instruits pour être ordonnés Prêtres & chargés de missions parmi leurs compatriotes, chacun dans une contrée particuliere; c'est ainsi que les Lapons durent aux soins de Gustave, l'avantage d'avoir des Prêtres de leur nation.

Sur les représentations qui furent faites de nouveau à ce Monarque, qu'une seule école ne suffisoit pas pour instruire toute la jeunesse Lapone; ce Prince, toujours diposé en faveur de sa Religion, quoiqu'engagé dans une guerre considérable en Allemagne, ordonna l'établis-

sement d'une nouvelle école à Uhma; il en donna en même-tems la direction au Baron de Duderhoff, Sénateur.

Les Lettres-Patentes qui ordonnent cet établissement ne se trouvant dans aucune des Histoires de Sude que nous avons en françois, nous espérons que le Lecteur les verra ici avec plaisir.

»Nous, Gustave-Adolphe, par la »grace de Dieu, Roi des Suédois, des »Goths & des Wandales, &c. déclarons, »que, quoique notre très-aimé pere & »de pieuse mémoire Charles IX, ci-de»vant Roi de Suéde, se soit appliqué, »comme nous le faisons à présent, »après être, par la providence de Dieu, »monté sur le Trône Royal, quoique, »dis-je, Nous nous soyons appliqué à ce »que nos Sujets qui demeurent dans les »Provinces les plus éloignées du septen»trion, appellés ordinairement Lapons, »soient instruits aux Lettres & aux Arts »libéraux, & très-bien informés de »l'affaire de leur salut, les difficultés »toutefois survenues en nos tems par »les tumultes de la guerre, auroient »apporté du trouble & empêché le pro»grès des Arts libéraux, & rompu notre »pieux dessein; de peur néanmoins que

»notre bonne intention ne demeure
»sans effet, nous ordonnons & consti-
»tuons notre fidele Sénateur, & du
»Royaume de Suéde, Gouverneur gé-
»néral de Livonie, d'Ingrie & de Ca-
»rélie, notre amé le très-illustre Sei-
»gneur Jean Skitte, franc Baron de
»Duderhoff, Directeur de l'école des
»Lapons, qui sera établie à Uhma:
»comme il s'est lui-même offert de con-
»duire cette affaire, & d'en avancer,
»avec la bénédiction de Dieu, le succès.
»Cette direction de ladite école sera à
»perpétuité dans la famille des Skittes;
»& afin que, tant le Précepteur que les
»écoliers de cette école ayent quelques
»fonds d'assurés pour vivre, Nous don-
»nons à ladite école toute la somme
»provenant des décimes que les Paroif-
»siens d'Uhma mettent tous les ans
»dans le grenier, après que la soustrac-
»tion ordinaire desdites décimes aura
»été faite; & seront, tant lesdites dé-
»cimes de grains, que les autres dona-
»tions, lesquelles le ci-dessus nommé
»Jean Skitte pourra, à cet effet, acqué-
»rir par sa diligence & son industrie;
»en sa pleine disposition, destinées pour
»être employées au profit & à l'entre-

» tien de ladite école, selon qu'il sera
» par lui jugé nécessaire. Réservant
» toutefois à la Couronne & à nos Suc-
» cesseurs, le souverain Réglement, &
» l'entiere disposition qui sera nécessaire
» de faire à l'avenir. En conformation de
» ce que dessus nous souscrivons de notre
» main, & y faisons apposer le sceau
» Royal. Donné au Vieux Stetin, en
» Poméranie, le vingtiéme du mois
» de Juin, l'an de Jesus-Christ M. D C.
» XXXI.

Deux ans après le Baron de Duderkoff, prévoyant que les fonds destinés à cette école seroient bien-tôt trop modiques, à cause du nombre d'écoliers qui augmentoit chaque jours, & qui y étoit toujours entretenu aux dépens du Fondateur, songea à y pourvoir. A force de soins il ramassa une somme de vingt mille livres, partie de son bien, partie de la libéralité de ses amis; il la présenta à la Reine Christine pour être employée aux mines de cuivre, à condition que l'école d'Uhma recevroit tous les ans, pour tenir lieu d'intérêts, les revenus qui avoient coutume d'être payés à la couronne par quelques fermes de la même Paroisse.

Christine, ou plutôt les Administrateurs du Royaume, pendant la minorité de cette Princesse, accéderent aux propositions du Baron de Dudershoff, & rendirent en sa faveur un édit tel qu'il le desiroit.

Les raisons qui nous ont déterminés à rapporter dans cet ouvrage les Lettres-Patentes du Grand Gustave, nous portent à placer ici l'Edit de Christne. La célébrité du rôle que cette Princesse a joué en Europe, ne peut manquer de rendre précieux tout ce qui est émané de son autorité ou qui a date de son régne.

»Nous, Christine, par la grace de »Dieu, élue Reine & Princesse héri»tiere des Suédois, des Goths & des »Wandales, Grande Princesse de Fin»lande, Princesse d'Estonie & de Ca»rélie, Dame d'Ingrie: déclarons com»me autrefois très-Haut & très-Puissant »Roi de Suéde, notre très-aimé Pere, »porté par un amour singulier de la »piété, & par une affection religieuse »d'augmenter l'Eglise de Dieu, & sur»tout de faire, que les nations bar»bares qui vivent sur les frontieres les »plus éloignées du septentrion, soient »converties & amenées à la pleine

» connoissance de Dieu & au christia-
» nisme, auroit ordonné l'institution
» d'une école de Lapons en Mark d'Uh-
» ma, & auroit constitué Directeur de
» cette affaire notre fidele Sénateur, &
» du Royaume de Suéde, Président du
» Jugement Royal établi en la Gothie
» de Juneopie, Chancelier de l'Univer-
» sité d'Upsal, & Législateur de la Fin-
» lande citérieure, notre amé & illustre
» Seigneur Jean Skitte, franc Baron de
» Duderhoff, Seigneur de Grooencie,
» Stroemsrum & Skytteholm, Cheva-
» lier à la chaîne d'or; après la mort du-
» quel il auroit accordé à ses héritiers le
» droit & l'autorité de la direction de
» ladite école; &, pour l'entretien des
» fonctions de la même école, il auroit,
» par sa clémence, ajouté les décimes
» du grenier d'Uhma, qui sont dûs tous
» les ans à la Couronne. A CES CAUSES,
» par la teneur & force de ces présen-
» tes Lettres, non-seulement Nous con-
» firmons cette constitution salutaire de
» notredit pere, pieusement décédé;
» mais nous faisons encore en même-
» tems savoir, que le susdit très-illustre
» Seigneur Jean Skitte, a apporté, au
» profit de l'école des Lapons, une som-

» me d'argent, amassée de ses deniers, » & de la donation faite par quelqu'au- » tres dévotes personnes, de la valeur » de cinq mille thalers de la monnoie » d'argent qu'il a comptée entiere à la » compagnie des cuivres : Nous, requé- » rant très-humblement, que ladite som- » me nous fût réservée, & à la Couronne » en cette compagnie ; & que Nous, » pour la rente annuelle de cet argent, » sur le pié de huit, payables par cent, » donnions à ladite école des Lapons » l'usufruit des métairies de la Nor- » lande ; ensorte que les fermiers d'i- » celles payent à ladite école leurs con- » tributions ; ce que nous approuvons, » donnant pour hypothéque d'usufruit » desdites métairies, à Nous apparte- » nantes, & à la Couronne, situées en » ladite Paroisse d'Uhma & en la West- » bothnie ; savoir :

De *Rocbæk*, douze fermes. . . $\frac{5}{8}$.
De *Stakfise*, deux. . . . $\frac{3}{16}$.
De *Klabbiler*, trois. . . . $\frac{27}{32}$.
De *Baggabælet*, deux. . . $\frac{9}{16}$.
De *Kuddis*, deux. . . . $\frac{5}{16}$.
De *Brœneland*, deux. . . . $\frac{11}{16}$.

» Ces fermes payeront tous les ans » à l'école des Lapons les taxes ordinaires

» & extraordinaires qui leur ont été jus-
» qu'à présent imposées par les mains
» des fermiers ; & ce incessamment, &
» pendant tout le tems que Nous retien-
» drons par devers Nous ladite somme
» de cinq mille thalers, consignée entre
» les mains de ladite Compagnie, & jus-
» qu'à ce qu'elle ait été restituée par Nous
» à l'école des Lapons. Pour ces causes,
» Nous défendons à tous nos Officiers,
» & à tous ceux qu'il appartiendra, d'ô-
» ter la susdite hypothéque à ladite école,
» avant que lesdits deniers lui ayent été
» restitués, ni de faire ou permettre
» qu'il soit fait aucun tort ou préjudice à
» ladite école contre la teneur de ce pré-
» sent Edit ; en conséquence de cet acte,
» nos tuteurs, respectivement & admi-
» nistrateurs du Royaume l'ont signé de
» leur main, & ont fait apposer le sceau
» Royal à l'Edit. Donné à Stokholm, le
» cinquiéme Novembre 1634.

C'est de cette école qu'on a tiré depuis quelques jeunes gens du pays pour en faire des Prêtres ; mais il paroît que cet usage n'a pas subsisté long-tems : dans chaque Préfecture il y a communément un Prêtre qu'on envoye de Suéde ; ce n'est point ordinairement son mérite

ou son zèle, qui lui obtiennent la préférence. Tous ces Ministres ont du Roi des gages fixes & honnêtes.

Leur respect pour les Prêtres.

En général tous les Lapons honorent beaucoup leurs Prêtres : ils les appellent *Horsar*; ce qui veut dire Seigneur. Lorsqu'ils en attendent quelque visite, ils vont bien loin au-devant d'eux les prendre dans un pulka, & les menent dans leur cabane, où ils les reçoivent le mieux qu'ils peuvent. Toute la famille vient saluer le Prêtre avec beaucoup de vénération, & lui faire un compliment de félicitation sur la joie que lui cause son arrivée.

Les Lapons chrétiens s'abstiennent religieusement de tout ce que défend la Religion. Quelques-uns même poussent le scrupule au point de ne point traire leurs rennes les jours de fêtes, & de ne manger les jours d'abstinence que du lait & du fromage; cependant ces fideles observateurs des jeûnes ne veulent se défaire ni de leur principes idolâtres, ni de leur magie.

Renard.

Rien ne fait mieux voir le peu de christianisme des Lapons que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'Eglise pour entendre le Prêtre & pour assister à l'office.

l'office. Il faut que le Bailli ait soin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leur cabane pour les en faire sortir. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent; d'autres croyent pouvoir se dispenser d'assister à l'office, en disant qu'ils y étoient l'année passée.

Nous allons présenter au Lecteur un abrégé succinct de la superstition de ces peuples, & des restes du paganisme qui existent encore parmi eux. Nous commencerons par indiquer sommairement les causes qui en empêchent l'entiere extirpation & qui retardent les progrès de la doctrine Evangélique.

Le premier motif de l'attachement de ces peuples aux cérémonies payennes, c'est qu'ils les ont vu pratiquer à leurs peres. Les coutumes de leurs ancêtres sont pour eux des espéces d'habitudes dont ils ne peuvent se détacher. Aux propositions qu'on leur fait de renoncer à leurs erreurs, ils répondent, que leurs peres n'étoient pas assez dépourvus de jugement pour ignorer ce qu'ils devoient à Dieu, & comment ils devoient l'honorer; que leurs peres ont vécu comme ils vivent, & qu'ils n'en

ont pas été plus malheureux.

La seconde raison qui empêche l'Evangile de fructifier, vient de la cupidité des Missionnaires. Les Lapons ont vu cette sainte morale prêchée & fort exaltée, mais peu pratiquée par les Prédicateurs : ils ont observé que chez plusieurs la Religion servoit de masque à l'intérêt & à l'hypocrisie ; que, sous prétexte d'instruire ces peuples, les Prêtres tâchoient d'en tirer des tributs, que l'Evangile étoit d'un côté une loi de pauvreté & de douceur, & de l'autre servoit de prétexte aux exactions & à la tyrannie. Les malheureux Lapons qui ne sont pas riches, ne pouvoient enfin souffrir de se voir réduits à la derniere misere par des gens qui s'emparoient de leurs biens, en les exhortant à mépriser les richesses : delà leur dégoût pour une Religion, où les actions leur paroissoient en contradiction avec les préceptes, & où ils ne voyoient d'avantage que pour ceux qui l'enseignoient aux autres. Arrêtons-nous ici ; laissons réfléchir le Lecteur sur des hommes, dont la charité doit être la principale vertu : il seroit à souhaiter que des mœurs si deshonorantes & si contraires au bien du christianisme,

puissent se cacher à l'univers entier.

Les Lapons, dans les ténèbres du paganisme, avoient leur raison pour flambeau & la nature pour guide. Ils étoient à la vérité timides, farouches, toujours prêts à suivre la premiere impulsion des sens; mais ils étoient charitables, sans défiance, ignorant la rigueur du *tien* & du *mien*. Ces malheureux peuples ont reçu avec l'Evangile tous les vices des climats où il est répandu, & n'ont pas perdu un seul des leurs: s'ils ont gagné du côté des qualités sociales; s'ils sont moins brutaux, moins farouches, ils ont perdu la pureté de leurs mœurs & l'innocence du cœur; la source de la morale la plus pure est devenue le principe de tous leurs maux. Avec la plus saine doctrine on leur a porté le poison le plus meurtrier, les exemples les plus contagieux; l'eau-de-vie & la cupidité: delà l'intempérance, la férocité, la dissolution, la perfidie, la mauvaise foi, & toutes les suites funestes que ces vices entraînent avec eux. Inconnus & sauvages les Lapons vivoient heureux & longtems: connus & demi-policés, leurs jours sont abrégés; leurs vices ont altéré, &

pour ainsi dire détruit leurs constitutions primitives.

Idolâtrie des Lapons.

On peut rapporter à deux points principaux toute l'idolâtrie des Lapons. Le premier consiste à adorer plusieurs Dieux ; le second, à exercer la magie.

Les principaux de ces Dieux qui partagent leurs adorations avec l'Eternel, sont au nombre de trois. Le premier s'appelle *Thor* ou *Dieu du tonnerre* ; le second se nomme *Stoorjunkare*, & le troisieme *Baive*.

Ils attribuent à Thor la suprématie sur les Dieux, sur les hommes & les démons ; ils croyent que c'est à foudroyer ces derniers que ce Dieu fait servir particuliérement le tonnerre ; c'est par cette raison qu'ils le représentent armé d'un marteau.

Stoorjunkare passe pour le Lieutenant de *Thor*, & son nom l'indique. Il préside à la conservation de tous les animaux de la terre & de la mer ; c'est à lui qu'ils sacrifient le plus souvent.

Baive, le troisieme de ces Dieux, est le soleil. Scheffer pense que c'est le même que *Thor* ; c'est à lui qu'ils demandent de la lumiere, de la chaleur, & tout ce qui peut les défendre contre

le froid. Ils le regardent comme l'auteur de toutes productions, & l'adorent beaucoup en été, pour le remercier du service qu'il vient leur rendre en dissipant le froid & les ténèbres.

Les deux premiers de ces Dieux ont des autels particuliers & un culte séparé. Le lieu où l'on adore le Dieu *Thor* est à cent pas de la cabane. Une table, élevée de sept à huit piés, environnée à douze ou quinze pas de distance de branches de pin ou de bouleau; c'est ce qui sert de temple & d'autel à ce Dieu & au Dieu *Baive*. Sur cette table est posée la figure de *Thor*: cette figure n'est autre chose qu'un tronc de bouleau informe, dont le sommet est une souche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un homme. A la place du bras droit on lui attache un marteau, qui est le signe caractéristique de ce Dieu & de sa puissance. On lui plante dans la tête un clou de fer, auquel on attache un petit caillou.

De ce lieu sacré à l'habitation, le chemin est tracé par une allée, composée de branches de pin ou de bouleau, plantées en terre; & ils ont soin de renouveller ces branches à mesure qu'elles

séchent. En été ils se servent de celles de bouleau ; en hiver ce sont des branches de pin.

L'endroit consacré à *Stoorjunkare* est ordinairement d'un accès très-difficile ; c'est quelquefois une caverne, le bord d'un marais ; mais le plus souvent un rocher, une montagne, parce qu'ils croyent que ce Dieu habite ces lieux. Sa statue est une piéce fort brute, telle qu'ils l'ont trouvée entre des rochers ou près des marais ; mais ces peuples superstitieux ne la regardent point comme l'ouvrage du hazard ; elle leur semble avoir été faite exprès par son ordre pour lui être dédiée : si c'est un rocher, une montagne, ils donnent à cet endroit le nom de *Passe-Warra*, qui veut dire *sainte-montagne*. Afin que personne ne viole la sainteté du lieu, ou ne manque au devoir de sa religion, ils ont soin de marquer, avec des branches d'arbres, jusqu'où s'étend l'endroit consacré : comme chaque famille a le sien, on imagine aisément que le nombre en est fort grand. On compte jusqu'à trente de ces endroits dans une Préfecture : au reste les habitants les cachent le mieux qu'il

leur eſt poſſible pour n'être pas ſoupçonnés d'impiété.

Tous les lieux deſtinés au culte de ces Divinités ſont dans la plus grande vénération : les Lapons ne ſouffrent qu'aucune femme en approche , ni qu'elle offre des ſacrifices. S'ils en trouvent quelqu'une qui contrevienne à cette défenſe , ils la regardent comme une infortunée qui mérite le courroux du ciel , & qui ne peut manquer de devenir la proie du démon.

Dans la Province de Tornea le Dieu *Stoorjunkare* eſt adoré ſous le nom de *Scyta*, & ſa forme eſt la même. Renard, dans la deſcription qu'il donne d'un endroit conſacré à *Scyta* , ſe trouve d'accord avec Scheffer : voici ce qu'il en raconte aſſez plaiſamment.

» Près de l'endroit où le lac de Torno » forme le fleuve de ce nom , il eſt une » petite Iſle, connue par un autel fameux, » dédié à *Scyta*. Cette petite Iſle eſt » de tous côtés entourée de cataractes » épouvantables qui deſcendent avec une » précipitation furieuſe ſur des rochers , » où elles cauſent un bruit horrible. » Après avoir pris terre à cette Iſle , nous » approchâmes de cet autel , & apper-

» çûmes plutôt un grand monceau de
» cornes de rennes, que les Dieux qui
» étoient derriere. Le premier étoit le
» plus gros & le plus grand de tous ; il
» n'avoit aucune figure humaine, & je
» ne puis dire à quoi il ressembloit ;
» mais ce que je peux assurer, c'est qu'il
» étoit très-gros & très-vilain, à cause
» du sang & de la graisse dont il étoit
» couvert. Celui-là s'appelloit *Scyta* : sa
» femme, ses enfans & ses valets, étoient
» rangés par ordre à son côté droit ; mais
» toutes ces pierres n'avoient d'autre
» figure que celle que la nature leur
» donne lorsqu'elles sont exposées à la
» chûte des eaux : elles n'étoient pas moins
» grasses que la premiere, mais beau-
» coup plus petites. Toutes ces pierres,
» & particuliérement celle qui représen-
» toit *Scyta*, étoient sur des branches de
» bouleau toutes vertes, & l'on voyoit
» à côté un amas de bâtons quarrés, sur
» lesquels il y avoit quelques caractéres.
» On remarquoit un de ces bâtons au
» milieu, beaucoup plus gros & plus
» haut que les autres, & c'étoit, à ce
» que nous dirent nos Lapons, le bour-
» don dont *Scyta* se servoit pour faire
» voyage.

Un peu derriere tous ces Dieux, » il y en avoit deux autres gros, gras, » & pleins de sang, posés comme » tous les autres, sur quantité de bran- » ches. Ceux-ci étoient plus proches » du fleuve, & nos Lapons nous dirent, » que ces Dieux avoient été plusieurs » fois jettés dans l'eau & qu'on les avoit » toujours retrouvés dans leurs places. » Les statues de *Scyta* & de sa femme » sembloient avoir des chapeaux sur la » tête; mais ce n'étoit autre chose qu'une » figure plate qui est au-dessus de la » pierre & qui excede en cet endroit. Il » n'y a que *Scyta* & sa femme qui ayent » cette marque; les autres sont d'une » pierre de figure longue, pleine de bos- » ses & de trous qui viennent finir en » pointe, & représentent les enfans de » *Scyta* & toute sa basse famille: au » reste l'autel n'est fait que d'une seule » roche, qui est couverte de mousse & » d'herbe, comme le reste de l'Isle, avec » cette différence, que le sang répandu, » & la quantité de bois & d'os de ren- » nes, ont rendu la place plus foulée.

» Quoique nos Lapons pussent nous » dire, pour nous empêcher d'emporter » ces Dieux, nous ne laissâmes pas de

» diminuer la famille de *Scyta* & de » prendre chacun un de ses enfants, » malgré les menaces qu'ils nous fai- » soient de leur part, & les imprécations » dont ils nous chargeoient, en nous » assurant que notre voyage seroit mal- » heureux si nous excitions la colere de » leur Dieu. Si *Scyta* eut été moins gras » & moins pesant je l'aurois emporté » avec tous ses enfans; mais je pus à » grande peine le lever de terre. Les » Lapons me compterent alors pour » un homme perdu & qui ne pouvoit » pas aller loin sans être du moins » foudroyé. La marque la plus certaine » parmi eux, d'un Dieu courroucé, » c'est la pesanteur qu'on trouve dans sa » statue, au lieu que la facilité qu'on a » en la levant fait connoître qu'il est » propice & près d'aller où l'on veut; » c'est de cette maniere aussi qu'ils con- » connoissent qu'il veut des sacrifices ».

Les hommes seuls ont droit d'en offrir : les victimes ordinaires sont des rennes; ils sacrifient encore des moutons, des chats, des poules, qu'ils vont acheter en Norvege. L'automne est le tems ordinaire de leur offrande solemnelle au Dieu *Thor* : l'approche de l'hiv

ver & des longues nuits, leur fait penſer que l'aſſiſtance divine eſt plus néceſſaire en ce tems qu'en aucun autre.

Ils ne manquent pas de renouveller l'idole & d'en faire la dédicace quelques tems avant la Saint Michel. Ils immolent une renne, dont ils ſéparent les os & la chair, enſuite ils les remettent enſemble : après cette opération, ils frottent très-reſpectueuſement la nouvelle idole avec la graiſſe & le ſang de cet animal, & ils enterrent tout ce qui en reſte, excepté ſes cornes qu'ils plantés autour du Dieu. En toute autre occaſion ils tuent la victime dans une place marquée derriere leur cabane, en lui enfonçant dans le cœur un couteau fort aigu. Le ſacrificateur reçoit dans un vaiſſeau le ſang de l'animal & va en frotter l'idole avec beaucoup de révérence, en lui faiſant des croix pardevant & parderriere : tous ſe proſternent enſuite & adorent la divinité par une profonde inclination.

S'ils ſacrifient à *Stoorjunkare*, ils égorgent au même endroit une renne mâle, après lui avoir paſſé un fil rouge au travers de l'oreille droite : ils gardent précieuſement ſon ſang & une partie de

ſa graiſſe. Celui qui fait les fonctions de Grand-Prêtre prend enſuite les cornes de la victime, les os de la tête, du cou, les ongles & les piés, & les porte ſur la montagne dédiée à l'idole : lorſque le ſacrificateur y eſt arrivé, il s'approche gravement de la pierre ſacrée, ſe découvre avec beaucoup de reſpect, fléchit humblement les genoux, joint les mains & s'incline juſqu'à terre : après avoir reſté quelques tems dans cette poſture, il ſe releve & frotte ſa divinité avec le ſang & la graiſſe qu'il a apportés. Il plante derriere l'idole les cornes de la victime : il attache à la droite les parties génitales de l'animal, & à la gauche un fil rouge, paſſé dans un morceau d'étain & au travers d'une petite piéce d'argent.

Ils honorent *Stoorjunkare* deux fois l'année : cette cérémonie conſiſte à mettre, comme on l'a dit, de nouvelles branches de pin ou de bouleau ſous la pierre ſacrée. Au commencement de l'hiver ils mettent les branches de pin, & celles de bouleau dans les premiers jours de l'été.

C'eſt particuliérement dans cette cérémonie que ces Idolâtres connoiſſent la diſpoſition de leur Dieu, ſon amour ou

son aversion. Si, lorsqu'ils mettent ces branches, la sainte pierre est légere & facile à lever, le dieu leur est favorable; si elle est pesante, la divinité est en colere; alors ils sont saisis de crainte, &, sur le champ, pour adoucir l'idole, ils font vœu de lui immoler une victime.

Les victimes qu'ils offrent au soleil ne sont pas les mêmes que celles qu'ils sacrifient aux autres idoles; c'est toujours une jeune renne femelle, & ils lui passent un fil blanc au travers de l'oreille droite.

Outre *Thoor*, *Stoorjunkare* & *Baive*, ces peuples ont encore d'autres divinités qui sont en vénération parmi eux: ce sont les mânes des défunts, & les *Julhes*. Ils n'érigent point de statues en l'honneur des mânes, mais ils leur offrent des sacrifices pour les appaiser lorsqu'ils les croyent fâchés, ou pour satisfaire aux demandes qu'ils ont rêvé avoir été faites par eux. Une renne, dont l'oreille droite est traversée d'un fil noir, est la victime ordinaire.

Les *Julhes* n'ont ni images ni aucun signe représentatif. Les Lapons croyent que ces *Julhes* parcourent l'air par trou-

pes la veille & le jour de Noël. C'est par cette raiſon qu'ils appellent ces deux jours *la fête de Julhes*. Le lieu deſtiné à les honorer eſt ſur quelque arbre, derriere la cabane, à la portée d'une fléche. Voici quel eſt le ſacrifice qu'ils leur offrent.

La veille de Noël ils s'abſtiennent de manger de la viande : ils mettent à part une petite portion des aliments qu'ils prennent ce même jour, & font pareille choſe le lendemain qu'ils font grande chere : ils réuniſſent ces deux portions, & les enferment dans un petit coffre d'écorce de bouleau, qui a la forme d'un vaiſſeau, avec des voiles & des rames. Après avoir conſervé cette nourriture deux jours, ils vont prendre ce petit vaiſſeau à l'arbre, conſacré aux *Julhes*. Ce ſacrifice ſe renouvelle tous les ans.

On pourroit préſumer que la ſource de l'opinion des Lapons à l'égard des *Julhes*, leur vient des Prêtres, qui ont prêché l'Evangile dans ce pays : ces Prêtres n'auront pas manqué de leur annoncer, que le jour de Noël le Sauveur eſt venu au monde ; que c'étoit un jour de réjouiſſance & d'allégreſſe pour tous

les hommes ; que la veille de ce jour de bonheur les Anges avoient annoncé cette nouvelle à tout l'univers ; qu'ils avoient apparu aux Pasteurs ; que ceux-ci avoient été saisis de frayeur à leur aspect.

Les Lapons ont fait attention que le tems de Noël est un tems de réjouissance, & ils ne manquent pas de faire des festins ; mais vraisemblablement ils n'ont pas bien conçu l'apparition des Anges, & ce point de doctrine, maladroitement appliqué, a pu donner lieu à leur erreur & à leur superstition.

Pendant les fêtes de Noël les chefs des familles Lapones ne sortent pas de leur cabane, & s'embarrassent peu d'assister à l'office divin. Ils se contentent d'y envoyer leurs enfans & leurs domestiques, & s'excusent sur la crainte qu'ils ont d'être maltraités par les *Julhes* : c'est ce qui les oblige à leur faire des sacrifices après les fêtes.



§. X.

Mariages des Lapons.

En général les Lapons se marient assez tard. Un pere de famille qui veut marier sa fille a intérêt de différer le plus qu'il est possible la conclusion du mariage, parce qu'on n'obtient une femme qu'à force de présents.

Si un jeune Lapon veut se marier, il cherche une fille; il s'inquiéte peu qu'elle soit belle, spirituelle, sage & honnête, pourvu qu'elle ait un grand nombre de rennes en bon état.

La richesse des filles de ce pays vient de ce que les peres sont dans l'usage de donner aux enfans qui leur naissent une ou plusieurs rennes: tout le produit & les petits de ces animaux appartiennent au nouveau né, & on lui en rend un compte exact dès qu'il est en état de prendre soin lui-même de son bétail.

Lorsqu'un jeune homme se choisit une femme, c'est ordinairement aux foires ou aux assemblées publiques: quand il s'est décidé, il va avec son pere & un ami voir les parens de la fille,

& il porte avec lui de la meilleure eau-de-vie du canton. Le pere & l'ami entrent dans la cabane des parens de la fille : le jeune homme reste à la porte jusqu'à ce qu'on l'appelle ; s'il enfreignoit cet usage, ce seroit une incivilité, une imprudence, dont rien ne pourroit l'excuser, & qui détruiroient toutes ses prétentions. Il s'occupe à l'entrée de la cabane à fendre du bois ou à faire autre chose de cette espéce. Le pere du jeune homme prend la bouteille d'eau-de-vie & en présente à boire au beau-pere, à la belle-mere futurs, & à tous les assistans. Ils appellent cette eau-de-vie *Pouristovin*, c'est-à-dire, le vin de la bienvenue, ou *Soûbouvin*, vin des amoureux. Cette formalité remplie, le pere du jeune homme expose l'inclination & les desirs de son fils & fait la demande de la fille. Pour mieux gagner les bonnes graces du beau-pere futur, on ne manque pas, dans le compliment, de lui prodiguer les expressions les plus flatteuses & les qualités les plus respectables. On l'appelle *Pere grand*, *Pere vénérable*, *Pere bon & suprême*, *Pere souverain*, & on accompagne chacune de ces dénominations d'une génu-

flexion très-profonde. Si la réponse du beau-pere futur est favorable au jeune homme, on l'invite d'entrer & on lui donne à manger; mais on éloigne la fille, soit en l'envoyant faire paître les rennes, soit en la faisant passer dans quelqu'autre cabane, afin que le futur & sa compagnie ne puissent la voir: lorsqu'il peut obtenir des parens la permission de lui parler, il va sur le champ prendre ses plus beaux habits & revient saluer sa prétendue. Un baiser sur la bouche est le début de l'entrevue, & le complément d'une salutation affectueuse est parmi eux de se mettre le nez l'un contre l'autre & de l'appuyer fortement.

Après ces préliminaires, l'amant tire de son sein les viandes qu'ils estiment les plus exquises; c'est une langue de renne, de la chair de castor; il les présente à sa maîtresse devant toute la compagnie: elle les refuse, lui fait signe de sortir de la cabane, & le suit. Quand ils sont à part, l'amant lui offre de nouveau les présents; elle les reçoit; alors il la prie de lui permettre de dormir auprès d'elle dans la cabane; si elle refuse elle jette tous les présens par terre: sinon

elle accéde à sa demande & l'affaire passe pour arrêtée.

Il ne reste plus qu'à prendre un jour pour la célébration des noces, & c'est la grande difficulté : le pere de la future qui est bien aise de boire de l'eau-de-vie, remet la conclusion d'année en année ; cependant le prétendu continue de voir sa maîtresse, & n'oublie jamais chaque fois qu'il fait sa cour de porter de l'eau-de-vie & du tabac pour le beau-pere. Lorsqu'il va faire ses visites il s'égaye en chemin en chantant des chansons amoureuses, qui expriment son impatience d'être arrivé. On ne sera peut-être pas fâché de voir un échantillon de la galanterie Lapone.

Allons, ma petite renne, hâtons-nous, nous avons du chemin à faire : les terres humides sont vastes & difficiles ; tu ne me sera pas toutefois ennuyeux. Marais Kailge ? Allons. . passons.. Marais Kailge, va, je te dis adieu ! Que d'agréables pensées roulent dans mon esprit lorsque je suis porté par le Marais Kailge. Allons ma renne. . ., de l'agilité. . ., de la légéreté. . ., nous verrons plutôt la fin de notre travail, nous arriverons où nous avons résolu d'aller. Quels délices. . . !

Je verrai là ma Maîtresse aller à la promenade... Ma petite renne, de la vivacité... Vois, regardes, examine, si tu n'appercevras pas qu'elle se baigne.

Lorsque les jeunes amoureux sont éloignés de leurs maîtresses ils s'en rappellent le souvenir par d'autres chansons, & se réjouissent à s'occuper sans cesse de l'objet de leur tendresse. Voici une de ces chansons.

Soleil très-brillant jettez vos rayons sur le marais Orta. Si je croyois qu'étant monté sur les plus hautes branches de sapin je pusse découvrir les bords enchantés de ce délicieux marais, j'y monterois, pour voir parmi quelles fleurs ma Maîtresse se promene. Je taillerois tous ces rameaux, je couperois toutes ces branches qui peuvent m'en dérober la vue.... Si je le pouvois... charmante Maîtresse! Vous me verriez suivre le cours des nuées qui se portent vers le marais Orta; où, si j'avois des aîles de corneille ou de sercelle, dans l'instant je prendrois mon essor, & j'arriverois bien-tôt vers vous.. Il y a assez long-tems que vous m'attendez. Tant de jours passés, tant de vos très-bons jours, depuis que je ne vous ai vue, depuis que je n'ai vu vos yeux si

doux & votre cœur si pénétré d'amour. Quand vous voudriez vous enfuir bien loin je vous trouverois bien-tôt. Qu'y a-t-il de plus fort & de plus ferme que des nerfs tournés ensemble ; des chaînes de fer que rien ne peut rompre ?.... Ainsi l'amour tourne nos têtes, enchaîne nos cœurs, change nos pensées & nos résolutions. Si j'écoutois toutes les idées qui m'agitent... je changerois de chemin à tout moment ;...... le vrai chemin qui me fuiroit ;... mais je sais ce que j'ai à faire... C'est par-là qu'est le chemin le plus court pour arriver jusqu'à vous ;... je parts ;... j'y cours...

Ils n'ont ni tons ni mesures pour ces chansons ; chacun les chante comme il lui plaît : ils les appellent *chansons nuptiales*.

Lorsqu'on est convenu du jour de la célébration des noces, tous les parens des deux époux s'assemblent la veille chez ceux de la fille, & le futur fait à chacun les présens qu'il leur a destinés : au beau-pere, c'est un gobelet d'argent, un chaudron de cuivre, des peaux & des couvertures pour faire un lit : il donne à la belle-mere une ceinture, une robbe, & cette sorte de respec-

tueuſe, qu'ils appellent *Kraka*; & pour s'attirer les bonnes graces de la famille entiere, il eſt d'uſage de faire à chacun des parens un préſent ſuivant ſes facultés, & en préſence de toute l'aſſemblée.

Le lendemain le marié & la mariée s'habillent le plus richement qu'il leur eſt poſſible, & vont à l'Egliſe avec leurs parens. Les hommes marchent les premiers, ayant le marié à leur tête, précédé d'un d'eux qui ſemble mener toute la troupe; enſuite les femmes, conduites par l'épouſée. Deux de ſes plus proches parents, le bonnet à la main, la ſoutiennent par-deſſous les bras, & la conduiſent ainſi dans l'Egliſe. Elle affecte un air de triſteſſe, qui ſemble annoncer que c'eſt par contrainte qu'elle quitte ſon pere & ſa mere: elle marche les yeux baiſſés & la tête panchée, comme ſi elle alloit au ſupplice. Lorſqu'on lui demande ſi elle veut bien prendre le jeune homme préſent pour mari, elle demeure muette juſqu'à ce que ſes parens l'ayent preſſée de parler. Après bien des inſtances elle prononce enfin le *oui*; mais d'une voix ſi baſſe, que le Prêtre a bien de la peine à l'entendre. Cette retenue paſſe chez les Lapons pour une

marque de pudeur & de chasteté ; à laquelle ils donnent les plus grands éloges.

Le Sacrement administré on retourne chez les parens de la mariée ; on y fait un grand festin : chacun des conviés a eu soin d'apporter la veille sa part des viandes qui doivent servir à la noce. Il y a un Lapon établi pour recevoir ses portions & présider au service du festin. Les deux nouveaux époux sont assis l'un près de l'autre ; tous les assistans ensuite, selon leur degré de parenté. Personne ne touche aux comestibles : le Lapon qui remplit la charge de maître - d'hôtel, commence par servir les deux époux, & sert les autres après.

Comme il arrive quelquefois que la cabane est trop petite pour contenir tous ceux qui assistent à la fête, les garçons & les filles montent sur le toît & font descendre une petite corde, à laquelle pend un hameçon ou un crochet. Le *Maître-servant* y attache des morceaux de viande ; chacun retire son crochet & partage ainsi les plaisirs de la noce. Après le repas ils disent les graces accoutumées, se donnent la main l'un à l'autre & quittent la table.

La fête se termine par l'eau-de-vie, dont chacun achete une portion en particulier, s'il se trouve là un marchand; sinon l'on finit la journée par la conversation ou par des jeux amusans.

Les noces étant achevées de cette façon, il n'est cependant pas encore permis au mari d'emmener sa femme avec toutes ses richesses. Avant que d'obtenir cette permission il est obligé de demeurer un an entier avec son beau-pere, & de le servir pendant tout ce tems : au bout de l'année il est maître de demeurer encore s'il le veut, ou d'aller s'établir séparément. Le beau-pere laisse sa fille à la disposition de son gendre, & lui remet toutes les rennes qui lui appartiennent. Souvent une fille a en propre, lors de son mariage, jusqu'à cent de ces animaux. Outre cela les parents lui donnent en dot cent rennes, plus ou moins, suivant leurs moyens; de l'argent, du cuivre, une tente, un lit, & tout ce qui est nécessaire au ménage. Les autres parents de la mariée qui ont reçu des présens de son mari, sont tenus de lui donner en revanche une, deux, ou quatre rennes, proportionnément à ce qu'il leur a donné; ainsi il arrive qu'un époux

époux qui a fait de gros présents, se trouve, après son mariage, très-riche en rennes.

Il ne leur arrive jamais d'épouser une parente au degré prohibé; ils ont toujours observé toute la rigueur de la loi à cet égard. Ils ne connoissent point la répudiation; le mariage est indissoluble chez eux, & les époux vivent ensemble très-honnêtement jusqu'à la mort.

Relation curieuse de Moscovie.

Les Lapons Moscovites, qui sont encore la plupart Idolâtres, se marient avec beaucoup moins de cérémonies. Les parens & les amis des deux futurs s'assemblent chez le pere de l'époux; là, en présence des conviés, on tire du feu d'un caillou, en le battant avec un morceau de fer. Les étincelles qui en sortent deviennent le nœud du lien conjugal & le sceau d'un contrat respectif d'association.

Renard; Scheffer.

Cet emblême mystérieux représente, selon eux, le mariage: comme la pierre renferme en elle-même une source de feu, qui ne paroît que lorsqu'elle a été touchée par le fer; de même, il se trouve dans l'un & dans l'autre sexe un principe de vie caché qui ne se produit que lorsqu'ils sont unis.

On ne sait ce qui a pu donner lieu à quelques Ecrivains de dire que la communauté des femmes étoit établie parmi les Lapons, ou du moins qu'ils étoient peu scrupuleux sur le commerce qu'elles avoient avec d'autres hommes que leurs maris. Loin que ces peuples permettent aux étrangers de coucher avec leurs femmes, & veuillent les forcer, ainsi que le rapporte Regnard, de faire cet honneur à leur famille, ils sont fort délicats sur ce point, & très-susceptibles de jalousie. Si une femme rencontre un homme en son chemin, qu'elle s'arrête à lui parler, & que son mari s'en apperçoive, il conçoit aussi-tôt des soupçons sur la fidélité de sa femme, & ne manque pas de lui en faire des reproches très-vifs.

§. XI.

Naissance & premiere éducation des Lapons.

Stérilité des Lapons.

LES Lapons ont très-peu d'enfans, & cette stérilité vient peut-être du peu d'usage qu'ils font du sel : on en voit rarement plus de deux ou trois dans une

famille : jamais il n'eſt arrivé qu'un Lapon ait eu au-delà de huit enfans.

On a remarqué, & il eſt aiſé de s'en convaincre, que les Provinces, les villes maritimes, proportion gardée, ſont plus peuplées que les autres, que les familles y ſont plus nombreuſes, malgré les raiſons qui devroient occaſionner leur dépopulation; celles que les voyages de long cours des habitans, les naufrages, & tous les autres accidens qu'entraîne la navigation. Ce n'eſt donc qu'au voiſinage de la mer, aux productions de ces contrées qu'on peut raiſonnablement en attribuer la cauſe, ſoit que l'air qu'on y reſpire, les alimens dont on y fait uſage, étant imprégnés de particules ſalines, fourniſſent en plus grande abondance les liqueurs ſéminales, & leur cauſe une âcreté qui produit des irritations plus fréquentes, ou ſoit que ces particules ſalines ayent une certaine aptitude à purifier ces liqueurs, & à leur donner une vertu plus prolifique.

Si l'on ajoute à la privation du ſel la rigueur exceſſive du ciel ſous lequel les Lapons habitent, la dureté & la miſere où ils vivent, on trouvera peut-être que

ce ſont les cauſes conſtantes qui concourent à entretenir parmi ces peuples cet état de froideur, ſi contraire à une population nombreuſe.

Rien ne prouve mieux la ſtérilité de cette nation que le dénombrement qu'en a fait faire Charles IX, & qui a été vérifié depuis. On a trouvé beaucoup de familles éteintes, & la nation diminuée d'un cinquiéme : il paroît, par le témoignage de tous les Auteurs, que ce peuple étoit beaucoup plus nombreux avant d'être ſoumis : on pourroit encore chercher la raiſon de cette dépopulation dans l'excès de l'eau de-vie & des liqueurs fortes.

Leur ſuperſtition dans les accouchemens.

Dès qu'un homme s'apperçoit que ſa femme eſt groſſe, ſon premier ſoin eſt de conſulter les aſtres pour ſavoir de quel ſexe ſera l'enfant. Les Lapons croyent qu'il y a quelque rappor tſympathique entre une femme & la lune ; c'eſt auſſi cet aſtre qui ſert à leur divination. S'ils voyent une étoile au-deſſus de la lune, ils concluent que ce ſera un garçon ; ſi l'étoile eſt au-deſſous ce ſera une fille. La lune eſt encore conſultée pour ſavoir le ſort de l'enfant, s'il jouira d'une bonne ſanté, & s'il vivra long-tems.

La femme enceinte a un logement ſéparé, à gauche de la porte : on conçoit qu'en hiver il doit y faire très-froid, puiſque le feu eſt au milieu de la cabane, & qu'il ne peut porter la chaleur par-tout.

Le premier ſoulagement qu'on donne à une nouvelle accouchée, eſt un bouillon, fait avec de la graiſſe de baleine : on prend l'enfant, on le lave dans l'eau froide ou dans la neige juſqu'à ce qu'on voye ſa reſpiration s'affoiblir ; alors on le baigne dans un chaudron rempli d'eau chaude, & on le tient un inſtant dans cet état, plongé dans l'eau juſqu'au cou : on prend bien garde qu'il n'en reçoive quelques gouttes ſur la tête. Après cette opération on enveloppe l'enfant dans une peau de liévre.

Quoique les accouchées n'ayent pour boiſſon que de l'eau & de très-mauvaiſe nourriture, elles reſtent cependant peu de tems au lit, & reprennent leurs occupations intérieures du ménage au bout de quatre ou cinq jours. Le ſoin de faire baptiſer leurs enfans ne regarde qu'elles; elles s'en acquittent ordinairement le douze ou quinziéme jour au plus tard, après leur accouchement. En été on les

voit grimper ſur la cîme des plus hauts rochers, traverſer de grandes forêts ou paſſer des marais fangeux pour conduire leurs enfans aux Prêtres, dont elles ſont quelquefois éloignées de cinq ou ſix lieues: elles attachent le berceau de l'enfant à une ſorte de bât que porte une renne, qu'elles conduiſent: leur bonne conſtitution, leur endurciſſement aux travaux, leur font ſupporter toutes ces fatigues.

En hiver elles portent leurs enfans avec elles dans leur traîneau. Parmi les noms qu'elles donnent aux enfans, elles en choiſiſſent toujours d'analogues à leurs fauſſes Divinités, tels que *Thora*, *Baivik*, & les Prêtres ont beaucoup de peine à les deshabituer de cette coutume.

Après que le Prêtre a adminiſtré le baptême on lui fait préſent d'une paire de gants, bordée en certains endroits de plumes de loom. Si dans la famille il eſt mort quelqu'un qui fût fort aimé, on donne ſon nom au nouveau né, afin d'en conſerver le ſouvenir. Ce n'eſt pas là les ſeuls préſents que les Prêtres reçoivent; les Lapons leur en font encore lorſqu'ils vont aux foires faire des bâp-

têmes, des mariages & des enterremens; ordinairement c'eſt la dixme des fourrures, des gants, des ſouliers & du fromage. Les Lapons les plus chrétiens ne ſe contentent pas alors de donner à leurs Paſteurs, ils font auſſi des offrandes à l'Egliſe : on voit quantité de peaux de petit-gris qui pendent devant l'autel. Pour demander la bénédiction du ciel, ou pour détourner quelques maladies qui affligent leurs troupeaux; ils portent des peaux de rennes à l'Egliſe, & ils les étendent ſur le chemin qui conduit à l'autel & par où le Prêtre doit paſſer. Ils n'imaginent point de plus ſûr moyen d'obtenir ce qu'ils demandent à Dieu, qu'en intéreſſant le Prêtre dans leur cauſe. Si d'un côté la ſuperſtition eſt nuiſible, de l'autre elle eſt favorable.

Malgré la vigueur du tempérammment des femmes & les priéres du Prêtre pour leur ablution, les maris n'approchent d'elles qu'au bout de ſix ſemaines : rien ne peut les obliger de déroger à cet uſage, très-anciennement établi chez eux.

Premiere éducation.

Les enfans n'ont point d'autres nourrices que leurs meres; celles-ci les alaitent pendant deux, trois, quatre années.

Si elles tombent malades, ou qu'elles ne puiſſent prendre ce ſoin, elles font avaler à l'enfant du lait de renne par cuillerée : outre le lait dont elles nourriſſent leurs enfans, elles les accoutument de fort bonne heure à ſe procurer encore quelque nourriture, en ſuçant des petits morceaux de viande qu'elles leur mettent dans la bouche.

Les enfans ſont couchés dans un petit berceau, fait d'une piéce de bois creuſée, ou d'écorce de bouleau, garni par-tout de cuir de renne paſſé. Sur la tête eſt un petit toît rond auſſi de cuir : les côtés de ce berceau ſont encore couverts en dedans de peaux de jeunes rennes, le poil en dehors.

Au lieu de langes, de matelas & de lit, l'enfant eſt nud dans de la mouſſe rouge & fine, bien ſéchée. Cette mouſſe abſorbe toute la malpropreté, tient l'enfant toujours net, conſerve longtems la chaleur, &, par ſa grande moleſſe, garantit de tout accident les membres délicats de l'enfant. Chaque fois qu'on le leve on change la mouſſe, on lui en donne de fraîche deux fois par jour. La peau d'une jeune renne lui ſert de couverture : le berceau

eſt garni de laiton ou de petites lames de cuivre qui ſervent de hochets. On le ſuſpend ordinairement au toît de la cabane, & on le balance pour endormir l'enfant. Afin d'avertir à tems les enfans de leur condition, & pour les familiariſer avec les inſtrumens qui leur ſont propres, les meres ſuſpendent ſur le berceau d'un garçon, un petit arc, des fléches, & une petite hallebarde, le tout bien travaillé & fait d'étain ou de cornes de rennes. Si c'eſt une fille, on attache à ſon berceau les aîles, la tête & les piés d'une perdrix ou gélinote blanche, pour lui inſinuer, dès l'enfance, l'adreſſe & la propreté.

Dès que les enfans ſont grands les peres ſont les ſeuls précepteurs des garçons, & les meres ſe chargent de l'éducation des filles. Celles-ci apprennent à coudre & à faire des gants, toutes ſortes de vêtemens, & les harnois des rennes.

Les garçons ſont inſtruits à manier un arc & à tirer adroitement une fléche. Pour exciter l'adreſſe de ces enfans, les Lapons, à l'exemple des anciens Majorquains, ne leur donnent point à manger qu'ils n'ayent tiré une fléche

dans un morceau de bouleau, suspendu à une corde fort élevée: on propose aussi des prix pour les plus adroits. Ces exercices, souvent répétés, les rendent d'une adresse singuliere à décocher un trait.

Nous avons dit, qu'une fille, lors de son mariage, a quelquefois cent rennes & plus qui lui appartiennent. Il en est de même d'un garçon; aussi-tôt qu'un enfant, n'importe de quel sexe, a été baptisé, ses parens lui donnent une renne femelle, à qui l'on met une certaine marque, ainsi qu'à toutes celles qui en proviennent. Lorsque les premieres dents commencent à percer, les parens ajoutent un nouvelle renne femelle au troupeau de l'enfant; c'est ce qui fait qu'à mesure que ces enfans grandissent le troupeau se grossit, & à leur adolescence il se trouve très-nombreux.

M. Linnæus. La loi générale de la nature à l'égard des femmes, quoique moins en force ici que dans les pays méridionaux, ne laisse pas cependant d'assujétir les Lapones aux mêmes indispositions que les autres femmes: il est vrai néanmoins que cette loi souffre beaucoup d'exceptions. Il y a dans des contrées des

femmes, qui, pendant toute leur vie, même après leur mariage, n'ont pas eu une seule crise périodique : dans d'autres contrées on en voit qui n'y sont sujettes que l'été, & quelques-unes une fois par an; mais on a observé que toutes ces femmes ont les piés gonflés ou gorgés par des eaux.

§. XII.

Gouvernement des Lapons.

LA difficulté de percer dans les ténèbres qui couvrent l'ancien gouvernement des Lapons, ne nous laisse que la faculté de traiter de la façon dont la justice s'administre actuellement chez ces peuples.

Si l'on peut suppléer à des faits par des conjectures, nous croyons pouvoir présumer, que des nations Idolâtres, sans habitations fixes, sans société, sans commerce, exemptes de tous les vices, dont l'intérêt est la premiere source, ne doivent pas avoir plus de loix que les Groenlandois dont nous avons parlé.

Scheffer rapporte cependant, d'après Pierre Claudi & Sturtesonius, que dans

le neuviéme siécle les Finnois qui habitoient près de la Norvege avoient un Roi, nommé *Motle*, qui commandoit souverainement dans toute cette région. Ceci ne doit s'entendre que de la région maritime qui compose aujourd'hui la Laponie Danoise : quant à l'intérieur des terres, on croit qu'il n'a été habité que long-tems après par des familles Finlandoises, qui avançoient sans doute à mesure que de nouvelles migrations venoient renforcer leur nombre, ou que leur propre population augmentoit. Ces peuples vécurent ainsi en liberté pendant un assez long espace de tems ; mais Magnus I, qui commença à régner en Suéde en 1277, & mourut en 1290, fit quelques tentatives contr'eux.

Ce Souverain, qui voulut les assujétir, n'eût pas tout le succès qu'il en attendoit de son entreprise, soit par la difficulté de pénétrer dans un pays coupé par des bois, des rivieres, des lacs & des montagnes, soit par l'impossibilité de ravir la liberté à une nation qui n'avoit point de demeure fixe, ou peut-être par le peu de dépense qu'il voulut faire pour une conquête dont il n'espéroit pas tirer un grand fruit.

Cependant Magnus souffroit impatiamment qu'une nation barbare, établie dans ses terres, refusât de fléchir sous son sceptre : pour parvenir à la dompter il exhorta vivement ceux de ses sujets qui étoient voisins des Lapons de se concerter ensemble, & d'aviser comment on pourroit les subjuger. Il les excita, même par l'espoir d'une grosse récompense, & par la promesse qu'il fit de donner le gouvernement de ces peuples à ceux qui rempliroient ses intentions.

Les habitans de la Paroisse de Birkarla, près de laquelle il y avoit quelques Lapons établis, se proposerent de gagner la récompense promise : il sdresserent des embûches aux principaux des Lapons, en tuerent un grand nombre, & se rendirent maîtres de tout le pays, jusqu'à la mer, du côté du Nord & du couchant.

Le Roi Magnus, ainsi qu'il l'avoit promis, donna aux Birkales une entiere autorité sur la Laponie & ses habitans. Il leur permit d'imposer des tributs, d'y trafiquer, à l'exclusion de tous autres, & d'en retirer tous les bénéfices. Il ordonna en même-tems, qu'en reconnois-

ſance de la ſouveraineté qu'il abandonnoit, les Birkales ſeroient tenus de payer tous les ans, en forme de redevance, à la couronne de Suéde, un certain nombre de peaux de petit-gris.

Les Birkales & leur deſcendans jouirent de ces droits juſqu'au régne de Guſtave I. Ils levoient de gros tributs ſur les Lapons, & ils en payoient de très-modiques à la Suéde. Outre ces vexations, la connoiſſance qu'ils avoient des beſoins de ces peuples, leur faiſoient acheter en été, des Marchands qui abordoient ſur les côtes par le golfe de Bothnie, toutes les denrées qu'ils ſavoient être de défaite chez les Lapons. En hiver ils portoient ces marchandiſes à ces peuples, & vendoient bien cher ce qu'ils avoient eu à bon marché; toutes ces menées procurerent aux Birkales de grandes richeſſes, qui furent la cauſe de leur ruine.

Ces petits Souverains avoient acquis par la force & par la trahiſon la Souveraineté de la Laponie : ils l'avoient conſervée pendant près de trois cens ans, depuis Magnus I, juſqu'à Guſtave I : l'opulence où ils ſe trouvoient alors, loin d'éteindre en eux la ſoif des richeſ-

ses, ne faisoit qu'exciter leur cupidité ; des tyrannies, des oppressions injustes, donnerent lieu à des murmures : quelques-uns d'entr'eux, pauvres, & indignés des traitemens qu'ils recevoient de leurs égaux, que la prospérité avoit endurcis, porterent des plaintes au Roi Gustave. Ce Souverain fit emprisonner le plus puissant de ces Birkales, nommé *Laurentii*, & ne lui accorda sa liberté qu'après lui avoir fait payer de très-grosses amendes : dès ce moment Gustave ordonna, que les Lapons payeroient directement à la couronne de Suéde les tributs qui leur seroient imposés : il accorda en outre à tout le monde la liberté entiere d'aller en Laponie & de trafiquer avec les habitans.

Peu de tems après il nomma pour recevoir les tributs & rendre la Justice dans ces contrées, des Officiers, qui y alloient tous les ans dans l'hiver, accompagnés de Prêtres. Les choses subsisterent sur ce pié jusqu'à Charles IX, qui les remit en meilleur état : après avoir fait faire la division de la Laponie, il établit dans chaque district des Préfets ou Gouverneurs, auxquels il donna des Adjoints pour juger les causes & exercer

toutes les fonctions que demande l'administration de la Justice. Il leur fit apprendre les Loix, & les obligea de régler leurs Jugemens sur ces Ordonnances; cela se voit par les instructions que ce Prince donna à un descendant de ce Laurentii que Gustave avoit fait emprisonner. Ces instructions, datées de Stockolm, le 10 Octobre 1610, l'établissent *Préfet, du district d'Uhma, de Pitha & de Lulha.* Les rois postérieurs apporterent de nouveaux changemens dans ces établissemens.

Aujourd'hui chaque contrée est sous l'autorité d'un grand Bailli, qui a sous lui un Lieutenant & d'autres Officiers subalternes qui jugent les petites causes & font faire eux-mêmes les exécutions criminelles. Le Roi de Suéde nomme le Grand Bailli, & celui-ci les autres Juges.

Les Lapons Danois se conduisent selon les Loix de Danemarck: le Roi nomme aussi leurs Juges & des Officiers pour recevoir les tributs qu'il tire de ces peuples.

Pour ce qui est des Lapons Moscovites, c'est eux qui ont conservé le plus

de l'ancienne indépendance de leur nation ; ils ſont preſque tous Idolâtres & errans ; ils ne reconnoiſſent pour ainſi dire d'autre volonté que la leur. Ils éliſent eux-mêmes des eſpéces de Gouverneurs qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui adminiſtrent la Juſtice. Ces Gouverneurs ſont diſtingués des autres Lapons par des vêtemens rouges. Ils reconnoiſſent cependant le Czar pour leur Souverain, & lui payent des tributs en pelleteries.

§. XIII.

Tributs ou impôts auxquels ſont aſſujétis les Lapons.

LES impôts que les Rois de Suéde tiroient de la Laponie, conſiſtoient d'abord en trente-deux timbres de péaux d'écureuils & en huit peaux de martes que payoient les Birkales. Chaque timbre eſt compoſé de quarante peaux ; mais après que les Birkales eurent été dépouillés de leur autorité on exigea des pelleteries ſuivant les facultés de chaque pere de famille, ou le dixieme de leurs rennes, & dix pour cent de

tout le poiſſon ſec qu'ils pourroient avoir.

Le Roi ordonna, même en 1600, que ces tributs ſeroient impoſés de cette maniere; mais comme on reconnut que les Lapons en ſouffroient un tort conſidérable par la diminution de leurs troupeaux, un nouvel Edit, rendu la même année, régla, que chaque habitant naturel, auſſi-tôt qu'il auroit dix-ſept ans, ſeroit tenu de donner deux rennes mâles ou trois femelles, ou huit livres de poiſſon ſec; que de plus le dixieme faon des rennes domeſtiques, & le dixieme tonneau de la pêche du poiſſon appartiendroit au Roi. En 1620 cette Ordonnance fut encore renouvellée; on y ajouta ſeulement, que tous les élans qui ſeroient pris en Laponie appartiendroient à ceux qui les auroient tués; mais que leur peaux ſeroient remiſes au fiſc comme une redevance à la couronne.

Il eſt encore ſurvenu des changemens dans les droits du Roi en Laponie, & aujourd'hui la capitation de chaque Lapon eſt réelle & proportionnée à ſes poſſeſſions,

On a diviſé les territoires dont jouiſ-

ſent les habitans, en trois claſſes Les meilleurs ou les plus étendus ſont appellés *territoires de tribut entier*, & ſont de la premiere : la ſeconde claſſe comprend les territoires médiocres; les territoires ſtériles compoſent la derniere & ne payent que la moitié des droits impoſés ſur ceux de la ſeconde claſſe. Le tribut entier eſt deux rixdales; la rixdale vaut quatre livres dix ſols ſix deniers; celui des territoires médiocres eſt d'une ſeule rixdale, ainſi des autres, à raiſon de leur médiocrité & de leur peu d'étendue.

Mais, comme il arrive aſſez ſouvent que les rixdales ne ſont pas communes en Laponie, on en fait l'évaluation en poiſſons & en peaux, & il eſt libre aux Lapons de payer de cette façon; cinquante peaux d'écureuils, ou une peau de renard, & une paire de ſouliers à la mode des Lapons valent une rixdale; neuf livres de poiſſon ſec valent la même ſomme.

Outre ces impoſitions on leve la dîme ſur les rennes de chaque contrée, & chaque renne eſt eſtimée deux thalers d'argent; le thalers vaut quatre livres un ſol ſix deniers : ils payent auſſi la dîme de leur fourrure; c'eſt-là le tribut

ordinaire dont une partie eſt employée à l'entretien des Prêtres qui inſtruiſent les Lapons.

Tous ces tributs devant être portés par de longs trajets pour arriver au lieu deſtiné à les emmagaſiner ; il a été ordonné, que chaque Lapon ajouteroit à ſon tribut ordinaire un ſupplément, qui ſeroit une paire de ſouliers du pays. Ils appellent ces ſouliers *haxapaloka* ; c'eſt-à-dire, le prix du tranſport ; tous ces tributs paroîtroient devoir rapporter au Roi de Suéde des ſommes aſſez conſidérables ; cependant la Motraye dit que le Gouverneur de Cronberg l'a aſſuré, que ce Prince ne retiroit de la Laponie que quinze cens écus en eſpéces par chaque année.

Quoiqu'un Lapon paye à la couronne de Suéde les tributs dont nous venons de parler, il n'eſt pas pour cela quitte de toute impoſition ; il eſt encore obligé de payer quelquefois des droits au Roi de Danemarck & au Czar. Au premier, parce qu'il va pêcher dans des lacs ſitués dans l'étendue de ſa domination ; à l'autre, parce qu'il mene paître ſes rennes & chaſſe ſur le territoire qui releve de ſa couronne ; mais ces tributs ne vont

jamais au-delà de la moitié de ceux que leve le Roi de Suéde.

La recette de ces impôts s'eſt faite long-tems à la volonté du Préfet ou Bailli ; mais cet uſage ne ſubſiſte plus : les Lapons ſont tenus de porter ce qu'ils doivent payer aux foires, aux marchés dont nous avons parlé ; le Bailli, qui eſt obligé de s'y trouver, reçoit les tributs.

§. XIV.

Funérailles des Lapons.

LORSQU'UN Lapon eſt attaqué d'une maladie, à laquelle on ne connoît point de remede, les parens & amis ne s'occupent plus que du feſtin qui doit ſuivre les funérailles : chacun va aux endroits où l'on vend de l'eau-de-vie, y paſſe deux ou trois jours à s'enivrer, revient à la cabane, trouve le malade mort.

Auſſi-tôt qu'un homme a rendu l'eſprit tous les aſſiſtans abandonnent la cabane & laiſſent là le corps étendu. Ils la détruiſent enſuite, de crainte que ce qui reſte de l'ame du défunt ne leur faſſe du mal. Funérailles des Lapons Suédois & Danois.

Si le mort eſt riche on enſevelit ſon

corps dans un drap de toile : si c'est un pauvre, un morceau de grosse étoffe de laine lui sert de suaire. On le met dans un cercueil, fait d'un tronc d'arbre creusé, & on le porte dans le cimetiere qui environne l'Eglise ; le Prêtre l'enterre avec les cérémonies accoutumées.

L'ambition de se distinguer commence à gagner ces peuples. Il se trouve des Lapons si remplis de vanité, qu'ils offrent de grosses sommes d'argent pour obtenir l'avantage d'être enterrés dans l'Eglise. Cet usage ne se pratique que par les bons chrétiens : les autres, qui ne le sont qu'extérieurement, habillent le cadavre de ses meilleurs vêtemens & le mettent dans un cercueil ou dans un traîneau qui lui appartient, & qu'ils appellent *ackio*. On place à côté du défunt tout ce qu'il avoit de plus cher, comme son arc, ses fléches, sa halebarde, afin qu'en revenant dans ce monde il puisse mener le même genre de vie.

On met encore dans l'*ackio* une hache, un caillou, & de l'acier pour faire du feu, afin que le défunt puisse se procurer de la lumiere dans les ténèbres, abattre des arbres, applanir les rochers, brûler tous les obstacles qui pourroient se ren-

contrer sur le chemin du ciel : c'est ainsi que, malgré leurs erreurs, ces pauvres gens veulent arriver au ciel; c'est par le fer & par le feu qu'ils prétendent emporter le Royaume des cieux.

Si la demeure du mort est trop éloignée de l'Eglise, & qu'on soit en été; après l'avoir arrangé dans un cercueil ou dans un traîneau, ils l'enterrent au milieu des forêts, ou ils le mettent dans une caverne dont ils bouchent l'entrée, pour garantir le cadavre des attaques des bêtes sauvages & pour le conserver jusqu'à l'hiver; alors, dès qu'il a tombé assez de neige pour aller en traîneau, ils voiturent le mort jusqu'à la Paroisse. Quelquefois même ils attendent l'ouverture des foires.

Tous ont l'habitude d'apporter dans le cimetiere le lit, & tout ce qui a servi au mort pendant la maladie; toutes ces choses restent abandonnées dans le traîneau qui a amené le cercueil. La renne seule est exceptée; mais sa destinée n'en est pas plus heureuse: trois jours après les funérailles on l'immole aux mânes du mort, & sa chair doit servir à faire un festin aux vivants. On met soigneusement à part les os de l'animal, on les

serre dans un panier, sur lequel on dessine le portrait du mort : on offre le tout en sacrifice à *Stoojunkare*, & on enterre le panier derriere la cabane. La fête ne se termine pas sans eau-de-vie ; on en cherche par-tout, & on boit tant qu'on peut, & à la ronde, à l'honneur du mort. Ils nomment cette eau-de-vie *Soligevin* ; c'est-à-dire, eau-de-vie bienheureuse, parce qu'ils croyent que la personne qui donne lieu à ces libations est sûrement bienheureuse. Avant que de goûter de cette eau-de-vie ils observent de tremper le doigt dans cette liqueur, & de s'en frotter le visage en forme d'expiation ; dès que l'eau-de-vie a fait son effet on chante les louanges du mort ; chacun en fait un bel éloge & exalte beaucoup ses belles qualités : plus l'eau-de-vie a de force & plus la tête du panégyriste a de foiblesse, plus l'oraison funébre est pompeuse, & plus on vante le mérite du défunt : pendant trois ans la famille d'un mort opulent, célébre l'anniversaire de son parent par semblable festin.

[illegible] deuil est de longue durée chez ces [illegible]les, sur-tout pour la perte d'une [illegible]emme ou de ses enfans. Il n'existe que dans

dans le cœur; ils n'en portent aucune marque extérieure dans les habillemens. Un homme de sang-froid annonce son deuil par un air morne & triste, qui ne laisse point d'équivoque sur la réalité de son chagrin ; mais ce chagrin s'évanouit bien vîte devant l'eau-de-vie.

Funérailles des Lapons Moscovites.

Cette façon d'enterrer les morts, & de célébrer leurs funérailles, n'est usitée que chez les Lapons Suédois & Danois. Les Lapons Moscovites ont des cérémonies particuliéres dont le récit ne peut manquer d'amuser.

Quatre ou cinq heures après qu'un homme est mort, on l'enveloppe dans de la toile & on le met dans un cercueil en présence de tous les parens & amis assemblés; il a le visage & les bras découverts; on lui met dans une main une bourse, dans laquelle il y a une somme pour payer l'entrée du paradis, & dans l'autre un passe-port, signé d'un Prêtre, qu'il doit remettre à Saint Pierre pour entrer librement.

On met encore près de lui un petit barril d'eau-de-vie, du poisson sec & de la chair de renne, pour se rafraîchir en chemin, parce qu'ils imaginent que le

voyage eſt fort long. On allume enſuite autour du cercueil une multitude de petites branches de ſapin, bien ſéchées, & qui brûlent comme des bougies : pendant ce tems les aſſiſtans pleurent, crient, gémiſſent, & font des grimaces horribles : après ces diſpoſitions on ſe promene deux ou trois fois autour du corps ; l'un lui demande pourquoi il eſt mort ? l'autre ſi ſa femme l'a offenſé ? un autre, s'il a eu beſoin de quelque choſe ? s'il a eu faim, s'il a eu ſoif, s'il a reçu quelque déplaiſir à la chaſſe ? s'il n'étoit pas bien vêtu ? Toutes ces queſtions ne ſe font pas ſans jetter les hauts-cris & ſans prendre des attitudes ſingulières & tout à fait riſibles. Les uns vont à cloche-pié, les autres boitent, d'autres ſont courbés juſqu'à terre ; tous ſemblent plutôt une troupe d'inſenſés, que des gens en deuil. Cependant leur Prêtre eſt gravement ſpectateur de cette eſpéce d'oraiſon funèbre, il marmotte de ſon côté quelques prieres. Pour en augmenter l'efficacité, il prend de tems en tems un goupillon, & aſperge d'eau bénite le mort & les pleureurs, à qui il paſſe enſuite poliment l'aſperſoir : toutes

ces simagrées finies on porte le corps en terre & chacun se sépare.

Nous allons terminer ce paragraphe par le récit d'un spectacle funèbre, auquel Renard a assisté; nous le transcrirons dans les termes, dont s'est servi ce voyageur; mais nous élaguerons tout ce qui sera hors des bornes, que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage.

Renard étoit arrivé à Tornea le 27 Juillet 1682: le lendemain ayant appris la mort de Jean Tornoeus, Prêtre des Lapons, il fut curieux de le voir. Ce Jean Tornoeus étoit un homme savant, qui a traduit en Lapon tous les Pseaumes de David, & qui a écrit une Histoire de Laponie. On verra par son oraison funèbre quelles sont les qualités qui le rendoient recommandables.

» Nous le trouvâmes, dit Renard, » étendu dans son cercueil avec des ha- » bits conformes à sa profession, & qu'on » lui avoit fait exprès: sa femme étoit » d'un autre côté, couchée sur son lit, & » témoignoit par ses soupirs & par ses » pleurs le regret qu'elle avoit d'avoir » perdu un tel mari. Quantité d'autres » femmes de ses amies environnoient le » lit, & répondoient par leurs gémisse-

» mens à la douleur de la veuve; mais » ce qui consoloit un peu dans une si » grande affliction, étoit quantité de » grands pots d'argent, faits à l'antique, » pleins, les uns de vins de France, d'au- » tres de vins d'Espagne, & d'autres » d'eau-de-vie, qu'on avoit soin de ne » pas laisser long-tems vuides. Nous tâ- » tâmes de tout, & la veuve interrompit » souvent ses soupirs pour nous presser » de boire : elle nous fit même apporter » du tabac, dont nous ne voulûmes pas » prendre. On nous conduisit ensuite au » temple, dont le défunt étoit Pasteur; » nous n'y vîmes rien de remarquable : » nous allâmesprendre congé de la veuve; » & il fallut encore boire à la mémoire » du défunt. »

Le 2 Septembre suivant, Renard, après avoir parcouru la Laponie, repassa à Tornea : on se disposoit alors à faire les obseques de Tornoeus.

» C'est la mode, continue ce voya- » geur, de garder les corps des défunts » fort long-tems. Ce tems se mesure » suivant la qualité des personnes, & » plus la condition du défunt est relevée, » plus aussi les funérailles sont reculées : » on donne ce tems pour disposer toutes

»ho ses pour ces actions, qui sont les
»plus solemnelles qui se fassent en ce
»pays; & si l'on dit que les Turcs dé-
»pensent leurs biens en noces, les Juifs
»en circoncisions, les Chrétiens en pro-
»cès, on pourroit ajouter, les Suédois
»en funérailles; en effet j'admirai la
»grande dépense qui se fit pour un hom-
»me qui n'étoit pas autrement considé-
»rable, & dans un pays si barbare & si
»éloigné du reste du monde.

»On n'eut pas plutôt appris notre ar-
»rivée que le gendre du défunt travailla
»aussi-tôt à une harangue latine, qu'il
»devoit prononcer le lendemain devant
»nous, pour nous inviter aux obseques
»de son beau-pere. Il passa toute la nuit
»à y rêver, & oublia tout son discours
»lorsqu'il fut le matin devant nous. Si
»les révérences disent quelque chose &
»sont les marques de l'éloquence, je
»puis assurer que notre harangueur sur-
»passoit le Prince des orateurs; mais je
»crois que ses inclinations servoient plus
»à cacher la confusion qui paroissoit sur
»son visage, qu'à rendre son discours
»fleuri. Comme nous savions le sujet de
»sa venue, nous devinâmes qu'il venoit
»pour nous prier d'assister à la cérémo-

»monie, car nous n'en pûmes rien ap-
»prendre par son discours, & quelque-
»tems après le Bourg-maître de la ville,
»avec un Officier qui étoit là en garni-
»son, vinrent nous prendre dans la mê-
»me chaloupe pour nous passer de l'au-
»tre côté de l'eau & nous mener à la
»maison du défunt.

»Nous trouvâmes à notre arrivée tou-
»te la maison pleine de Prêtres, vêtus
»de longs manteaux & de chapeaux, qui
»sembloient par la hauteur de leur for-
»me servir de colonnes à quelques pou-
»tres de la maison : Le corps du défunt
»mis dans un cercueil, couvert de drap,
»étoit au milieu d'eux; ils l'arrosoient
»de larmes, qui dégouttoient de leurs
»barbes humides, dont les poils séparés
»formoient différens canaux, & distil-
»loient cette triste humeur qui servoit
»d'eau-bénite.

»Tous ces Prêtres avoient quitté leurs
»Paroisses, & étoient venus de fort loin.
»Il y en avoit quelques-uns éloignés de
»plus cent lieues; & on nous assura,
»que si cette cérémonie se fût faite l'hi-
»ver, pendant lequel tems les chemins
»en ce pays sont plus faciles, il n'y au-
»roit eu aucun Prêtre, à deux ou trois

»cens lieues à la ronde qui ne s'y fût
»trouvé, tant ces ſortes de cérémonies
»ſe font avec éclat. Le plus ancien de la
»compagnie fit une oraiſon funèbre à
»tous les aſſiſtans, & il falloit qu'il dît
»quelque choſe de bien triſte, puiſqu'il
»s'en falloit peu que ſon air lamentable
»ne nous excitât à pleurer nous-mêmes,
»qui n'entendions rien à ce qu'il di-
»ſoit. Les femmes étoient dans une
»petite chambre, ſéparées des hommes,
»qui gémiſſoient d'une maniere épou-
»vantable, & entr'autres la femme du
»défunt, qui interrompoit par ſes ſan-
»glots le diſcours du prédicateur. Pen-
»dant que l'on prêchoit dans cette ſalle,
»on en faiſoit autant dans l'Egliſe en
»Finnois, & quand les deux diſcours
»furent finis on ſe mit en chemin pour
»conduire le corps à l'Egliſe. Sept ou
»huit bourgeois le chargerent ſur leurs
»épaules, & il n'y eut perſonne des
»plus conſidérables qui ne voulût y met-
»tre la main. Nous ſuivions le corps
»comme les plus apparens, & ceux qui
»menoient le deuil : la veuve étoit
»enſuite conduite par-deſſous les bras,
»ſuivie par deux de ſes filles ; l'une s'at-
»triſtoit beaucoup & l'autre ne paroiſſoit

»pas émue. On mit le corps au milieu
»de l'Eglise en chantant quelques pseau-
»mes, & les femmes, en passant près du
»défunt, se jetterent sur le cercueil &
»l'embrasserent pour la derniere fois.

»Ce fut pour lors que commença la
»grande & principale oraison funèbre,
»récitée par *Joannes Plantinus*, Prêtre
»d'Uhma, qui eut une canne d'argent
»pour sa peine: je ne puis dire s'il
»l'avoit méritée; mais je sais qu'il en
»dit beaucoup, & que pour rendre tous
»les objets plus tristes il s'étoit même
»rendu hideux, en laissant ses cheveux
»sans ordre & pleins de plusieurs bouts
»de pailles qu'il n'avoit pas eu le tems
»d'ôter. Cet homme raconta toute la vie
»du défunt, depuis le moment de sa
»naissance jusqu'au dernier soupir de sa
»vie. Il cita les lieux où il avoit été & les
»maîtres qu'il avoit servis, les Provinces
»qu'il avoit vues, & n'oublia pas la
»moindre action de sa vie: c'est la mode
»en ce pays de faire une oraison funèbre
»aux laquais & aux servantes, pourvu
»qu'ils laissent un écu pour payer l'orateur.

»Je me suis trouvé à Stockolm à l'en-
»terrement d'une servante, où la curio-
»sité m'avoit conduit; celui qui faisoit

»son oraison funèbre, après avoir cité »le lieu de sa naissance & ses parens, »s'étendit sur les perfections de la dé»funte, & assura qu'elle savoit par»faitement bien faire la cuisine, distri»buant les parties de son discours en »autant de ragoûts qu'elle savoit faire, »& ferma cette partie de son oraison, »en disant qu'elle n'avoit qu'un seul dé»faut, qui étoit de faire toujours trop »salé ce qu'elle apprêtoit, & qu'elle »montroit par-là l'amour qu'elle avoit »pour la prudence, dont le sel est le »symbole, & son peu d'attache aux biens »de ce monde, qu'elle jettoit en profu»sion; mais celui-ci avoit une plus belle »carriére: *Joannes Tornoeus* étoit hom»me savant, il avoit voyagé, & avoit »même été en France précepteur du »Comte Charles Oxenstiern.

»Quand l'oraison funèbre fut finie on »nous vînt faire encore un compliment »en latin pour demeurer au festin; quoi»que nous n'entendîmes pas davantage »à ce second compliment, qu'au pre»mier, nous n'eûmes pas de peine à »nous imaginer ce qu'il vouloit dire: »nos estomacs ne nous disoient que trop »ce que ce pouvoit être, & nous nous

» plaignions si haut qu'il étoit près de
» trois heures, que nous avions faim,
» qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens
» d'entendre notre langage, qu'à nous le
» leur. On nous mena dans une grande
» salle, où il y avoit trois longues tables,
» & c'étoit le lieu d'honneur. Il y en
» avoit cinq ou six autres encore plus
» pleines que celle-ci pour recevoir tous
» les gens qui s'y présenteroient : les
» préludes du repas furent de l'eau-de-
» vie, de la bierre, & une autre liqueur
» qu'ils appellent *Calchat*, faite avec de
» la bierre, du vin & du sucre, deux
» aussi méchantes boissons qui puissent
» entrer dans le corps humain. On servit
» ensuite les tables, & on nous fit asseoir
» au plus haut bout de la premiere table,
» avec les Prêtres du premier ordre, tels
» qu'étoient le pere Prédicateur, & au-
» tres. On commença le repas dans le
» silence, comme par-tout ailleurs, &
» comme le sujet le demandoit.

» On ne peut se figurer une image
» plus vive des noces de Cana, que le
» tableau que nous en vîmes devant nos
» yeux. Il étoit plus beau & plus na-
» turel que celui de Paul Véronese. Les
» tables étoient couvertes de viandes par-

»ticulieres, & si je l'ose dire, antiques;
»car il y avoit pour le moins huit jours
»qu'elles étoient cuites: de grands pots
»de différentes matieres, faits la plupart
»comme ceux qu'on portoit aux sacri-
»fices anciens, paroient cette table, &
»faisoient, par leur nombre, une confu-
»sion semblable à celle que nous voyons
»aux anciens banquets; mais ce qui
»achevoit cette peinture, c'étoit la
»mine vénérable de tous ces Prêtres,
»armés de barbes, des Finnois, de
»tous les conviés, qui sont aussi plaisans
»qu'on le puisse voir: il y avoit entr'au-
»tres un petit vieillard avec des courts
»cheveux, une barbe épaisse, & chauve
»sur le devant de la tête: je ne crois pas
»que l'idée la plus vive de quelque
»peintre que ce soit puisse mieux repré-
»senter la figure de Saint Pierre. Cet
»homme avoit une robbe verte, doublée
»de jaune, sans façon, & faisant l'effet
»d'une draperie, retroussée d'une cein-
»ture. Je ne me lassai point de contem-
»pler cet homme, qui étoit le frere du
»défunt.

»Pendant que je m'arrêtois à consi-
»dérer cet homme les autres avoient des
»occupations plus importantes & bu-

» voient en l'honneur du défunt & à la pro-
» spérité de sa famille, & d'une maniere
» surprenante. Les Prêtres, comme les
» meilleurs amis, buvoient le plus vi-
» goureusement, & après avoir bu des
» santés particulieres on en vint aux Rois
» & aux grands. On commença d'abord
» par la santé des filles, comme c'est la
» mode par toute la Suéde, & delà on
» monta aux Rois. Ces santés ne se boi-
» vent que dans des vases, proportionnés
» par leur grandeur à la condition de ces
» personnes royales; & pour m'exciter
» on me porta la santé du Roi de Fran-
» ce, dans un pot qui surpassoit autant
» tous les autres en hauteur, que ce
» grand Prince surpasse les autres Rois en
» puissance: c'eut été un crime de refu-
» ser cette santé; je la bûs & vuidai ce
» pot fort courageusement. Il n'y avoit
» pas d'apparence, étant en Suéde, d'a-
» voir bu la santé du Roi de France, &
» d'oublier celle du Roi de Suéde: on
» la but dans un vase qui n'étoit guere
» moins grand que l'autre, & après avoir
» fait suivre plusieurs santés à celles-ci,
» tout le monde se tut pour faire la
» priére: il arriva malheureusement dans
» ce tems qu'un de notre compagnie dit

»un mot plaiſant, & nous obligea à »éclater de rire ſi long-tems, & d'une »maniere ſi haute, que toute l'aſſem-»blée qui avoit les yeux ſur nous, en fut »extrêmement ſcandaliſée; ce qui étoit »plus fâcheux, c'eſt que tout le monde »avoit été découvert pendant le re-»pas, à cauſe de nous, & qu'on avoit »emporté nos chapeaux, enſorte que »nous n'avions rien pour cacher le ris »dont nous n'étions pas les maîtres, & »plus nous nous efforcions à l'étouffer & »plus il éclatoit; cela fit que ces Prêtres, »croyant que nous nous mocquions de »leur religion, ſortirent de la ſalle & »n'y voulurent plus rentrer.

»Nous fûmes avertis par un petit »Prêtre, qui étoit plus de nos amis que »les autres, qu'ils avoient réſolu de »nous attaquer ſur la religion : nous »évitâmes pourtant de parler avec eux »ſur cette matiere, & nous les allâmes »trouver dans un autre lieu, où l'aſſem-»blée étoit paſſée pour fumer, tandis »qu'on levoit les tables. On apporta »pour deſſert des pipes & du tabac, & »tous les Prêtres burent & fumerent »juſqu'à ce qu'ils tombaſſent ſous la ta-»ble : ce fut ainſi qu'on arroſa la tombe

»de *Joannes Tornoeus*, & que la fête
»finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt,
»se traîna le mieux qu'il put pour nous
»conduire à notre bateau, le pot à la
»main ; mais les jambes lui manque-
»rent, il s'en fallut peu qu'il ne tombât
»dans la riviere, & deux hommes fu-
»rent obligés de le ramener par-dessous
»les bras.

»Nous croyons que toute la cérémo-
»nie étoit terminée, quand nous vîmes
»paroître le lendemain matin *Olaus*
»*Graan*, suivi de quelques autres Prê-
»tres, qui nous venoient prier de nous
»trouver au lendemain : cela me surprit,
»je n'avois jamais entendu parler de len-
»demain qu'aux noces, & je ne croyois
»pas qu'il en fût de même aux enterre-
»mens. Il fallut se résoudre à y aller une
»seconde fois, & nous eûmes une con-
»férence avec Olaus Graan pendant
»l'intervale de deux longues ivresses qui
»se succéderent assez promptement.

»Cet *Olaus Graan*, gendre du dé-
»funt, & Prêtre de la Province de Pi-
»thea, homme savant, ou se disant tel ;
»Géographe, Chymiste, Chirurgien,
»Mathématicien, & se piquant sur-tout
»de savoir la Langue Françoise, qu'il

»parloit, comme vous pouvez juger par »le compliment qu'il nous fit. *La grande »ciel*, (nous répéta-t-il plusieurs fois) »*conserve vous & votre applicabilité tout »le tems que vous verrez vos gris che- »veux.* Il nous montra deux médailles ; »l'une étoit de la Reine-Christine, & »l'autre un sicle des Juifs, qui représente »d'un côté la verge de Moyse, & de »l'autre une coupe, d'où sort un ma- »niere d'encens : entre toutes les autres »qualités, il prétendoit avoir celle de »posséder en perfection la Pharmacie, »& pour nous le prouver il tira de plu- »sieurs poches quantité de boîtes de tou- »tes grandeurs, de confortatifs, & »assez pour lever une boutique d'Apo- »thicaire. Il me donna un morceau de »testicule de castor, & m'assura qu'il »tiroit une huile admirable de la queue »de cet animal qui servoit à toutes sortes »de maladies. Quand notre conversation »fut finie on nous reconduisit où nous »avions été le jour précédent, où cha- »cun, pour faire honneur au défunt, »but épouvantablement, & ceux qui »purent, s'en retournerent chez eux ».

§. XV.

Des Successions chez les Lapons.

Successions des Lapons.

LES successions des Lapons se partagent suivant les loix des états auxquels ils sont soumis. Parmi les Lapons Suédois voici l'usage qui se pratique : toutes les richesses consistent souvent en rennes ; les autres biens meubles sont les pelleteries & les ustensiles du ménage. Comme il se trouve rarement plus de trois enfans, ils partagent par tiers ; s'il n'y a qu'un garçon & une fille, le garçon a les deux tiers & sa sœur l'autre tiers : mais dans ces partages on ne comprend jamais les rennes qui ont été donnés aux enfans lors de leur naissance, & en d'autres circonstances. S'il arrive qu'un Lapon laisse de l'argent à sa mort, il est rare que les héritiers en profitent. Tous ceux qui en ont le mettent dans des chaudrons de cuivre qu'ils enterrent dans les forêts, sans que leurs femmes ni leurs enfans ayent connoissance de la place où le trésor est enfoui. Les maladies n'étant pas de longue durée, il arrive souvent que le thésauriseur meurt,

& que ses héritiers sont frustrés de son argent.

Pour ce qui est des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes, toute la famille en jouit par indivis; les possessions ne se partagent point: Charles IX qui distribua à chaque famille une certaine portion de terrein, semble ne leur en avoir accordé que l'usufruit sous la redevance d'un tribut; voilà la raison pour laquelle ces terres sont possédées indivisiblement, sans distinction de sexe.

§. XVI.

Histoire naturelle de la Laponie.

LE terroir de la Laponie n'est pas le même par-tout: vers la Bothnie, & sur le bord de quelques fleuves, il produit des herbes potageres & des légumes, tels que des navets, des choux, des raiforts; ailleurs sa grande humidité ou la quantité de pierres ou de sable qui couvre le terrein, y cause une stérilité insurmontable: en été, sur-tout dans les lieux voisins de la Norvege, des vents impétueux enlévent de dessus les Félices de gros tourbillons de sable, Légumes.

& les répandent de tous côtés. La rigueur du climat, la qualité du sol, concourent à ne laisser croître aucun arbre fruitier, & autres, tels que le chêne, le noisetier, le hêtre. Les sapins, les pins, le bouleau, le cormier, les saules, des trembles, des aulnes, des cornouillers, les genevriers, les peupliers sont les arbres du pays, encore n'en trouve-t-on pas dans tous les cantons. M. l'Abbé Outhier parle d'un arbre ressemblant à l'acacia, qui croît aux environs de Tornea; c'est un des plus beaux de cette contrée : il porte des fleurs blanches en ombelles, qui produisent ensuite des grains d'un très-beau rouge dont on ne fait aucun usage.

Arbres.

Arbrisseaux.

Les arbrisseaux y sont beaucoup plus communs; une espece de caprier & des groseilliers de trois sortes y viennent en grande quantité; ils sont hauts & beaux, principalement dans les pays élevés. Les Lapons ne font aucun cas de leurs fruits, parce que, n'arrivant jamais à la maturité, il reste aux groseilles une âcreté tout à fait désagréable.

Mûres.

Ils ont une espéce de mûres, qu'ils appellent *Hiortron*; elles ressemblent

beaucoup à nos mûres de buiſſon : ce fruit eſt d'un goût excellent & le plus eſtimé des Lapons ; il n'y a point de plus ſûr & de plus prompt remede contre le ſcorbut. Les habitans ne ſe contentent pas de manger ces mûres fraîches, ils les confiſent : la tige de cette plante n'a pas plus de ſix à ſept pouces de haut.

On voit dans ce pays des framboiſes & toutes ſortes d'airelles, dont les habitans paroiſſent ſe ſoucier fort peu. Le lingon y croît dans les lieux ſecs & dans les bois ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du buis : ſa tige, après avoir rampé, comme la véronique, la longueur de quatre à cinq pouces, s'éleve, & porte à ſon extrémité un bouquet de jolies fleurs, en gobelet, de couleur purpurine : ces fleurs donnent en automne des grains rouges aigrelets, de même goût que l'épine-vinette. Framboiſes

Il ſe trouve dans les prés une eſpéce de narciſſe très-joli, connu des Botaniſte François, ſous le nom de *ſeptrum Carolinum* ; du muguet, du pié-de-chat ; une autre plante, dont les fleurs exhalent une odeur aſſez ſemblable à celle du chevrefeuille, & l'angélique de ro- Fleurs

cher, *Petrosa* : les Lapons l'appellent leur herbe *Samigraes*, ou *Posko*, & les Suédois l'appellent *l'herbe des Lapons*, parce que ces derniers s'en nourrissent volontiers, & qu'ils la trouvent d'un goût exquis : la tige en est courte, mais grosse & fort serrée. Cette plante est fort commune, aussi bien qu'une grande oseille, que les Lapons mangent aussi.

Parmi d'autres simples, particuliers à ce pays, ils s'en trouve quelques-uns qui sont remarquables par leurs propriétés : de ce nombre sont la *Tanaisie*, qui est une sorte de buglose, & la *brassique des rennes*, ou bien *le petit soulier des Lapons*. La raison de ce dernier nom est, qu'effectivement la fleur de cette plante est toute semblable au soulier d'un Lapon.

Brassique des rennes.

La brassique des rennes a la racine extrêmement amère : sa tige est de la grosseur du doigt ; ses feuilles sont plus larges que celles de la brassique ordinaire : sa fleur est d'un beau bleu & contient trois rangs de graines. Cette plante acquiert sa grandeur naturelle en très-peu de tems : elle étend ses branches fort au large ; sa hauteur ordinaire est de trois piés. On la croit venimeuse ;

on a remarqué qu'aucun animal n'en mange ; tous les animaux la fuient comme une peste dangéreuse.

La tanaisie est connue dans ces contrées ; les femmes de Norvege & de Bothnie la ramassent soigneusement, & elles s'en servent pour faciliter leurs accouchements. La Tanaisie.

Les propriétés de la buglose de ce pays sont admirables ; si cette plante étoit connue en France elle seroit bientôt en vogue parmi nos dames. M. de Linnæus dit : « J'ai vu plusieurs jeunes » filles, inspirées par le desir de plaire, » qui se servoient de la racine de cette » plante comme d'un cosmétique, dont » les effets leur étoient très-avantageux ». Les Lapones lavent la racine de cette plante, fraîchement cueillie ; elles s'en frottent le visage, aussi-tôt les plus agréables couleurs viennent animer leurs traits. La Buglose.

Les autres plantes de ces contrées ne paroissent pas mériter une description particuliere ; nous allons seulement ajouter différentes espéces de mousses, que nous avons rangées dans une classe particuliere. On remarque une variété in-

finie dans ces plantes ; nous en distinguerons de six sortes.

Mousses. La premiere est celle des arbres ; elle vient principalement aux branches des sapins ou d'autres arbres. Les Suédois l'appellent *Laaf* : elle pend en filets forts longs, & semble être la chevelure de ces branches : elle est noire. La seconde, qui est la plus commune, croît sur la terre & les rochers ; ses feuilles sont longues, étroites & minces ; elles s'élevent jusqu'à un pié de haut : sa couleur est blanche. Cette espéce de mousse est très-utile aux Lapons ; ils en font des provisions pour nourrir leurs rennes pendant l'hiver. La troisieme espéce a deux feuilles plus minces, & sa couleur est d'un jaune verdâtre : c'est un poison pour les renards : les habitans la broient & la mêlent dans l'appât qu'ils préparent pour ces animaux. La quatrieme croît aussi sur la terre ; elle est rouge, très-courte, extrêmement douce & délicate ; sa grande molesse la fait servir aux mêmes usages que la plume : les femmes couchent leurs enfans dans des berceaux remplis de cette mousse : elles s'en servent encore à un usage qui leur est particulier, & que la propreté rend indis-

pensable. La cinquieme a les feuilles assez longues & larges ; c'est un spécifique excellent contre le délire, si on la met dans du bouillon, après l'avoir bien broyée. La derniere sorte de mousse est de la plus grande ténuité, longue & extrêmement douce ; c'est avec cette herbe que les Lapons fourrent leurs bottes, leurs souliers & leurs mitaines.

Parmi les productions de la Laponie on compte encore de bien des sortes d'agarics, des mousserons & des champignons : il est une sorte de ces derniers qui croît sur les saules ; les Lapons l'estiment beaucoup à cause de l'odeur agréable qu'elle répand ; ils s'en servent pour se parfumer. Champignons.

Les montagnes de ce pays renferment de mines des plomb, de fer, de cuivre, & d'argent. En 1635, près des frontieres de Norvege, on découvrit les premieres mines d'argent : elles étoient assez abondantes. Elles ont été ruinées en 1658 par les Danois qui étoient en guerre avec la Suéde : on ne les a pas fouillées depuis ce tems. Mines.

Une mine de cuivre & une mine de fer, situées entre le lac & la ville de Tornea, sont les seules qui soient en

valeur. La difficulté de se procurer la quantité de bois nécessaire à leur exploitation ; la grande dureté des marcasites qui exige une main-d'œuvre considérable empêchent qu'on n'en fouille quelques-unes, & même en ont fait abandonner d'autres.

Les mines de cuivre de Suappaiwhra, à soixante lieues ou environ de Tornea, furent ouvertes en 1665 ; elles ont été d'abord bien entretenues. Renard rapporte, qu'en 1681 il y avoit à peine douze ouvriers. Voici ce qu'il en dit : « c'est quelque chose d'admirable que » les abymes qu'on a pratiquées au centre de la terre, pour aller chercher » près des enfers des matieres de luxe & » de vanité : la plupart de ces trous sont » remplis de glaçons, &, quoique dans le » milieu de la canicule, ces glaces étoient » si épaisses, que les pierres très - grosses » que nous y jettions rouloient en bondissant, sans laisser les plus petites » marques à l'endroit où elles avoient » touché.

Pierres curieuses. La Laponie produit des pierres curieuses, des crystaux & des perles : on voit des petites pierres plates, rondes comme des piéces de monnoie, de la grandeur

grandeur d'une demi-rixdale & de couleur jaune. Ces pierres se trouvent sur les bords du fleuve Tornea, près des mines dont nous venons de parler. Dans cet endroit il y a aussi des pyrites octogones, dont les faces sont parfaitement égales, polies & éclatantes : leur grosseur est à peu près celle d'une noisette, & leur couleur est d'un jaune de soufre.

On voit en beaucoup d'endroits des cryſtaux, dont les grandeurs & les formes sont extrêmement variées : quelques-uns sont de la grosseur de la tête d'un enfant. La figure la plus commune de ces cryſtaux est rhomboïdale ou à six pans, & terminée par deux pointes : il y en a encore de très-nets & très-luisants qui ne le cedent en rien à ceux de l'Orient ; on les trouve attachés à des rochers & à des pierres. Cryſtaux

Parmi les cryſtaux de ce pays il y en a qui sont marqués de veines jaunes, noirâtres, qui en ternissent l'éclat, mais qui offrent une variété agréable. Les uns sont naturellement polis & légers, les autres rudes & fort inégaux ; mais ils sont plus durs que tous les autres cryſtaux, même que ceux qu'on appelle

Diamants de Bohême. Les Lapons se servent de ces cryſtaux au lieu de cailloux, pour faire du feu, & ils rendent beaucoup plus d'étincelles.

Améthyſtes. On y trouve auſſi des améthyſtes; elles ſont ordinairement pâles, tachetées de petits nuages qui les rendent ténébreuſes; cependant il y en a d'auſſi belles qu'en Bohême, mais elles ſont rares. Il en eſt de même des topaſes; les unes & les autres de ces pierres ne différent du cryſtal que par une couleur violette & jaune; elles n'approchent point de la beauté de celles de l'Orient.

Topaſes.

Perles. Quelques fleuves de la Laponie renferment des perles; mais en général elles ne ſont pas d'une auſſi belle eau que les perles orientales; il s'en trouve cependant quelques-unes qui les valent par leur éclat & qui les ſurpaſſent par leur groſſeur & par leur forme parfaitement ſphérique. Il eſt à propos de remarquer que les perles n'acquierent cette exacte rondeur qu'à meſure q'elles ſe perfectionnent: lorſqu'elles ne ſont pas mûres une partie eſt ronde & l'autre eſt plate; ce dernier côté eſt pâle ou d'une couleur rouſſe, morte & obſcure, tandis que l'autre qui eſt rond a

Scheffer.

toute la beauté & la netteté d'une perle parfaite.

Les perles ne viennent pas dans ce pays comme en Orient, dans des coquilles large, plates, & presque rondes, telles que sont ordinairement les écailles d'huîtres; les coquilles qui les contiennent sont comme celles des moules, & c'est dans les rivieres qu'on les pêche. Les perles qui ne sont point parfaitement formées sont inhérentes aux coquilles, & on ne les détache qu'avec peine; au lieu que celles qui ont acquis leur perfection ne tiennent à rien & tombent d'elles-mêmes dès qu'on ouvre l'écaille qui les contient.

Oiseaux de terre.

Les oiseaux de terre qu'on trouve en Laponie sont des faisans, des gélinottes, des coqs sauvages, des perdrix à piés velus, des francolins, des aigles, des corbeaux, des hiboux blancs & autres.

Oiseaux aquatiques.

Les oiseaux aquatiques sont les cignes, les canards, les oies, les huppes, les knipers, les looms, les sarcelles, les plongeons, & une infinité d'autres de la même espece. Les rivieres en sont si couvertes qu'on les tue à coups de bâton: tous ces oiseaux sont passagers; ils viennent au mois de Mai, & pullulent en si

grande quantité que tout en est rempli : l'hiver, ils vont chercher ailleurs des pays où les eaux ne sont point gélées.

Scheffer.

Les canards, & les cignes entr'autres, ont un instinct singulier : quand ils s'apperçoivent au milieu de l'été que leurs plumes tombent, ils se retirent dans de petites Isles, très-éloignées, & ils y séjournent jusqu'à ce que leurs plumes nouvelles leur permettent de voler & d'aller sur l'eau.

Quadrupedes terrestres.

Les quadrupedes terrestres sont les rennes, les chiens, les ours, les élans, les loups, les goulus, les renards, les martres, les écureuils ou petits-gris, les zibelines, les hermines, les liévres, & une espece particuliere de rats très-remarquables, qu'on appelle *Limming*, l'*Emblar*, ou *Lemmer.* La Laponie ne produit ni chevaux, ni ânes, ni vaches, ni aucun des animaux domestiques de nos climats. La nature semble avoir pris soin de la pourvoir d'autres animaux plus utiles à ses habitans.

La Renne.

La renne tire son nom du mot Suédois *Reen*, à cause de sa propreté & de sa légéreté. *Reen* veut dire net, & *Renna* courir. Les anciens n'avoient aucune connoissance de cet animal : quoi-

qu'il paroiſſe ſemblable au cerf, il en differe cependant de beaucoup en examinant toutes ſes parties. La renne eſt plus grande & ſes jambes ſont moins déliées : elle a auſſi les piés plus courts, plus gros, ronds & fendus. Son bois eſt aſſez élevé, très-plat, & ſe courbe vers le milieu, en formant un demi-cercle ſur ſa tête: un poil, de la même couleur que la peau de l'animal, couvre ce bois d'un bout à l'autre. Au printems elle eſt ſi remplie de ſang par-tout, qu'en paſſant un bout de ſes cornes entre les doigts, on s'apperçoit que l'animal ſent de la douleur dans cette partie : ce bois eſt alors très-bon à manger : juſqu'à ce qu'il ait pris la longueur du doigt; il eſt ſi mou, qu'on pourroit le couper avec un couteau comme une ſauciſſe : c'eſt un mets très-délicat, même tout crud. Les chaſſeurs, au défaut de vivres, mangent ces bois, & ſatisfont en même-tems à la faim & à la ſoif.

Voyageurs Modernes, traduit de l'Anglois.

Entre ces deux cornes, les rennes ont encore deux autres dagues qui ſortent de la racine du bois, & qui s'avancent en devant ſur les yeux & ſur la bouche; ce qui embarraſſe ſi fort leur tête, qu'elles ont quelquefois de la peine

à paître, & qu'elles sont obligées de brouter les arbres.

Les rennes femelles ont les cornes plus petites avec moins de rameaux & d'andouillets que les mâles. Ces bois tombent tous les hivers & reviennent au printems : les femelles ne les perdent qu'après avoir porté : si elles sont stériles leur bois tombe tous les ans.

La couleur du poil de ces animaux est plus noirâtre que celui du cerf : ce qui est remarquable dans la renne, c'est que lorsqu'elle est en mouvement, soit qu'elle marche ou qu'elle courre, tous ses os, & particuliérement les articulations de ses piés, craquent, & font un bruit semblable à celui qu'on entend quand on remue des noix. On observe, que quoique cet animal ait le pié fendu il ne rumine point, qu'il n'a point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

M. de Linnæus.

Les Lapons sont parvenus à apprivoiser ces animaux, naturellement sauvages, & en ont des troupeaux très-nombreux : on en trouve encore dans les bois de grandes quantités qui sont plus noirâtres que ceux qu'on a apprivoisés : les Lapons les recherchent beau-

coup, parce que leur peau eſt plus eſtimée que celle des rennes domeſtiques, & que leur chair eſt plus délicate.

Il y a encore une troiſieme eſpéce de ces animaux, qui tient à la fois de la renne ſauvage & de la renne domeſtique : elle provient de l'accouplement des deux autres. Les Lapons, pour en avoir de cette ſorte, menent, dans la ſaiſon du rut, une femelle dans les bois ; les rennes qui proviennent de cette conjonction ont un nom particulier ; on les appelle *Katteigiar*: elles ſont beaucoup plus grandes & plus fortes que les autres. Ces qualités les rendroient très-propres au traîneau ; mais elles ſont fantaſques, ruminent preſque toujours, & ont quelque choſe de féroce : lorſqu'on les preſſe trop vivement elle ſe jettent ſur celui qui eſt dans le traîneau. Pour ſe garantir de la fureur de cet animal, on n'a d'autre reſſource que de renverſer le traîneau ſur ſoi & de reſter caché deſſous juſqu'à ce que ſa colere ſoit appaiſée.

La femelle porte ordinairement quarante ſemaines, & ne donne qu'un faon à la fois, qui, en naiſſant, n'eſt pas plus gros qu'un chat, ſi ce n'eſt qu'il a

les cuisses plus longues, & assez fortes pour suivre sa mere dès le troisieme jour; il court avec autant de vivacité qu'elle même : à quatre ans la renne a toute sa grandeur; c'est l'âge où on la dompte & où on la dresse aux différens usages qu'on veut qu'elle serve. Les unes sont destinées aux traîneaux, à courir; les autres à porter ou à traîner des grosses charges : on les désigne par des noms différents, qui reviennent à ceux de *Rennes de trait* & *Rennes de bagage.* Toutes sont coupées. Dès qu'elles ont un an les Lapons leur font l'opération avec leurs dents, en écrasant & pressant fortement les testicules, les nerfs & les fibres qui y correspondent; c'est ainsi que ces animaux restent énervés & sans aucune vertu prolifique : ceux que l'on conserve entiers, pour la multiplication des troupeaux, ne sont pas en grand nombre : vingt mâles suffisent à cent femelles. Communément les rennes ne vivent pas au-delà de seize ans : quoique ces animaux soient très-souples & très-vîtes, leur force ne répond point à leur légéreté; ils peuvent faire six lieues par heure, & jusqu'à trente par jour quand la neige est fort gelée & le chemin bien bat-

tu ; autrement ce traîneau laboure la neige ; la renne a beaucoup de difficulté à tirer & n'avance que très-lentement.

La renne trouve sa nourriture partout: lorsqu'elle est fatiguée son maître la détache, & l'animal fouille la neige pour paître ; de sorte que le voyageur n'est obligé de porter de provisions que pour lui-même. Il n'y a point d'animal plus commode & plus utile aux Lapons que la renne. Ils y trouve à la fois de quoi manger, boire, se vêtir, & faire des ouvrages qui leur sont nécessaires. Le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le sang, les nerfs, tout est mis en usage. La peau avec le poil sert d'habillement l'hiver ; les Lapons ont de ces peaux unies & passées pour faire leur habillement d'été. La chair de renne est pleine de suc ; elle est grasse & extrêmement nourrissante : les Lapons ne mangent ordinairement d'autre viande que de celle de renne. Les os servent à faire des arcs & des arbalêtes, à armer leurs fléches, à faire des cuilliers, & à orner tous les ouvrages qu'ils font. La langue & la moëlle des os sont pour eux le manger le plus délicat : le sang de cet animal, conservé dans sa vessie, & ex-

posé au froid, se condense, & leur sert à donner du goût à leurs potages & au poisson qu'ils font cuire. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs de ces animaux : les plus fins servent à coudre les habits, les plus gros à réunir & attacher les planches de leurs barques. Le lait de renne est le breuvage le plus agréable que produise ce pays.

Le grand service que les Lapons tirent des rennes, les obligent d'en avoir le plus grand soin & de les garder nuit & jour l'hiver & l'été, pour les garantir des bêtes féroces & les empêcher de se perdre. Lorsque la neige est fort haute, cet animal a l'instinct de découvrir avec ses piés un espace de terrein, & il se nourrit de la mousse qu'il y trouve. L'hiver, quoiqu'il ne vive que de la mousse blanche, dont nous avons parlé, il est beaucoup plus gras, & son poil est plus luisant qu'en été, où il mange les meilleures herbes : on croit que ce qui occasionne cette différence est la chaleur que cet animal ne peut supporter ; car en été il est extrêmement maigre.

Dans le nombre des maladies, auxquelles la renne est sujette, il en est une très-singuliere. Tous les ans, au com-

mencement de l'été, il s'engendre sur le dos de cet animal des vers, qui en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie : ces vers proviennent des œufs d'une sorte de mouche, appellée *Oestrum*, par M. Linnæus. Leurs œufs, déposés dans la peau de la renne, y causent de petites tumeurs ou protubérances, dans lesquelles ils éclosent & produisent de petits vers, qui vivent quelques-tems dans la peau de l'animal; ensuite ils tombent à terre & se métamorphosent en de grosses mouches velues, qui s'attachent particuliérement à tourmenter la renne, la rendent furieuse, au point de la faire précipiter dans les lacs & du haut des rochers. Si on tue une renne, lorsqu'elle est vivement assaillie par ces mouches, on lui trouve la peau si pleine de petits trous, & si criblée, qu'on n'en peut faire aucun usage.

Le tiers de ces animaux périt par cette maladie, & le reste demeure si exténué, que l'on ne peut ordinairement l'employer à aucun travail. Quand un troupeau de rennes est affligé de ce mal, elles s'arrêtent les unes derriere les autres, elles levent la tête, ferment les yeux, serrent les oreilles, frappent du

pié, & elles restent ensuite immobiles. On a beau les menacer, les tourmenter, les frapper, elles sont insensibles à tout tant que cet accès dure : ce qui est très-singulier, c'est que dans un troupeau de plusieurs milliers de rennes, toutes se trouvent à la fois dans cet état, commençant & finissant ensemble, comme des soldats qui font l'exercice, & elles répetent cette manœuvre jusqu'à cent fois dans un jour. M. de Linnæus est le premier qui ait répandu quelque clarté sur une maladie aussi étonnante, en découvrant qu'elle étoit causée par cette espéce de grosse mouche dont nous venons de parler.

Ce Physicien ayant ouvert quelques-unes des tumeurs qui se trouvent sur la peau des rennes, y a trouvé des chrysalides, parfaitement semblables à celles des insectes. Elles ressembloient à un œuf de la grosseur d'un gland; elles sont blanches, avec une tache noire à l'endroit où elles répondent au trou de la piquûre. Toutes les tumeurs des rennes ont au milieu une ouverture étroite, suffisante cependant pour qu'on puisse y faire entrer une plume d'oie, qu'on peut enfoncer jusqu'à la chrysalide. M. de

Linnœus mit une de ces chryſalides avec du poil de renne, dans une boîte, & au bout de deux jours il en ſortit une groſſe mouche.

Le chien de la Laponie eſt à peu près de l'eſpéce de nos chiens de Bergers : on l'éleve à veiller ſur les troupeaux de rennes, à garder la cabane, & à chaſſer. Ces chiens ſont très-courageux ; les uns ſont dreſſés pour la chaſſe de la renne ſauvage ; ils l'arrêtent en pleine campagne, juſqu'à ce qu'elle ait été abattue d'un coup de fuſil ; les autres chaſſent l'ours, les martres, les petits-gris, &c. Le Chien.

L'ours de la Laponie ne différe point de ceux que nous avons décrits. Il s'en trouve de noirs, de blancs, & de cendrés. La voracité de cet animal n'eſt pas moins grande que celle des ours de la nouvelle Zemble. L'Ours.

L'élan eſt une eſpéce de cerf, fort commmune en Pologne & en Lithuanie. Il eſt connu ſous le nom de *Loſſ* : ſa forme tient un peu du cheval & du cerf ; c'eſt pour cela qu'on l'appelle *Equicervus*. Scaliger, M. d'Ablancourt & Olaus-Magnus, ſe ſont mépris ſur cet animal : Scaliger le confond avec la renne, dont cependant il differe beaucoup ; les deux L'Elan.

autres le prennent pour un âne ſauvage. La hauteur de l'élan égale celle des plus grands chevaux; ſes cornes ſont larges comme deux fois la paume de la main; elles ont à côté & pardevant des andouillets, mais en petit nombre: ſes cornes ſont en pointe; ſa tête eſt allongée, ſes lèvres ſont groſſes & pendantes: ſes piés ſont longs, & ſa couleur eſt d'un jaune obſcur, mêlé de gris-cendré. Cet animal eſt fort doux, & ſe tient communément près des maiſons en hiver.

Sa peau ſe vend cher: elle paſſe pour le meilleur & le plus fort de tous les cuirs: on fait, avec la corne de ſon pié, des chatons de bagues, que l'on prétend être bonnes pour les crampes & les maladies épileptiques; c'eſt apparemment, dit l'Evêque de Bergen, ſur le principe de *curatio per contrarium*; car cet animal eſt ſouvent attaqué de la crampe, & s'en guérit, dit-on, en portant à ſon oreille ſon pié droit de derriere, dont il ſe gratte. L'élan eſt très-commun en Laponie; il eſt ſemblable à celui dont nous venons de parler.

Le Cerf. Les cerfs qu'on voit dans ce pays ſont fort petits & preſque comme des che-

vreuils : ils ont des cornes plates, qui tiennent de celle du cerf & de la chèvre. Ces animaux n'ont rien d'ailleurs de dissemblable aux cerfs des autres pays.

Les loups sont très-communs en Laponie : il n'ont rien d'extraodinaire aux autres loups, si on en excepte la couleur de la peau, qui est blanche ou cendrée : leur poil est aussi plus gros, plus long & plus épais. La renne n'a point d'ennemis plus dangereux que ces animaux : le loup affamé attaque les hommes & les femmes. Olaus-Magnus dit, qu'ils en veulent particuliérement aux femmes enceintes & aux petits enfants ; c'est pourquoi on ne permet jamais à une femme de voyager seule ; les loups les reconnoissent à l'odeur & ne manquent pas de les attaquer. Les Loups.

Les renards sont ici très-communs, & l'on remarque parmi ces animaux une prodigieuse variété dans la couleur de leurs peaux. Il y en a de jaunes, de noires, de tannées, de bleues, de cendrées, de blanches, & d'autres marquées sur le dos d'une raie noire, depuis le museau jusqu'à la queue, coupée sur les épaules par une ligne de la même couleur, qui commence au pié gauche & se Le Renard.

termine au pié droit ; le reste de leur corps est roux.

Les renards noirs sont les plus précieux & les plus estimés : leurs peaux sont très-cheres & se vendent quarante ou cinquante écus. Le poil en est si fin, si long & si doux, qu'il pend de quel côté l'on veut ; si l'on pend la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles & se couche comme si c'étoit sa pente naturelle. Les blancs & les cendrés sont les moins estimés, parce qu'ils sont les plus communs & que le poil tombe en peu de tems.

La Martre. Les martres ne sont pas moins nombreuses que les renards ; elles sont de la grosseur d'un chat ; c'est dans ce pays que se trouvent celles qui fournissent les plus belles peaux : les plus estimées de ces peaux sont celles dont le poil de la gorge est plus cendré que blanc.

Les martres habitent les forêts & se nourrissent d'écureuils & d'oiseaux ; elles montent sur les arbres pour leur donner la chasse, & attendent qu'ils soient endormis pour les surprendre & les dévorer. Si l'oiseau attaqué par la martre est assez fort pour s'envoler, la martre n'abandonne point sa proie : elle s'atta-

che si bien sur son dos avec ses griffes, qu'elles a très-fortes & très-pointues, que l'oiseau l'emporte en s'envolant. La martre continue à le morde jusqu'à ce qu'il tombe épuisé; mais cette chûte lui est très-funeste lorsque l'oiseau s'est élevé fort haut & qu'il tombe sur des rochers.

L'Ecureuil ou le Petit-gris.

On trouve en Laponie une quantité incroyable de petits-gris; c'est le même animal qui porte en France le nom d'écureuil. Aux approches de l'hiver leur poil change; de roux il devient gris-blanc: plus on avance dans le Nord, plus ils sont gris. Quoiqu'en certains tems il y ait dans ce pays une quantité prodigieuse de ces animaux, il est rare d'y en trouver au commencement de l'hiver, parce qu'ils changent de contrée. On a remarqué qu'ils s'en vont par troupes, qui semblent innombrables. Lorsqu'ils se disposent à partir ils se rendent en troupes sur les bords des lacs, & se mettent sur de petits morceaux d'écorce de bouleau ou de sapin qu'ils y trouvent ou qu'ils y ont apportés. Quant ils sont à l'eau, leur queue, qu'ils ont soin de tenir droite, leur tient lieu de voiles, & c'est avec ce secours qu'ils s'éloignent du rivage, & qu'ils traversent les rivieres

Olaus-Petri Regnard.

& les lacs qui ſe trouvent ſur leur route. Ils ſont ainſi pouſſés & balottés par les vents, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné la terre, ou que les vagues & l'orage ayent renverſé la petite barque & ſa charge. Ce naufrage enrichit ordinairement les Lapons qui trouvent les débris ſur le rivage : les petits-gris qui arrivent à bon port ont bien-tôt réparé la perte qu'à ſouffert leur eſpece ; car ils multiplient infiniment : chaque femelle porte quatre ou cinq petits, & quelquefois davantage.

Les Lapons commencent la chaſſe du petits-gris à la Saint-Michel. Leurs chiens ſont ſi bien dreſſés qu'ils les apperçoivent ſur les arbres les plus élevés, & leurs aboyemens avertiſſent leurs maîtres de la préſence du gibier. Cette chaſſe eſt ſi commune & ſi générale chez ces peuples, que de toutes les fourrures celles des petits-gris ſont les moins cheres : un timbec, qui eſt compoſé de quarante peaux, ne coûte que trois livres.

Zibelines. Les Zibelines ſont des animaux de l'eſpéce de la martre : elles ſont très-rares en Laponie. Nous en parlerons dans le Supplément à l'article de la

Sibérie que nous donnerons ci-après : elles ſont plus communes dans ce pays.

L'Hermine.

L'hermine eſt un animal de l'eſpéce de la belette, de la groſſeur d'un gros rat, mais une fois auſſi long : on en voit en grand nombre dans ce pays. L'été, l'hermine eſt couleur de canelle, & l'hiver elle devient blanche : ſa queue eſt auſſi longue que ſon corps & ſe termine par une petite pointe très-noire.

Les hermines courent après les ſouris, comme les chats : elles emportent les volailles, les œufs, & ce qu'elles peuvent attraper dans les maiſons pour ſe nourrir. Dans un tems calme on voit fréquemment ces animaux nager le long de la côte autour des petites Iſles pour chercher des nids & des œufs d'oiſeaux aquatiques qui y ſont en quantité. Lorſque les hermines ont leurs petits dans quelques-unes de ces Iſles, elles les amenent au continent ſur un copeau ou un petit morceau de bois, qu'elles font ſervir de radeau : la mere nage derriere & le pouſſe avec ſon muſeau.

Malgré ſa petiteſſe l'hermine fait périr l'ours, l'élan & les plus gros animaux. Quand elle en voit un endormi,

elle se glisse dans son oreille, s'y accroche si fortement avec ses dents aigues, qu'il ne peut lui faire quitter prise : l'animal, fort incommodé par la douleur, mugit, court jusqu'à ce que les forces l'abandonnent ; il tombe, languit & meurt.

On prétend que ce petit animal est si propre & si curieux de sa fourrure, qu'il passeroit plutôt à travers le feu que dans la boue ou dans la moindre saleté; cependant les hermines sentent très-mauvais, sur-tout lorsqu'elles sont en chaleur, ce qui arrive souvent.

Leur chair n'est d'aucune utilité ; elles se nourrissent ordinairement de petits-gris & de souris des montagnes.

Lemmer ou Lapin de Laponie.

Ces souris, que les Lapons appellent *Lemmucat*, & que M. Brisson appelle *Lapin de Norvege*, sont de la grosseur d'un rat ordinaire, de couleur rouge, tachetées de noir. Elles sont inconnues ailleurs : on observe qu'elles ne paroissent pas toujours ; mais on les voit en certain tems de l'année & après les orages & les grosses pluies : elles sont alors en si grande quantité que la terre en est couverte, & qu'elles semblent tomber du ciel. C'est ce qui a fait croire à plu-

ſieurs Auteurs qu'elles étoient apportées par les vents & qu'elles tomboient avec la pluie. Mais il eſt plus probable, ainſi que le penſent Strabon, Woſſius, que le Lemmer ne ſort de ſon trou qu'après la pluie, ou que cette eau le fait croître & groſſir en peu de tems. Ces petits animaux ne fuient pas à l'approche des Voyageurs; au contraire, ils courent à eux avec grand bruit. Si on les attaque avec un bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés comme s'ils étoient enragés. Ils ſe battent contre les chiens, ſautent ſur leur dos, & leur font des morſures ſi douloureuſes, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur le dos pour ſe défaire d'un ennemi ſi méchant. Ces animaux n'entrent jamais dans les maiſons ni dans las cabanes : leur ſéjour ordinaire eſt dans les broſſailles & le long des côteaux. Ils ſont méchants & ſe font une guerre cruelle entr'eux. Quand ils ſe rencontrent en troupe dans les prés, ils ſe battent ſi vigoureuſement qu'il en reſte ſur la place beaucoup de morts & d'eſtropiés.

Les Lapons regardent ces petites guerres comme des préſages aſſûrés de celles qui doivent leur arriver. Si les

animaux s'attaquent du côté de l'Orient, ils concluent que la Suéde sera attaquée par les Russes : si c'est du côté de l'Occident, ils croyent que les Danois leur feront la guerre.

Les hermines détruisent beaucoup de lemmers. Les renards en tuent de grandes quantités : ils les traînent ensuite dans leurs tanieres, où ils en conservent quelquefois des milliers ; ce qui fait un tort considérable aux Lapons, parce que le renard ne sortant pas pour aller chercher de la nourriture, on ne peut l'attraper. Les rennes mangent aussi beaucoup de ces souris ; les chiens leur font la chasse ; mais ils n'en mangent que le devant.

Le lemmer ne vit que très-peu de tems : il meurt dès que l'hiver est arrivé. La connoissance qu'il a de sa fin prochaine, dit Regnard, le porte à la prévenir : on en trouve beaucoup de pendus au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche ; d'autres se noient dans les lacs : ils s'assemblent en grosses troupes & se jettent dans l'eau. On en trouve quelquefois des milliers morts & entassés les uns sur

les autres : ceux qui ne se détruisent pas meurent dans leurs trous.

Les lièvres de la Laponie ne sont roux què deux ou trois mois de l'année; le reste du tems leur peau est d'un beau blanc, & elle est très-estimée. Aux environs de l'Equinoxe de l'automne, lorsque les premieres neiges commencent à tomber, leur poil blanchit; ils sont alors moitié roux & moitié blancs. Leur chair est d'assez bon goût. Le Lièvre.

Les quadrupedes aquatiques sont les loutres, les castors, les goulus. Le loutre est semblable à celui de nos climats. Voyez à l'Article du Canada la description que nous avons donnée du castor. Le Loutre Le Castor

Le goulu est une espéce de loutre, assez commune en Laponie. Le nom de goulu a été donné à cet animal parce qu'il est vorace : il est de la grandeur d'un chien ; sa couleur est noire ; il a la tête ronde, le museau allongé, & des dents aussi aiguës que celles des loups : son corps est large, & ses piés sont de la forme de ceux des loutres. Le Goulu.

M. Brisson & plusieurs autres Naturalistes pensent que cet animal est le même que l'hyene des anciens, à qui ils

donnent le nom de *Gulo*; mais ce ſont des animaux fort différens. L'hyene ne ſe trouve qu'en Afrique. M. de Linnœus en a très-bien fait la diſtinction. Il place le goulu dans la claſſe des belettes, & l'hyene dans celle des chiens.

Le goulu eſt l'ennemi particulier des rennes ſauvages ou domeſtiques; ſa maniere de les attaquer eſt remarquable: il monte ſur les arbres les plus élevés, & lorſqu'il apperçoit une renne, il paſſe doucement ſur l'arbre ſous lequel elle paît, & il s'élance ſur ſon dos: il met ſes pattes de derriere ſur le cou de la renne, & celles de devant vers ſa queue: il ſe cramponne, & la mord avec tant de violence, qu'il lui fend le dos; il enfonce ſon muſeau dans la bleſſure, & il boit le ſang de l'animal avec beaucoup d'avidité. Le goulu ſe nourrit auſſi de poiſſon qu'il pêche comme le loutre. Sa peau eſt damaſſée; elle eſt très-recherchée: on la compare à celle des zibelines; cependant celle-ci a quelque choſe de plus doux & de plus délicat au toucher.

Poiſſons. Il n'eſt pas poſſible de concevoir l'immenſe quantité de poiſſons qui ſe trouve en Laponie. Ce pays eſt coupé par une multitude

multitude de fleuves, de lacs, de ruisseaux; & toutes ces eaux sont si remplies de poissons, qu'un homme, en une demi-heure, peut en prendre avec une seule ligne autant qu'il lui est possible d'en porter. C'est aussi la marchandise la plus commune en Laponie, & ce qui fournit à ses habitans les moyens de se procurer les choses dont ils ont besoin. Tous les poissons qui sont dans nos rivieres sont connus dans ce pays; mais il s'y en trouve beaucoup d'autres particuliers au climat.

Le saumon tient le premier rang: il est quelquefois si commun, qu'un Officier du Bureau de Tornea en a vu enlever du fleuve de Tornao treize cens barques dans le courant d'un an. Il en est de même du brochet: on trouve de ces poissons qui excedent en longueur & grosseur la hauteur & la taille d'un homme. Le Saumon. Le Brochet.

On peut encore mettre les perches au nombre des poissons qui sont communs dans ce pays : elles sont remarquables par leur grandeur. Scheffer rapporte, qu'on garde dans l'Eglise de Luhla, ville de la Laponie, la tête desséchée d'un de ces poissons : elle a plus La Perche.

de dix pouces de largeur depuis le haut de la mâchoire jusqu'en bas.

La Syrene. Quoique la syrene soit regardée comme un être imaginaire, nous croyons cependant pouvoir rapporter ce que nous en dit Artedi dans son Ouvrage sur les poissons. Il seroit à souhaiter qu'on pût trouver un Ichthyologiste qui fût en état de décider, après d'exactes observations, si ce qu'on rapporte de la syrene est vrai, ou si elle n'est qu'un monstre fabuleux; il vaut mieux cependant, ajoute-t-il, rester dans le doute, sur une chose qu'on n'a pas vue, que de prononcer hardiment sur son existence.

Suivant Gesner, il s'en faut beaucoup que l'on soit d'accord sur la forme de ce monstre. Les uns croyent que les syrenes sont partie femme, partie oiseaux : les autres soutiennent que la partie supérieure est d'une femme, & la partie inférieure d'un poisson. Voici ce qu'en dit ce Naturaliste.

Les syrenes sont des animaux très-venimeux, qui, depuis la tête jusqu'au nombril, ressemblent à une femme d'une petite taille.

La syrene de cette espéce a la tête garnie de cheveux très-longs & très-mal-

propres; ſes traits ſont durs & déſagréables; elle a deux mammelles flottantes ſur la poitrine, & des bras ſemblables à ceux d'une femme.

La partie inférieure de cette ſyrene reſſemble à celle d'un aigle; elle a des piés armés de ſerres; ſon corps ſe termine par une longue queue, couverte d'écailles, & ſemblable à celle des poiſſons.

Ces ſyrenes paroiſſent ſouvent avec leurs petits, qu'elles portent dans leurs bras, & qu'elles allaitent à la maniere des femmes. On dit qu'elles ont une voix très-mélodieuſe, dont elles ſe ſervent pour endormir les Navigateurs, afin de les dévorer pendant leur ſommeil; mais ſi les Mariniers rencontrent de ces monſtres, qu'ils craignent & qu'ils redoutent, ils leur jettent une bouteille; la ſyrene s'amuſe avec, & le navire paſſe ſans danger.

Il y a encore une autre eſpéce de ſyrene, qui eſt, ſelon le même Naturaliſte, une ſorte de ſerpent qu'on trouve en Arabie. Ces ſerpens ſont plus légers à la courſe que les chevaux; quelques-uns même ont des aîles. La morſure de cet animal eſt ſi venimeuſe, qu'elle

cause la mort avant qu'on ait ressenti aucune douleur. Voilà ce que Gesner, Rondelet, Willougby & Artédi disent des syrenes.

Le Moine Marin.

En 1546 il fut pêché dans la mer Baltique un poisson singulier. Tous ceux qui le virent l'appellerent *Moine de mer*, & c'est sous ce nom que Gesner nous le fait connoître. Voici ce qu'il en dit.

Ce moine de mer fut pris avec des harengs, à quatre mille de Copenhague. Sa longueur alloit à quatre coudées; sa tête étoit un peu petite, ronde, blanchâtre, & entourée d'un petit cercle noir, comme celle d'un moine nouvellement rasée. Il avoit un visage d'homme, noir comme celui d'un négre; ses yeux étoient durs & horribles, & sa physionomie effrayante. De son dos sortoient deux nageoires rondes, & terminées en pointes qui figuroient comme deux bras. Une membrane écailleuse, fort dure, & arrondie par le bas, couvroit sa poitrine, & pendoit devant & derriere jusqu'au milieu du corps comme le cucule de certains Religieux. Sous cette espéce de cucule paroissoit être le milieu du corps de l'animal, qui sembloit avoir une taille fort déliée. A

cet endroit commençoit une ſorte de juppe, qui avoit en longueur le tiers de la hauteur du monſtre. Il ſortoit de cette juppe une queue, qui s'élargiſſoit à meſure qu'elle approchoit de ſon extrémité, & ſa fin étoit de moitié plus large que ſon commencement.

Un ſi rare animal fut gardé ſoigneuſement & porté à la Cour du Roi de Danemarck, qui en fit faire pluſieurs portraits. On dit que ce monſtre vécut trois jours après avoir été pris, & qu'on lui entendit pouſſer quelques ſoupirs, qui annonçoient ſa douleur.

Rondelet, Geſner, & le P. Fournier, donnent l'Hiſtoire d'un monſtre plus ſurprenant, qu'ils appellent *Evêque-de-mer*. Ils aſſurent qu'il fut pris en Pologne en 1531, & que le Roi le fit enfermer dans une tour; mais ce Monarque, cédant aux ſollicitations des Evêques de ſon Royaume, & à la douleur de l'animal, appellé *Evêque-de-mer*, il lui accorda la liberté. L'Evêque-de-mer.

Deux Evêques, ſuivis d'une grande foule de peuple, accompagnerent l'Evêque-marin juſques ſur le bord de la mer, & il rentra dans ſon élément; mais, dit le P. Fournier, il ne s'y

enfonça qu'après avoir donné sa bénédiction à ceux qui l'avoient accompagné. Cette Histoire a été insérée dans les Annales Ecclésiastiques par l'Evêque de Spondé.

L'Homme-marin.

En voici une autre rapportée par Larrey, dans son Histoire d'Angleterre. Il dit : qu'en 1187, on pêcha à Oxford, dans le Duché de Suffolk, un Homme-marin, que le Gouverneur garda six mois. Il avoit dans la figure tant de conformité avec l'homme, qu'il ne lui manquoit que la parole. S'étant un jour échappé, il se jetta dans la mer, & on ne le revit plus.

La Femme-marine.

L'Auteur des délices de Hollande parle d'une Femme-marine qui étonne encore davantage : suivant cet Ecrivain on lui apprit à user de nos alimens, & à filer. Elle vécut quelques années à Harlem : on lui imprima même, dit-il, la connoissance de Dieu, & elle ne manquoit pas de faire la révérence chaque fois qu'elle passoit devant un crucifix.

Nous sommes bien éloignés de donner ces récits pour des faits vrais dans toutes leurs circonstances : il suffit qu'on ait apperçu une légere ressemblance entre la forme du Moine-de-mer & l'habille-

ment d'un Moine, pour qu'aussi-tôt on lui en ait donné le nom & on l'ait dépeint avec le cucule. Les sons enchanteurs de la Syrène ne sont vraisemblablement qu'une pure fiction qui a pris naissance dans l'imagination d'Homère. Les Navigateurs qui disent avoir vu de de ces animaux ne parlent pas de leur voix.

Il semble que la nature ait pris plaisir à rassembler dans les parages du Nord les animaux les plus singuliers & les plus énormes. Le serpent de mer & le Kraken sont du nombre de ces derniers. M. Errich de Pontoppidan, Evêque de Bergen, & de l'Académie Royale des Sciences de Copenhague, est un de ceux qui a le plus exactement décrit ces animaux : nous allons en parler d'après cet Académicien.

Le serpent de mer est un animal terrible, & particulier aux mers du Nord. Il se tient toujours au fond de l'eau, excepté dans les mois de Juillet & Août, tems où il fraye. Ce n'est que lorsque la mer est calme qu'il paroît à fleur-d'eau; mais quand elle commence à s'agiter il se précipite au fond. Le Serpent de mer.

Les côtés de Norvege, suivant l'E-

vêque de Bergen, ſont les ſeuls parages que ce ſerpent fréquente. Quoiqu'il n'ait pas encore été poſſible de ſaiſir bien préciſément les dimenſions de cet animal, tous ceux qui l'ont vu à une certaine diſtance, aſſurent qu'il paroît être de la longueur d'un cable; c'eſt-à-dire, d'une centaine de braſſes. Son corps ſemble avoir quinze à dix-huit piés de circonférence: ſa tête eſt plate & large; le deſſus en eſt peu élevé; le muſeau eſt pointu. Quelques-uns de ces ſerpens ont le muſeau applati comme celui d'une vache, avec de grandes narines, garnies de pluſieurs poils roides, qui en ſortent comme des mouſtaches. Ses yeux ſont gros, bleus & brillants: cet animal ne ſe termine pas inſenſiblement en pointe comme l'anguille & le ſerpent de terre: ſa queue, à peu-près groſſe de trois ou quatre piés, ſemble ſortir tout-à-coup du tronc énorme de l'animal. On le voit ordinairement étendu ſur la ſurface de l'eau décrire une ligne ou pluſieurs replis dans la même direction de ſa tête. Lorſqu'il ſe meut ou ſe plie, on voit des portions de ſon dos former ſur les eaux des éminences, qui ſemblent autant de tonneaux flottants

ſur une même ligne, & à une diſtance aſſez conſidérable les uns des autres. La peau de cet animal eſt d'une couleur brune foncée, mais diaprée, & parſemée de taches & de rayes plus claires, qui brillent comme des écailles de tortues : ſa couleur auprès des yeux, & autour de ſa geule, eſt plus foncée que par-tout ailleurs.

Ce ſerpent ne jette point l'eau par les narines comme les baleines ; mais quand il ſe meut, il met l'eau dans une ſi grande agitation, qu'il la fait couler comme le courant de la vanne d'un moulin. Cet animal a autour du cou une criniére pendante, qui reſſemble à une poignée de roſeaux de mer flottans : c'eſt ce qui diſtingue particuliérement le ſerpent des côtes de Norvege d'avec ceux des autres contrées. On prétend qu'il change de peau tous les ans comme le ſerpent de terre.

La rencontre du ſerpent marin n'eſt pas moins dangereuſe pour les navigateurs, qu'une ſorte de baleine, nommée *Throld-Wale* : il fait ſouvent couler à fonds barques & chaloupes. Pluſieurs relations nous apprennent, que ce ſerpent s'éleve & ſe jette à travers une

chaloupe, & même à travers d'un vaisseau du port de plus de cent tonneaux, & que par son poids il les coule à fond. Un navigateur, qui dit s'être approché assez près d'un de ces serpens vivans, prétend, que quelquefois ils élevent leur tête effrayante hors des flots, & enlevent fort adroitement un homme d'une chaloupe ou d'un vaisseau. On assure, que quelquefois cet animal s'entortille autour d'une chaloupe, & qu'en formant avec son corps un vaste cercle qui la couvre entiérement, ceux qui sont dedans s'y trouvent absolument enfermés.

Ce serpent, quand il est sur l'eau, y paroît ordinairement en replis; mais les pêcheurs ne rament pas vers les ouvertures que laissent alternativement les plis saillants, & ceux qui sont dans l'eau, car le serpent en s'élevant renverseroit la barque: ils rament au contraire contre la partie élevée. On lui jette des morceaux de bois ou de pierres, ou ce qui se trouve sous les mains: dès que l'animal se sent frappé, il plonge aussitôt & prend une autre route. Quand les mariniers apperçoivent de loin un de ces animaux, ils rament de toutes leurs

forces & gagnent la côte ou un petit golfe, parce que l'animal ne peut les y suivre.

La chair de castor éloigne les monstres marins les plus dangereux, par l'odeur qu'elle exhale. Dans les mois les plus chauds de l'été les mariniers ont soin de s'en pourvoir : dans l'occasion, ils en jettent un morceau au poisson, où ils en frottent l'avant & l'arriere de leur barque. On a observé, que le serpent de mer ne peut soutenir la clarté du soleil : s'il poursuit un vaisseau, on revire de bord pour le mettre en face du soleil ; alors ce monstre abandonne sa proie.

Le serpent marin paroît être vivipare comme l'anguille, & on prétend qu'en certain tems de l'année il cherche sa femelle pour s'accoupler : on assure que plusieurs pêcheurs ont été empoisonnés par les excrétions de ce serpent : pendant l'été on les voit flotter sur l'eau comme un limon gras. On soupçonne que cette matiere visqueuse est quelque chose qu'ils vomissent, ou peut-être leur sperme. Si un pêcheur trouve de cette matiere à son filet, & que par inadvertance il en touche un peu avec la main, il y

furvient une enflure fubite & une inflammation, qui quelquefois devient fi dangereufe, qu'il n'y a point d'autre remede que l'amputation.

Le Kraken.

Mélanges intéreffants & curieux.

Le Kraken fe connoît également fous le nom de *Kraxen*, *Horven*, *Sechorven*, *Ankertroll*, *Scidraulex*, *Seatroll*, *Secteufel* & *Krabben*. Ce dernier nom femble convenir affez bien à cet animal. Son corps eft rond & plat; il eft garni de bras & d'antennes, comme un Crabbe.

Les pêcheurs de Norvege qui voyent cet animal principalement fur leurs côtes, difent que lorfqu'ils fe croyent avancés dans la mer à quatre-vingt ou cent toifes de profondeur, ils fe trouvent fort étonnés de rencontrer le fond à vingt ou trentre toifes, & quelquefois moins: ils affurent qu'alors ils font la pêche la plus abondante en merlus & en morue: ils ont à peine jetté leurs lignes ou leurs filets, qu'ils les retirent chargés de poiffons. Ils jugent de-là que le Kraken eft fous leur nacelle au fond de la mer, & c'eft toujours pour eux le préfage certain d'une pêche abondante. On voit quelquefois vingt barques raffemblées à peu de diftance les unes des autres, & toutes occupées à profiter de

l'événement heureux que leur procure le kraken.

Mais il eſt important pour les pêcheurs d'obſerver ſi la profondeur de l'eau eſt toujours la même ; pour s'en aſſurer, ils jettent la ſonde. Si la profondeur de l'eau diminue, c'eſt que l'animal s'approche de la ſurface de la mer ; alors les pêcheurs s'éloignent promptement pour éviter le danger. Lorſqu'ils ſont éloignés du monſtre, à une diſtance ſuffiſante pour leur ſûreté, ils le voyent ſur la ſurface de l'eau couvrir une eſpace que l'œil a peine à meſurer : ſon dos ou ſa partie ſupérieure préſente une étendue d'une demi-lieue de circonférence.

A peine le kraken eſt-il reſté quelques inſtants à fleur-d'eau, que la mer paroît couverte d'une grande quantité de petites Iſles flottantes : on y voit beaucoup d'aigue-marine. On remarque ſur le dos de cet animal monſtrueux des inégalités, ſemblables à des monticules, ſur leſquelles on voit ſe remuer une quantité prodigieuſe de petits poiſſons, qui, roulant ſur le dos du monſtre, tombent dans l'eau.

Le monſtre préſente alors des pointes

écailleuses qui s'épaississent à mesure qu'elles s'élevent hors de l'eau: leur grosseur & leur hauteur les feroient prendre pour des mâts de vaisseau si elles étoient moins luisantes.

Lorsque le kraken est resté quelques-tems sur la mer, il descend au fond : le mouvement qu'il fait alors occasionne une agitation & un tournoyement si rapides, qu'il entraîne avec lui tout ce qui se rencontre dans l'étendue de son tourbillon : malheur au vaisseau, quelque grand qu'il pût être, que les vents porteroient dans cet instant près de l'animal; il seroit entraîné dans l'abîme affreux que forme le kraken en se retirant sous les eaux : voici ce que l'Evêque de Bergen nous dit de ce monstre.

» Pour vivre, cet animal a l'instinct
» de répandre, en certain tems, une
» odeur forte, au moyen de laquelle il
» attire les autres poissons autour de lui.
» Il a encore une autre propriété surpre-
» nante, que beaucoup d'anciens pê-
» cheurs connoissent par expérience. Ils
» ont remarqué, que pendant quelques
» mois il ne fait que manger, & que
» pendant d'autres il vuide ses excré-
» mens. Pendant cette évacuation la sur-

»face de l'eau eſt teinte de la couleur »de ces excrétions, & paroît épaiſſe & »gonflée. Cette bourbe eſt, à ce qu'on »prétend, ſi agréable au goût, & à »l'odorat des autres poiſſons, qu'ils ac- »courent de toutes parts, & ſe tiennent »par-là directement au-deſſus du kra- »ken; alors il ouvre & étant ſes bras »ou ſes cornes dont il ſaiſit ſes hôtes, »les engloutit & les convertit par la »digeſtion, en amorce, pour attirer »d'autres poiſſons de la même eſpece».

Un autre Auteur a parlé, il y a peu de tems, du kraken. Après avoir rapporté à peu-près l'hiſtoire de ce monſtre, telle qu'on vient de la voir, voici comment il termine ſon récit.

»Nous croyons, dit cet Ecrivain, »que ce monſtre doit être rangé dans la »claſſe des Polypes, ou dans le genre »des poiſſons à croix; en effet, ces »pointes qui s'élevent ſur ſon dos, doi- »vent être regardées comme ſes anten- »nes, ſes bras, ou ſi l'on veut des cornes »qui lui ſervent à ſe mouvoir, de même »qu'à chercher ſa nourriture. Il eſt vrai »que la nature a donné au kraken un »moyen encore plus certain pour con- »ſerver ſa vie. L'odeur qu'exhale ſa tranſ-

»piration est si forte, qu'elle attire sur »lui une prodigieuse quantité de poissons »destinés à lui servir de pâture : heureu»sement pour eux, le monstre qui les »dévore, n'a point dans toutes les sai»sons la même voracité. Il ne mange »que pendant quelques mois de l'année, »& reste ensuite pendant très-long-tems »sans prendre aucune espece d'alimens. »Dans cette longue abstinence, il ne »fait autre chose que rejetter la nour»riture qu'il a prise. Cette excrétion est »en si grande abondance, qu'elle teint »& épaissit la surface de la mer à une »distance très-considérable.

»On trouve, ajoute le même Ecri»vain, dans la relation d'un Voyageur, »qu'en 1680, un kraken, sans doute »jeune & inconsidéré, s'étoit jetté dans »la cale d'Ulvrangen, située vers les ex»trémités de la Paroisse d'Alstrahough, »(*Village de Norvege*) : porté par le »flux près du rivage ; il y périt. Ses an»tennes ou cornes, dont il semble se »servir comme le limaçon, en se tour»nant, s'étoient si fort accrochées à des »arbres, & lui-même étoit tellement »embarrassé dans des crevasses de ro»chers, qu'il ne put s'éloigner de terre

» en même-tems que les flots. Son ca- » davre remplissoit presque entiérement » la cale ; la puanteur qu'exhaloit ses » chairs putréfiées, rendirent long-tems » cet endroit impraticable ».

Des pêcheurs, il y a quelques années, eurent beaucoup de peine à s'éloigner d'un parage qui leur parut marécageux & peu profond, dans lequel ils étoient entraînés, quoique la mer fût tranquille & que les vents fussent calmes. Ils furent fort étonnés & très-effrayés, lorsqu'ils s'apperçurent qu'ils voguoient sur le dos d'un kraken : ils virent paroître tout-à-coup une des cornes de cet animal, qui brisa une de leurs nacelles.

Un Auteur Danois, dans la description qu'il donne des Isles Ferve, parle de la formation subite de quelques terres isolées qui paroissent sur la mer, flottent quelques instants, & disparoissent tout-à-coup.

Des Navigateurs du Nord ont pris aussi des krakens pour des Isles. Urban Hierne, célebre Naturaliste Suédois, dit qu'on voit paroître quelquefois près de Stockolm, dans les Ciseaux, une Isle, qui tantôt paroît stable & fixée à l'endroit où elle s'est formée, & qui

tantôt flotte, s'enfonce & reparoît plus loin. « Je dessinois, continue cet Auteur, » un ciseau dans ce même lieu, lorsque » je vis trois pointes considérablement » élevées au-dessus de l'eau; je crus avoir » passé les Ciseaux; mais dans le tems que » je demandai à un paysan ce que c'étoit » que ces trois pointes, elles disparurent. » Surpris de ce phénomene, ou plutôt, » croyant m'être trompé, j'interrogai de » nouveau ce paysan: il me répondit, » qu'on voyoit très-souvent paroître cet- » te Isle sur la mer, & que son apparition » étoit toujours l'infaillible présage d'un » ouragan & d'une prodigieuse quantité » de poissons ».

Ce que Pline dit dans son Histoire Naturelle, d'un monstre qu'il appelle *Physeter*, ne peut convenir qu'au kraken: voilà à peu-près comme il s'exprime.

Le plus grand animal de la mer des Indes, c'est la baleine, & de l'Océan, c'est le physeter. Il s'éleve comme une colonne énorme, aussi haut que les mâts d'un navire, & rejette une quantité immense d'eau qui semble un déluge. Cet animal est comme un grand arbre rond qui étend ses branches fort au loin, &

c'eſt ce qui fait qu'il ne peut entrer dans aucun détroit.

Sa forme reſſemble à une roue hériſſée de quarante pointes ou rayons, & qui paroît avoir de chaque côté deux yeux fermés.

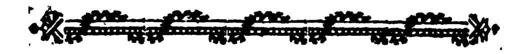
On a long-tems regardé comme des fables abſurdes des relations qui pourroient bien être des récits fideles, & on ne les auroit point rejettées, ſi la nature des monſtres dont nous venons de parler eût été mieux connue.

Il y a très-peu de Reptiles en Laponie, ſur-tout dans la partie haute, voiſine des montagnes de Norvege. Dans la région baſſe, & couverte de bois, on voit quelques ſerpens, & autres animaux de cette eſpece, qui n'ont rien d'étranger à ceux de nos climats. Reptiles.

Les inſectes y ſont plus communs : il y a ſur-tout une ſorte de grands moucherons, de groſſes guêpes & des taons extrêmement incommodes, & dont les piquûres ſont très-douloureuſes ; c'eſt particuliérement à la proximité des eaux que ces inſectes ſont en grande quantité. Ils ne tourmentent pas ſeulement les hommes ; mais ils perſécutent les rennes avec tant de violence, qu'on eſt Inſectes.

obligé ; pour les en délivrer, d'allumer de grands feux, dont on fait aller la fumée sur l'animal, & de le faire entrer dans l'eau jusqu'à ce que les Insectes ayent quitté prise. On y voit aussi une espece de cousins, si petits, qu'ils sont presque imperceptibles. Leur piquûre est cependant très-vive, & fait autant de douleur que celle d'une aiguille.





LA NORVEGE.

PRESQUE tous les Ecrivains qui ont parlé de la Norvege, l'ont présentée comme un pays horrible pour la dureté du climat ; la stérilité du terrein & la férocité des habitans ; mais les recherches que nous avons faites nous en ont donné une idée tout-à-fait différente. Nous avons trouvé que la Norvege n'est point un pays où l'hiver a fixé son empire ; que ses habitans ne sont point des barbares, établis parmi des monceaux de neige & de glaces ; que le terroir y est cultivé, & qu'il produit avec assez d'abondance. Il est vrai que les Norvégiens ont eu, comme les autres habitans de l'Europe, des tems de barbarie ; mais il se sont policés, au point qu'ils cultivent les Sciences & les Arts. On a des Histoires de Norvege & de Danemarck, écrites par des Norvégiens mêmes.

Nous nous proposons de donner ici la description géographique de ce Royaume, une idée du climat, du terroir,

& de ses productions ; des animaux qu'on y trouve ; de faire connoître les mœurs de ses anciens habitans ; enfin, de présenter l'Histoire de ce pays, jusqu'au tems où il a été réuni au Danemarck.

CHAPITRE I.

Description géographique de la Norvege.

Le Royaume de Norvege est situé le long de la mer du Nord, depuis le cinquante-septieme degré de longitude, jusqu'au soixante-neuvieme, & depuis le vingt-troisieme de latitude, jusqu'au trente-unieme. Il est borné au Sud-Est par la Suede, dont il est séparé par une chaîne de montagnes qui courent du Midi au Nord. Il est environné de tous les autres côtés par l'Océan septentrional.

Hubner, Dom Vaissette, Géograh. Hist. Ecclés. & Civile, Tom. I. *Alberti Kranzii Hamburgensis, Chronographi, Historiæ, rerum gestarum regni Norvagiæ simul & Normanorum.*

La Novege a près de trois cens lieues communes d'étendue du Midi au Nord ; mais sa largeur est fort inégale : elle est d'environ quatre-vingt lieues dans la

partie méridionale : elle ſe retrécit beaucoup en montant vers le Nord, & n'a que vingt ou trente lieues dans la partie la plus ſeptentrionale, où elle eſt bornée par la Laponie.

Pluſieurs Géographes prétendent que ſon nom lui vient de ſa ſituation, & qu'il eſt formé de *Nord* & de *Veg*, qui, dans la langue du pays, ſignifie *chemin du Nord.* On l'appelle auſſi *Normandie*, qui veut dire la patrie des hommes du Nord.

ARTICLE I.

Diviſion de la Norvege.

CE Royaume ſe diviſe en deux parties, qui ſont la Septentrionale & la Méridionale. Elles ſont ſéparées par de hautes montagnes, que les habitans du pays appellent *Dofrefiel.* Ces montagnes ſont ſituées ſous le ſoixantieme degré de latitude, & ont quatorze lieues d'étendue dans l'endroit où on les traverſe.

ARTICLE II.

La Norvege Septentrionale.

CETTE partie de la Norvege, qui s'étend au-delà du cercle Polaire, est plus froide, moins cultivée & moins peuplée que l'autre : elle contient les deux Gouvernemens généraux de *Drontheim* & de *Nordland.*

§. I.

Gouvernement de Drontheim.

CE Gouvernement est le plus étendu du Royaume. L'Océan septentrional le borne au couchant le long de la côte, du Midi au Sepentrion, dans l'espace de plus de cent cinquante lieues communes de France. Sa plus grande largeur n'est que de cent vingt milles. Il est divisé en deux parties : le Gouvernement particulier de *Drontheim*, situé vers le Midi, & le sous-Gouvernement de *Salten.* Le premier comprend sept Bailliages ; l'autre est partagé en sept petits quartiers

quartiers ou vallées qui ſont vers la côte.

La ville de Drontheim eſt la capitale de tout le Gouvernement : elle l'a été autrefois de tout le Royaume de Norvége, & les Rois du pays y faiſoient leur réſidence. Elle eſt ſituée au ſoixante-troiſieme degré, quinze minutes de latitude, ſur un golfe de même nom, & a un Port fort ſpacieux, mais couvert de rochers cachés ſous l'eau. Elle eſt défendue par une bonne citadelle, eſt grande & bien bâtie : on y fait un commerce conſidérable en cuivre : elle eſt d'un côté preſqu'environnée de la mer, & de l'autre de hautes montagnes qui la commandent. La Cathédrale eſt ſous l'invocation de Saint Olaus. C'étoit autrefois une des plus magnifiques Egliſes du Nord ; mais elle fut brûlée en 1530, & il n'y eſt reſté que le chœur.

L'Evêque Luthérien qui y eſt aujourd'hui, étend ſon autorité ſur toute la Norvege ſeptentrionale : il y a un Tribunal ſupérieur & un Collége : c'eſt la ſeule ville qu'on trouve dans ce Gouvernement. *Monckolm* eſt une forttereſſe, ſituée ſur un rocher eſcarpé, à quatre lieues de la mer.

§. II.

Gouvernement de Nordland.

CE Gouvernement forme une langue de terre, au Nord de celui de Drontheim, entre ce dernier & les terres qui appartiennent à la Russie; il s'étend l'espace de plus de deux cents lieues sur la côte. Il est borné uu Nord par deux Caps; l'un nommé *Cap-Nord*, & l'autre *Cap-Nord-Kin*, qui sont les plus avancés dans le Nord & dans la mer glaciale, de tous ceux qui sont dans l'Europe. Ce Gouvernement est habité par des Normands, qui ont conservé l'ancien langage des Norvégiens. Il ne produit que quelques pâturages. On le divise en huit ou dix districts ou Provinces, dont une des principales est la *Finmarckie*.

Ward ou *Warxuys*, qui est le chef-lieu de ce Gouvernement, est une Isle de trois milles de long, & d'environ quatre lieues de tour: on y voit un château qui tombe en ruines. Il y a un Gouverneur & une garnison Danoise: on y trouve beaucoup de cabanes de pêcheurs

le long des côtes. Cette Isle est située au soixante-dixieme degré de latitude, & au cinquantieme de longitude. Auprès du châtean est un Bourg qui peut contenir quatre cents habitans. *Warenger* est un Port fort commode, fréquenté par les Lapons qui y commercent.

Helligeland, *Mageroë*, *Suroi*, *Waroi*, *Lofförden*, *Roest* & *Westerland*, sont des Isles de la mer du Nord. Les quatre dernieres ne forment qu'un fief: c'est au milieu de ces Isles qu'on trouve celle de Moskoë, auprès de laquelle est ce fameux euripe ou gouffre, dont plusieurs Ecrivains ont parlé. Les habitans du pays l'appellent *Mal-strom*: les anciens le nommoient *Umbilius-Maris*: on lui donne vingt-quatre lieues de circonférence. Les Voyageurs disent qu'il n'en faut pas approcher à plus de trois lieues.

Gouffre Mal-strom.



ARTICLE III.

La Norvége Méridionale.

CETTE partie de la Norvége est partagée en trois Gouvernemens ou Provinces : celui de *Bergen*, celui *d'Aggerhus*, & celui de *Balius*. Le dernier appartient à la Suede depuis l'an 1660.

§. I.

Gouvernement de Bergen ou *Berghen.*

CE Gouvernement est partagé en deux Provinces, qui sont celles de *Bergen-Hus* & celle de *Westerland*. Il est borné au couchant & au Midi par l'Océan septentrional ; au Nord, par le Gouvernement de Drontheim, & au Levant par celui d'Agger-Hus.

La Province de Bergen-Hus est située entre la mer du Nord & une chaîne de montagnes : on la subdivise en sept districts ou territoires.

Bergen est la capitale de la Province ;

elle est située au soixantieme degré, dix minutes de latitude, près d'un golfe. Elle a un Port assez commode & une bonne rade, qui est défendue par le château de Fridericsbourg.

La ville de Bergen est grande, fort commerçante : elle a été autrefois anséatique. Les hautes montagnes qui l'environnent lui ont fait donner le nom de Bergen. Son principal négoce consiste en bois & en merluches : elle n'étoit autrefois bâtie que de bois, ayant été presqu'entiérement consumée par une incendie : en 1702 on y construisit des maisons de pierres : on y a établi le Tribunal de Justice de toute la Province. Il y a un des quatre Evêchés de la Norvége.

La Province de *Westerland* est située à l'extrêmité méridionale de la Norvége. On la subdivise en six fiefs ou territoires: on y trouve des mines de cuivre & de fer.

Stravanger en est la capitale : elle est dans le canton le plus peuplé de la Norvége. Cette ville est assez bien bâtie ; on y voit de fort belles maisons : il y a un Tribunal de Justice pour le pays.

On trouve en outre dans cette Pro-

vince la ville de *Christiansand*, qui est assez belle : il y a un Tribunal ; elle est située auprès de la mer.

Fleckeroë est le meilleur Port de la Norvége.

Tellemarck est une petite Province ; dont les habitans passent pour être forts, robustes, grossiers & méchants.

§. II.

Gouvernement d'Agger-Hus.

CE Gouvernement est borné au Midi par la mer d'Allemagne, par la Suede & le Gouvernement de Rahus. Une partie de celui de Drontheim le borne au Nord, & celui de Bergen au couchant. Il a deux cents quarante milles d'étendue du Midi au Nord, & est partagé en deux Provinces, qui sont celle *d'Agger-Hus* & celle d'*Apland.*

La Province d'Agger-Hus est subdivisée en cinq ou six autres : on y trouve des mines d'argent, d'acier & de bronze.

Agger-Hus est un château, où les Vice-Rois faisoient leur résidence ordinaire. Il est situé dans le golfe d'Ansels ou Christiania.

Christiania est la capitale du Gouvernement, même de toute la Norvége : on la nommoit anciennement *Anselo* ou *Apsalo*. Elle fut brûlée en 1567 : Christian IV, Roi de Danemarck, la fit rebâtir en 1614, & lui donna son nom. Elle est située auprès du golfe qui porte son nom, & de la mer, sur la côte méridionale de la Norvége, vers le cinquante-neuviéme degré, vingt-cinq minutes de latitude, & le vingt-septiéme quarante minutes de longitude. Cette ville est assez belle & défendue par une citadelle : le Tribunal de Justice qu'on y a établi est le premier du Royaume. Il y a un Evêché & un Collége : la Cathédrale est sous l'Invocation de Saint Alestard.

Friderichstade est bien fortifiée : elle fut fondée par Frédéric III. Il y a un Tribunal de Justice. Christian V y fit construire un château en 1685.

Fridericshall est une petite ville ; mais elle a un fort bon Port : elle a deux assez bons Forts dans son voisinage, l'un nommé *Friderichstein*, & l'autre *Guldenlou*. Ce fut entre ces deux Forts que Charles XII, Roi de Suede, fut tué en 1718. Le Roi de Danemarck fit

élever une pyramide de marbre dans l'endroit où Charles périt : il y a deux inscriptions, l'une en langue Latine, l'autre en langue Norvégiene.

Les autres lieux de la Province d'Agger-Hus qui méritent un peu d'attention sont *Vinger*, forteresse située sur les frontieres de la Suede : *Sarpa*, situé auprès d'une cataracte qui fait la riviere de *Glumma* ; *Brackernes* & *Stromsoë* ; près du golfe *Drommen* sont deux belles villes, assez commerçantes : elles sont situées vis-à-vis l'une de l'autre ; enfin *Larwingen* & *Jarlsberg*, qui ont titre de Comté.

Kongsberg a des mines d'argent, où douze cents ouvriers sont continuellement occupés. On a encore trouvé des mines d'argent près la ville de *Saltzberg*.

La Province d'*Apland* est subdivisée en sept districts : il n'y a aucune ville considérable. On y trouve le lac Miocs qui a vingt-huit lieues de long, & auprès duquel croît le plus beau blé du Royaume.

§. III.

Gouvernement de Bahus, ou *la Norvége Suédoise.*

Ce Gouvernement fut cédé à la Suede en 1660 : sa largeur est inégale ; elle peut avoir en général dix à douze lieues ; sa longueur est d'environ cinquante : il est borné au Nord par celui d'Agger-Hus ; au couchant, partie par ce dernier Gouvernement, & partie par la mer du Nord ; au Midi par la riviere de Gothelbe, vers son embouchure dans la mer, & au Levant par la Suede.

Bahus, qui lui a donné son nom est une place forte : elle est située sur le haut d'un rocher, dans une Isle, formée par la riviere de Gothelbe, vers le cinquante-septieme degré, cinquante minutes de latitude, & le vingt-neuf quinze minutes de longitude.

Kongel & *Stromstade*, sont deux petites villes, situées dans ce Gouvernement.

Maarstrand est une Isle, située à une portée de canon de la terre ferme ; il y a une petite ville du même nom, & un

K v

fort, nommé *Castreim.*

Hisingen, qu'on nomme aussi *Dansholm*, est une autre isle, située dans la riviere de Gothelbe, qui fait la séparation des Royaumes de Danemarck, de Suede & de Norvége.

CHAPITRE II.

Climat & terroir de la Norvége.

LA partie la plus septentrionale de la Norvége est exposée à des froids très-rigoureux, aussi bien que celles qui sont à l'Orient, & qui ne sont point défendues des vents du Nord par les montagnes. Presque toute la côte que la mer borde au couchant, & qui fait une partie considérable de la Norvége, jouit d'un air assez tempéré au milieu même de l'hiver : il est rare qu'un froid bien vif y continue trois semaines de suite : il pleut fréquemment à Bergue au milieu de l'hiver. Les vapeurs qui s'élevent sans cesse de l'Océan adoucissent l'âpreté du froid, & ce n'est que sur les côtes d'Islande, de Finmark, & du Groenland,

Introduction à l'Hist. du Danemarck, par M. Mallet.

que l'on trouve ces glaçons immenses & éternels dont les Voyageurs parlent, & qui, lorsqu'ils sont détachés flottent sur ces côtes.

Dans la partie la plus septentrionale, il y a trois mois de jour tout de suite en été, & trois mois de nuit en hiver. Pendant les trois mois de nuit les habitans tiennent des foires & des marchés, soit au clair de la lune, soit à la faveur de la lumiere, qu'ils se procurent avec du bois gaudronné qui éclairent mieux que les flambeaux.

De hautes montagnes traversent la Norvége en différens sens; d'ailleurs le terrein est inégal, rempli de rochers & de pierres, ce qui en rend une grande partie inculte.

On recueille cependant une assez grande quantité de grains dans plusieurs Provinces de ce Royaume, comme dans les *Oplandes*, le *Rifolke*, *Jederen*, &c. Celles qui en manquent en tirent par le moyen de la navigation de la Jutland ou des Isles Danoises. Les exportations de ce pays compensent très-facilement le défaut de grains. Il y a dans plusieurs cantons, principalement dans la partie méridionale, de très-beaux pâturages,

où l'on nourrit une multitude de bestiaux.

Les Provinces orientales de ce Royaume fournissent au reste de l'Europe du goudron, des mâts, des planches, & des bois de différentes sortes.

La pêche est abondante sur les côtes orientales de la Norvége, & l'on y fait un commerce considérable de poissons secs ou salés.

On trouve dans les différentes Provinces une quantité prodigieuse de mines d'argent, de cuivre & de fer.

Les animaux qu'on trouve dans la Norvége sont à peu-près les mêmes que ceux qui sont dans la Laponie, & leurs peaux font un commerce très-considérable pour les Norvégiens.



CHAPITRE III.

Anciens Habitans de la Norvége.

LA Norvége est habitée par deux espéces de Nations, qui différent entre elles par la figure, par les mœurs & par le langage. Les uns sont de la même race que les Lapons, auxquels ils ressemblent beaucoup pour la figure & la maniere de vivre : ce sont les premiers habitans de la Norvége & des pays qui l'environnent ; les autres sont des Tartares qui conserverent leurs mœurs grossieres & barbares jusqu'au tems où ils embrasserent la Religion Chrétienne.

On a lieu de croire que les Tartares Cimmériens, dont les anciens placent la patrie au Nord du Pont-Euxin, furent ceux qui envoyerent les premieres peuplades dans le Nord de l'Europe, & que ce fût de-là que leur vînt le nom de *Cimbres*, qu'ils conserverent fort longtems. Ayant vaincu les premiers habitans, ils les forcerent de se retirer dans les montagnes du Nord, où ils ont con-

servé leur langue & une partie de leurs usages. Ces peuples essuyerent alors le même sort que les premiers habitans de la Bretagne ont essuyé depuis. Les Saxons chasserent ceux-ci de la plus grande & de la plus agréable portion de leur Isle, & les forcerent de se retirer dans les montagnes du pays de Gales, où ils conservent encore des restes de leurs mœurs & de leur langue. Il est incontestable qu'il se fit plusieurs émigrations de la Tartarie dans le Nord de l'Europe : on n'a aucun monument qui indique le tems de la premiere ; il paroît qu'elle est de la plus haute antiquité. Tous les Historiens du Nord se réunissent pour en placer une à l'an 70, avant J. C. La fameuse expédition que les barbares firent en Italie, environ cent onze ans avant la naissance du Sauveur du monde, sous le nom de *Cimbres* & de *Teutons*, nous apprend, que le Nord de l'Europe d'où ils sortoient, étoit alors très-peuplé, qu'il avoit déja reçu plusieurs Hordes de Tartares, & que ces Cimbres & Teutons étoient Tartares ; ainsi leur émigration étoit antérieure à celle qui se fit sous Odin, 70 aus avant J. C.

Avant de présenter une idée des

mœurs & des usages de ces barbares qui infestoient le Nord, nous rapporterons cette expédition des Cimbres & des Teutons, elle servira à donner une idée du caractere de ces peuples.

CHAPITRE IV.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

TITE-LIVE, Plutarque, vie de Marius, &c. nous apprennent que, sous le Consulat de *Cæcilius Metellus*, & de *Papirius Carbo*, environ cent onze ans avant J.C. la République Romaine étoit agitée par des dissentions intestines qui menaçoient déja sa liberté; mais tous ses membres se réunirent au bruit qui se répandit, que les barbares du Nord venoient de faire une invasion dans les différentes parties de l'Europe. Plus de trois cens mille Cimbres & Teutons s'étoient réunis pour chercher de nouvelles terres, un climat plus doux, du butin & de la gloire. Ils attaquerent & soumirent les premiers peuples qu'ils

trouverent sur leur passage. Leurs victoires les enhardirent ; ils firent de nouvelles entreprises & de nouvelles conquêtes ; se répandirent dans les Gaules & y firent les plus horribles ravages : ils porterent par-tout l'effroi & la consternation. Rome instruite qu'ils se disposoient à passer en Italie, fut consternée. Le Sénat se hâta d'envoyer Papirius Carbo avec une armée pour garder le passage des Alpes. Les barbares prirent une autre route, passerent du côté du Danube, & s'arrêterent quelques-tems sur ses bords. Les Romains reprirent alors courage, & envoyerent dire aux Cimbres & aux Teutons qu'ils les puniroient s'ils osoient attaquer leurs Alliés: ils firent aussi-tôt marcher une armée, capable d'effectuer leurs menaces. La renommée avoit instruit les Cimbres & les Teutons de la valeur des Romains ; ils envoyerent des Ambassadeurs au Consul Papirius, pour s'excuser de ce qu'ils avoient attaqué les Noriciens, qu'ils ignoroient être les alliés des Romains. Les Ambassadeurs des barbares ajouterent, que les Romains savoient que, par une loi reçue chez toutes les Nations, tout appartenoit au vainqueur ;

qu'ils avoient d'ailleurs beaucoup de vénération pour les Romains, à cause de leur vertus & de leur bravoure, & que pour cet unique motif, quoi qu'ils ne craigniſſent aucune Nation, ils vouloient bien laiſſer les Noriciens en paix & aller exercer leur courage dans d'autres contrées. Le Conſul parut ſatisfait de cette réponſe, & promit de laiſſer ſes barbares paſſer tranquillement en Dalmatie. Les Cimbres firent les préparatifs de leur départ. Papirius attendoit une occaſion favorable pour les ſurprendre ſans défenſe: il apprit une nuit que, ſe fiant à la parole qu'on leur avoit donnée, ils avoient mis leurs armes bas & s'étoient tous livrés au ſommeil, croyant que la bonne-foi veilloit à leur ſûreté: il fit prendre ſes armes à ſes ſoldats & attaqua les Cimbres, eſpérant ſes exterminer tous dans la poſition où ils étoient. Les barbares, indignés de cette perfidie, coururent à leurs armes, & ſe défendirent avec tant d'intrépidité, qu'ils mirent les Romains en fuite. Cette victoire, glorieuſe pour les barbares, attira ſous leurs drapeaux une multitude de Nations qui étoient mécontentes de porter le joug des Romains. Avec ces

forces nouvelles ils rentrerent dans les Gaules, s'avancerent jusqu'au pié des Pyrenées, tenterent de s'établir en Espagne; mais ils furent repoussés par les Celtiberes; & fatigués de tant de travaux, ils envoyerent de nouveaux Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander des terres à cultiver & leur offrir leurs services.

Le Sénat sentit qu'il ne devoit entrer dans aucune espece d'accommodement avec ces barbares, & leur refusa ce qu'ils demandoient. Les Cimbres & les Teutons se préparerent alors à obtenir par la force ce qu'on refusoit à leurs prieres: ils attaquerent un détachement de troupes Romaines, commandé par Silanus, qui avoit eu ordre de les suivre en queue, forcerent ses retranchemens, pillerent son camp, & passerent presque tous les soldats au fil de l'épée. Cette victoire fut suivie d'une seconde, que les Ambrons, leurs alliés, remporterent sur Longinus Cassius, à l'embouchure du Rhône. Ces malheurs furent suivis d'un troisieme plus considérable encore: le Consul Scaurus qui commandoit une armée de plus de cent mille Romains, fut entiérement défait: il fut fait pri-

ſonnier, & ſes deux fils périrent dans l'action avec près de quatre-vingt mille ſoldats. Manlius & Cepton qui commandoient deux corps ſéparés eſſuyerent le même ſort.

Ces pertes réitérées augmenterent la conſternation dans Rome ; on commençoit déja à déſeſpérer du ſalut de la République. Marins, le grand Marius, ſauva pour cette fois la capitale du monde & la mit à l'abri de la fureur des barbares : on lui décerna pour la quatrieme fois les honneurs Conſulaires, & on lui aſſocia Catulus Lutatius, homme d'une capacité reconnue dans la ſcience militaire.

L'imprudence de ceux qui avoient commandé dans cette guerre, avant Marius, leur ſervit de leçon : ils réſolurent de ne point livrer de combat aux barbares avant que leur grande ardeur fût paſſée, & que les Romains, accoutumés à les voir, ſe perſuadaſſent qu'ils n'étoient pas plus invincibles que les autres Nations ſur leſquelles ils avoient remporté tant de victoires. Dans cette idée, le Général Romain campa ſur les bords du Rhône, & prit une poſition avantageuſe. Il eut ſoin de munir ſon camp de toutes les proviſions néceſſaires

pour ne se pas trouver forcé de combattre avant qu'il trouvât une occasion favorable.

La lenteur de Marius fut regardée par les barbares comme une crainte; ils résolurent de se partager en différens corps pour pénétrer dans l'Italie. Les Cimbres & les Tiguriens qui s'étoient unis à eux, résolurent d'aller au-devant de Catulus. Les Ambrons & les Teutons espérant de pouvoir engager Marius au combat, camperent dans une plaine en face de son camp; mais rien ne fut capable d'engager Marius à changer de résolution.

Les barbares, pour exciter les Romains au combat, employoient tous les moyens dont ils pouvoient s'aviser; ils avançoient jusque sur les retranchemens de leur camp, les chargeoient d'injures, appelloient en duel les Officiers & le Général même. Les soldats Romains s'accoutumoient à regarder ces barbares en face, & les outrages qu'ils en recevoient aigrissoient de jour en jour leur ressentiment. Ils commencerent bientôt à se plaindre de ce que Marius paroissoit douter de leur courage. Cet habile Général employoit plusieurs

moyens pour les appaiser : il alla même jusqu'à faire parler une Prophéteſſe de Syrie, qui aſſuroit que les Dieux n'approuvoient pas qu'on ſe battît encore : il vouloit que leur courage ſe changeât pour ainſi dire en fureur.

Enfin les Teutons, impatientés des lenteurs du Général Romain, eſſayerent de prendre ſon camp d'aſſaut ; mais ils furent repouſſés avec perte : alors ils réſolurent de laiſſer Marius tranquille dans ſon camp & de paſſer en Italie. Ils paſſerent ſix jours à défiler en préſence de l'armée Romaine : ils chargeoient les ſoldats Romains d'injures, & leurs demandoient s'ils n'avoient rien à mander à leurs femmes, qu'ils eſpéroient voir bientôt. Marius conſervoit ſa tranquillité ordinaire ; mais lorſque toute l'armée ennemie fut paſſée, il décampa & la ſuivit en queue juſqu'à Aix en Provence, & ne ceſſoit de harceler l'arriere-garde. Lorſqu'il fut aux environs d'Aix il s'arrêta pour livrer cette bataille, que les Romains demandoient avec tant d'ardeur. On commença par des eſcarmouches, & le combat s'engageant inſenſiblement, la bataille devint générale. Trente mille Ambrons avancerent les

premiers au son des instrumens & marchant en cadence. Les Liguriens, soutenus par les Romains, les repousserent avec perte; mais comme ils prenoient la fuite, leurs femmes marcherent à leur rencontre le sabre & la hache à la main, les accablerent de reproches, & frapperent indistinctement sur les vainqueurs & sur les vaincus; elles faisoient tous leurs efforts pour arracher les armes des Romains, & montroient une fermeté incroyable jusqu'à la mort. Cette premiere action releva le courage des Romains & fut le prélude d'une victoire décisive pour eux.

La plus grande partie des Ambrons ayant péri dans cette action, Marius fit rentrer l'armée Romaine dans son camp, ordonna aux soldats de se tenir sur leurs gardes, mais de ne faire aucune espece de mouvement, pour laisser croire à l'ennemi qu'ils étoient encore épouvantés, même après leur victoire. Le camp des Teutons retentissoit de cris & de hurlemens horribles. Ils resterent cependant un jour & une nuit dans l'inaction, s'occupant à faire les préparatifs d'un second combat. Marius prit toutes les précautions nécessaires pour les

recevoir. Il plaça dans une embuscade trois mille hommes, commandés par Marcellus, avec ordre d'attaquer les barbares par derriere dès qu'il verroit le combat engagé. Lorsque les deux armées furent en présence, les Cavaliers Romains mirent pié à terre par ordre de Marius : les Teutons, emportés par leur impétuosité ordinaire, n'attendirent pas que les Romains fussent descendus dans la plaine ; ils les attaquerent sur une hauteur où ils étoient avantageusement placés : Marcellus parut avec sa troupe, les attaqua par derriere, jetta le désordre parmi eux, & les obligea de prendre la fuite. Les Romains en firent alors un horrible carnage. Tous les Historiens se réunissent à dire, qu'il périt dans cette action un nombre incroyable de barbares : cette victoire calma les craintes des Romains ; ils proclamerent Marius, Consul, pour la cinquieme fois. On lui offrit les honneurs du triomphe ; mais il répondit qu'il ne les accepteroit que lorsqu'il auroit assuré le repos de l'Italie par l'entiere défaite des barbares. Les Cimbres qui s'étoient séparés des Teutons & des Ambrons, la menaçoient encore : ils avoient pénétré

jusqu'aux bords de l'Adige, & Catulus Luctatius ne s'étoit pas trouvé assez fort pour s'opposer à leur passage. Les conquêtes rapides qu'ils faisoient causoient des inquiétudes aux Romains. Marius eut ordre d'aller les attaquer : les Cimbres s'étoient arrêtés près du Po, dans l'espérance que les Teutons, dont ils ignoroient le sort, ne tarderoient pas à les joindre : étonnés de leur lenteur, ou peut-être instruits de leur malheur, ils envoyerent une seconde fois demander à Marius assez de terrein pour les nourrir eux & les Teutons. Marius répondit à leurs Députés que les Teutons en avoient déja plus qu'ils n'en avoient demandé, & qu'ils garderoient éternellement ce qu'ils en avoient reçu. Les Cimbres, irrités de cette raillerie, répondirent qu'ils ne tarderoient pas à en tirer une vengeance éclatante.

Leur Général, nommé *Bajorix*, s'approcha du camp des Romains avec un petit nombre de Cavaliers, & proposa à Marius de convenir du jour où ils donneroient bataille. Marius lui répondit que ce n'étoit pas l'usage des Romains de consulter leurs ennemis sur le choix du jour & du lieu où ils donneroient

bataille

bataille; mais que, pour faire plaisir aux Cimbres, il vouloit bien leur marquer le jour & le lieu où il accepteroit le combat, lui ajouta que ce seroit le surlendemain dans la plaine de Verceil. Lorsqu'il fut arrivé dans cette plaine, il rangea les Romains sur deux aîles: Catulus commandoit un corps de vingt mille hommes, & Sylla en commandoit un autre. Les Cimbres formerent, avec leur infanterie, un bataillon quarré; leur cavalerie, très-bien montée, formoit un corps de vingt mille hommes: chaque soldat portoit sur son casque la figure de quelque bête féroce, dont la geule étoit ouverte: une cuirasse de fer lui couvroit tout le corps, & il tenoit dans ses mains une longue hallebarde. La chaleur extrême de cette journée fut très-favorable aux Romains: ils avoient eu la précaution de tourner le dos au soleil, tandis que les Cimbres, peu accoutumés à en supporter l'ardeur, l'avoient en face; d'ailleurs la poussiere déroboit aux Romains l'effrayante multitude de leurs ennemis: ils combattoient avec plus de confiance & de valeur. Les Cimbres furent bien-tôt mis en déroute: une précaution qu'ils avoient prise pour n'être

point dispersés, ne servit qu'à les exposer encore davantage aux coups des Romains. Ils avoient lié les soldats des premiers rangs les uns aux autres avec une chaîne: ceux qui purent prendre la fuite trouverent dans leur camp de nouveaux dangers: leurs femmes, vêtues de noir, assises sur des chariots, les reçurent comme des ennemis, massacrerent sans distinction leurs freres, leurs peres, leurs maris; leur fureur alla jusqu'à écraser leurs enfans; elles se jetterent ensuite elles-mêmes sous les roues des chariots. Les maris tournant leurs armes contre eux-mêmes, sembloient se joindre aux Romains pour achever leur défaite. Il périt plus de cent-vingt mille hommes dans cette bataille, & si l'on excepte quelques familles qui étoient restées dans le pays, & six mille prisonniers que firent les Romains, cette nation guerriere fut exterminée dans la plaine de Verceil. Cette derniere victoire procura à Marius les honneurs du triomphe & le titre glorieux de troisieme Fondateur de Rome: voilà ce que les Historiens racontent de l'expédition des Cimbres & des Teutons. Elle attira pendant quelques-tems

l'attention de l'Europe ; mais, après la bataille de Verceil, on oublia presque entiérement ces barbares : ce fut un torrent qui ravagea ce qu'il rencontra, & disparut.

Nous allons à présent donner une idée des mœurs, des usages, de la Religion, &c. des habitans du Nord, que les anciens appelloient *Scandinaves*.

CHAPITRE V.

Religion, mœurs, usages, &c. des Scandinaves, ou anciens Habitans du Nord.

En donnant une idée des mœurs & usages des Scandinaves, nous ferons en même-tems connoître ceux des Norvégiens qui en faisoient la plus grande partie. Les anciens croyoient qu'au-delà de la mer Baltique, à laquelle ils donnoient le nom de *Sinus Cadamus*, il n'y avoit que des Isles, & donnoient le nom de *Scandinavie* à celle qu'ils croyoient être la plus grande. On a re-

connu depuis que la Scandinavie n'étoit pas une Isle, que c'étoit une grande péninsule, qui contenoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Suede, la Norvege & la Finlande. Jornandes, *de rebus Geticis*, appelle cette prétendue Isle *la pépiniere des hommes*.

§. I.

Religion des Scandinaves.

La religion des peuples du Nord a toujours été plus simple que celle des peuples du midi; les derniers recevoient de leurs climats une imagination vive, féconde, inquiette, qui les rendoit avides du merveilleux, des nouveautés; & des passions ardentes qui ne leur permettoient pas de voir toujours les choses de sang froid; de-là les délires des Egyptiens, des Syriens, des Grecs, en matiere de religion, & ce cahos d'extravagances, quelquefois ingénieuses, connu sous le nom de *Mythologie*, au travers duquel on découvre à peine les vestiges de la Théologie ancienne.

La rigueur des froids du Nord émousse les desirs de ceux qui l'habitent, captive leur imagination, refroidit les passions,

& n'accorde la ſcience qu'aux fatigues & aux travaux. Les Scandinaves conſerverent long-tems une religion ſimple ; mais ils adopterent inſenſiblement un mêlange de cérémonies ; les unes ridicules, les autres cruelles, dont ils firent peu-à-peu, ce qui eſt ordinaire, l'eſſentiel de leur religion.

Celle des Scandinaves étoit d'abord ſimple, & conſiſtoit ſeulement en préceptes : elle enſeignoit qu'il y avoit un Dieu ſuprême, maître de l'Univers, auquel tout étoit ſoumis. On l'appelloit l'Auteur de tout ce qui exiſte, l'Eternel, l'Ancien, l'Etre vivant & terrible ; le Scrutateur des choſes cachées, l'Immuable. On attribuoit à ce Dieu une puiſſance infinie, une ſcience ſans bornes, une juſtice incorruptible : il n'étoit pas permis de le repréſenter ſous une forme corporelle, ni de le mettre dans l'enceinte des murailles ; on le ſuppoſoit dans des bois, dans des forêts conſacrées où on alloit l'adorer : là, cette Divinité sembloit régner en ſilence, & ſe rendre ſenſible dans le reſpect qu'elle inſpiroit. Il n'étoit pas permis de lui ériger des ſtatues, ni de lui ſuppoſer un ſexe. De cette Divinité ſuprême étoient

M. Mallet Introduction à l'Hiſt. de Danemarck.

émanées une infinité de Divinités subalternes & de génies, dont chaque partie du monde visible étoit le siége & le temple : ces intelligences n'y résidoient pas seulement ; elles en dirigeoient les opérations ; c'étoient l'organe de leur amour & de leur libéralité envers les hommes. Dans chaque élément il s'en trouvoit une qui lui étoit propre : il y en avoit dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air, dans le soleil, dans la lune, dans les astres ; les arbres, les forêts, les rivieres, les montagnes, les rochers, les vents, le tonnerre, les tempêtes en contenoient aussi, & méritoient par-là un culte religieux, qui d'abord ne se dirigeoit pas vers l'objet visible, mais vers l'intelligence qu'il contenoit. Le motif du culte, étoit la crainte d'un Dieu, irrité par les péchés des hommes, & en même-tems qui se laisse appaiser par les sacrifices. La reconnoissance y avoit souvent part ; on considéroit ce Dieu comme le principe actif qui a produit les hommes, les animaux, les plantes, & tous les Etres visibles, en s'unissant à la terre ou au principe passif. On croyoit encore qu'il étoit le seul & unique agent qui con-

ſerve les Etres & qui diſpenſe les événemens. Servir cet Etre par les ſacrifices & les prieres, ne faire aucun tort aux autres, s'appliquer à être brave & intrépide, c'étoit là toutes les conſéquences morales qu'on tiroit de ces dogmes. La croyance d'une vie future étoit le fondement de cette Religion : des ſupplices cruels y attendoient ceux qui mépriſoient ces préceptes fondamentaux de la morale, & des délices ſans nombre & ſans fin étoient préparés aux hommes juſtes, religieux & vaillans.

Lorſque les Tartares pénétrerent dans le Nord, la Religion des Scandinaves perdit une partie de ſa pureté. Odin, qui y arriva, comme nous l'avons dit, environ ſoixante-dix ans avant J. C. lui fit prendre une nouvelle face. L'ignorance des Tartares ne leur permettoit pas de croire qu'un ſeul Etre pût mouvoir & entretenir toutes les parties de l'Univers, parce qu'ils ne pouvoient concevoir la liaiſon de ces parties. A la place des loix ſimples & uniformes de la nature qu'ils ne connoiſſoient pas, ils mettoient des Eſprits, des Génies, des Divinités de tout genre, chargées du gouvernement de ce monde, tant

moral que physique. Ils rendoient à ces Divinités des honneurs, proportionnés au prix qu'ils mettoient aux objets auxquels elles présidoient.

Bien-tôt les Scandinaves, guidés par leurs vainqueurs, adopterent le systême de la pluralité des Dieux, ayant tous, chacun dans son genre, une puissance absolue : il leur restoit cependant une idée d'un Etre suprême & créateur de toutes choses ; mais ils en firent une Divinité particuliere, & réunissant l'ancienne croyance à la nouvelle, ils lui donnerent dans le gouvernement de l'Univers l'emploi qui leur parut le plus noble & le plus important : ils en firent le Dieu de la guerre. La Mythologie, qui le désigne sous le nom d'*Odin*, en fait un tableau terrible : c'est, selon cette chronologie, le Dieu terrible & sévere, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués. Les guerriers qui alloient à la guerre faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient : il les recevoit dans le Valhalla, sa demeure ordinaire, où il ré-

Le Dieu Odin.

compenſoit ceux qui étoient morts les armes à la main : il leur prodiguoit les éloges & les plaiſirs ; il les recevoit à ſa table, où un feſtin continuel faiſoit les délices de ces héros. On imploroit ſon ſecours dans toutes les guerres ; c'étoit à lui que les vœux des deux partis s'adreſſoient, & l'on croyoit qu'il venoit ſouvent lui-même dans la mêlée ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il deſtinoit à périr, & emporter leurs ames dans ces demeures céleſtes.

Il paroît que les Tartares qui étoient arrivés dans le Nord avant Odin, y avoient déja donné une idée de cette terrible Divinité. L'expédition des Cimbres & des Teutons prouve que la guerre étoit déja la paſſion dominante des Scandinaves : on peut cependant croire que le Prince Tartare augmenta ce penchant par le moyen de certaines doctrines qu'il ſçut établir. L'intime perſuaſion où les Scandinaves étoient que le Dieu Odin paroiſſoit dans les combats, qu'il ſoutenoit ceux qui ſe défendoient avec courage, qu'il combattoit lui-même pour eux, qu'il les emportoit dans le Ciel, & autres choſes ſemblables, étoient l'ouvrage de ce Prince ambitieux. Il eſt cer-

tain que l'apothéose de ce Prince, & celle de ses compagnons, qui en fut une suite, jettent une grande obscurité dans l'Histoire des Scandinaves de ce tems. Il reste encore quelques traces du culte rendu à Odin; dans le nom que presque tous les peuples du Nord donnent au quatrieme jour de la semaine: ils l'appellent dans leur langue le jour d'*Odin*.

La Déesse *Frigga* ou *Frea*.

La principale Divinité chez les Scandinaves, après Odin, étoit *Frigga* ou *Frea*, sa femme. Presque tous les peuples payens étoient persuadés, que l'Etre suprême s'étoit uni avec la terre pour produire les Divinités subalternes, l'homme & toutes les autres créatures: c'étoit là-dessus qu'ils fondoient la vénération qu'ils avoient pour elle, & le culte qu'ils lui rendoient. Ils l'appelloient *la Terre-Mere* & *la Mere des Dieux*. Les Tartares adoroient la terre comme une Déesse, épouse du Dieu suprême: les Turcs l'honoroient dans des hymnes; les Perses lui offroient des sacrifices. On ne peut douter que cette même Déesse n'ait été la Frigga ou Frea des Scandinaves: ils la prirent dans la suite pour la Déesse de l'Amour & de la débauche; ce fut la

Vénus du Nord, sans doute, parce qu'on la regardoit comme le principe de toute fécondité, comme la mere de tout ce qui existe : c'étoit à elle que les Scandinaves, & leurs femmes, s'adressoient pour obtenir des mariages & des accouchemens heureux; c'étoit la dispensatrice des plaisirs, du repos, des voluptés dans tous les genres. Comme la Vénus des Grecs, qui vivoit dans une tendre union avec Mars, la Frea des Scandinaves alloit avec Odin à la guerre, & partageoit avec lui les ames de ceux qui avoient été tués : elle étoit quelquefois confondue avec la lune, qu'on croyoit avoir, aussi bien qu'elle, de l'influence sur la multiplication du genre humain : la pleine lune étoit regardée comme un tems favorable aux vœux.

La troisieme Divinité des Scandinaves étoit *Thor* : il étoit né de l'union d'Odin avec la Terre : on le regardoit comme le plus vaillant des fils de ce Dieu suprême; il étoit le vengeur & le défenseur des Dieux. Son arme étoit une massue, qu'il tenoit avec des gantelets de fer : elle revenoit d'elle-même dans sa main quand il l'avoit lancée : il portoit une ceinture qui avoit la vertu de renou-

Le Dieu Thor.

veller les forces quand on en avoit besoin : c'étoit avec ces armes redoutables qu'il terrassoit les monstres & les géans, quand les Dieux l'envoyoient combattre leurs ennemis.

Selon les Scandinaves, ces trois Divinités composoient le Conseil suprême des Dieux, & étoient le principal objet de leur culte & de leur vénération.

Divinités du second ordre.

Le nombre & l'emploi des Divinités du second ordre n'est pas facile à déterminer ; nous nous contenterons d'indiquer les principales, pour ne pas fatiguer le Lecteur par des détails peu importans.

Niord étoit le Neptune de ces peuples ; il régnoit sur la mer & les vents : l'étendue de son Empire le rendoit très-respectable : on trouve encore dans le Nord des traces de la vénération que l'on avoit pour lui. Il étoit pere de *Freya*, Déesse de la beauté & de l'Amour.

Balder étoit un autre fils d'Odin ; il avoit la sagesse & l'éloquence en partage. Il avoit l'air si majestueux, que ses regards étoient resplendissans.

Tyr, qu'il faut distinguer de *Thor*, étoit aussi un Dieu guerrier, le protecteur des braves & des athlétes.

Bragé étoit le Dieu de l'éloquence & de la Poésie ; sa femme, nommée *Iduna*, avoit la garde de certaines pommes, dont les Dieux goûtoient quand ils se sentoient vieillir, & qui avoient le pouvoir de les rajeûnir.

Heimdall étoit leur portier : les Dieux avoient fait un pont, qui communiquoit du ciel à la terre ; c'est l'arc-en-ciel. Hemdall étoit chargé de veiller à une des extrémités, de peur que les géans ne voulussent s'en servir pour monter au ciel. Il étoit difficile de le surprendre, parce que les Dieux lui avoient donné la faculté de dormir plus légérement qu'un oiseau, & d'appercevoir les objets le jour & la nuit à la distance de plus de cent lieues : il avoit l'ouie si délicate, qu'il entendoit croître l'herbe des prés & la laine des brebis. Il portoit d'une main une épée, & de l'autre une trompette, dont le bruit se faisoit entendre dans tous les mondes.

Les anciens Scandinaves avoient pris *Loke* pour le mauvais principe, & le mettoient au rang des Dieux ; c'étoit le calomniateur des Dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre des Dieux & des hommes : il avoit la figure fort

belle, mais l'esprit méchant : il surpassoit tous les mortels dans l'art des perfidies & des ruses. Sa femme étoit *Signie*, dont il avoit eu plusieurs enfans. Trois monstres étoient encore nés de lui ; le Loup *Fenris*, le Serpent *Midgard*, *Hela*, ou *la Mort* : ils sont tous trois ennemis des Dieux, qui, après divers efforts ont enchaîné le loup, lequel sera lâché au dernier jour & dévorera le soleil. Le serpent a été jetté dans la mer, où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le Dieu Thor. La mort sera reléguée dans les demeures inférieures, où elle a le gouvernement de neuf mondes, dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. Les Dieux se vengerent enfin de Loke, le prirent & l'enfermerent dans une caverne formée par trois pierres tranchantes, où il frémit de rage, & se secoue avec tant de violence qu'il occasionne les tremblements de terre : il y restera captif, ajoute la même Mythologie, jusqu'à la fin des siécles ; alors il sera tué par *Heimdall*, Huissier des Dieux.

Déesses des Scandinaves.

La Mythologie des Scandinaves compte douze Déesses, en comprenant Frea ou Frigga, femme d'Odin, qui est

la premiere de toutes : chacune a ses fonctions particulieres

Eira est la Déesse de la médecine; *Gesione*, celle de la virginité; *Falla* est la confidente de Frea, & prend soin de la parure : *Freya* est favorable aux amans; mais, plus fidele que Vénus, elle pleure sans cesse son amant *Odrus* qui est absent, & ses larmes sont des gouttes d'or.

Lësna raccommode les amans & les époux désunis. *Vara* reçoit leurs sermens & punit ceux qui les violent.

Snotra est la Déesse de la science & des bonnes mœurs : *Gna* est la messagere de Frea. Outre ces douze Déesse, il y a des Vierges dans le Valhalla, ou Paradis des Héros : elles sont chargées du soin de les servir, & se nomment *Valkyries*. Odin les emploie encore pour choisir dans les combats ceux qui doivent être tués, & pour faire pancher la victoire du côté qu'il lui plaît. Vierges.

La Cour des Dieux se tient ordinairement sous un grand frêne. C'est-là qu'ils rendent ordinairement la Justice : ce frêne est le plus grand de tous les arbres; ses branches couvrent la surface du monde; son sommet touche au plus

haut des cieux : il est soutenu sur trois grandes racines, dont une s'étend jusqu'au neuviéme monde, ou aux enfers : un aigle, dont l'œil perçant découvre tout, repose sur ses branches. Un écureuil y monte & en descend sans cesse, pour faire ses rapports ; plusieurs serpens attachés à son tronc s'efforcent de le détruire. Sous une de ses racines coule une fontaine où la sagesse est cachée : une source voisine est la fontaine des choses passées. Trois Vierges y puisent continuellement une eau précieuse dont elles arrosent le frêne : cette eau entretient la beauté de son feuillage, &, après avoir rafraîchi ses branches, elle retombe sur la terre, où elle forme la rosée, dont les abeilles composent leur miel. Les trois Vierges se tiennent toujours sous le frêne. *Ce sont elles* qui dispensent les jours & les âges des hommes. Chaque homme a la sienne qui détermine la durée & les événemens de sa vie ; mais les trois principales sont *Urd*, qui est pour le passé ; *Werandi*, qui est pour le présent, & *Sculdé* est pour l'avenir.

Voilà les principales Divinités qu'adoroit autrefois le Nord de l'Europe.

Voyons à présent quelle étoit leur croyance. La qualité de créateur du ciel & de la terre étoit particuliérement attribuée à Odin. Le Poëte qui nous a transmis l'idée que ces peuples avoient de la création du monde & de la formation de l'homme, s'exprime quelquefois avec une grandeur & une élévation, comparable aux plus beaux morceaux que l'antiquité Grecque & Latine ont produit dans ce genre. Il débute par une description du cahos. « Dans l'aurore des » siécles, dit-il, ni mer ni rivage, ni » zéphirs rafraîchissans : on ne voyoit » point de terre en bas ni de ciel en haut. » Tout n'étoit qu'un vaste abîme, sans » herbe & sans semences ; le soleil n'a» voit point de palais, les étoiles ne con» noissoient pas leur demeure ; la lune » ignoroit son pouvoir ; » alors, continue-t-il, il y avoit un monde lumineux, brûlant, enflammé, du côté du Midi ; & de ce monde, s'écouloient sans cesse dans l'abîme qui étoit au septentrion, des torrens de feu, qui, s'éloignant de leur source, se congeloient en tombant dans l'abîme, le remplissoient de scories & de glaces ; ainsi l'abîme se combla peu-à-peu ; mais il restoit au dedans un

De la création du Monde, & de celle de l'homme.

air léger & immobile, & des vapeurs glacées s'en exhaloient. Un souffle de chaleur étant venu du Midi, fondit ces vapeurs, & en forma des gouttes vivantes dont sortit le géant *Ymer*. Pendant qu'il dormoit, une sueur extraordinaire qu'il eût aux aisselles, produisit un mâle & une femelle, d'où est descendue la race des Géans, race mauvaise & corrompue, aussi bien qu'Ymer, son Auteur. Il en naquit une meilleure qui s'allia avec celle des Géans. On appelloit la derniere *la famille de Bor*, du nom du premier de cette famille qui étoit pere d'Odin.

Les fils de Bor tuerent le géant Ymer; & le sang coula de ses blessures en si grande abondance, qu'il causa une inondation générale où périrent tous les Géans, à la réserve du seul Bergelmer, qui, s'étant sauvé sur une barque, fut conservé avec toute sa famille; alors un nouveau monde se forma. Les fils de Bor, ou les Dieux, traînerent le corps du géant dans l'abîme, & en formerent la terre. De son sang ils en firent la mer & les fleuves; ses os formerent les grandes montagnes; ses dents & les fragmens de ses os brisés, formerent les

rochers. Ils firent de ſon crâne la voûte du ciel, qui eſt ſoutenue par quatre mains, nommées *Sud*, *Nord*, *Eſt* & *Oueſt* : ils y placerent des flambeaux pour l'éclairer, & fixerent les eſpaces qu'ils devoient parcourir, les uns dans le ciel, les autres deſſous. Les jours furent diſtingués ; & les années eurent leur nombre. Ils firent la terre ronde & la ceignirent d'un vaſte Océan, ſur les rivages duquel ils placerent des Géans. Un jour que les fils de Bor ou les Dieux s'y promenoient, ils trouverent deux morceaux de bois flottans : ils les prirent & en formerent l'homme & la femme : l'aîné des fils leur donna l'ame & la vie ; le ſecond, le mouvement & la ſcience ; le troiſiéme leur fit préſent de la parole, de l'ouie & de la vue ; à quoi il ajouta la beauté & des habillemens. C'eſt de cet homme & de cette femme, nommés *Aſkus* & *Embla*, qu'eſt deſcendue la race des hommes qui a eu la permiſſion d'habiter la terre.

D'une Providence.

C'eſt ainſi que le monde avoit été créé, ou pour s'expliquer d'une maniere plus conforme au ſentiment des Celtes, c'eſt ainſi que la matiere, déja exiſtante, mais ſans ordre & ſans vie, fut animée

& disposée par les Dieux dans l'état où nous l'admirons aujourd'hui : aucune Religion n'a peut-être autant accordé à la Providence Divine que celle des Celtes. Ce dogme étoit pour eux une clef aussi commode qu'universelle, avec laquelle ils rendoient raison de tous les phénoménes de la nature, sans exception. Les intelligences, unies aux différents corps, les pénétroient, les faisoient agir, & ce n'étoit qu'en elles qu'on devoit chercher la raison de tout ce qu'on y observe; ainsi la nature entiére animée, & toujours menée immédiatement par une ou plusieurs causes intelligentes, n'étoit plus dans ce systême que l'organe & l'instrument de cette Divinité, qui marquoit ses volontés, ses goûts & ses desseins; de-là cette foiblesse commune: autrefois à tant de Nations, & dont les traces subsistent encore en bien des endroits, qui fait regarder des phénoménes indifférents, comme des instructions que Dieu donnoit aux sages sur sa volonté présente, & sur ses desseins pour l'avenir. De-là les oracles, les divinations, les auspices, les présages, les sorts, en un mot tout cet obscur fatras de superstitions, appellées tantôt *Reli-*

gion, tantôt *Magie*. Telle étoit la principale conséquence que les peuples Celtes tiroient du dogme de la Providence : en admettant cette action continuelle & immédiate de la Divinité sur toutes les créatures, les Scandinaves en avoient conclu, qu'il est impossible à l'homme de rien changer au cours des choses, & de résister aux destinées. Rien n'est plus ordinaire dans les anciennes chroniques, que d'entendre dire à leurs guerriers, que les destins sont inflexibles, qu'on ne sauroit les vaincre ni les faire changer. On vient de lire qu'ils connoissoient des Parques, au nombre de trois ; chaque homme avoit la sienne, qui assistoit au moment de sa naissance, & marquoit d'avance le terme de ses jours ; cependant il est vraisemblable qu'on regardoit *Odin*, ou le Dieu suprême, comme l'auteur & l'arbitre des destinées. L'Edda l'insinue assez clairement en disant, qu'il a établi dans le commencement des Gouverneurs pour régler les destinées des mortels. Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre quelle impression devoit faire cette doctrine sur des hommes naturellement belliqueux : mais à ce dangereux préjugé les anciens

peuples du Nord en joignoient un autre, dont les effets ne furent pas moins barbares. Ils prétendoient que la vie d'un homme pouvoit être reculée si quelqu'un vouloit se mettre à sa place, & mourir pour lui. C'est ce qui se pratiquoit souvent lorsqu'un Prince ou un guerrier illustre étoit prêt à périr par quelqu'accident. *Odin*, appaisé par un tel sacrifice, & content d'avoir une victime, révoquoit, disoit-on, l'arrêt des destins, & prolongeoit le cours des années de celui qu'on vouloit sauver.

Les autres préceptes de cette Religion se bornoient probablement, comme chez tous les peuples Celtes, à être brave, intrépide à la guerre, à servir les Dieux, & à les appaiser par des sacrifices, à n'être pas injuste, à user d'hospitalité envers les étrangers, à être fidele à sa parole, à garder la foi conjugale.

Un autre dogme, dont l'importance n'est pas moins grande que celle des précédens, est l'état de l'homme après la mort, & les dernieres destinées du monde où il habite.

De la fin du Monde & de son renouvellement.

Il viendra un tems, dit l'*Edda*, un âge barbare, un âge d'épée, où le crime infestera la terre, où les freres se souil-

leront du ſang de leurs freres, où les fils ſeront les aſſaſſins de leurs peres, & les peres de leurs enfans, où l'inceſte & l'adultere ſeront communs, où perſonne n'épargnera ſon ami : bientôt un hiver déſolant ſurviendra, la neige tombera des quatre coins du monde ; les vents ſouffleront avec furie, la gelée durcira la terre. Trois hivers ſemblables ſe paſſeront, ſans qu'aucun été les tempere ; alors il arrivera des prodiges étonnants. Les monſtres rompront leurs chaînes & s'échapperont ; le dragon ſe roulera dans l'Océan, & dans ſes mouvemens la terre ſera inondée, ébranſée ; les arbres ſeront déracinés, & les rochers ſe heurteront. Le loup *Fenris*, déchaîné, ouvrira ſa geule énorme qui touche à la terre & au ciel ; le feu ſortira de ſes yeux & de ſes narines ; il dévorera le ſoleil, & le grand dragon qui le ſuit vomira ſur les cieux & dans les airs des torrens de venin. Dans cette confuſion les étoiles s'enfuiront, le ciel ſera fendu, & l'armée des mauvais Génies & des Géans, conduite par *Sortur* (le noir) & ſuivie de *Loke*, entrera pour attaquer les Dieux ; mais *Heimdal*, l'Huiſſier des Dieux, ſe leve & fait raiſonner ſa trom-

pette bruyante : les Dieux ſe réveillent & s'aſſemblent ; le grand frêne agite ſes branches, le ciel & la terre ſont pleins d'effroi : les Dieux s'arment, les Héros ſe rangent en bataille. *Odin* paroît, revêtu de ſon caſque d'or & de ſa cuiraſſe reſplendiſſante; ſon large cimetrere eſt dans ſes mains : il attaque le *loup Fenris*, il en eſt dévoré, & *Fenris* périt au même inſtant. *Thor* eſt étouffé dans les flots de venin que le dragon vomit en mourant. *Loke* & *Heimdal* ſe tuent réciproquement ; le feu conſume tout, & la flamme s'éleve juſqu'au ciel ; mais bientôt après une nouvelle terre ſort du ſein des flots, ornée de vertes prairies ; les champs y produiſent ſans culture, les calamités y ſont inconnues ; un Palais, plus brillant que le ſoleil, tout couvert d'or, y eſt élevé ; c'eſt-là que les Juſtes habiteront & ſe réjouiront pendant les ſiécles ; alors le puiſſant, le vaillant, celui qui gouverne tout, ſort des demeures d'en haut pour rendre la Juſtice divine. Il prononce ſes Arrêts, il établit les ſacrés deſtins, qui dureront toujours. Il y a une demeure éloignée du ſoleil, dont les portes ſont tournées ves le Nord. Le poiſon y pleut par mille ouvertures ; elle

elle n'eſt compoſée que de cadavres de ſerpens; il y coulent des torrens, dans leſquels ſont les parjures, les aſſaſſins, & ceux qui ſéduiſent les femmes mariées: un dragon noir & aîlé vole ſans ceſſe autour, & dévore continuellement les corps des malheureux qui y ſont renfermés.

Il eſt difficile de comprendre pourquoi les Scandinaves font ainſi mourir leurs Dieux ſans retour; car, après la défaite des trois premieres Divinités, on voit reparoître ſur la ſcene un Dieu tout puiſſant, qui ſemble n'avoir rien de commun avec *Odin*. Malgré les abſurdités qui ſe trouvent dans ces deſcriptions, on voit cependant que c'étoit un dogme conſacré par la Religion de l'ancienne Scandinavie, que l'immortalité de l'ame & qu'un état heureux ou malheureux pour les hommes, ſelon qu'ils ſe conduiſoient ici bas.

La Mythologie des Scandinaves diſtingue expreſſément deux différentes demeures pour les bienheureux, & autant pour les coupables. La premiere de ces demeures étoit le Palais d'*Odin*, nommé *Valhalla*, où ce Dieu recevoit tous ceux qui étoient morts d'une ma-

niere violente, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin; c'est-à-dire, jusqu'à ce bouleversement universel de la nature, qui devoit être suivi d'une nouvelle création, & que l'on appelloit *Ragnaroekur*, ou le crépuscule des Dieux. La seconde qui, après le renouvellement de toutes choses, devoit être à jamais leur séjour, se nommoit *Gimle*. C'est ce Palais tout couvert d'or dont on vient de voir la description, où les Justes doivent se réjouir éternellement. Il en étoit de même du lieu des supplices; on en distinguoit deux; le premier, nommé *Nifleheim*, (séjour des scélérats), ne devoit durer que jusqu'au crépuscule des Dieux; le second lui succédoit pendant tous les siécles. Ce dernier se nommoit *Nastrond*, (rivage des morts): l'on a vu dans la description de la fin du monde quelle idée s'en formoient les anciens Scandinaves.

Quant aux deux premieres demeures, le *Valhalla* & *Nifleheim*, non-seulement elles sont distinguées des autres, en ce qu'elles ne doivent durer que jusqu'à l'embrasement du monde; mais encore en ce qu'elles semblent plutôt destinées à récompenser la violence que

la vertu, & à étouffer les affections sociales, qu'à effrayer le crime. Ceux dont le sang avoit été versé dans les combats pouvoient aspirer aux plaisirs qu'*Odin* leur préparoit dans le *Valhalla*: ces plaisirs, qu'ils attendoient après leur mort, peuvent faire juger de ceux qu'ils goûtoient pendant leur vie. « Les Héros, » dit l'Edda, qui sont reçus dans le Pa- » lais d'*Odin*, ont tous les jours le plaisir » de s'armer, de passer en revue, de se » ranger en ordre de bataille, & de se » tailler en pieces les uns & les autres; » mais dès que l'heure du repos appro- » che, ils retournent à cheval tous sains » & saufs dans la salle d'*Odin*, & se met- » tent à boire & à manger: quoiqu'il y » en ait une quantité innombrable, la » chair du sanglier *Sérimner* leur suffit à » tous; chaque jour on le sert, & chaque » jour il redevient entier. Leur boisson » est la bierre & l'hydromel: une chèvre » seule, dont le lait est de l'excellent » hydromel en fournit assez pour enyvrer » tous les Héros; leur vases sont des crâ- » nes des ennemis qu'ils ont tués. *Odin*, » seul assis à une table particuliére, boit » du vin pour toute nourriture; une fou- » le de Vierges servent les Héros à table,

Description du Valhalla.

» & remplissent leurs coupes à mesure
» qu'ils les vuident.

Tel étoit cet heureux sort, dont l'espérance rendoit intrépides tous les peuples du Nord de l'Europe, & qui leur faisoit non-seulement braver mais même rechercher avec ardeur la mort la plus cruelle; aussi le Roi *Regner Lodbrog*, sur le point de mourir de ses blessures, bien loin de pousser des cris & de former quelques plaintes, se mit à chanter une ode, où il disoit : « Nous nous sommes détruits à » coups d'épée; mais je suis plein de joie » en pensant que le festin se prépare dans » le Palais d'*Odin* : bientôt assis dans la » brillante demeure d'*Odin* nous boirons » de la bierre dans les crânes de nos en» nemis. Un homme brave ne redoute » point la mort; je ne prononcerai point » des paroles d'effroi en entrant dans la » salle d'*Odin* ».

Cet esprit fanatique tiroit de nouvelles forces de l'ignominie, attachée à toute mort qui n'étoit pas ensanglantée, & de la crainte d'être après une telle mort dans le *Niflheim* : c'étoit un séjour composé de neuf mondes, réservé à tous ceux qui mouroient de maladie & de vieillesse. *Bola*, ou la mort y exerçoit

ſon empire; ſon Palais étoit l'*angoiſſe*, ſa table la *famine*, ſes ſerviteurs l'*attente* & la *lenteur*, le ſeuil de la porte le *précipice*, ſon lit la *maigreur*; elle étoit livide, & ſon regard ſeul inſpiroit l'effroi.

§. II.

Du Culte extérieur.

EN expoſant les principaux Dogmes de la Religion des Scandinaves, nous avons eu occaſion d'en faire remarquer la conformité avec ceux des autres peuples Celtes de l'Europe: cette conformité ſe trouve encore dans les cérémonies ou dans le culte qu'on rendoit à la Divinité; c'eſt ainſi, par exemple, qu'il devient aiſé de comprendre pourquoi les Scandinaves ont eu des Temples. Quoiqu'il ſoit bien certain que l'uſage en étoit proſcrit par la religion Celtique, qui enſeignoit que c'étoit offenſer les Dieux que de prétendre les enfermer dans une enceinte de murailles, & que l'on gênoit & reſſerroit par-là leur puiſſance, qui doit s'étendre librement ſur toutes les créatures pour les faire ſubſiſter. Il y a ſans doute eu un tems où Des Temples.

les Scandinaves admettoient la même doctrine, n'adoroient leurs Divinités que dans les campagnes; ne connoissoient & n'approuvoient pas l'usage des Temples. Quoique nous manquions de la plupart des monumens qui pourroient nous instruire de cet âge de leur religion, les traces n'en sont pas encore totalement détruites: on trouve encore dans différents endroits de la Norvége, du Danemarck, de la Suéde, au milieu d'une plaine, ou sur quelques collines, des autels, autour desquels on s'assembloit pour faire des sacrifices. La plupart de ces autels sont élevés sur une petite colline, naturelle ou artificielle: trois longs rochers, dressés sur la pointe, servent de base à une grande pierre plate qui forme la table de l'autel: il y a ordinairement une assez vaste cavité sous cet autel, qui a dû servir à recevoir le sang des victimes, & on trouve presque toujours des pierres à feu autour, parce que tout autre feu que celui que l'on tire de ce caillou n'étoit pas assez pur pour un usage si saint. Quelquefois ces autels champêtres sont construits avec plus de précaution; un double rang de pierres énormes environne

l'autel ou la colline sur laquelle il est posé : dans quelques endroits de la Norvége on trouve des grottes qui ont aussi été employées à des usages religieux. Quelques-unes ont été taillées avec des peines incroyables dans les rochers les plus durs ; d'autres sont formées de pierres énormes, rapprochées & combinées ensemble.

A mesure que les Scandinaves formoient de nouvelles liaisons avec d'autres peuples de l'Europe, soit par les expéditions qu'ils entreprenoient, soit par les colonies étrangeres qui venoient s'établir chez eux, leur religion, s'altérant par degré, toléra peu à peu les Temples & les Idoles, & les adopta enfin sans réserve. Les différents peuples du Nord éleverent des Temples ; mais aucun ne fut plus fameux que celui d'Upsal, en Suéde. Il étoit brillant d'or de tous les côtés ; une chaîne du même métal faisoit le tour du toît, quoique sa circonférence fût au moins de neuf cens aunes. Haquin, Comte de Norvége, en avoit bâti un près de Drontheim, qui étoit aussi magnifique que celui d'Upsal. Lorsque le Roi Olaus introduisit dans le pays la foi chrétienne, il fit raser ce

Temple & briser les Idoles qui y étoient. On y trouva de grandes richesses, & principalement un anneau d'or d'un grand prix.

Idoles. Tous les Dieux dont nous avons rapporté les noms & plusieurs autres, moins célebres, étoient adorés & invoqués chez les anciens Scandinaves; mais non pas de la même maniere ni dans les mêmes occasions. Le grand Temple d'*Upsal* sembloit être particuliérement consacré aux trois grandes Divinités, & on les y voyoit caractérisées chacune par quelque symbole particulier. *Odin* étoit représenté une épée à la main : *Thor* étoit à la gauche d'Odin; il avoit une couronne sur la tête, un sceptre dans une main & une massue dans l'autre. Quelquefois on le peignoit sur un chariot, traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent & la tête environnée d'étoiles. *Frigga* étoit à la gauche de Thor; elle étoit représentée avec les deux sexes, & divers autres attributs qui faisoient reconnoître la Déesse de la volupté. On invoquoit *Odin* comme le Dieu des combats & de la victoire; *Thor* comme celui qui gouverne les saisons, qui dispense les pluies, la séche-

resse & la fertilité. *Frigga* comme la Déesse des plaisirs de l'amour & du mariage. Le culte rendu aux autres Dieux n'est pas connu : celui qui étoit pour les trois grandes Divinités consistoit principalement en sacrifices : ce sujet mérite d'être développé, parce que c'est un des points les plus remarquables de la Religion Celtique, & que c'est dans les monumens du Nord qu'on peut trouver les lumieres les plus sûres & les plus étendues à cet égard.

Fêtes.

Il y avoit trois grandes fêtes par an; la premiere se célébroit la nuit au commencement de l'hiver, ou au solstice d'hiver. On appelloit cette nuit la *nuit mere*, comme celle qui produisoit toutes les autres, & cette époque avoit encore de remarquable, qu'on datoit de là le commencement de l'année qui, chez les peuples du Nord se comptoit d'un solstice d'hiver à l'autre, comme le mois d'une nouvelle lune à la suivante. Cette fête, qui étoit très-considérable, se nommoit *Juul*, & se célébroit en l'honneur de *Thor* ou du soleil, pour en obtenir l'abondance en toute espéce de fruits. Les sacrifices, les festins, les danses, les assemblées nocturnes, les

démonſtrations de joie en tout genre étoient alors autoriſés par un uſage général, qui répondoit aux Saturnales des Romains, & qui ſe renouvelle encore à divers égards parmi le peuple, à l'occaſion de la fête de Noël. La ſeconde fête étoit inſtituée à l'honneur de la terre ou de la Déeſſe *Goya ou Frigga*, pour lui demander les plaiſirs, la fécondité, la victoire, & elle étoit célébrée dans le croiſſant de la ſeconde lune de l'année. La troiſiéme enfin, qui ſemble avoir été la plus conſidérable dans les anciens tems étoit inſtituée en l'honneur d'*Odin*. On la célébroit à l'entrée du printems pour honorer cette ſaiſon, & pour obtenir du Dieu des combats d'heureux ſuccès dans les expéditions projettées. Il y avoit encore quelques fêtes en l'honneur des autres Dieux, & on les multiplioit ſouvent à l'occaſion de certains événemens.

Offrandes & Sacrifices.

Dans les premiers tems les offrandes étoient ſimples & telles que des bergers pouvoient les préſenter. On chargeoit les autels des Dieux des prémices des récoltes, & des fruits les plus beaux de la terre : dans la ſuite on immola des animaux. On offroit à *Thor* pendant la

fête de *Juul* des bœufs & des chevaux engraissés ; à *Frigga*, le pourceau le plus grand qu'on pouvoit trouver ; à *Odin*, des chevaux, des chiens, des faucons, quelquefois des coqs & un taureau gras.

Quand on eut posé pour principe, que l'effusion du sang des animaux appaisoit la colere des Dieux, & que leur justice détournoit sur les victimes les coups qu'elle destinoit aux hommes, ce moyen de se concilier leur faveur, fut regardé comme trop simple : dans les desirs violents, dans l'extrême crainte, dans les calamités publiques, le sang des animaux ne parut plus d'un prix assez grand, l'on fit couler celui des hommes.

Il est probable que ce barbare usage a été autrefois presque universel, & qu'il est d'une très-grande antiquité ; mais les Nations du Nord ayant reçu plus tard les lumieres du Christianisme, & les Arts qui avoient adouci la férocité des Romains & des Grecs, encore payens, ne l'ont entiérement aboli que vers le huitiéme ou le neuviéme siécle, après l'avoir adopté depuis un tems immémorial.

Le tems de ces ſacrifices étoit toujours déterminé par une autre opinion ſuperſtitieuſe, qui faiſoit regarder chez les peuples du Nord le nombre de trois comme un nombre ſacré, & particuliérement chéri des Dieux.

Ainſi chaque neuviéme mois on renouvelloit cette ſanglante cérémonie, qui devoit durer neuf jours, & chaque jour on immoloit neuf victimes vivantes, ſoit hommes, ſoit animaux. Les ſacrifices les plus conſidérables étoient ceux qui ſe faiſoient à Upſal chaque neuviéme année; alors le Roi, le Sénat, & tous les citoyens de quelque diſtinction, étoient obligés de comparoître en perſonne, & d'apporter des offrandes qui étoient placées dans le grand Temple, dont nous avons parlé : ceux qui ne pouvoient s'y rendre envoyoient leurs préſens par d'autres, ou en faiſoient tenir la valeur en argent, aux Prêtres chargés de tout recevoir. Les étrangers y accouroient en foule de divers endroits, & l'on n'en fermoit l'accès qu'à ceux dont l'honneur avoit ſouffert quelque tache, c'eſt-à-dire, à ceux qui étoient accuſés d'avoir manqué de courage : on choiſiſſoit parmi les captifs, en tems de

guerre, & parmi les esclaves en tems de paix, neuf personnes qui devoient être immolées: la volonté des assistans & le sort combinés ensemble régloient ce choix. Les malheureux sur lesquels il tomboit étoient traités avec tant d'honneurs par toute l'assemblé, on leur prodiguoit tellement les caresses pour le présent, & les promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitoient quelquefois eux-mêmes de leur destinée; mais ce n'étoit pas toujours des personnes si viles que l'on sacrifioit. Dans les grandes calamités, dans une famine pressante, si les peuples croyoient avoir quelque prétexte d'en imputer la cause à leur Roi, ils l'immoloient sans hésiter, comme le plus haut prix dont ils pussent racheter la bienveillance divine.

C'est ainsi que le premier Roi des Vermelandiens fut brûlé en l'honneur d'*Odin*, pour faire cesser une grande disette; l'Histoire de Norvége l'atteste. Les Rois à leur tour n'épargnerent pas le sang de leurs sujets; plusieurs mêmes ont répandu celui de leurs propres enfants. *Haquin*, Roi de Norvége, offrit les siens en sacrifice, pour obtenir d'*Odin* la victoire sur son

ennemi *Harald Aune*, Roi de Suéde, consacra à *Odin* ses neufs fils, pour que ce Dieu prolongeât sa vie: on trouve une infinité de pareils exemples dans l'ancienne Histoire du Nord: ces sacrifices abominables étoient accompagnés de diverses cérémonies. Quand la victime étoit choisie, on la conduisoit vers l'autel où brûloit jour & nuit le feu sacré: toute sorte de vases de cuivre & de fer environnoient cet autel; parmi eux on en distinguoit un, à cause de sa grandeur; le sang des victimes y étoit reçu.

Quand on immoloit des animaux, ils étoient tués promptement au pié de l'autel: on ouvroit leurs entrailles pour en tirer des augures; on en faisoit ensuite cuire la chair; on la servoit dans les festins, préparés pour l'assemblée. La chair de cheval n'en étoit point exclue; les grands en mangeoient très-souvent, aussi bien que le peuple: mais, lorsqu'on vouloit sacrifier des hommes, ceux que l'on choisissoit étoient couchés sur une grande pierre, sur laquelle on les étouffoit ou on les écrasoit sur le champ: on les levoit aussi-tôt pour faire couler leur sang, & c'étoit un présage des plus

respectés, que celui qu'on tiroit du plus ou moins d'impétuosité avec lequel il sortoit.

Les Prêtres inféroient de là quel succès devoit avoir l'entreprise qui faisoit l'objet du sacrifice : on ouvroit aussi le corps de ces victimes humaines, pour lire dans les entrailles, & sur-tout dans le cœur la volonté des Dieux, & les biens ou les maux à venir. On brûloit ensuite ses entrailles, ou on les suspendoit dans un bois sacré, voisin du Temple. On répandoit le sang en partie sur le peuple, en partie sur le bois sacré ; on en arrosoit les images des Dieux, les autels, les bancs & les murs du Temple au dehors & au dedans.

Quelquefois ces sacrifices se faisoient d'une autre maniere : il y avoit un puits ou une source profonde dans le voisinage du Temple : celui qu'on avoit choisi pour victime y étoit jetté ordinairement en l'honneur de *Goya* ou de la terre : s'il alloit d'abord au fond, la victime avoit été agréable à la Déesse, & elle l'avoit reçue ; s'il surnageoit long-tems, elle la refusoit, & on le suspendoit dans une forêt sacrée.

Près du Temple d'*Upsal* il y avoit un

bois de cette eſpéce, dont chaque arbre & chaque feuille étoient regardés comme la choſe du monde la plus ſainte. Ce bois, nommé *le bois d'Odin*, étoit rempli des corps des hommes & des animaux qui avoient été ſacrifiés. On les enlevoit enſuite pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou du ſoleil, & l'on ne doutoit pas que l'holocauſte ne lui eut été agréable quand la fumée s'étoit élevée bien haut.

De quelque maniere qu'on immolât les hommes, le Prêtre avoit toujours ſoin en conſacrant la victime de prononcer quelques paroles : comme *je te dévoue à Odin*, ou *je te dévoue pour la bonne récolte, pour le retour de la bonne ſaiſon.* La cérémonie ſe terminoit par des feſtins, où l'on déployoit toute la magnificence connue dans ce tems-là : on buvoit immodérément ; les Rois, les principaux Seigneurs portoient les premiers des ſantés à l'honneur des Dieux ; chacun buvoit enſuite, en faiſant quelque vœu ou quelque priere au Dieu qu'on célébroit. La licence de ces feſtins alloit juſqu'à devenir des bacchanales, où, au bruit d'une muſique barbare, parmi les cris, les danſes, les geſtes in-

décens, il se commettoit tant d'actions malhonnêtes, que les plus sages refusoient d'y assister.

Les mêmes sacrifices se faisoient, quoique peut être avec moins d'éclat, en Danemarck & en Norvége. Voici ce que nous en dit *Dithmard*, Evêque de Morsbourg. « Il y a en Sélande un en-» droit, qui est la capitale de ce » Royaume (le Danemarck) nommé » *Ledcrun*; (c'est *Lethra*, ou *Leyre*); » c'est-là que tous les neufs ans, dans le » mois de Janvier, les Danois se rendent » en foule, & immolent à leurs Dieux » quatre-vingt dix-neuf hommes, & au-» tant de chevaux, de chiens & de coqs, » dans l'espérance certaine d'appaiser les » Dieux par ce moyen ». *Dudon de Saint-Quentin*, Historien François, attribue les mêmes usages aux Normands ou aux Norvégiens; mais il nous apprend que c'étoit en l'honneur de *Thor* qu'ils faisoient ces sacrifices. Les Gaulois ont offert long-tems des hommes à leur Dieu suprême *Tentat*, le même qu'*Odin*. Les premiers habitans de l'Italie & de la Sicile, les Carthaginois, les Bretons, les Phéniciens, tous les peuples connus de l'Europe & de l'Asie se sont

couverts du même opprobre. Les Nations même qui n'ont eu aucun commerce avec les peuples de l'Europe, ont donné dans de pareils excès avec une égale fureur. Les *Péruviens* offroient anciennement des sacrifices humains. Les *Mexicains* immoloient quelquefois à leurs Dieux, dans une seule occasion, cinq mille de leurs prisonniers de guerre. Quantité de peuples à demi-inconnus & errans dans les déserts d'Afrique & dans les forêts de l'Amérique, se détruisent encore de nos jours par les mêmes principes, & avec le même acharnement; tels sont les effets de la crainte, du fanatisme & de l'ignorance.

Prêtres. Les Prêtres de ces Dieux inhumains devoient être, comme chez les Juifs, issus d'une certaine famille, regardée comme sainte. Cette famille s'appelloit *la race de Bor*, ou *les enfans de Dieu*, race bonne & vertueuse, que l'*Edda* oppose, comme on l'a vu, à celle des *Rimtusses* ou *Géans de la Gelée.* Diodore de Sicile est formel là-dessus, & son témoignage s'accorde avec celui des monumens connus: *chez les peuples du Nord*, dit-il, *une famille est chargée de pere en fils du soin des Temples & du culte des Dieux.*

Dans les premiers tems les ſuprêmes Pontifes & les principaux d'entre les Prêtres ne différoient point des Magiſtrats eux-mêmes, des Princes ou des Rois. *Odin*, ou le Chef des Aſiatiques, réuniſſoit en ſa perſonne ces deux qualités; ſes compagnons l'aſſiſtoient également dans les fonctions de la ſacrificature & dans celles du Gouvernement: après ſa mort, les Rois conſerverent encore long-tems le même uſage; mais ils ſe faiſoient aider par des Prêtres, qui n'avoient pas d'autres fonctions & qui étoient ſouvent les fils aînés des plus illuſtres familles.

On les appelloit dans le Nord *Drottes*, nom qui répond au mot Gaulois *Druides*, ou *Djard* ou *Wiſende-Mons*, hommes prudens, ſages, prophétes, ou encore *Godar* ou *Gudgor*, & on nommoit leurs fonctions *Godor*. Chacun des trois grands Dieux avoit ſes Prêtres & ſes Officiers particuliers; mais tout le Sacerdoce étoit composé de douze principaux chefs des ſacrifices, comme les Mages chez les Orientaux. Outre ces Prêtres la Déeſſe *Frigga* avoit des Prêtreſſes qui étoient les filles des hommes les plus illuſtres, & quelquefois des Rois.

La vénération qu'on avoit pour elles étoit si grande, qu'elles étoient souvent appellées Gydior ou Déesses, & qu'on accouroit de tous côtés pour entendre les Oracles qu'elles rendoient : il y en avoit parmi elles qui faisoient vœu de virginité, & qui étoient chargées, comme chez les Romains, d'entretenir le feu sacré des Temples.

Les Prêtres demeuroient autour du Temple; c'étoit eux qui immoloient les victimes, & par leur inspection ils annonçoient au peuple la volonté des Dieux.

Le pouvoir & l'autorité de ces Prêtres étoient très-grands & devoient naturellement l'être: quand un homme a su persuader aux autres qu'il est l'interprête de la volonté des Dieux, il est sûr de son empire sur eux; car un pouvoir, dont on ne connoît pas les bornes, ne sauroit différer beaucoup d'un pouvoir qui n'en a point. Celui des Princes même, ne les mit pas toujours à l'abri des prétentions ambitieuses des Pontifes du Nord : l'on poussoit si loin le respect pour leurs décisions, que quand ils demandoient aux peuples le sang de leurs Rois, on n'hésitoit pas à le répandre.

Les offrandes étoient prodiguées à ces Pontifes dans toutes les calamités publiques : on recouroit même à leur ſcience dans toutes les affaires douteuſes; car le deſir de pénétrer dans l'avenir n'a pas moins produit d'uſages extravagants & cruels dans le Nord de l'Europe, que dans ſes parties Méridionales, comme la Grece & l'Italie.

Oracles & Devins.

Nous avons déja remarqué que la Religion des peuples Celtes faiſoit intervenir l'action de la Divinité dans les événements les plus indifférents, comme dans les plus conſidérables, & qu'elle ne regardoit les élémens que comme autant d'organes par où elle manifeſtoit ſes volontés & ſes réſolutions.

Cette opinion une fois admiſe, l'intérêt & la ſuperſtition en tirerent bientôt une conſéquence aſſez naturelle. En étudiant avec ſoin les phénomenes de la nature, ou pour parler dans l'eſprit de cette Religion, les actions viſibles de cette Divinité, on parvenoit à connoître ſes goûts, ſes inclinations, ſes volontés, on entroit dans une eſpece de commerce avec elle, & par-là on liſoit l'avenir dans ſes réſolutions & dans ſes deſſeins.

Les oracles, les augures, les di-

vinations, & mille pratiques de ce genre naquirent bientôt en foule de ce principe. Cela devoit arriver, puisque les passions qui gouvernent les hommes y trouvoient également leur compte : il faudroit entrer dans des détails infinis pour suivre dans toutes ses formes & dans toutes ses conséquences un systême qui s'est allié avec tant de Religions différentes ; mais nous pouvons avancer, avec quelque certitude, que ce dogme appartient proprement à la Religion des peuples Celtes; qu'il étoit une conséquence d'un de ses principes fondamentaux, & que le paganisme des Grecs & des Romains ne l'avoient que par emprunt ; aussi voyons-nous que les *Toscans*, peuples Celtes, étoient les maîtres des Romains dans la science des divinations, & tous les monumens du Nord nous peignent les anciens Scandinaves, comme extrêmement attachés aux usages de cette espéce.

Ils avoient des Oracles, comme les peuples d'Italie & de Grèce, & ces Oracles n'étoient ni moins révérés ni moins célebres ; c'étoit, à ce qu'on croyoit, ou les Dieux & les Déesses, ou plus communément les trois Parques

qui les rendoient dans les Temples qui leur étoient consacrés. Il y a apparence que les Idoles ou les Statues même des Dieux & des Déesses rendoient ces Oracles de vive voix : on se persuadoit quelquefois que ces Idoles répondoient par un geste ou un signe de tête, qui marquoit qu'elles exauçoient les prieres des supplians. On voit dans l'Histoire d'*Olaus Tryggueson*, Roi de Norvége, qu'un Seigneur, nommé *Haquin*, entre dans un Temple, & se prosterne devant un Idole, qui tenoit dans sa main un gros bracelet d'or. *Haquin* voyant que tant que l'Idole ne lui abandonneroit pas le bracelet, ce seroit un signe qu'il n'étoit pas réconcilié avec elle, & ayant fait de vains efforts pour le lui ôter, il se mit à prier de nouveau & à lui offrir des présens ; alors s'étant levé une seconde fois, l'Idole lui lâcha le bracelet, & il s'en alla satisfait. Nous ne nous arrêterons pas à détailler les autres espéces d'Oracles, il suffit au Lecteur de reconnoître ici la même crédulité & les mêmes impostures qui avoient accrédité les Oracles de la Grece & de l'Italie.

Les Oracles ne sont pas le seul effort qu'ait fait la curiosité pour pénétrer dans Magie.

l'avenir, ni le seul secours que l'imposture lui ait présenté. On avoit des Devins & des Devineresses, honorés du nom de Prophêtes, & vénérés comme s'ils l'eussent été. Les uns avoient, disoit-on, des esprits familliers qui ne les quittoient point, & qu'on consultoit sous la forme de petites Idoles; d'autres tiroient les mânes de leurs tombeaux, & forçoient les morts à leur raconter leurs destinées. De ce dernier genre étoit *Odin* lui-même, qu'on prétend avoir souvent évoqué les ames des morts, pour savoir ce qui se passoit dans les pays éloignés.

La Poésie étoit souvent employée à ces usages insensés, & les *Sculdes* ou Poëtes jouissoient d'un si grand crédit parmi les vivans, qu'on leur croyoit le pouvoir de troubler le repos des morts, & de les tirer malgré eux de leurs sombres demeures, par la force de certaines chansons qu'ils savoient composer.

La même ignorance qui faisoit regarder la Poésie comme quelque chose de surnaturel, persuadoit aussi que des lettres ou caracteres *rustiques* dont se servoit alors le petit nombre de gens qui savoient écrire, renfermoient des propriétés

propriétés mystérieuses & magiques. Quelques imposteurs persuaderent aisément à des hommes crédules, que ces lettres, disposées & combinées d'une certaine maniere, pouvoient opérer des prodiges, & en particulier servir de présages pour l'avenir. *Odin*, qui étoit l'inventeur de ces caracteres, savoit, disoit-on, ressusciter les morts par leur moyen. Il y avoit des lettres ou des *Runes* pour obtenir la victoire, pour se préserver du poison, pour soulager les femmes en travail d'enfans, pour guérir les maux du corps, pour chasser les mauvaises pensées de l'esprit, pour dissiper les chagrins, pour fléchir les rigueurs d'une maîtresse. On employoit à peu-près les mêmes caracteres dans tous ces différens cas; mais on varioit l'ordre, la combinaison des lettres; on écrivoit ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, ou de haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du soleil, &c. c'étoit en quoi consistoit principalement cet art; puérile & insensé.

Nous avons déja remarqué, que l'on n'avoit souvent d'autre but en sacrifiant les hommes, que de connoître l'avenir par l'inspection de leurs entrailles, par

l'effusion de leur sang, par le plus ou le moins de promptitude avec lequel ils tomboient au fond de l'eau. Le même motif engageoit à prêter une oreille attentive au chant des oiseaux, dont quelques Devins se vantoient de pouvoir donner l'interprétation. On voit dans *Saxon*, comme dans *Tite-Live*, des augures qui annoncent le succès d'une expédition ; des guerriers, qui sont frappés par des présages inopinés ; le destin consulté ; des jours regardés comme funestes ou favorables ; des Divinités à la suite des armées ; des pluies de sang ; des pressentiments ; des songes, que l'événement ne manque pas de justifier, les plus légeres circonstances des grandes actions, prises pour de bons ou mauvais présages. C'a été une maladie universelle de l'humanité, dont elle n'a commencé à se guérir qu'en Europe.

Incrédules. La superstition n'avoit pas aveuglé tous les anciens Scandinaves, sans exception. L'Histoire nous apprend qu'il y avoit parmi eux des hommes assez sages pour sentir la folie des opinions reçues, & assez courageux pour les condamner hautement.

Dans l'Hiſtoire d'*Olaus Trygueſon*, Roi de Norvége, un guerrier oſe dire publiquement, qu'il ſe fie bien plus à ſa force & à ſes armes, qu'à *Thor* & à *Odin*. Un autre, dans le même livre, parle ainſi à ſon ami : « Je veux bien que » tu ſaches que je ne crois ni aux Idoles » ni aux Eſprits : j'ai voyagé dans plu» ſieurs lieux ; j'ai rencontré des géans & » des hommes monſtrueux, jamais ils » ne m'ont vaincu ; ainſi juſqu'à préſent » je ne crois qu'à ma force & à mon » courage ».

On eſt en droit de ſoupçonner que ce mépris de la ſuperſtition les jettoit, la plupart du tems, dans une extrémité oppoſée ; les hommes en général prennent les extrémités oppoſées. Dans une chronique Iſlandoiſe un brave avoue, ſans détour, à un Miſſionnaire chrétien, qu'il n'a jamais connu de Religion, & que ſes forces lui ont tenu lieu de tout. D'autres refuſent par la même raiſon de ſacrifier à des Dieux, dont ils n'ont pas beſoin. *Saint Olaus*, Roi de Norvége, demandant à un guerrier qui lui offroit ſes ſervices, de quelle Religion il étoit ; le guerrier répond : *je ne ſuis ni chrétien ni* L'Athéiſme.

payen ; mes compagnons & moi nous n'avons d'autre religion que la confiance en nos forces & dans le bonheur qui nous ſuit toujours à la guerre ; il nous ſemble auſſi que c'eſt-là tout ce qu'il faut. On raconte la même choſe du Roi de Danemarck *Rolf*, ſurnommé *Krack*. Un jour qu'un de ſes compagnons propoſoit de faire un ſacrifice à *Odin*, il lui dit, qu'il ne craignoit rien de la part de ce méchant eſprit, & que jamais il ne le redouteroit.

Mais comme ce n'étoit pas toujours des Rois qui oſoient manifeſter des ſentimens auſſi hardis, les Sectateurs de la Religion dominante puniſſoient quelquefois ces incrédules. Il eſt fait mention dans la vie du Roi *Olaus Trygueſon*, d'un homme qui fut condamné à l'exil pour avoir chanté dans la place publique des vers, dont le ſens revient à ceci. » Je ne veux point outrager les Dieux ; » cependant la Déeſſe *Freya* ne m'inſpire » guere de reſpect ; il faut abſolument » qu'elle & Odin ſoient des Divini» tés chimériques ».

On voit paroître par intervalles, dans l'ancienne Scandinavie, de ces hommes, doués d'une vraie force d'eſprit, qui non

seulement fouloient aux pieds tous les objets de la crédulité & de la superstition des peuples; mais encore s'élevoient jusqu'au maître invisible de la nature. Un certain *Giost* dit à son neveu, qui est sur le point de s'embarquer pour le Groenland : *je supplie & je conjure celui qui a fait le soleil, de rendre ton entreprise heureuse.* Un célébre guerrier Norvégien, nommé *Torstein*, dit, en parlant de son pere, *il recevra une récompense de celui qui a fait le Ciel & l'Univers, quel qu'il puisse être ;* & dans une autre occasion il fait un vœu à ce même Etre qui a fait le soleil; car, ajoute-t-il, *il faut que sa puissance soit extrême pour avoir produit un tel ouvrage.* Toute sa famille étoit dans les mêmes sentimens : leur Religion étoit de croire à celui qui est l'auteur du soleil; mais de tous les traits de ce genre rien n'est plus remarquable que ce que raconte un Historien Islandois, moderne dans son supplément manuscrit, à l'Histoire de Norvége. *Harald aux beaux cheveux*, le premier Roi de toute la Norvége, dit cet Auteur, étant encore jeune, tînt un jour ce discours dans une assemblée du peuple. *Je jure & proteste saintement que*

je n'offrirai jamais aucun sacrifice à aucun de ces Dieux que le peuple adore ; mais à celui seul qui a construit ce monde & tout ce qu'on y observe. Harald vivoit dans le milieu du neuviéme siécle, tems où le Christianisme n'avoit pas encore pénétré en Norvége.

CHAPITRE VI.

Du Gouvernement & des Loix des anciens Scandinaves.

Le caractere des anciens peuples du Nord est déja connu par ce que nous avons dit de leur Religion ; mais le Lecteur va trouver dans leur Gouvernement & leurs Loix, de nouveaux traits, qui peignent au naturel le peuple dont nous donnons l'Histoire : nous n'avons cependant sur ce sujet que quelques fragmens, dispersés dans plusieurs écrivains, & qui, rassemblés, nous font à peine discerner les objets les plus importans.

Nous croyons devoir ici rapporter ce qu'en dit *Tacite* ; il nous fait connoître

en peu de mots le caractere de ces peuples.

» Dans l'élection des Rois, dit cet » Auteur, ils ont égard à la naissance, » & dans celle des Chefs, à la vertu. Les » moindres affaires sont décidées par l'a- » vis des grands; mais pour celles d'im- » portance il faut encore celui du peu- » ple. Ils ont de certains jours pour s'as- » sembler, & lorsque le Roi ou le chef » de l'assemblée a dit son avis, chacun » parle suivant son âge, sa valeur, sa no- » blesse ou son esprit; l'autorité est plus » dans la raison que dans la personne; » s'ils n'approuvent pas son avis, ils le té- » moignent par leur murmure; s'ils l'ap- » prouvent, ils font du bruit avec leurs » armes: c'est-là aussi qu'on accuse les » criminels & qu'on les punit. On élit en- » core dans ces assemblées ceux qui doi- » vent rendre la Justice dans les Bourgs » & les Villages, & chacun d'eux prend » avec soi cent personnes pour l'autorité » & pour le conseil. Il est de la grandeur » d'un Roi de se voir toujours environné » d'une brave & nombreuse jeunesse, » qui lui sert d'ornement pendant la paix, » & de garde pendant la guerre. . . . . » Quand on en vient aux mains,

» le Roi doit toujours être le premier » au combat. Ils font vœu de le suivre par-tout, & de le défendre; ils » rapportent à sa gloire leurs plus belles » actions, & c'est une infamie éternelle » de lui survivre : le Prince se bat pour » la victoire, & eux pour le Prince. » Le public & les particuliers font » divers présents au Prince, tant du » revenu de leurs terres, que de leurs » troupeaux, ce qui lui est utile & » honorable, tout ensemble; les Prin- » ces, de leur côté, donnent à ceux qui » combattent pour eux, ou quelque » cheval de bataille, ou quelque arme » sanglante & victorieuse : la table des » grands est la solde de la noblesse ».

§. I.

Election des Rois des anciens Scandivaves.

Ce que nous venons de rapporter de *Tacite*, est d'autant plus précieux, qu'il renferme, pour ainsi dire, toutes les notions principales du Gouvernement des anciens Scythes & Celtes; & il seroit difficile à trouver dans les monuments

Historiques du Nord rien d'aussi lumineux sur cette matiere ; en effet, la juste étendue du pouvoir, dont les anciens Rois de Scandinavie, les Etats & la Noblesse, jouissoient avant que le Christianisme y eut été reçu, est un objet presque entiérement ignoré ; mais ce qu'on en peut connoître, par des inductions, tirées des différens endroits de *Saxon*, & des chroniques Islandoises, n'a rien qui ne confirme le témoignage de *Tacite*.

Il paroît qu'avant l'arrivée d'*Odin*, les Danois, partagés peut-être en différentes nations, vivoient sous l'autorité limitée des Rois ou des Juges, qu'ils se choisissoient eux-mêmes ; mais que ce conquérant les ayant soumis par la force des armes, & ayant étendu au loin sa domination, le pouvoir de ses Successeurs en fut augmenté.

Le peuple conserva cependant le droit d'élire ses Rois, & se fit en mêmetems une loi de faire tomber son choix sur le plus proche parent du Roi défunt, ou sur quelqu'un de la famille Royale, qu'on croyoit issue des Dieux mêmes.

On montre encore les lieux où se faisoient ces élections. On y voit des

monumens, que leur grossiéreté & leur masse énorme ont sauvé des ravages du tems : ce sont douze rochers, rangés en cercle, & dressés sur une des extrémités. Au milieu s'éleve un autre, plus grand que les premiers, sur lequel on avoit ménagé un siége pour le Roi. Les autres pierres servoient de barrieres au peuple, & marquoient la place de ceux qui devoient procéder à l'élection. On traitoit aussi dans ces mêmes lieux des affaires les plus importantes : lorsque le Roi mouroit à la guerre, & loin de sa résidence, on formoit sur le champ une place sur le même modele, en ramassant les plus grosses pierres qu'on pouvoit trouver. Les représentans du peuple y montoient & disoient à haute voix leur avis : les soldats qui les environnoient faisoient connoître s'ils l'approuvoient ou le désapprouvoient en frappant leurs boucliers en cadence les uns contre les autres, ou en poussant divers cris. Cet usage de faire les élections des Rois en pleine campagne, a été celui de tous les Celtes ; ils ont été long-tems sans avoir de villes.

En Suéde on joignoit aux cérémonies que nous venons de rapporter un ser-

ment réciproque du Roi aux sujets, & des sujets au Roi. Un des Seigneurs ou Juges Provinceaux, aussi-tôt après le décès du Roi, convoquoit une assemblée pour l'élection, & demandoit à haute voix au peuple, s'il vouloit accepter pour Roi celui qu'il nommoit. Quand tous y avoient donné leur consentement, le nouveau Roi étoit élevé sur les épaules des Sénateurs, afin que tout le monde pût le voir & le connoître; alors ce Roi prenoit *Odin* à témoin qu'il suivroit les loix, défendroit le pays, en reculeroit les limites plutôt que de les resserrer, vengeroit la mort ou les insultes que quelqu'un de ses prédécesseurs pourroit avoir reçues des ennemis, & feroit quelqu'exploit éclatant qui le rendroit célébre lui & son peuple, par-tout le monde. Il renouvelloit encore ce serment aux obséques du Roi, qui se célébroient ordinairement avec beaucoup de pompe, & dans la tournée qu'il étoit obligé de faire dans les principales Provinces du Royaume, pour y recevoir les hommages de tous ses sujets.

La conformité que l'on trouve dans les mœurs des peuples du Nord, pen-

dant les siécles du paganisme, ne permet pas de douter que les Rois de tous les Scandinaves n'ayent été élus de la même maniere.

§. II.

Tribunaux où l'on rendoit la Justice.

ON n'est pas mieux instruit de la nature des Loix que les Scandinaves ont suivies pendant le paganisme, que de la maniere dont ils élisoient leurs Rois. Il est vraisemblable qu'ils ne les ont écrites que fort tard. La tradition, les hymnes qu'on apprenoit, & surtout la simplicité des mœurs peuvent être cause de cette négligence.

Les Scythes avoient, depuis un tems immémorial, certaines maximes ou Sentences, que d'anciens sages de leur nation prétendoient avoir reçues de la bouche de Dieu même. Ces maximes passerent de pere en fils, pendant plusieurs siécles, sans souffrir de grandes altérations, & l'on en trouve encore un fragment assez considérable dans le *Havamaal*, ou la morale d'*Odin*, qui est à la suite de l'*Edda*.

Odin, suivant les anciennes chroniques, introduisit encore à cet égard les plus grands changemens. Il établit un Tribunal suprême à *Sigtuna*, en Suéde, qui prenoit également connoissance de ce qui regardoit la Religion, la Justice, & la sûreté publique. Ce Tribunal étoit composé de douze de ses compagnons, dont on fit autant de Dieux dans la suite.

Tous les peuples du Nord paroissent avoir connu cet usage. *Saxon* rapporte, que le Roi *Regner Lodbrog* choisit douze sages vieillards pour terminer les différends qui s'élevoient, à quoi il ajoute, qu'il crut prévenir, par ce moyen, les désordres de la chicane, les injustices, & les calomnies des méchans.

Ces douze Juges s'assembloient ordinairement en plein air, ou quelquefois dans les forêts, près des autels, consacrés aux Dieux. Il est aisé de connoître encore aujourd'hui les places qui ont servi à ces usages : elles sont remarquables par un amas de grosses pierres, disposées en quarré ou en ovale, au milieu desquelles on en voit une plus grosse & plus élevée que les autres.

On peut conjecturer qu'il y avoit un

Tribunal suprême, & plusieurs Tribunaux inférieurs, formés sur le même plan; que le premier, qui étoit composé des personnes les plus distinguées de l'état, dirigeoit les cérémonies religieuses & formoit le Conseil ou, comme on l'a ensuite appellé, *le Sénat du Royaume* & que les fonctions des autres Tribunaux étoient bornées à rendre la Justice dans les Provinces. Le Roi lui-même présidoit au premier de ces Tribunaux. Un Juge Provincial étoit le chef des autres : il avoit le pouvoir de convoquer une assemblée extraordinaire lorsqu'il s'élevoit quelque dispute importante; ce qui se faisoit en envoyant une certaine marque de main en main, comme une fleche, un petit marteau, une hache de bois, & dans le tems du Christianisme une petite croix. On se servoit du même moyen lorsque quelque attaque imprévue, ou quelque révolte exigeoit qu'on s'assemblât promptement.

Les procès étoient jugés en première instance dans les cours de Justice du *Bailliage* ou de la Province, rarement on les portoit jusqu'au Tribunal où le Roi présidoit. On ignore combien de

fois dans une année, & dans quelles circonstances ce dernier corps s'assembloit.

Il paroît que son pouvoir étoit fort étendu ; mais qu'il y avoit cependant des affaires d'une si grande importance, que le Roi ni le Sénat n'osoient prendre de résolution sans avoir pressenti les dispositions du peuple, qui lui-même, ou par ses représentans, se rendoit une fois par année dans le lieu désigné par le Roi, pour en délibérer. C'est ce qu'on appella depuis les *Etats* ; mais il est bien difficile de déterminer au juste quelle fût l'étendue du pouvoir dont ils jouissoient dans ces premiers tems, & la nature des objets qu'on laissoit à leur discussion.

§. III.

Loix des anciens Scandinaves.

Nous venons d'observer, que l'on n'a rien de plus certain sur les Loix des Scandinaves, que sur leur Gouvernement ; mais les Scythes, les Celtes, & les anciens peuples du Nord, ayant en général été gouvernés par les mêmes Loix, & Frothon III, Rois des Danois,

& leur premier Législateur, en ayant rassemblé une partie, qu'il a étendue ou interprêtée ; nous allons en rapporter quelques-unes qui pouvoient servir de régles aux Scandinaves.

Saxon nous a conservé en entier les Réglemens de ce Prince ; ils sont très-anciens, & il y a lieu de croire qu'ils ont été en vigueur pendant tous les tems du Paganisme ; car il ne paroît pas qu'aucun Roi de cette période ait publié des Loix de quelque importance.

Ce code renferme deux parties ; l'une où l'on trouve des Réglemens Militaires, & l'autre des Loix Civiles. Dans les premiers, il est statué sur ce qui concerne la partie du butin. Toutes les guerres que les anciens peuples du Nord entreprenoient, se faisoient dans la vue de s'enrichir par le pillage ; au moyen de quoi la distribution des dépouilles des vaincus devoit souvent être un sujet de dispute, & ce fut pour les prévenir que *Frothon* ordonna, 1°. *Que les Officiers auroient une plus grande portion que le simple soldat : 2°. Que ce qui se trouveroit d'or parmi le butin, seroit remis au Général ou au Chef de l'expédition, c'est-à-dire, à celui devant qui on portoit l'étendart : 3°.*

Que les simples soldats auroient l'argent: 4°. *Que ceux qui se seroient signalés dans le combat, recevroient les armes des vaincus*; ce qui étoit aux yeux de ces peuples la récompense la plus honorable: 5°. Comme le peuple étoit chargé de construire des vaisseaux à ses dépens, lorsqu'on faisoit la guerre sur mer, *Frothon* ordonne, *que les vaisseaux qu'on prendra sur l'ennemi, soient donnés au peuple*. Les Réglemens qui suivent, tendent à empêcher que quelque partie du butin ne soit soustraite: 6°. *Personne ne renfermera ce qu'il possede sous la clé, & si en le laissant à découvert il s'en perd quelque chose, il lui sera rendu au double par le Trésor Royal. Celui qui cachera quelque chose dans son coffre, ou autrement, payera au Roi une livre d'or*: 7. *Celui qui épargnera un voleur sera puni comme s'il avoit volé lui-même*: 8°. *Celui qui dans le combat prendra le premier la fuite sera déclaré infâme, & ne pourra plus paroître en Justice.*

C'est une infâmie parmi les Germains, dit Tacite, d'abandonner son bouclier, & ceux qui l'ont fait, ou quelque lâcheté semblable, n'osent plus se trouver aux assemblées ni aux sacrifices, &

plusieurs qui s'étoient enfuis pendant la bataille se sont étranglés pour ne point survivre à leur honneur. Dans le Nord, celui qui avoit été insulté & appellé en duel, & qui avoit refusé le défi, ne pouvoit plus faire de serment en Justice, & son témoignage n'étoit plus admis.

Après ces Loix, qui regardent les tems de guerres, suivent celles que *Frothon* publia pour les autres circonstances, & qui sont nommées *Loix du pays*. Les voici.

1°. *Toutes les filles en général jouiront d'une entiere liberté dans le choix d'un époux, & ne pourront être contraintes à cet égard.*

Saxon avertit, qu'il s'étoit glissé de grands abus à cet égard, & qu'un jeune Seigneur, abusant de son crédit pendant l'absence de *Fronthon*, obligeoit les filles à acheter la permission de se marier, ou à prendre pour maris ceux qui lui plaisoient.

2°. *Une femme libre aura la permission d'épouser un esclave; mais alors elle perdra sa liberté.*

3°. *Celui qui aura abusé d'une fille, sera obligé de l'épouser s'il est le premier qui ait eu commerce avec elle.*

4°. *Le mari qui surprendra un homme avec sa femme, aura droit de le mutiler.*

L'usage des Suédois dans le même tems étoit bien plus févere ; il autorisoit le mari à tuer sur le champ le galant & la femme. En général l'adultere étoit regardé chez les anciens Germains & chez tous les peuples du Nord, comme un crime des plus atroces.

5°. *Celui qui aura volé, sera obligé de payer le double, & on le regardera comme perturbateur du repos public.* Chez les anciens Suédois, le vol étoit aussi regardé comme une action honteuse, & dans bien des cas digne de mort.

6°. *Celui qui aura reçu un voleur & l'aura caché chez lui, sera condamné à perdre ses biens, & à être battu en public, comme étant un voleur lui-même.*

Les anciens Grecs, aussi bien que les Scandinaves, & plusieurs peuples Celtes, suivoient les mêmes usages dans la perquisition des effets volés. Le poursuivant devoit d'abord faire connoître aux voisins, par des indices certains, ce qu'il prétendoit lui avoir été pris; ensuite il entroit dans la maison de celui qu'on soupçonnoit, avec six hommes qui servoient de

témoins ; mais tous à moitié nuds, afin qu'on ne pût les accuser d'avoir porté sous leurs habits les effets qu'on cherchoit.

7°. *Les exilés qui deviendront ennemis de leur patrie, & porteront les armes contre leur concitoyens, perdront les biens & la vie.*

8°. *Ceux qui, par obstination, refuseront d'obéïr aux ordres du Roi, seront exilés.* Il s'agit ici, comme l'explique *Saxon*, de cet avertissement ou de cette marque pour la convocation du peuple dont nous avons parlé.

9°. *Celui qui sortira des rangs pour combattre devant le front de l'armée, sera affranchi, s'il est esclave ; s'il est paysan, il sera fait noble, & s'il est né d'une famille noble, il sera fait Gouverneur de Province.* Nous croyons qu'il est à propos d'expliquer, à l'occasion de cette loi, en quoi consistoient les différens ordres de personnes dont ces anciennes nations étoient composées.

Différentes conditions.

Tacite, parlant des anciens Germains, nous apprend, qu'il y avoit parmi eux des *Ingénus*, des *Nobles*, des *Affranchis*, & des *Esclaves*. Ces quatre classes avoient aussi lieu chez les anciens peuples du Nord. Les *Ingénus* étoient ceux

qui, par leur extraction même, & indépendamment de toute faveur du Roi, étoient réputés nobles. On comprenoit parmi les seconds, outre les *Nobles*, proprement dits, tous ceux qui avoient de grandes charges à la Cour, ou dans les Provinces, comme les Sénateurs, les Gouverneurs, les propriétaires libres des terres, qui fournissoient de leur revenu de quoi subvenir aux frais de la guerre; & enfin ceux qui, sans être nobles d'extraction, obtenoient tous les priviléges & les immunités de la noblesse, à condition qu'ils seroient toujours armés & prêts pour le service du Roi. La troisieme classe étoit celle des affranchis; on y comprenoit les mercenaires, les fermiers, & toutes les especes d'artisans qui ne jouissoient d'aucune considération parmi ces peuples guerriers. La quatrieme & la derniere étoit celle des esclaves; elle devoit son origine & ses accroissemens à la rigueur du droit des gens qui étoit en usage chez tous ces anciens peuples; ils livroient les vaincus à la discrétion des vainqueurs & la clémence de ceux-ci se bornoit ordinairement à laisser la vie aux vaincus, en leur ôtant la liberté. L'esclavage de

la glebe y étoit aussi compris, & duroit plus long-tems que l'autre, qui a été aboli à mesure que le Christianisme a introduit des sentimens de modération & d'égalité.

Les Loix qui suivent celles que nous venons de rapporter plus haut, paroissent avoir été faites dans la vue de prévenir ou de terminer les procès. Les voici.

10°. *Que les différens ne se décident plus par le moyen du serment, ni des gages ou dédits. Celui qui aura obligé un autre à consentir à un pareil dédit lui payera une demi-livre d'or, ou subira une grande peine corporelle.*

11°. *On décidra par le fer des démêlés; car il est plus beau de se servir de son bras, que d'invectives dans les différends.*

12°. *Si l'un des deux champions vient à mettre, pendant le combat, le pié hors du champ qui a été tracé, il perdra sa cause, comme s'il eut été vaincu.*

13°. *Si un particulier a un procès avec un athlete ou brave, il pourra combattre tout armé; mais l'athlete n'aura qu'une massue, longue d'une coudée.*

14°. *Si un étranger tue un Danois, on fera mourir deux étrangers pour un Danois.*

Ces Loix sont, pour ainsi dire, les seules qui ayent été publiées pendant les siécles du Paganisme, ou du moins qui nous soient connues. On reconnoît dans ces dernieres le génie des peuples Scythes, qu'un caractere impatient portoit toujous à se faire justice à eux-mêmes, & qui, par une suite de la fausse idée que leur Religion leur donnoit de la Providence, ne pouvoient se persuader que le parti le plus juste ne fût pas celui à qui Dieu accordoit la victoire.

Aussi l'usage de décider des différends par le fer, que *Frothon* autorisoit, étoit-il bien plus ancien que lui; il est vraisemblable qu'il ne fit que l'étendre davantage & le substituer aux preuves par serment, dont l'effet le plus ordinaire étoit d'enrichir les parjures. Combat judiciaire.

Les *gages* ou *dédits* étoient une peine stipulée contre celui qui ne vouloit pas s'en tenir à une chose convenue; ce qui donnoit lieu à une foule de contestations. Les invectives qui se prononçoient dans ces démêlés particuliers, & les autres désordres qui en naissoient, paroissoient aussi contraires à l'honneur, qu'à la bonne police. On trouva donc

plus simple de remettre au hazard du combat le soin de les terminer.

Quand on eut une fois admis qu'une telle décision étoit la plus simple, la plus courte, & la plus facile qu'on pût employer, on en régla l'exécution de la maniere qui parut le plus sage ; de sorte que cette procédure, si étrange & si monstrueuse dans le fond, étoit presque devenue sensée & raisonnable par la forme.

Quelque déraisonnable & dangereux que soit un usage, s'il a été lié pendant long-tems avec les préjugés d'un peuple, il est très-difficile à détruire. Le combat judiciaire triompha chez les nations les plus soumises à la Religion & au Clergé, sur la raison & les Ordonnances des Papes, & de plusieurs Conciles ; & ce n'est qu'avec des peines incroyables qu'on est parvenu à l'abolir.

L'Ordéal. Une autre coutume, fondée sur les mêmes préjugés, peut-être encore plus absurde, & employée dans des occasions à peu-près semblables, c'est l'*Ordéal*, ou *les Epreuves* par lesquelles ceux qui étoient chargés de quelque accusation grave, & d'une discussion difficile, étoient admis à se justifier.

C'est

C'eſt encore un de ces uſages qui ont été communs à tous les anciens peuples du Nord. Il eſt une conſéquence de la perſuaſion où étoient ces peuples, dans les premiers tems que chaque élément étoit animé par une intelligence émanée de Dieu, & auſſi incorruptible dans ſa juſtice que lui-même.

Lorſqu'il ſe préſentoit des cas ſi obſcurs & ſi délicats, que les Juges ſe ſeroient expoſés, en décidant, à prendre l'innocent pour le coupable, ils ne croyoient pas qu'il y eût une reſſource plus ſainte & plus ſûre que d'unir l'accuſé, le plus intimement qu'il étoit poſſible, à quelque Divinité, eſpérant qu'elle déclareroit, par ſon action ſur lui, le jugement qu'elle en portoit. Ils appelloient cette épreuve *le Jugement de Dieu*.

L'*Ordéal* conſiſtoit à jetter les accuſés dans une eau profonde : s'ils enfonçoient, on ſuppoſoit que le génie qui réſide dans l'eau, leur vouloit donner une marque de protection en les attirant à lui; au lieu que s'ils ſurnageoient, c'étoit une preuve qu'il les rejettoit de ſon ſein, & qu'ils s'étoient attiré ſon indignation.

Cette épreuve étoit plus dangereuſe

qu'il ne le paroît d'abord ; car, quoi qu'il soit fort rare qu'un homme jetté dans l'eau n'aille pas sur le champ au fond, cependant, comme on le lioit avec de grosses cordes, il arrivoit souvent qu'il surnageoit malgré lui. Cette épreuve, ainsi que celle de l'eau bouillante, n'étoit que pour les personnes du peuple ; les autres manioient un fer chaud, mettoient la main dans un gantelet de fer rouge, ou marchoient sur des socs de charues ardens ; s'il restoit au bout de quelques jours des traces du feu aux mains ou aux piés, l'accusé étoit censé convaincu ; s'il n'en restoit point, on le renvoyoit.

Il y a apparence que, malgré les précautions qu'on prenoit, on employoit des préservatifs contre les effets du feu, & peut-être les mêmes dont se servent les charlatans pour amuser le peuple ; d'ailleurs les gens accoutumés à des ouvrages grossiers, à la chasse, au maniement des armes, ont une peau calleuse & épaisse que le feu ne peut endommager aisément. Les dames avoient des champions qui s'exposoient aux épreuves pour elles ; au reste les cérémonies qui accompagnoient ces épreuves, les cas

où on les ordonnoit, & les circonstances de cette espece, ont varié suivant les lieux & les tems.

C'est à ce petit nombre de traits que se réduit presque tout ce que nous pouvons savoir, avec quelque certitude, des Loix des anciens Scandinaves. Leur Jurisprudence ne commence à nous être connue que dans les tems du Christianisme; nous en développerons, autant qu'il sera possible, les progrès dans la suite de cet ouvrage. Mais avant de terminer cet article, nous allons donner au Lecteur de nouvelles lumieres sur le Gouvernement de ces peuples.

Une colonie de Norvégiens, chassés de leur pays par la tyrannie de leur Roi *Harald aux beaux cheveux*, s'établit en Islande sur la fin du neuviéme siécle. L'Histoire nous apprend, qu'ils ne tarderent pas à se choisir des Magistrats, à publier des Loix, & à donner à leur Gouvernement une forme réguliere qui pût assurer leur repos & leur indépendance.

Le génie de ces peuples, leur bon sens naturel, & leur amour pour la liberté, paroissent dans ce Gouvernement d'une maniere bien sensible. Au-

cune force extérieure ne les croise, ne les gêne : c'est une nation livrée à elle-même, qui s'établit dans un pays isolé, & comme séparé du reste du monde. Dans tous ses établissemens on ne voit que la plus pure expression de ses inclinations & de ses sentimens; ils lui sont naturels; car on n'apperçoit pas dans les récits naïfs & étendus des chroniques Islandoises, qu'aucune délibération générale, aucune irrésolution, aucune expérience des états différens, ayent précédé chez eux l'institution de cette forme politique : tout y naît & s'y arrange de soi-même.

La nature ayant elle-même partagé l'Isle en quatre Provinces, les Scandinaves suivirent cette division, & établirent dans chacune un Juge, qu'on peut nommer le *Juge Provincial.* Chaque Province se subdivisoit en trois autres, que nous appellerons *Préfectures*, lesquelles avoient aussi leur *Juge* ou *Préfet*, enfin, chaque Préfecture contenoit euviron dix Bailliages, dont les Magistrats devoient être pour chacun au nombre de cinq. La fonction de ces derniers étoit de rendre la Justice en premiere instance dans leur Bailliage, de punir les

coupables, & en particulier ceux qui étoient pauvres par leur faute, & d'avoir soin des autres; de convoquer les assemblées ordinaires & extraordinaires du Bailliage, dont tous les hommes libres, qui possédoient une certaine valeur en terres, étoient membres. C'étoit dans ces assemblées qu'on choisissoit les cinq Juges ou Baillifs qui gouvernoient le Bailliage. Ces Juges devoient être des personnes distinguées par leur sagesse & leurs mœurs: on en excluoit tous ceux qui ne possédoient pas des terres d'une certaine étendue dans l'enceinte du Bailliage, par la crainte que la pauvreté ne les exposât au mépris ou à la corruption.

Chaque citoyen, membre de la communauté, qui avoit reçu quelque injure particuliere, accusoit lui-même, dans une assemblée, celui qui l'avoit offensé. Si c'étoit une injure publique, un des Baillifs étoit chargé d'informer contre le coupable. Lorsque les causes, soit civiles, soit criminelles, étoient de quelque importance, toute l'assemblée donnoit son avis. On ne pouvoit sans son consentement recevoir un membre nouveau dans la communauté: si quelqu'un dé-

ſiroit cet avantage, il s'adreſſoit à l'aſſemblée en corps, qui examinoit les motifs de ſa demande, & le renvoyoit s'il avoit manqué à l'honneur, ou ſeulement s'il étoit trop pauvre.

La raiſon de ce dernier uſage eſt fondée, ſur ce que la communauté nourriſſoit ceux de ſes membres qui, par quelque malheur, difficile à prévenir, étoient tombés dans l'indigence ; ainſi l'aſſemblée faiſoit rebâtir la maiſon de celui qui avoit ſouffert un incendie ; elle donnoit du bétail à ceux qui avoient perdu le leur par une maladie contagieuſe, &c. Pour parvenir à cette dépenſe les Baillifs taxoient chaque citoyen ſuivant ſes facultés. Les amendes qu'on avoit coutume de payer pour ſe racheter de la plupart des crimes, groſſiſſoient encore le tréſor public ; enfin, cette aſſemblée examinoit la conduite des Baillifs, écoutoit les plaintes que l'on portoit contre eux, & les puniſſoit quand elle jugeoit qu'ils avoient abuſé de leur autorité.

La réunion des membres de dix communautés, ou du moins leurs députés, étoit ce que nous avons appellé une Préfecture. Le Chef ou le Juge d'une Préfecture

jouissoit d'une grande considération : il avoit le droit de convoquer les dix communautés de son ressort, & il étoit le Président de ces assemblées ordinaires. Il étoit en même-tems le Chef de la Religion dans sa Préfecture : c'étoit lui qui ordonnoit les sacrifices & les autres cérémonies Religieuses qui se célébroient dans le même lieu où l'on régloit les affaires publiques & civiles. On en appelloit à ces assemblées des Préfectures, des Sentences rendues par les Baillifs des Communautés. Le Préfet y recevoit le tribut que chaque citoyen étoit obligé de payer pour les frais du culte des Dieux. Il y jugeoit en qualité de Pontife ceux qui étoient accusés d'avoir profané les Temples, d'avoir parlé mal des Dieux, ou d'avoir donné quelques marques d'impiété : leurs peines consistoient ordinairement en amendes, que l'assemblée assignoit au Préfet.

Lorsqu'il se présentoit des affaires d'une grande conséquence, ou qui concernoient tout le quartier ou toute la Province, les Membres, ou seulement les Députés des trois Préfectures se réunissoient pour composer ce qu'on appelloit *les Etats du quartier* ou de la *Province.*

Ces Etats ne s'assembloient point réguliérement comme les autres, qui devoient être convoqués au moins une fois par année : l'on ne sait pas précisément quels étoient les objets de leurs délibérations. Il y a apparence qu'on y avoit récours comme à un moyen extraordinaire pour terminer les querelles qui s'élevoient entre les Communautés de différentes Préfectures, ou pour prévenir quelque danger qui menaçoit toute la Province en général.

Au-dessus de toutes ces *Assemblées* ou *Etats* des Provinces, étoient les *Etats Généraux*, (*Al-ting*), qui répondoient aux *Als-Herjer-ting* des autres nations Scandinaves. Ils s'assembloient toutes les années, & tout citoyen se faisoit un honneur & un devoir de s'y rendre. Le Président de cette auguste assemblée étoit le Juge Souverain : il possédoit cette charge à vie ; mais c'étoient les Etats qui la lui conféroient. Ses principales fonctions étoient de convoquer les *Etats Généraux*, & de veiller au maintien des Loix : il avoit le droit conjointement avec les Etats, d'examiner & de casser toutes les Sentences rendues par les Juges inférieurs ; d'annuller leurs

Ordonnances, & de les punir, si les plaintes qu'on portoit contr'eux étoient fondées. Ils pouvoient proposer de faire de nouvelles Loix, d'abroger, de changer les anciennes, &, si les Etats y consentoient, c'étoit lui qui étoit chargé de l'exécution. Quand il y eut des Loix écrites, & qu'on eut adopté la même Jurisprudence, ce fut le Juge suprême qui eut la garde du Code original & autentique, auquel tous les autres devoient être conformes. On en appelloit aussi à son Jugement & à celui de l'assemblée, des Sentences rendues par les Tribunaux inférieurs : les Baillifs ou les Préfets, dont on révisoit la Sentence, étoient obligés de juger de nouveau la même cause en présence du *Juge Souverain*, qui prononçoit ensuite sa Sentence & aux Parties & aux Juges. La crainte d'être condamné & puni devant une si nombreuse assemblée étoit, suivant la remarque *d'Arngrimus*, un grand frein pour tous ces Juges subalternes, & servoit à retenir chaque Magistrat dans les bornes de son devoir.

Ordinairement les séances des *Etats Généraux* duroient seize jours, & ces assemblées commençoient & finissoient

par des sacrifices : c'étoit pendant ce tems que le Juge Souverain exerçoit principalement son autorité. Il ne paroît pas que hors des Etats Généraux ses fonctions ayent été considérables ; mais en tout tems il étoit traité avec beaucoup d'honneur & de respect ; on le considéroit comme l'oracle des Loix, & le protecteur du peuple.

ARTICLE VII.

Passion des Scandinaves pour la guerre.

§. I.

L'ÉDUCATION, les Loix, les préjugés, la morale, la Religion, tout concouroit à faire naître dans le cœur des Scandinaves une passion violente pour la guerre : elle étoit pour eux la source de l'honneur, des richesses, du salut, & enfin leur unique objet.

Leur éducation.

Dès leur plus tendre jeunesse on s'appliquoit à en faire des soldats ; on endurcissoit leur corps, on les accoutumoit

au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la course, à la chasse, à traverser les plus grands fleuves à la nage; on les formoit au maniement des armes. Les jeux de l'enfance, & de la premiere jeunesse étoient dirigés vers ce but; les dangers étoient toujours mêlés aux amusemens: les plaisirs de cette jeunesse consistoient à faire des sauts périlleux, à grimper sur des rochers escarpés, à combattre nud avec des armes offensives, à lutter sans ménagement; aussi n'étoit-il pas rare de voir à l'âge de quinze à vingt ans des hommes robustes & capables de se faire redouter dans un combat.

C'est environ à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée & une lance: cette cérémonie se faisoit dans quelque assemblée publique. Un des principaux de l'assemblée, ou bien le pere, ou à son défaut le plus proche parent, armoit le jeune homme publiquement; « c'étoit » là, dit Tacite, sa robe virile, son en» trée dans les dignités: auparavant il » faisoit partie de sa maison; alors il » devenoit membre de l'Etat ». Il falloit après cela, du moins dans les plus anciens tems, qu'il pourvût par lui-même à

sa subsistance, en vivant de la chasse, ou en allant en course sur l'ennemi.

On prenoit un soin particulier d'empêcher ces jeunes soldats de se livrer trop tôt au commerce des femmes, jusqu'à ce que leurs membres eussent acquis toute la vigueur dont ils étoient susceptibles : on ne pouvoit même se flatter de plaire au sexe, qu'à proportion du courage & de l'adresse qu'on montroit à la guerre & dans ses exercices ; aussi voit-on dans une ancienne chanson, conservée par *Wormius*, qu'un Roi de Norvége est bien étonné de ce que, sachant faire huit exercices différents, une fille de Russie ose le mépriser.

Nous aurons dans la suite occasion de citer de nouveaux exemples de la façon de penser des femmes sur cette matiere. On peut cependant juger sur cela seul, qu'elles n'étoient pas d'un caractere à amolir leurs enfans par des soins empressés & délicats ; d'ailleurs ces enfants naissoient ordinairement dans les camps & au milieu des armées : leurs yeux ne voyoient en s'ouvrant pour la premiere fois, que des spectacles militaires, des armes, du sang répandu, des combats, & en sortant de l'enfance leur

ame se trouvoit déja toute disposée à embrasser les préjugés cruels dont leur peres étoient imbus.

Presque toutes les Loix avoient pour objet les vertus militaires, & ne concernoient d'autres crimes que la lâcheté: elles ordonnoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les premiers la fuite dans un combat. On vient de voir que *Frothon* les excluoit de la société, & les déclaroit infâmes. Quelquefois chez les Germains on alloit, dit Tacite, jusqu'à étouffer les lâches dans un bourbier, après quoi on les couvroit de clayes, pour montrer, ajoute l'Auteur, que la punition des crimes doit être éclatante; mais qu'il y a des lâchetés & des infamies qui doivent être ensevelies dans un silence éternel.

Les distinctions les plus flatteuses étoient pour ceux qui avoient fait quelqu'action d'éclat, & les Loix mêmes régloient leur rang sur les différents degrés de courage; de-là s'étoit formé ce préjugé si profondémemt enraciné chez ces peuples, qu'il n'y avoit pas d'autres voies pour acquérir de la gloire que la profession des armes, & une valeur extrême; préjugé toujours funeste,

mais qui devoit avoir une force étonnante pour surprendre les esprits, dans un tems où le luxe étoit inconnu, où l'ambition & ce desir si naturel & si actif chez les hommes, d'attirer sur soi l'attention de ses égaux, n'avoit qu'un seul objet.

L'amour de la patrie s'unissoit encore à ce principe pour en augmenter la force; car tous les Scandinaves n'avoient guere d'autres domaines & d'autre trésor que le bruit de leurs exploits & la terreur de leurs voisins. Toutes les Nations Celtes se faisoient un honneur de laisser autour d'elles une grande étendue du pays deserte & inculte, qui étoit à la fois pour elles un rempart & une marque glorieuse de la crainte qu'elles inspiroient aux autres peuples.

Idée qu'ils se faisoient de la Justice.

Les régles de Justice avoient été pliées à ces préjugés, bien *loin d'y mettre* un frein nécessaire. Les Celtes en général en avoient une notion toute opposée à la théorie de nos jours. Ils étoient convaincus que la guerre étoit réellement un acte de Justice, & la force, un titre incontestable sur les foibles, une marque visible que Dieu avoit voulu les leur soumettre: ils ne doutoient pas que l'intention de cette Divinité n'eût été

d'établir cette dépendance, aussi bien parmi les hommes que parmi les animaux, & partant du principe de l'inégalité des hommes, ils en inféroient, que les foibles n'avoient point de droit sur ce qu'ils ne pouvoient défendre, par cela même qu'ils étoient hors d'état de le défendre. Ces peuples regardoient le combat judiciaire comme *un Jugement de Dieu* : ils donnoient ce nom à toutes sortes de combats & de batailles, & regardoient la victoire en général comme le signe le moins équivoque, par où la Providence peut faire connoître celui qui est le plus fort, & par-là même le plus digne de commander.

Enfin la Religion, en attachant à la profession des armes le salut & la félicité éternelle, avoit donné le dernier degré d'activité à l'ardeur qui portoit ces peuples à faire la guerre : il n'y avoit plus pour eux ni fatigues, ni dangers, ni tourments capables de modérer une passion si bien autorisée, & dont les plus étranges excès devoient être couronnés par une si grande récompense.

Une passion si forte, si générale, si aveugle, a fait déifier les instrumens qui étoient propres à la satisfaire. Dès

les plus anciens tems on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes se servoient ordinairement d'une épée, comme le symbole le plus propre à représenter le Dieu suprême : c'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit destiné aux prieres & aux sacrifices ; & quand on se fut relâché de la premiere rigueur, au point de construire des Temples & d'y placer des Idoles, on conserva encore quelque trace de l'ancien usage, en mettant une épée dans la main des Statues qui représentoient *Odin*.

Le respect qu'on avoit pour les armes faisoit aussi qu'on juroit par ces instrumens, si chers & si utiles, comme partout ce qu'on connoissoit de plus saint. Les anciens Turcs juroient par leur cimeterre, & un Scandinave voulant s'assurer de la bonne-foi de quelqu'un, exigeoit qu'il lui jurât auparavant par l'épaule d'un cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce serment étoit en usage aux approches de quelque grande bataille ; on s'engageoit par-là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très-supérieur en nombre.

De la même source sont aussi venus les duels ou les combats entre particuliers, si fréquents chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes les coutumes barbares que leurs descendans ont le plus fidellement conservée. Dans tout le Nord on appelloit un homme en duel, en lui donnant publiquement le nom de *Niting* ou de lâche ; car on étoit bien persuadé que celui qui recevoit une injure si flétrissante, ne manqueroit pas d'avoir recours à l'unique voie que le préjugé offroit à la vengeance. Chez les Scandinaves les funestes suites de cette sensibilité à ce qu'on appelle *honneur*, s'étendoient souvent des simples particuliers aux Nations entieres, & les peuples, aveugles sur leurs véritables intérêts, se faisoient des guerres longues & cruelles, par des motifs qui souvent ne devoient pas armer un homme contre un autre.

Duels.

Après avoir fait tant d'efforts pour acquérir de la gloire, il étoit bien naturel de penser à la perpétuer. Les anciens Scandinaves employoient dans cette vue divers moyens, assortis à la grossiéreté de ces tems. Le plus commun consistoit à mettre le corps des héros dans des

Moyens qu'on employoit pour perpétuer sa gloire.

collines, faites artificiellement au milieu de quelque plaine, & de donner à ces collines, & quelquefois aux plaines mêmes, le nom de celui qui y étoit enterré. Ce monument informe, en excitant l'émulation de tous les habitans d'alentour, servoit aussi de piéce justificative à leurs traditions, & l'on trouve encore en différents endroits des collines funéraires qui portent le nom de quelque brave ou de quelque Roi de ces tems.

On choisissoit encore une place publique, un grand chemin, une fontaine, & en général un endroit fréquenté pour y élever ces tombeaux. On les ornoit souvent d'une ou de plusieurs pierres & d'épitaphes; mais lorsqu'il s'agissoit d'immortaliser quelque Roi ou quelque grand Capitaine, on avoit recours à l'art des Poëtes. On les chargeoit de composer des odes qui continssent le récit de leurs belles actions, & quelquefois celui de leur vie entiére. Ces chansons se répandoient de bouche en bouche; il n'y avoit aucune solemnité où elles ne fussent chantées avec pompe.

Les louanges que ces Poëtes donnoient

à la valeur, à l'enthousiasme guerrier répandu dans leurs vers, le soin qu'on prenoit de les faire apprendre à tout le monde, dès l'enfance; tous ces effets naturels de l'esprit de ces peuples servoient à le fortifier dans ses opinions; enfin les objets qu'on avoit ordinairement sous les yeux, les rochers épars dans les campagnes, les boucliers dont on se servoit à la guerre, les murs des maisons, les tapisseries, tout retraçoit les actions d'éclat des guerriers intrépides, au moyen des caracteres runiques, des hiéroglyphes & des symboles dont on les couvroit.

Des peuples qui nourrissoient en tout tems de pareilles dispositions pour la guerre, ne devoient pas manquer d'occasions de la faire; aussi il y en avoit de continuelles chez les anciens Scandinaves, & c'est aux relations de ces guerres que se borneroit uniquement leur Histoire, s'ils avoient pris le soin de nous en transmettre tous les détails: le peu qui nous en reste est cependant suffisant pour satisfaire la curiosité de ceux qui admirent les prodiges de valeur & d'intrépidité, & qui s'étonnent de ce que des hommes ont pu être si prodigues

d'une vie qu'ils ne savoient pas rendre agréable.

Dans les plus anciens tems les Nations de la Germanie & du Nord étoient dans l'usage de tenir au printems une assemblée générale, où tout homme libre se rendoit armé de pié en cap, & prêt à entrer en campagne; là on délibéroit de quel côté on porteroit la guerre; on examinoit les sujets de plaintes qu'avoient donnés les Nations voisines: on examinoit encore leur puissance, leurs richesses, & la maniere d'en triompher.

Quand on avoit résolu la guerre & formé le plan de la campagne, on se mettoit incontinent en marche: chacun se chargeoit d'une certaine quantité de provisions, & presque tout ce qu'il y avoit d'hommes faits venoit se joindre à cette armée tumultuairement assemblée.

Population du Nord dans les anciens tems.

Il ne faut pas s'étonner après cela s'il est sorti du Nord des essains de soldats, aussi redoutables par leur nombre que par leur valeur, & l'on ne doit pas en conclure que la Scandinavie a été autrefois plus peuplée que de nos jours; en effet, pour juger avec quelque sûreté

dans une question de ce genre, il faut principalement considérer l'état intérieur, les mœurs, & la police d'une nation.

On sait que chez les Scandinaves l'Agriculture étoit fort négligée, que la plupart étoient réduits à vivre du revenu de leurs troupeaux, dont les soins occupoient bien moins de personnes que la culture des terres; qu'il n'y avoit point de villes, ou du moins qu'il n'y en eut que fort tard, même de très-petites; que les dissensions civiles & domestiques, les duels & les guerres, tendoient continuellement à la destruction de l'espéce & qu'enfin les Arts, les Manufactures & le Commerce étant inconnus, les moyens de subsistance devoient y être nécessairement très-bornés.

Quand à ce que l'on raconte des multitudes incroyables d'hommes sortis du Nord, on doit considérer aussi que de tous tems les peuples & les Historiens ont été portés à exagérer sur cette matiere; les uns, pour relever la puissance de la nation qui pouvoit avoir de telles armées sur pié; d'autres, pour sauver la gloire de celle qui étoit vaincue, ou quelquefois seulement, sans autre

motif qu'un amour aveugle du merveilleux.

Il eſt cependant probable, que diverſes circonſtances, de ces fameuſes expéditions des Scandinaves, ont contribué à faire donner à leur pays ce nom de *pépiniere des hommes*; en effet, lorſque ces émigrations ſe faiſoient par mer, la promptitude avec laquelle ils pouvoient porter leur ravage d'un côté à un autre, a pu aiſément multiplier leurs armées aux yeux des peuples qu'ils attaquoient, & qui entendoient parler en même-tems de pluſieurs irruptions différentes. S'ils ſortoient au contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés, ſur leur route, des peuples également avides de gloire & de pillage, qui ſe joignoient à eux, & paſſoient dans la ſuite pour être venus de la même origine que le premier eſſain qui s'étoit mis en mouvement. Il faut remarquer que ces émigrations ne ſe ſont faites que de diſtance en diſtance, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuiſée, elle reſtoit vraiſemblablement dans l'inaction juſqu'à ce qu'elle eut réparé la perte de ſes habitans.

La vaſte étendue de la Scandinavie

étant alors partagée en plusieurs peuples peu connus, & seulement désignés en général par les noms de Goths & de Normands, on ne pouvoit savoir au juste de quelle contrée chaque troupe étoit originaire, & moins encore à quel degré de population étoit réduite chacune de ces contrées après avoir perdu une si grande quantité de ses habitans; mais il y a lieu de croire que les Nations entiéres prenoient part le plus souvent à ces sanglantes entreprises: les femmes, les enfans marchoient quelquefois à la suite des armées; quand un peuple, par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit résolu de transporter ailleurs sa demeure. Tous étant soldats chez les anciens Scandinaves, on peut conclure qu'ils ont pu remplir toute l'Europe du bruit de leurs armes, & en ravager long-tems diverses parties, puisque la quantité des habitans étoit beaucoup moindre que de nos jours.

Maniere dont les Scandinaves faisoient la guerre.

Quand l'armée étoit en marche, tout le monde, soit Généraux, soit simples soldats, aspiroit également à terminer la campagne par quelque action prompte & décisive. Leur multitude,

leur pauvreté, le défaut de vivres, & des autres précautions qu'on obſerve aujourd'hui, ne permettoient pas à une armée d'attendre long-tems dans le repos les occaſions favorables de combattre. Le butin faiſoit ſouvent ſa plus grande reſſource ; il étoit même ſon principal motif ; d'ailleurs le caractere des Celtes ne ſe ſeroit pas accommodé des délais, ni d'une diſcipline ſévere, ſans laquelle toute la ſcience Militaire eſt inutile. Impétueux & ardens, ils ne ſe battoient avec courage, qu'autant que la premiere chaleur de la paſſion duroit, & qu'ils étoient ſoutenus par l'eſpérance d'un prompt ſuccès.

Les Rois du Nord, ainſi que ceux des autres parties de l'Europe, n'avoient point alors de troupes réglées & tenues conſtamment ſous le drapeau, ſi ce n'eſt un petit nombre de cavaliers armés qui leur ſervoient de gardes. Quand ils vouloient lever une armée, ils convoquoient, comme nous venons de le dire, une aſſemblée générale des hommes libres de la Nation, où l'on levoit des ſoldats, & on marquoit le nombre d'hommes que chaque métairie, village ou bourg devoit fournir ; mais il y a lieu de

de croire que ces ſoldats ne recevoient aucune paye fixe, & que chacun retournoit chez ſoi auſſi-tôt que l'expédition étoit finie, & le butin partagé.

Les plus braves ne pouvant attendre dans l'inaction que leur pays leur offrît de nouvelles occaſions de s'enrichir, & de ſe ſignaler, entroient au ſervice des Nations qui étoient en guerre : c'étoit une coutume générale dans toute la Celtique, & dont les anciennes Hiſtoires nous offrent une infinité d'exemples.

Il eſt bien difficile de dire quelque choſe de plus particulier ſur la Tactique de ces Nations anciennes. Si l'on doit juger des Scandinaves par ce que l'on raconte de divers autres peuples Celtes, nous verrons des furieux qui n'écoutoient dans les combats que l'inſtinct d'une colere aveugle & brutale, ſans prendre conſeil ni du tems, ni des lieux, ni des circonſtances. A la vue de l'ennemi, ils s'élançoient ſur lui avec la rapidité d'une éclair : leur impétuoſité étoit une ivreſſe qui les faiſoit marcher aux coups avec la plus grande joie ; mais ils y alloient ſans aucun ordre, ſouvent même ſans conſidérer ſi l'ennemi pouvoit être forcé dans

son poste. Leurs forces étant souvent épuisées après la premiere attaque, il suffisoit de résister au premier choc pour les vaincre. On apperçoit dans les relations des batailles que les anciennes chroniques nous ont conservées, que l'autorité du Général étoit grande, & que ses ordres étoient très-respectés, & on doit supposer que lorsque d'habiles Généraux ont commandé des armées de Scandinaves, ils ont bien su y maintenir la subordination; il paroît qu'ils étoient dans l'usage de disposer l'armée en forme de triangle ou de pyramide, dont l'extrémité étoit tournée contre le centre de l'armée ennemie. L'Infanterie seule entroit dans la composition de ce corps: la Cavalerie en général étoit sur un pié très-foible dans le Nord; on avoit seulement quelques soldats qui servoient à pié & à cheval, comme les dragons d'aujourd'hui; on les plaçoit aux flancs de l'armée. Quand on en venoit aux mains, on poussoit de grands cris, on entre-choquoit ses armes; on invoquoit à grand bruit le nom d'*Odin*; quelquefois on chantoit des hymnes en son honneur: on faisoit un retranchement autour du camp avec les bagages; les

femmes & les enfans y restoient pendant la bataille. Les vaincus y cherchoient vainement un refuge dans leur déroute; car le plus souvent leurs femmes ne les y attendoient que pour les tailler en piéces: quand elles ne pouvoient les engager à retourner au combat, elles s'ensevelissoient avec leurs enfans dans la commune défaite, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

Telles étoient les funestes suites de cette inhumanité avec laquelle ces peuples se faisoient la guerre. Les fers & les supplices qu'on destinoit aux vaincus, privoient les vainqueurs de leurs victimes: ils ternissoient leur gloire, en détruisant sans nécessité des ennemis qui n'étoient plus à craindre pour eux.

Leurs armes offensives les plus ordinaires étoient l'*épée*, *la hache d'armes*, *l'arc* & *les fleches*. L'épée étoit courte, le plus souvent recourbée, & pendoit à un ceinturon qui passoit sur l'épaule droite: ils avoient aussi d'autres épées, qui étoient longues & qui portoient un nom différent. Les braves avoient un soin particulier de se procurer des épées bien tranchantes, de les orner de divers

Leurs armes offensives.

caracteres mystérieux, de leur donner des noms qui inspirassent de l'effroi. La hache d'armes étoit à deux tranchants; celle qui avoit un long manché s'appelloit *hallebarde*, & étoit particuliérement affectée aux *Trabants*; c'est-à-dire, à ceux qui faisoient la garde des châteaux des Rois. Les Scandinaves passoient pour être fort habiles à tirer de l'arc; ils faisoient un grand usage de cet arme; mais outre ces armes quelques guerriers se servoient encore de celles qu'ils jugeoient les plus propres à seconder leur valeur, comme javelots, frondes, massues garnies de pointes, lances & poignards.

Leurs armes défensives. Le bouclier.

Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs armes défensives. Le bouclier étoit la principale: on en distinguoit de deux sortes; le grand bouclier qui *se posoit* à terre, couvroit tout le corps, & un plus petit avec lequel on paroit les coups d'épée. Les plus communs étoient de bois, d'écorce ou de cuir. Ceux des guerriers de distinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés, & souvent dorés, quelquefois même revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Leur forme, leur grandeur varioient beaucoup dans les

divers pays. Ceux des Scandinaves étoient ordinairement un ovale, allongé jusqu'à la hauteur du soldat, afin qu'un homme pût y être en sûreté contre les traits, les fléches, & les pierres qu'on faisoit voler de toutes parts dans un combat. On s'en servoit aussi communément pour porter les morts en terre, pour épouvanter l'ennemi en frappant dessus, pour former au besoin des especes de couverts & de tentes quand on campoit en rase campagne, & que le tems étoit mauvais. Dans les batailles navales ils n'étoient pas d'une moindre utilité ; car si la crainte de tomber entre les mains des ennemis obligeoit quelqu'un à se jetter dans la mer, il pouvoit aisément se sauver à la nage sur son bouclier ; enfin, on se faisoit quelquefois un rempart de boucliers en les serrant les uns contre les autres en forme de cercle, & à la fin de la campagne, de retour chez eux, ils les suspendoient aux murs de leur maison comme le plus bel ornement dont on pût la décorer.

Tous ces usages auxquels on faisoit servir le bouclier, augmenterent encore le respect des Scandinaves pour cette sorte d'arme : c'étoit le plus noble en-

ploi du loiſir des héros, que de leur donner un poli qui les rendît éclatans, & d'y repréſenter quelque trait de bravoure, ou d'y former quelque figure qui eut du rapport à leurs inclinations, à leurs exploits, & ſervît à les faire reconnoître, lorſqu'étant armés de toutes piéces leur caſque leur couvroit le viſage

Il eſt à propos de remarquer ici que les Scythes & les Celtes n'ont connu l'uſage des vêtemens qu'aſſez tard. Dans les commencements ils alloient tout nuds; ils ſe peignoient le corps de diverſes figures, ou ſe le gravoient au moyen d'une infinité de petits points, qu'on imprimoit avec un fer pointu : ces marques ſervoient à diſtinguer les conditions & les familles : on n'en voyoit aucune ſur les eſclaves. Les perſonnes libres, mais d'une baſſe condition, n'en avoient que de petites : celles des nobles étoient grandes, elles leur couvroient preſque tout le corps. Il y a lieu de croire que chaque famille avoit adopté ſon ſymbole particulier, & que quand on ſe fut inſenſiblement mis dans le goût de ſe vêtir, ne pouvant plus ſe diſtinguer par des marques imprimées ſur

le corps, on les transporta sur les boucliers.

Tout le monde ne pouvoit pas porter des boucliers peints ou gravés. Quand un jeune homme étoit pour la premiere fois enrôlé, on lui donnoit un bouclier tout blanc & tout uni, qu'on nommoit *écu d'attente*. Il le portoit jusqu'à ce que, par quelque action d'éclat, il eût obtenu la permission d'y faire graver les marques glorieuses de sa bravoure. C'est par cette raison qu'il n'y avoit que des Princes ou des hommes, distingués par leurs services, qui osassent porter des boucliers ornés de quelque symbole; le commun des soldats ne pouvant guere obtenir, sur-tout dans la suite des tems, une distinction, dont les grands étoient si jaloux.

Dans l'expédition des Cimbres, la plus grande partie de l'armée n'avoit, selon *Plutarque*, que des boucliers blancs. Dans la suite, mais long-tems après, ces symboles, que les guerriers illustres avoient adoptés, passant des peres aux fils, produisirent dans le Nord, comme dans le reste de l'Europe, les *armes* ou *armoiries* héréditaires.

Le *casque* a aussi été connu des Scan- Le casque &c.

dinaves depuis les tems les plus reculés. Les simples soldats en portoient souvent de cuir ; ceux des Officiers étoient de fer, & suivant leur rang & leurs facultés, de cuivre doré. La *cotte d'arme*, la *cuirasse*, les *cuissards*, & les autres parties moins essentielles de l'armure, n'étoient que pour ceux qui avoient le moyen de s'en procurer.

Attaque & défense des places.

L'art de fortifier & d'attaquer les places étoit presque inconnu chez ces peuples. Leurs forteresses n'étoient que des châteaux, situés sur des sommets de rochers, & munis de lourdes murailles qui en défendoient les approches. On appelloit ces murailles d'un nom qui signifie *dragons* ou *serpens*, & on y enfermoit les femmes & les filles de distinction, pour les mettre en sûreté dans un tems où une infinité de braves, dispersés de tous côtés, cherchoient des avantures glorieuses.

C'est cette coutume qui a donné lieu aux anciens Romanciers d'imaginer tant de Fables, où l'on voit des Princesses d'une grande beauté, gardées par des dragons furieux, & de jeunes Héros, qui ne parviennent à les délivrer qu'après avoir terrassé ces gardes redoutables.

On ne s'emparoit ordinairement de ces forts que par quelque surprise, ou après les avoir tenus long-tems bloqués. Quand ils étoient d'une grande importance, on élevoit des terrasses du côté le plus bas du fort, dans lequel on lançoit, par ce moyen, des fléches, des pierres, de l'eau bouillante, & de la poix fondue : les assiégés, de leur côté, en faisoient autant. Il y a lieu de croire que dans le Nord on a aussi connu autrefois l'usage des Catapultes ou des Balistes ; mais il est vraisemblable qu'elles étoient rares & d'une construction fort simples.

§. II.

Expéditions Maritimes des anciens Norvégiens.

QUELQUES redoutables que les anciens Norvégiens ayent été à leurs voisins, & aux peuples mêmes les plus éloignés, c'est par leurs expéditions maritimes qu'ils ont le plus effrayé & ravagé l'Europe. On ne peut lire l'Histoire des huitiéme & neuviéme siécles, sans y voir par-tout avec surprise les mers cou-

vertes de leurs vaisseaux, &, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les côtes des pays, aujourd'hui les plus puissans, en proie à leurs déprédations & à leurs violences.

Pendant deux cens ans ils dévasterent presque continuellement l'Angleterre, & la soumirent même plusieurs fois. Ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande, sur les côtes de la Livonie, de Courlande & de Pomé-ranie. Ils pillerent les villes les plus riches des Pays-Bas & de la Frise : ils désolerent long-tems les côtes de France & de-là inondant ses Provinces du Nord : ils ruinerent les Etats de Charles le Chauve, obligerent ses Successeurs à se racheter du pillage par des sommes immenses ; formerent deux fois le siége de Paris, & finirent par se faire céder une des plus belles Provinces du Royaume. Ils porterent souvent leurs armes jusqu'en Espagne, & pénétrant même dans la Méditerranée, ils se firent craindre quelquefois en Italie & en Grece ; enfin, il ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de ravages & d'effroi.

Leurs pirateries.

Un peuple, qui ne connoît de profession, de justice, de salut, & de

moyen de subsister, que la guerre, ne peut manquer de s'adonner à la piraterie, s'il habite un pays coupé de mers, de lacs & de forêts. Les premiers Grecs n'étoient pas moins pirates que brigands, & les premiers âges de leur histoire nous les représentent comme des pirates de profession. Les Scandinaves ne commencerent à le devenir que sur la fin de cette premiere période des tems du paganisme ; c'est-à-dire, deux ou trois siécles avant que d'embrasser la foi chrétienne.

Dans les tems qui précéderent la naissance de J. C. & dans les cinq ou six premiers siécles qui la suivirent, toutes les côtes du Nord & de l'Allemagne n'avoient pas vraisemblablement de grandes amorces à offrir à l'avidité. Les peuples qui les habitoient, pauvres & aguerris, autant que ceux qui les eussent attaqués, auroient repoussé la force par la force. La Bretagne & les Gaules qui commençoient à fleurir sous la domination des Romains, eussent pu à la vérité les attirer ; mais ces pays étoient trop éloignés & trop bien défendus, pour que leur dévastation pût être le coup d'essai des Scandinaves. Il falloit commencer

par armer quelques vaiſſeaux pour ravager les Etats de ſes ennemis les plus voiſins, & s'emparer du petit nombre de navires Marchands qui parcouroient la Baltique. Enrichis inſenſiblement, & engagés, de priſes en priſes, dans les plus grandes expéditions, ils ne furent qu'aſſez tard en état de ſe rendre redoutables aux Nations éloignées : les Anglois, les François, les Flamands, qui poſſédoient déja dans ce tems d'aſſez grandes richeſſes pour tenter des Corſaires, & qui vivoient ſous un gouvernement trop vicieux pour les réprimer, éprouverent les triſtes effets de leur avidité.

Le ſuccès répandit dans toute la Nation le goût des expéditions de ce genre, & dès le commencement du neuviéme ſiécle on vit bien-tôt ſe multiplier ces avanturiers, qui, par un étrange aſſociation d'idées, en commettant, ſans aucun prétexte, les violences les plus horribles, croyoient ſe couvrir d'une gloire auſſi juſte que durable. Du tems de Charlemagne ils s'étoient déja répandus dans les mers voiſines ; mais ce Prince ayant eu la précaution de tenir des vaiſſeaux de guerre aux embouchures de tous les grands fleuves de ſon

Empire, & de faire garder ses côtes, ils furent obligés de se contenir dans les bornes qu'il leur prescrivoit. Sous ses foibles successeurs ils trouverent bientôt les mêmes facilités à courir les mers qu'ils avoient eues avant lui, & à mesure que les divisions de ces Princes affoiblissoient leurs peuples, les Scandinaves, enrichis & encouragés, équippoient toujours promptement de plus nombreuses flottes. La mauvaise administration des Rois Saxons d'Angleterre produisit le même effet dans cette Isle, aujourd'hui si redoutable par sa marine.

Les uns & les autres eurent la dangereuse imprudence d'acheter la paix de ces Pirates, ce qui non-seulement est en général donner des armes à ses ennemis, mais avoit encore alors cet inconvénient particulier, que les Chefs de ces armées navales n'ayant aucune autorité les uns sur les autres, ne se croyoient liés que par les engagemens que chacun en particulier avoit pris; de sorte qu'à peine avoit-on éloigné une bande à force d'argent, qu'il en survenoit une autre toute prête à renouveller l'attaque avec la même fureur, si elle n'étoit pas appaisée par le même moyen. Il faut re-

marquer, pour comprendre l'étrange facilité avec laquelle les Scandinaves pillerent si long-tems & vainquirent tant de fois les Anglois & les François, que leur cruauté, qui n'épargnoit rien, & qui a donné lieu à ces douloureuses lamentations, *à furore Normannorum, libera nos Domine*, avoit imprimé dans l'esprit des peuples une si grande terreur, qu'ils étoient à demi-vaincus à la seule vue de ces Pirates; d'ailleurs il n'y avoit rien à gagner avec de tels ennemis, qui ne faisoient point la guerre comme des troupes réglées, avec un dessein fixe & suivi, mais des irruptions subites en cent endroits à la fois.

Causes de la puissance des anciens Scandinaves sur mer.

En considérant l'état intérieur de la Scandinavie pendant ces siécles, où ses habitans se sont si malheureusement illustrés, on trouvera bientôt les causes de cette étonnante puissance dont ils jouissoient au dehors. Nous avons déja remarqué qu'ils négligeoient l'Agriculture qui, entr'autres bons effets, produit celui de faire perdre aux peuples naissans, le goût d'une vie errante, & leur ouvre les yeux sur la nécessité de la justice & sur les douceurs de la paix, sans lesquelles il est inutile de labourer & de

femer. Les troupeaux étoient presque leur unique revenu ; ils n'étoient obligés ni à séjourner constamment dans les mêmes lieux, ni attendre le tems des récoltes ; conséquemment il leur étoit aisé de lever au moindre signal de nombreuses armées, dès qu'ils pouvoient espérer des dépouilles assez considérables pour les entretenir. La plupart, accoutumés à la mer dès leur enfance, dans un pays que l'eau environne & traverse en tant d'endroits, ne redoutoient pas les dangers qu'on y court, ou plutôt ils ne connoissoient les dangers d'aucune espece; d'ailleurs cet avantage particulier à la navigation d'ouvrir un champ immense aux conquêtes & de fournir à un peuple les moyens de porter librement en tous lieux la terreur & les armes, flattant la passion favorite des Scandinaves, les engageoit à faire les plus grands efforts pour s'y rendre habiles.

Loin que la profession de Pirate eut rien de flétrissant parmi eux, ils la regardoient comme la carriere de l'honneur & le chemin de la fortune : il étoit alors établi que ce mot d'honneur, qu'on a déja fait signifier tant de choses, ne seroit que le mépris des dangers : delà vient que dans les anciennes chroni-

ques plus d'un brave se glorifie d'être un des plus célébres Corsaires du Nord, & que souvent les fils des Grands Seigneurs & des Rois faisoient quelques courses sur mer, dès leur jeunesse, pour s'illustrer, & se rendre dignes de commander un jour à leurs compatriotes; c'est ce que l'on vit très-fréquemment après que *Haralde aux beaux cheveux* se fût emparé de toute la Norvége, jusqu'alors partagée en plusieurs Souverainetés. Quantité de Princes, de Ducs, ou de Comtes, se voyant ainsi chassés de leurs possessions, se réfugiérent en *Islande*, dans les *Orcades*, les Isles de *Foro* & de *Schetland*, couvrirent la Baltique de leurs vaisseaux, & infesterent long-tems toutes les côtes de la Scandinavie, sur lesquelles il n'y eut pendant plusieurs siécles aucune sûreté pour les Voyageurs.

Adam de Brême qui parcourut le Danemarck, long-tems après que le Christianisme y eut été reçu, parle des ravages qu'ils y causoient; en effet, ils n'étoient pas moins redoutables au Nord qu'à la France ou à l'Angleterre: on étoit obligé de veiller sur les côtes de Danemarck, de Suéde & de Norvége. Leur nombre

s'accrut même si fort, que dans quelques occasions, & sur-tout sous le Roi *Regner Lodbrog*, il y eût peut-être plus de Scandinaves sur mer que sur terre.

Quand un Prince étoit parvenu à l'âge de dix-huit ans, il demandoit ordinairement à son pere quelques vaisseaux tout équippés pour aller avec ses cliens faire quelque exploit glorieux & utile. Le pere, applaudissant à un desir qui marquoit un courage naissant, on armoit une flotte, dont l'amiral & l'équipage se promettoient réciproquement de ne revenir que chargés de lauriers & de butin. Si l'on avoit reçu quelque injure d'une Nation, c'étoit celle qu'on nommoit pour la premiere victime : souvent aussi le principal but étoit d'exercer des représailles sur quelque Province qui servoit d'asile à d'autres Corsaires. Si deux flottes de Nations différentes se rencontroient en route, c'étoit une occasion de plus de se battre, & on ne la négligeoit pas.

Les vaincus étoient ordinairement mis à mort ; quelquefois on se contentoit de les réduire à l'esclavage. Souvent, par une générosité singuliere, que l'amour de la gloire savoit allier avec la

férocité, si l'ennemi qui s'offroit à eux leur étoit beaucoup inférieur; ils mettoient de côté tous les vaisseaux qu'ils pouvoient avoir de plus que lui, afin que, se battant à forces égales, on ne pût attribuer leur victoire à l'avantage du nombre. Il est arrivé aussi que les Chefs trouvoient plus à propos de terminer le différend par un combat singulier; alors ils descendoient sur la côte voisine: celui qui étoit désarmé & terrassé ne vouloit souvent point qu'on lui fît grace, & périssoit sur le champ de bataille; mais s'il s'étoit courageusement défendu le vainqueur lui laissoit la vie, lui demandoit son amitié, & devenoit son *Fosterbroder*; c'est-à-dire, qu'ils se juroient l'un à l'autre une amitié ou fraternité éternelle. Pour gage de cette alliance, les deux héros se faisoient des incisions au bras ou à la main; ils frottoient leurs armes du sang qui en sortoit, ou le mêloient dans une coupe & se le donnoient à boire l'un à l'autre; ils se couvroient aussi la tête de gazon, & se promettoient par serment de ne point laisser impunie la mort du premier des deux qui seroit tué les armes à la main.

Plusieurs d'entre ces Princes Pirates,

attachés à ce métier par les succès & l'habitude ; ne le quittoient plus, & se piquoient même de passer le reste de leur vie dans leurs vaisseaux. Dans les Histoires anciennes on en voit se vanter de ce qu'ils n'ont jamais couché sous un toît immobile, ni bu de bierre au coin du feu.

Vaisseaux & flottes des Pirates.

Les vaisseaux de ces Corsaires étoient toujours bien pourvus d'armes offensives, de pierres, de traits, de cordes, qu'on faisoit passer sous les plus petits vaisseaux, pour les renverser, de crocs, avec lesquels on forçoit l'ennemi à combattre de près, &c. Tout le monde savoit nager, & comme on se battoit rarement loin des côtes, les vaincus pouvoient se sauver à la nage. Chaque bande avoit ses rades, ses ports, ses rendez-vous & ses magasins affectés : plusieurs villes du Nord n'ont dû leur prospérité qu'à l'avantage qu'elles avoient de leur servir d'entrepôt & de retraite. Les Princes du Nord se firent payer long-tems un tribut considérable par ces Corsaires, pour la permission qu'ils leur accordoient de piller les côtes & d'écumer les mers voisines.

La maniere dont on avoit fait le par-

tage du pays en Norvége, montre que tout y étoit dirigé pour avoir des forces maritimes considérables. Chaque division, plus ou moins grande, prenoit son nom de la quantité de vaisseaux qu'elle pouvoit équipper, & en quelques endroits ces noms sont encore en usage. Dans les tems les plus anciens ces flottes n'étoient pas considérables; mais à mesure que la Piraterie eut enrichi les Princes adonnés à cette profession, on en vit paroître sur les mers du Nord, qui étoient composées de cent, deux cents vaisseaux, & même de plus nombreuses. L'Histoire parle d'une flotte de sept cens vaisseaux, conduite par *Harald à la dent bleue*, Roi de Danemarck, & un Seigneur Norvégien, nommé *le Comte Haquin*. Les premiers vaisseaux de guerre dont il est parlé, n'étoient que des espéces de barques à douze rameurs; dans la suite on en construisit qui pouvoient contenir un équipage de cent, & même de cent vingt hommes: ces vaisseaux, dans les IXe, X^e^ & XIe siécles, devinrent très-communs. Les Rois du Nord faisoient aussi bâtir des navires d'une grandeur extraordinaire, qui ne servoient pas moins à l'ostentation

Voyez la Dissertation du Baron de Holberg, insérée dans le IIIe Tom. des Mémoires de la Société des Sciences de Danemarck, & l'Histoire de Norvége de Torfæus, dans la vie d'Harald & d'Olaus.

qu'à la défenſe : tel étoit celui de *Harald aux beaux cheveux* ; les chroniques parlent avec admiration de ce long navire, nommé le *Dragon*. *Olaus Tryguefon* en avoit un de la même eſpéce, connu ſous le nom du *long Serpent* ; il étoit long, large, haut de bord & fort de planches ; il portoit ſur la poupe la figure d'un ſerpent, ſculpté en bois, & la pouppe étoit toute dorée, ainſi que la proue : il y avoit trente-quatre bancs de rameurs, & c'étoit le plus beau & le plus gand vaiſſeau qu'on eût encore vu en Norvége.

§. III.

Etabliſſemens formés à l'occaſion des courſes que les Sandinaves faiſoient ſur mer.

LES expéditions de ces Corſaires ne ſont pas toujours bornées à la dévaſtation de quelque Province, ou à quelque bataille navale. *Harald aux beaux cheveux* ayant achevé la conquête de toute la Norvége, vers l'an 870, & voulant procurer à ceux de ſes ſujets qui habitoient le long des côtes, un repos, dont eux-mêmes ne laiſſoient guere

jouir leurs voisins, fit défendre à tous les Pirates Norvégiens, sous de séveres peines, d'exercer aucune hostilité contre leur patrie. Malgré cette défense, le fils d'un *Jarl* ou Duc Norvégien, nommé *Rolf* ou *Roll*, descendant, à ce qu'on dit, des anciens Rois de ce pays, & accoutumé dès son enfance à dépouiller indistinctément tout ce qui se présentoit, fit une descente dans la Province de *Viken*, d'où il remonta dans ses vaisseaux chargés d'une énorme quantité de bétail. *Harald*, qui se trouvoit dans le voisinage, fut irrité de ce qu'on avoit osé enfreindre ses ordres sous ses yeux, & il fit sur le champ condamner *Rolf* à être banni à perpétuité de la Norvége; envain la mere du coupable alla se jetter aux piés du Roi, lui demandant la grace de son fils, en lui chantant, suivant l'usage du tems, des vers que les chroniques nous ont conservés, & dont voici le sens: *Est-ce que le nom de notre race vous est devenu odieux? Vous chassez de la patrie un des plus grands hommes qu'elle ait produit, l'honneur de la Noblesse de la Norvége: à quoi bon exciter le loup à dévorer les troupeaux, errans dans les bois sans défense? Craignez,*

que devenu furieux, il ne vous cause un jour de grandes pertes. Le Roi demeura inflexible, & Roll, voyant que le retour dans son pays lui étoit interdit, se retira avec sa flotte dans les Isles Hébudes, au Nord-Ouest de l'Ecosse, où l'élite de la noblesse Norvégienne s'étoit réfugiée depuis que le Roi *Harald* s'étoit rendu maître de tout le Royaume. Il fut reçu avec joie par tous ces guerriers, avides de conquêtes & de vengeances, qui n'attendoient plus qu'un chef pour entreprendre quelque glorieuse expédition.

Roll s'étant mis à leur tête, & se voyant en état de se rendre formidable, fit voile vers l'Angleterre, qui depuis long-tems sembloit n'être plus qu'un champ ouvert de toutes parts aux violences & aux ravages des peuples du Nord; mais le grand *Alfred* avoit depuis quelques années rétabli un si bon ordre dans la partie de cette Isle qu'il gouvernoit, qu'après quelques tentatives *Roll*, désespéré de pouvoir y former un établissement qui lui tint lieu de la patrie dont il étoit exilé, il supposa un songe surnaturel, qui lui promettoit, disoit-il, un sort glorieux en France,

& qui servit à colorer sa retraite.

Conquête de la Normandie.

La foiblesse de Charles le Simple, & la confusion où son Royaume étoit plongé, étoient une raison d'espérer un heureux succès. Ayant remonté la Seine jusqu'à *Rouen*, il prit bien-tôt cette ville, capitale de la Province, appellée alors *Neustrie*, & en ayant fait sa place d'armes, il s'avança jusqu'à Paris, dont il forma le siége. Tout le monde sait que cette guerre se termina par la cession entiére de la *Neustrie*, que le Roi Charles fut obligé de faire à *Roll* & aux Norvégiens, pour en obtenir la paix. *Roll* reçut cette Province pour en jouir lui & ses descendants à perpétuité, à titre de Duché; relevant de la couronne de France.

Wilhelm, Gemmat, L. 2, C. 11.

Pour donner une idée des mœurs de ces peuples, que les François appelloient *Normands*, il est à propos de remarquer que dans l'entrevue du Roi Charles & du nouveau Duc, celui-ci ne voulut prêter le serment de fidélité à son Seigneur Souverain qu'en lui mettant les mains dans les siennes, & refusa absolument de lui baiser les piés, comme l'usage, & sur-tout les Evêques le vouloient. On obtint cependant de lui,

à

à force de prieres, qu'un de ses gendarmes s'acquitât de ce devoir en sa place ; mais le gendarme que *Roll* avoit chargé de cette commission, leva si haut & si brusquement le pié du Roi, qu'il le fit tomber à la renverse ; insolence dont on ne fit que rire, tant les Normands étoient crains, & le Roi Charles méprisé.

Peu de tems après on persuada à *Roll* d'embrasser le Christianisme, & il fut baptisé par l'Archevêque de Rouen dans la Cathédrale de cette ville.

Aussi-tôt qu'il se vit en possession de la Normandie, il montra des vertus qui firent le bonheur de cette Province, & mériterent qu'on oubliât ses injustices passées. Religieux, sage, libéral, ce Capitaine des Pirates fut, après *Alfred*, le plus grand & le plus humain des Princes de son tems. Loin de traiter la Normandie en pays de conquête, il employa tous ses soins pour la rendre florissante. Ce pays étoit si désert & si inculte, à cause des fréquentes dévastations des Scandinaves, que *Roll* n'y put habiter d'abord, & qu'on fut obligé de lui assigner la Bretagne pour son séjour, jusqu'à ce que la Normandie pût nourrir

ſes nouveaux maîtres ; cependant peu d'années après la fertilité du pays ſecondant le ſoin des Normands, elle devint une des plus riches & des plus belles Provinces de l'Europe.

Ce Prince, connu dans la ſuite ſous le nom *de Raoul I*, aſſura, par cette prudente conduite, une riche ſucceſſion à ſes enfans, qui l'augmenterent deux cens ans après, ainſi que tout le monde ſait, par la conquête de l'Angleterre. Les Hiſtoriens François s'accordent avec les chroniques Iſlandoiſes à nous peindre ce Prince comme un homme d'un habileté & d'une ſageſſe peu commune ; généreux, éloquent, infatigable, intrépide, d'une figure noble & d'une taille majeſtueuſe ; c'eſt avec les mêmes traits que pluſieurs autres Princes & Capitaines de l'ancienne Scandinavie nous ſont repréſentés. Tels étoient *Harald aux beaux cheveux*, *Olaus Trygueſon*, *Canut le Grand*, &c: nés avec des qualités vraiment héroïques qu'ils dégradoient par l'injuſtice & l'inhumanité : il ne leur a manqué qu'une autre éducation, une autre Religion, un autre ſiécle, pour être des hommes accomplis.

Ce n'eſt point par cette expédition ſeule, toute importante qu'elle a été, que les Norvégiens ſe ſont diſtingués ſous le régne du Roi *Harald*. L'ambition de ce Prince donna lieu à une autre conquête plus paiſible, & qui, peu célebre dans le reſte du monde, a eu des ſuites fort intéreſſantes pour l'Hiſtoire du Nord. Découverte de l'Iſlande.

Non content d'avoir heureuſement rangé ſous ſa domination tous les petits Souverains, ou plutôt tous les petits tyrans qui tenoient depuis long-tems la Norvége dans un état de trouble, de guerres inteſtines, & de foibleſſe, Harald voulut encore les gouverner avec une autorité, dont les peuples du Nord ne connoiſſoient pas même le nom. Il s'empara des Seigneuries les plus conſidérables, ſous divers prétextes, & leva des impôts ſur la Nobleſſe comme ſur le peuple. Tous les pas qu'il faiſoit vers l'autorité abſolue, étoient aſſurés par ſa prudence & ſa valeur; & la plupart des Seigneurs Norvégiens, voyant qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, prirent le parti d'abandonner un pays où ils étoient obligés de vivre en ſujets obſcurs, humiliés & apauvris. *Ingolphe*

fut un de ceux qui prirent les premiers le parti de s'exiler volontairement : on dit que la crainte d'être puni d'un meurtre qu'il avoit commis, l'y détermina autant que la tyrannie de *Harald*; mais ce fut certainement ce dernier motif qui engagea une multitude de familles nobles de Norvége à se joindre à lui.

Tous ces illustres fugitifs s'étant embarqués dans un Port de Norvége, *Ingolphe*, qu'ils avoient pris pour Chef, les conduisit, en 874, dans l'Isle d'Islande, que les Norvégiens connoissoient sans doute depuis long-tems, quoiqu'ils n'eussent pas encore pensé à y envoyer des Colonies; aussi-tôt qu'ils commencerent à la découvrir, *Ingolphe*, suivant un usage ancien & superstitieux, fit jetter en mer une porte de bois, bien résolu de n'aborder que dans l'endroit où les Dieux auroient marqué son habitation en y faisant arrêter cette porte flottante; mais les vagues l'ayant poussée hors de la vue des Norvégiens, on fut contraint, après d'inutiles perquisitions, d'aborder dans un golphe, situé au Midi de l'Isle, & qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ingolphe*. *Hiorleif*, son beau-frere, s'établit dans un autre endroit, & dès la

premiere année de son séjour, il fit labourer & semer avec succès.

Ils trouverent l'Islande entiérement inculte, inhabitée, couverte d'épaisses forêts de bouleaux, dans lesquelles on ne pouvoit se faire jour que la hache à la main; cependant il paroissoit qu'autrefois cette Isle devoit avoir eu des habitans, ou au moins que des hommes avoient descendu sur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages, travaillés à la maniere des Irlandois & des Bretons. On sait que ces peuples avoient déja embrassé le Christianisme dans ce tems-là, & l'on peut conjecturer, que des Pêcheurs ayant pénétré jusqu'en Islande, après un séjour passager, y avoient laissé, par hazard quelques-uns de leurs effets.

Depuis long-tems l'on ne seme point en Islande; il n'y a plus de forêts, l'on n'y voit que quelques bouleaux courts & minces, en deux ou trois endroits de l'Isle. Tout semble annoncer que ce pays a souffert quelque étrange révolution. Les arbres que l'on trouve encore aujourd'hui couchés bien avant en terre, & souvent entre les rochers, prouvent qu'on auroit tort de rejetter

trop légérement le témoignage des chroniques anciennes, lorsqu'elles nous peignent l'Islande différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

Le succès de l'expédition d'*Ingolphe* ayant fait du bruit en Norvége, de nouvelles familles s'empresserent de chercher un asile en Islande contre l'ambition de leur Roi. Ils emporterent dans leur Isle une haine violente contre lui, & ils maintinrent leur liberté & leur indépendance avec courage contre les efforts qu'il fit pour les soumettre de nouveau. Plusieurs de ses successeurs tenterent la même chose avec aussi peu de succès, & ce ne fut que quatre cens ans après que cette République passa sous la domination de la Norvége, avec laquelle elle fut ensuite unie à la couronne de Danemarck.

Découverte du Groenland.

Environ un siécle, après que les Norvégiens se furent emparés de l'Islande, un Seigneur de ce Royaume, nommé *Tortvald*, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira dans cette Isle avec son fils *Eric*, surnommé le *Roux*, qui, après la mort de son pere, fut obligé d'en sortir pour une cause semblable : il se mit en mer, dé-

couvrit le *Groenland*, & s'y établit. Nous avons donné le détail de cette découverte dans l'Histoire des Groenlandois ; le Lecteur le trouvera dans le Volume précédent.

Les Norvégiens ont encore fait la découverte des Isles de *Shetland* & des *Orcades*, où ils ont laissé des colonies ; mais quel doit être l'étonnement en voyant un peuple ignorant & barbare, du fond du Nord qu'il habite, s'ouvrir la route du nouveau monde, & faire cette découverte, qui a changé longtems après la face de l'Europe. Ce fait surprenant est rapporté & affirmé par les chroniques Islandoises les plus authentiques ; & d'autres preuves, tirées d'ailleurs, concourent à les appuyer : voici comme cette découverte s'est faite.

Découverte des Isles de Shetland & des Orcades, & d'un nouveau pays, nommé *Vinlande*.

Il y avoit, disent ces chroniques, un Islandois, nommé *Heriol*, qui, avec son fils *Biarn*, alloit toutes les années trafiquer par mer en divers pays, & passoit ordinairement l'hiver en Norvége. Ayant été séparés l'un de l'autre, le fils crut retrouver son pere en Norvége, & alla l'y chercher ; mais il apprit en arrivant que son pere étoit allé en Groenland, pays encore peu connu des Nor-

végiens, parce qu'on venoit de le découvrir. *Biarn* ayant résolu de suivre son pere par-tout où il iroit, fit voile pour le Groenland : il n'eut aucun guide pour faire cette route ; mais il se conduisit sur l'observation des astres, & sur ce qu'il avoit entendu dire en général de la situation du pays qu'il cherchoit. Les trois premiers jours il porta à l'Ouest ; ensuite le vent s'étant tourné au Nord, & soufflant avec violence, il fut obligé d'aller malgré lui vers le Sud. Ce vent ayant cessé au bout de vingt-quatre heures, *Biarn* & ses gens découvrirent de loin une terre, dont ils s'approcherent ; mais voyant qu'elle étoit plate, basse, sans montagnes, & couverte de bois, ils ne voulurent pas y descendre, persuadés que ce n'étoit pas le *Groenland* qu'on leur avoit représenté, comme remarquable de loin par ses montagnes couvertes de neige. Ils firent voile vers le Nord-Ouest, & apperçurent, chemin faisant, une Isle où ils ne s'arrêterent pas : enfin, quelques jours après, ils arriverent au *Groenland*, où *Biarn*, retrouva son pere.

L'été suivant, c'est-à-dire, en 1002, *Biarn* fit un nouveau voyage en Norvége ;

il s'y entretint avec un des principaux Seigneurs du pays, nommé *le Comte Eric*, de la découverte qu'il avoit faite, en passant, de quelques Isles inconnues. Le Comte blâma beaucoup *Biarn* de n'avoir pas eu la curiosité de pousser plus loin sa découverte, & l'y exhorta fortement. *Biarn* étant repassé en Groenland, chez son pere, on parla sérieusement de reconnoître de plus près ces pays. *Leif*, fils de ce même *Eric le rouge*, qui avoit découvert le Groenland, & qui étoit encore le Chef de la colonie qu'il y avoit fondée, voulant s'illustrer comme son pere, forma le projet d'y aller lui-même, &, ayant engagé *Eric* à se joindre à lui, ils équipperent un vaisseau avec trente - cinq hommes d'équipages. Comme le vieux *Eric* se disposoit à partir, & alloit à cheval joindre son vaisseau, le cheval effrayé s'abattit sous lui; il regarda cet accident comme un avertissement que le ciel lui donnoit de renoncer à son entreprise; il s'en retourna chez lui: mais *Leif*, moins superstitieux, partit sans perdre de tems.

Il découvrit d'abord le dernier pays que *Biarn* avoit vu & qui étoit le plus

voisin du Groenland. Ayant fait jetter l'ancre, il descendit; mais il n'y trouva que des galets ou pierres plates, sans aucune verdure ; c'est pourquoi il l'abandonna après lui avoir donné le nom de *Helleland* ou de *Pays plat*. De-là, après une courte navigation, il passa à une autre terre, que *Biarn* avoit aussi observée ; c'étoit un pays fort bas, où l'on appercevoit quelques forêts éparses, & beaucoup de sable blanc. Il l'appella *Marck-Land* ou *Pays de plaine*. S'étant rembarqué, il découvrit, après deux jours de navigation, une troisieme terre, dont la côte Septentrionale étoit couverte par une Isle : il y descendit, & trouva des plantes qui portoient des graines aussi douces que le miel. Il se rembarqua ensuite, & fit voile à l'Ouest pour chercher *un port* : il entra enfin dans l'embouchure d'un fleuve ; il fut porté par la marée jusques dans un lac, d'où ce fleuve sortoit.

A peine lui & ses compagnons eurent-ils mis pié à terre, qu'ils planterent des tentes sur le rivage; mais ils n'oserent s'en éloigner : ils trouverent dans le fleuve quantité de saumons extrêmement

gros. On respiroit sous ce climat un air doux & tempéré; la terre paroissoit très-fertile, & les pâturages excellents. Les jours d'hiver y étoient plus longs qu'en Groenland; l'on y voyoit moins de neige qu'en Islande : satisfaits de ce nouveau séjour, ils se bâtirent des maisons & y passerent l'hiver.

Mais avant que cette saison commençât, un Allemand, appellé *Tyrker*, qui étoit venu avec eux, ayant un jour disparu, *Leif* envoya du monde pour le chercher, & on le trouva après bien des courses, chantant, sautant, & témoignant une joie extraordinaire par ses discours & ses contorsions. Il avoit trouvé des raisins sauvages dans un lieu voisin, qu'il indiqua. Les Groenlandois, curieux de cette nouveauté, s'y firent conduire, & en rapporterent quantité de grappes à leur Chef. *Leif* doutoit cependant que ce fût des raisins; mais *Tyrker* l'assura, qu'étant né dans un pays où il y avoit des vignes, il connoissoit cette espéce de fruit à ne pouvoir s'y méprendre. *Leif* se rendit à ses raisons, & donna à ce pays le nom de *Vinlande*; c'est-à-dire, *Pays de vin*.

Au printems suivant il retourna hou-

reusement en Groenland, mais un de ses freres, nommé *Torvald*, jugeant que *Leif* avoit laissé sa découverte imparfaite, obtint d'*Eric* son vaisseau, avec trente hommes d'équipage, & partit. Arrivé en *Vinlande*, *Torvald* se servit des maisons que *Leif* avoit fait bâtir; il y passa l'hiver, & subsista de la pêche, qui étoit très-abondante.

Au commencement du printems il prit avec lui une partie de son monde, & alla du côté du couchant reconnoître le pays. Ils y découvrirent par-tout des situations agréables, des forêts le long des côtes, des rivages couverts d'un sable blanc, beaucoup d'Isles séparées les unes des autres par de petits bras de mer, peu profonds; mais ils ne virent nulle trace de bêtes féroces ni d'hommes, quoiqu'ils eussent trouvé un monceau de bois, en forme de pyramide. Après qu'ils eurent employé l'été à cette course, ils revinrent en automne reprendre leurs habitations d'hiver. Il ne leur arriva rien de remarquable pendant qu'ils s'occuperent à reconnoître cette partie du pays, sinon, qu'ayant voulu examiner la côte de l'Est & du Nord, le vaisseau de *Torvald* fut maltraité par la tempête:

ils passerent le reste de la belle saison à le radouber. *Torvàld* fit planter la quille du vaisseau qui avoit été brisée , à l'extrémité d'un cap , qui fut nommé *Kiellard-Nœs* , ou *Cap de la quille*. Il se rembarqua ensuite pour aller reconnoître la côte de l'Est , où il donna des noms à divers baïes & caps qu'il y découvrit.

La beauté d'un rivage les ayant un jour engagés à mettre pié à terre , ils apperçurent trois petits bateaux de cuir , dans chacun desquels étoient trois personnes tranquilles & à moitié endormies. *Torvald* & ses gens coururent aussi-tôt à eux , les saisirent tous , excepté un seul , &, par une férocité, aussi barbare qu'imprudente , les mirent à mort le même jour.

Peu de tems après , se reposant sur le même rivage , ils furent tout à coup tirés de leur sécurité , par l'arrivée d'une multitude de petits bateaux qui couvroient toute la baïe. *Torvald* ordonna sur le champ à sa troupe de se garantir avec ses planches des traits & des fléches, dont leurs ennemis remplissoient l'air. Les sauvages ayant ainsi inutilement employé toutes leurs fléches , prirent la fuite précipitamment après une heure

de combat. Les Norvégiens les appellerent par mépris *Skrælingues*, c'est-à-dire, hommes petits & foibles. Les chroniques disent, que cette sorte d'hommes n'a point de forces ni de courage. *Arngrimus* ajoute, que ces *Skrælingues* sont le même peuple qui habite l'Ouest du Groenland, & que les Norvégiens, établis dans ce pays, avoient donné le même nom aux Sauvages qu'ils y avoient trouvés.

Torvald cependant reçut la peine due à son inhumanité; seul de tout l'équipage il fût blessé mortellement & mourut peu de tems après. Il y a apparence qu'il avoit déja quelque teinture du Christianisme, qui commençoit alors à se répandre dans le Groenland Norvégien, puisqu'il ordonna, qu'en l'enterrant, on mît une croix à ses piés, & une autre à sa tête. Son corps ayant été enterré à la pointe du cap, où il avoit projetté de s'établir; ce cap fut appellé, à cause de ces croix, *Kroſſa-Næs*, ou *Korſnæs*. La saison étant trop avancée pour se mettre en mer, l'équipage passa le reste de l'hiver en *Vinlande*, & n'arriva en Groenland qu'au printems suivant. Le vaisseau étoit chargé de seps de

vigne & de tous les raisins qu'on avoit pu conserver.

Lief avoit un troisiéme frere, nommé *Torstein*, qui, ayant appris la mort de son frere *Torvald*, s'embarqua la même année sur son vaisseau avec sa femme, appellée *Gudride*, & vingt hommes d'équipage. Il se proposoit principalement dans ce voyage d'emporter le corps de son frere en Groenland, pour lui faite faire des funérailles convenables à son rang ; mais pendant tout l'été les vents furent orageux & contraires, & après d'inutiles efforts Torstein fut rejetté en Groenland, sur une côte fort éloignée de la colonie Norvégiene. Il y fut retenu par la rigueur de l'hiver, privé de tout secours, & exposé à l'intempérie d'un climat si rude. Une maladie contagieuse enleva la plupart de ses compagnons, & *Torstein* lui-même périt. *Gudride*, sa veuve, eut soin du corps de son époux, qu'elle emporta au printems suivant, & le fit ensuite mettre dans le tombeau de sa famille.

Jusqu'ici nous n'avons vu faire aux Norvégiens que de foibles efforts pour s'établir en *Vinlande*. L'année qui suivit la mort de *Torstein* fut plus favorable

au projet d'y établir une colonie. Un riche Islandois, nommé *Torfin*, vint de Norvége en Groenland avec une nombreuse suite : il fit connoissance avec *Leif*, qui depuis la mort de son pere *Eric*, gouvernoit le nouveau peuple ; il en obtint la permission d'épouser *Gudride*, & acquit par ce mariage les droits que Torstein avoit sur les établissemens de *Vinlande*. Peu de tems après *Torfin* partit pour s'en mettre en possession, suivi de *Gudride* & de cinq autres femmes, outre soixante matelots, une quantité de bétail, & en un mot tout ce qui lui étoit nécessaire pour faire réussir une entreprise de ce genre. A son arrivée il trouva sur la côte une baleine, dont il se saisit, ce qui lui fut très-avantageux pour la subsistance de sa troupe ; d'ailleurs les pâturages de cette contrée étoient si gras & si abondants, qu'un taureau qu'ils avoient amené avec eux, devint en peu de tems d'une force & d'une férocité extraordinaires.

Le reste de la belle saison, & l'hiver se passerent à prendre toutes les mesures nécessaires pour s'affermir dans le pays & s'y procurer toutes les commodités possibles. L'été suivant les *Skrælingues*

ou naturels du pays, vinrent en foule avec diverses marchandises pour commercer avec les Norvégiens : on remarqua que les cris du taureau effrayerent si fort les Sauvaves, qu'ils se jetterent en foule dans la maison de *Torsin*, dont ils en foncerent les portes avec une extrême précipitation. On fit avec eux quelques échanges ; mais *Torsin* défendit expressément de leur donner des armes, quoi que ce fût la chose pour laquelle ils témoignerent le plus de passion. Les femmes des Norvégiens leur offrirent différentes sortes de laitages, qui leur plurent si fort, qu'ils venoient en foule en demander en échange de leurs pelleteries ; mais il s'éleva entre les Norvégiens & les Sauvages quelques difficultés, qui obligerent ceux-ci à se retirer, & *Torsin*, pour prévenir toutes surprises de leur part, fit environner d'une forte palissade les maisons de la colonie.

L'année suivante il ne se passa rien de remarquable. Les *Skrælingues* vinrent offrir leurs marchandises, & solliciter les Norvégiens de leur donner des armes. Comme on persistoit à leur en refuser, un d'entr'eux déroba une hache, & s'en retourna fort satisfait vers sa troupe.

Voulant faire l'eſſai de cet inſtrument inconnu, il en donna un grand coup à un de ſes camarades, qui tomba mort ſur la place : tous ceux qui en furent témoins demeurent immobiles d'étonnement, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux, qui, par ſa taille & par ſon air, ſembloit être ſupérieur aux autres, s'avançant, prit la hache, l'examina longtems, & la jetta enſuite avec indignation dans la mer, auſſi loin qu'il lui fut poſſible.

Après un ſéjour de trois ans, *Torfin* s'en retourna dans ſa patrie avec des raiſins & pluſieurs marchandiſes précieuſes. Le bruit s'en répandit dans le Nord, & pluſieurs perſonnes, attirées par la curioſité & l'appas du gain, voulurent aller en *Vinlande*. L'Auteur de la chronique, nommée le *Manuſcrit de Flatey*, remarque que *Torfin*, après quelques voyages, finit ſes jours en Iſlande; qu'il y bâtit une très-belle maiſon, où il vécut comme un des premiers Seigneurs du pays; qu'il avoit un fils, nommé *Snorro*, qui étoit né en *Vinlande*; que *Gudride*, ſa femme, fit, après ſa mort, un voyage à Rome, & qu'à ſon retour, ſe conſacrant uniquement à Dieu, elle

finit ses jours dans un cloître d'Islande, près d'une Eglise que son fils avoit fait bâtir.

Deux freres, nommés *Helgue* & *Finbog*, Islandois de naissance, étant allés en Groenland, se laisserent persuader d'équipper deux vaisseaux pour faire un voyage à la nouvelle colonie de *Torfin*. *Freidis*, fille d'*Eric le Roux*, les y accompagna; mais cette femme, qui étoit méchante, excita, pendant son séjour en *Vinlande*, des troubles dans la colonie, qui se terminerent par le massacre de trente personnes. Après cette cruelle scene, *Freidis* n'osant plus rester en *Vinlande*, se réfugia chez *Leif*, son frere, en Groenland, où elle vécut le reste de sa vie, méprisée & haïe de tout le monde. *Helgue* & *Finbog* avoient été du nombre des malheureuses victimes: il est vraisemblable que ceux qui échapperent s'établirent dans le pays.

Voilà en abrégé ce que l'on trouve dans les anciennes Annales Islandoises sur cette singuliere expédition. Comme elles n'en ont parlé que par occasion, on ne doit pas être surpris du silence qu'elles gardent sur les suites de cet événement. Il y a lieu de conjecturer que

l'on continua encore long-tems de faire des voyages en *Vinlande* ; mais que toutes ces courses postérieures n'ayant plus rien de particulier, les Historiens se sont contentés de rapporter celles qui ont contribué à la découverte du pays & à la fondation de la colonie.

Cependant il est encore parlé plusieurs fois de la *Vinlande* dans les chroniques Islandoises. Il y en a une que les critiques ont toujours rangée dans la classe des plus authentiques, qui fait expressément mention d'un Prêtre Saxon, nommé *Jean*, qui, après avoir pendant quatre ans servi l'Eglise d'Islande, alla en *Vinlande* pour convertir la colonie Norvégienne : il y fut condamné à mort. En 1121, un Evêque de Groenland, nommé *Eric*, s'y rendit aussi dans la même vue ; mais on ignore quels furent ses succès.

Depuis ce tems il paroît que la *Vinlande* commença peu à peu à être oubliée dans le Nord. Le Groenland chrétien étant perdu, l'Islande entiérement déchue de ce qu'elle avoit été, le Nord ravagé par la peste, & affoibli par les divisions intestines, on en perdit entiérement le souvenir.

Le témoignage des chroniques Islandoises se trouve confirmé d'une maniere positive par celui d'*Adam de Brême* : cet Historien étoit un vertueux Ecclésiastique, qui tenoit presque tout ce qu'il raconte de la bouche de diverses personnes illustres, & du Roi de Danemarck lui-même, avec lequel il s'est souvent entretenu pendant le séjour qu'il a fait dans ce Royaume. Il écrivoit, environ quarante-six ans après la premiere découverte de la Vinlande. « *Suenon Estridsen*, Roi de Danemarck, m'a raconté, dit cet Historien, que plusieurs personnes avoient trouvé encore une Isle dans cet Océan qui baigne la Norvége ou le *Finmarck*; que cette Isle s'appelle *Vinlande*, parce que les vignes y viennent d'elles-mêmes; & nous savons, non par des oui-dires fabuleux, mais par le rapport certain des Danois, que les fruits y croissent sans culture ». L'Historien ajoute, qu'en s'avançant au-delà vers le Nord, on ne trouve plus qu'une mer immense, couverte de glaces énormes, & toujours enveloppée de ténebres. « C'est ce qu'a éprouvé, dit-il, Harald, Prince des Norvégiens, très-expérimenté, qui,

» voulant savoir l'étendue de l'Océan
» septentrional, y alla avec plusieurs
» vaisseaux ; mais les bornes du monde
» s'étant couvertes à leur vue de profon-
» des ténebres, ils eurent peine à se
» sauver de l'abîme immense qui étoit
» devant eux ».

La relation des chroniques est trop bien circonstanciée & trop bien confirmée par l'autorité que nous venons de rapporter, pour qu'on puisse douter que les Norvégiens de Groenland n'ayent abordé en effet sur quelques côtes de l'Amérique septentrionale. Leur extrême hardiesse, la grande expérience qu'ils avoient de la navigation, leur goût pour toutes les entreprises extraordinaires, sont assez prouvées par plusieurs autres expéditions ; mais il n'est pas facile de s'assurer de l'endroit où ils s'établirent, & de l'état actuel de cette ancienne colonie.

Torfæus, Ev. de Bergen, Pontoppidan.

Cependant on peut s'en tenir aux conjectures de plusieurs Écrivains, qui pensent que les descendants de cette ancienne colonie Norvégiene se trouvent encore dans l'Isle de *Terre-Neuve*, que les François possédent aujourd'hui ; en effet, outre que la situation de cette

Isle paroît assez convenir aux diverses circonstances, rapportées par les Annalistes Islandois, & sur-tout à la latitude qu'ils donnent au pays, découvert par les Norvégiens, on trouve dans les relations des Voyageurs qui ont parcouru l'Amérique septentrionale, d'autres traits de conformité assez remarquables.

Le Pere Charlevoix qui a fait un voyage dans cette partie du monde, par ordre du Roi de France, rapporte dans son Histoire générale de la Nouvelle France, qu'il y a à *Terre-Neuve* un peuple, qui par la barbe, la couleur, & les autres marques de cette espéce, est distingué du reste des habitans de ces contrées. « Les *Esquimaux*, dit-il, ressemblent autant aux *Patagons*, que le » pays qu'ils habitent ressemble aux côtes » du détroit de *Magellan*; c'est un » peuple féroce qui mange toute crue la » chair des animaux. Leurs yeux sont » petits, leurs cheveux blonds; leur » peau est blanche, & ils ont beaucoup » de barbe. Toutes ces marques les dis» tinguent de tous leurs voisins, & pour» roient faire croire qu'*ils tir*ent leur » origine des Norvégiens Groenlandois : » ce qu'il y a de certain, c'est que les

» Esquimaux n'ont rien de commun, ni
» pour le langage ni pour les mœurs, ni
» pour la maniere de vivre avec les peu-
» ples du *Canada* même leurs plus
» proches voisins ».

Histoire générale des Pays, & peuples de l'Amérique.

» La Nation des Esquimaux, dit un
» autre Ecrivain, habite depuis le cin-
» quante-deuxieme degré de latitude,
» jusqu'au soixantiéme, entre la baïe *de*
» *Hudson* & le golfe, près de Belle-Isle où
» le continent de *Laborador* est séparé de
» l'Isle de *Terre-Neuve*. Cette Nation a
» des coutumes si singulieres & si peu
» ressemblantes à celles des autres Sau-
» vages de l'Amérique, leur figure mê-
» me est si différente des autres habitans
» de cette partie du monde, qu'il semble
» qu'on doit leur attribuer une origine
» différente. Ils sont de grande taille,
» bien faits, & beaucoup plus beaux que
» les autres Sauvages. Ils portent la bar-
» be; leurs cheveux sont frisés, & ordi-
» nairement noirs : ils les coupent au-
» tour des oreilles. Plusieurs les ont
» blonds, & d'autres roux, *comme*
» *les Peuples septentrionaux de l'Eu-*
» *rope*. Leur nom d'*Esquimaux* semble
» être formé d'un mot de la langue des
» *Abénaquis Esquimanfic*, qui signifie
hommes

» *hommes qui mangent de la chair crue* ;
» & en effet, ils se nourrissent de la
» chasse, de la pêche, & mangent le
» gibier & le poisson crud & encore san-
» glant. Les autres Sauvages leur ont en-
» core donné un autre nom, qui peut se
» rendre par celui de *fugitifs* ; ce n'est
» pas qu'ils veuillent les accuser de man-
» quer de courage, mais c'est parce que
» leur inquiétude & leur impétuosité na-
» turelle les engage à vivre dans une dé-
» fiance continuelle, à être en garde les
» uns contre les autres, & à fuir le com-
» merce des autres Nations..... Quel-
» ques personnes prétendent, que ce
» peuple tire son origine de certains *Bis-*
» *cayens* qui ont été jettés sur cette côte
» par la tempête ; mais tout ce qu'on a
» observé de leurs coutumes, me per-
» suade qu'ils ont une origine plus an-
» cienne. Je croirois plutôt qu'ils sont
» sortis dans les anciens tems des Isles
» Britanniques, ou des Orcades, & l'on
» pourroit penser qu'ils sont un reste de
» ces Cambriens ou Gallois qui sortirent
» du pays de Galles dans le douziéme
» siécle, sous la conduite d'un de leurs
» Princes, nommé *Madoc*, & qui, au
» rapport de *Paul David*, dans son

» Histoire de Galles, allerent découvrir
» de nouveaux pays à l'Ouest ; si tous
» ces voyages ne sont cependant pas une
» fiction, & si d'ailleurs ces peuples ne
» paroissent pas avoir toujours été payens,
» puisqu'on ne trouve point parmi eux
» le moindre vestige du Christianisme ».

Cette preuve, qui est concluante contre le voyage des Gallois, est favorable à celui des Norvégiens, parce que ces derniers ne découvrirent l'Amérique que quand on commençoit à prêcher la foi chrétienne en Norvége, où elle ne devint que très-long-tems après la croyance dominante & universelle du pays ; d'ailleurs, comme le Roi Olaus Trigueson employoit des moyens extrêmement violens pour la faire embrasser à ses sujets, plusieurs d'entr'eux aimerent mieux abandonner leur patrie, que d'adopter une doctrine pour laquelle ils avoient beaucoup de répugnance, & il paroît naturel de chercher plutôt parmi ces exilés ceux qui allerent découvrir de nouvelles terres, que parmi ceux, qui, devenus chrétiens, pouvoient rester librement dans leur patrie.

ARTICLE VIII.

Mœurs & Usages des anciens Scandinaves.

§. I.

Occupations journalieres de ces Peuples.

Ce que l'on a vu précédemment de la passion des Scandinaves pour les armes, peut suffire pour donner une idée de leurs usages & de leurs mœurs ; en effet, on reconnoît par-tout dans leur genre de vie & dans leurs coutumes, l'empreinte marquée de cette passion ; on la reconnoît dans leurs occupations ordinaires, & jusques dans leurs amusemens.

La plus grande partie de leur vie se passoit dans les camps & dans les armées; tantôt sur mer & tantôt sur terre : dans des combats réels, ou dans des préparatifs de combats. Quand ils étoient forcés à vivre en paix, la guerre faisoit encore cependant leurs plus vifs plaisirs : il

y avoit des revues, des batailles ſimulées, qui devenoient quelquefois ſérieuſes, & d'autres divertiſſemens militaires de cette eſpéce. Le reſte du tems étoit ordinairement employé à chaſſer, à s'entretenir des affaires publiques, à boire & à dormir.

Tel étoit le genre de vie des Germains dans les anciens tems. *Quand ils ne vont point à la guerre*, dit Tacite, *ils paſſent le tems à boire ou à dormir. Les plus braves gens parmi eux ne ſont rien : on laiſſe la conduite du ménage & de la famille aux femmes, aux vieillards & aux infirmes ; le reſte paſſe tout le jour à ne rien faire, par une étrange contrariété de nature de ne pouvoir vivre en repos & d'aimer tant l'oiſiveté.*

Les Auteurs Grecs & Romains font à tous les Celtes les mêmes reproches, & il eſt aiſé de comprendre que des peuples qui attachoient des idées de mépris à toute eſpéce de travail de corps & d'eſprit, n'avoient le plus ſouvent rien de mieux à faire que de dormir. Ce préjugé, auſſi oppoſé à la raiſon qu'au bonheur des hommes, ayant été autrefois commun à tous les peuples de l'Europe, ſans exception, il eſt inutile de

nous arrêter à décrire les effets qu'il eut dans le Nord.

§. II.

Goût des Scandinaves pour les plaisirs de la table.

APRÈS le plaisir de passer son tems dans le sommeil & l'oisiveté, un homme libre mettoit au nombre des plus grands celui d'assister souvent à des repas solemnels. On a vu que l'espérance d'un festin éternel peupla le Nord de héros & de braves. Dans des pays plus chauds on a imaginé d'autres délices, d'autres récompenses : tous les peuples ignorans cedent sans résistance & sans scrupule à l'influence du climat. Chez les Celtes il n'y avoit point d'assemblée d'un peuple ou d'un canton, point de fête civile ou religieuse, point de jour de naissance, de mariage ou d'obseques, qui fût bien solemnisé, point d'amitié ni d'alliance qui fût bien cimentée si le festin n'avoit été de la partie. *Pelloutier. Hist. des Celtes.*

Il est aussi parlé continuellement de festins dans les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie. Deux freres *Arngrinus.*

Islandois célébrant les obseques de leur pere, donnerent un festin à douze cens personnes qui y étoient venues, & les régalerent pendant quatorze jours. Un autre Islandois régala pendant le même tems neuf cens personnes, & les renvoya avec des présens. La même chose se faisoit aussi très-souvent en Norvége & dans le reste du Nord.

Tacite a remarqué, que chez les Germains la table des grands Seigneurs étoit la solde de la Noblesse; ils ne pouvoient mieux réussir à s'attirer un grand nombre de cliens qu'en donnant des repas magnifiques & fréquens. Les Germains délibéroient à table des choses les plus importantes, de l'élection des Princes, de la paix, de la guerre, &c. Le lendemain ils examinoient ce qui avoit été conclu la vieille, estimant, ajoute cet Historien, *qu'il falloit consulter dans un tems où l'on ne songe point à se déguiser ni à feindre, & prendre sa résolution lorsqu'on est de sang froid.*

Tous les Celtes étoient dans l'usage de boire à ces festins de la bierre ou du vin, s'ils pouvoient en avoir dans des cruches de terre ou de bois, ou dans

des cornes de bœufs ſauvages, dont leurs forêts étoient pleines, ou enfin dans les crânes de leurs ennemis. Le plus diſtingué de l'aſſemblée prenoit le premier vaſe, ſe levoit, ſaluoit ſon voiſin ou celui qui le ſuivoit, en dignité, en l'appellant par ſon nom, vuidoit la coupe, & après l'avoir fait remplir, la préſentoit à celui qu'il avoit nommé. Comme les conviés buvoient l'un après l'autre, celui qui buvoit le premier diſoit à ſon voiſin en le ſaluant : *je bois avant vous, & je ſouhaite que ce breuvage vous faſſe autant de bien qu'à moi-même*. Par-là il donnoit une eſpece d'aſſurance à celui qui le ſuivoit qu'il n'y avoit ni poiſon ni maléfice dans la coupe.

De cet uſage des Celtes, eſt venu celui de boire à la ſanté des conviés ; mais on ignore ſi celui de boire en l'honneur des Dieux étoit également commun aux mêmes peuples, ou s'il a été ſeulement connu de quelques Nations du Nord. « Dans les feſtins ſo» lemnels, tels que ceux qui ſuivoient » les ſacrifices, dit *Snorro Sturleſon*, » on vuidoit d'abord ce qu'on appelle *la* » *coupe d'Odin*, pour obtenir la victoire » & un régne glorieux ; enſuite la coupe

» de *Niord* & celle de *Frey* pour avoir
» une saison fertile ; après quoi plusieurs
» avoient coutume de boire encore une
» coupe pour *Braye*, Dieu de l'éloquence,
» & de la Poésie ». Les Scandinaves étoient si fort attachés à cet usage, que les premiers Missionnaires ne pouvant l'abolir, se contenterent de substituer à leurs fausses Divinités Jesus-Christ & les Saints, à l'honneur desquels ils burent religieusement pendant plusieurs siécles. Dans les tems du Paganisme ils buvoient de même en l'honneur des Héros ou de leurs amis, morts glorieusement ; enfin, c'étoit aussi principalement dans les festins que se formoient & que se cimentoient ces confraternités dont il est si souvent parlé dans les anciennes chroniques : il y avoit peu de braves qui ne fussent membres d'une ou de plusieurs. La principale régle à laquelle on s'y astreignoit, étoit de défendre ses confreres en toute occasion, & de venger leur mort aux dépens de sa propre vie. Ce serment se prêtoit & se renouvelloit dans des festins qui avoient aussi leurs loix. Quand le Christianisme eut été reçu dans le Nord, ces confrairies subsistoient encore ; mais elles changerent

peu à peu d'objet. Comme il fut défendu d'y nourrir des projets d'inimitié & de vengeance, l'intempérance & l'yvrognerie resterent seules : plus de deux cens ans après que les Scandinaves eurent embrassé la foi, ils avoient encore des Confrairies, dont les plus grands Seigneurs étoient membres, particuliérement celle dont les statuts se trouvent dans un Manuscrit du treiziéme siécle, cité par Bartholin.

Les désordres, occasionnés par ces assemblées, ne faisant qu'augmenter, les Conciles furent enfin obligés de les défendre ; mais ils ne réussirent que fort tard à les détruire ; peut-être même doit-on regarder quelques-unes de celles qui subsistent de nos jours comme un reste de ces anciennes Confrairies Celtiques, à moins qu'on n'aime mieux croire que le même principe en a suggéré l'idée en différents tems & en différents lieux ; ce qui paroît également vraisemblable.



§. III.

Maniere dont les Scandinaves en usoient avec les Femmes.

Quoiqu'en général on ait raison de dire que les hommes naissent peu voluptueux dans le voisinage du Nord, cette passion, qui fait un des nœuds les plus forts, comme un des plus grands charmes de la société, n'a pas laissé dans ces âges rustiques, dont nous parlons, de se déguiser par bien des formes, & d'être un des principaux ressorts des grands & des petits événemens; mais à cet égard, comme dans la plupart des choses, les Celtes, & particuliérement les Scandivaves, avoient une façon de penser toute opposée à celle des Asiatiques, & de quelques peuples du Midi.

Ces derniers, par un contraste singulier, & souvent ordinaire, semblent de tout tems avoir eu pour les femmes beaucoup de passion & très-peu d'estime. Ils ne faisoient, dans leur commerce avec le sexe, que passer de l'adoration au mépris, & des sentimens d'un amour idolâtre à ceux d'une jalousie in-

humaine, ou d'une indifférence dédaigneuse, & plus insultante encore; esclaves & tyrans tout-à-la fois, ils ne leur demandoient point de raison, & oublioient la leur avec elles.

Chez les Scandinaves, les femmes étoient moins regardées comme les objets d'une volupté sensuelle, que comme des égales & des compagnes, dont l'estime, aussi précieuse que les faveurs, ne pouvoit être acquise & méritée que par des égards, des procédés généreux, & des efforts de courage & de vertu.

L'idée qu'on s'est faite de la dureté du caractere des anciens peuples du Nord, paroîtra fort difficile à concilier avec une façon de penser qui suppose autant de délicatesse; cependant il est probable que ce sont ces mêmes Nations qui ont le plus contribué à répandre dans toute l'Europe cet esprit d'équité, de modération, & de générosité dans la maniere de se conduire avec les femmes, qui fait aujourd'hui un des caracteres distinctifs de nos mœurs.

Qu'il y ait eu une parfaite égalité & une entiere liberté entre les femmes & les hommes chez les peuples du Nord, c'est ce qu'on doit attendre de ces âges,

Rvj

où les fortunes des citoyens étoient bornées & presque égales, où les mœurs étoient simples, où les passions ne se développoient que tard & avec la raison, où elles étoient modérées par un climat rigoureux & par un genre de vie très-dur, & où le Gouvernement enfin n'avoit d'autre but que de maintenir & d'étendre la liberté. Les Scandinaves, ces hommes si fiers, qu'aucune Puissance n'auroit pu contraindre à plier, quand il s'agissoit des femmes, sembloient n'être plus si jaloux de leurs droits & de leur indépendance.

Si nous remontons jusqu'aux principes de la Religion des Celtes, nous y trouverons une preuve, & peut-être une des principales causes de l'estime & de la déférence qu'ils avoient pour les femmes. Nous avons remarqué plus haut, qu'un des dogmes les plus révérés de ces peuples étoit celui qui faisoit intervenir l'influence de la Divinité jusques dans les plus petites choses, & qui établissoit, que tout phénomene, sans exception, n'étoit qu'une maniere dont elle manifestoit sa volonté à ceux qui savoient comprendre ce langage; par là, tous les mouvemens involontaires des hommes,

leurs visions, leurs desirs subits & imprévus, devenant des avertissemens salutaires du ciel, méritoient l'attention la plus sérieuse, & attiroient un respect universel à ceux qui servoient ainsi le plus fréquemment d'organe à une Divinité bienfaisante; mais les femmes paroissoient bien plus dignes que les hommes de remplir cette fonction, parce qu'elles sont plus assujetties qu'eux aux loix du tempérament, & qu'elles semblent en agissant obéir moins à la réflexion qu'à l'instinct de la nature & du sentiment; c'est ce que *Tacite* confirme d'une maniere formelle. *Les Germains*, dit-il, *sont dans l'opinion qu'il y a quelque chose de divin & de prophétique dans les femmes; ils se gardent bien de mépriser leurs conseils ou de négliger leurs oracles.*

Il n'est pas douteux que cette maniere de penser n'ait été celle des Scandinaves; aussi les voit-on inséparables de leurs femmes, les menant avec eux dans les expéditions les plus éloignées, écoutant leurs avis avec respect: ils craignoient même autant dans les déroutes les reproches dont elles les accabloient, que les coups de leurs ennemis.

Ajoutons à l'autorité de *Tacite*, que chez les Celtes les hommes, uniquement occupés de la guerre & de la chasse, laissoient à leurs femmes le loisir & le soin d'acquérir diverses connoissances utiles, qui les faisoient regarder par leurs maris comme des oracles & des prophéteresses. Elles faisoient une étude des propriétés des simples, de guérir les blessures, & dans ce tems cet art étoit aussi mystérieux que le besoin en étoit fréquent. Les anciennes chroniques du Nord nous apprennent, que c'étoit toujours des filles ou des femmes qui pansoient les blessures de leurs amants ou de leurs maris : d'un autre côté elles excelloient à expliquer les songes, sans doute à cause de l'attention particuliere qu'elles y donnoient & de la foi qu'elles y ajoutoient.

Dans un tems où la Piraterie & le goût des avantures causoient tant de ravages, les femmes, & celles sur-tout que leur beauté rendoit célebres, avoient quelquefois besoin de libérateurs & très-souvent de défenseurs : tous les jeunes guerriers se chargeoient du soin de les protéger, & cette occupation leur promettoit des lauriers, qui flattoient au-

tant leur penchant pour ce ſexe, que leur paſſion pour une vie errante & vagabonde. Après quelques courſes pénibles, conſacrées à la défenſe des femmes, un brave les reſpectoit plus que jamais, & il ſe croyoit bien récompenſé quand il obtenoit la main de celle, en faveur de laquelle il s'étoit diſtingué par ſon courage & ſon intrépidité. Des alliances de cette eſpéce devinrent honorables dans la façon de penſer de ces peuples, & l'émulation multiplia le nombre des Chevaliers galants.

Les femmes prirent de-là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumerent à ſe croire auſſi néceſſaires à la gloire des hommes, qu'à leurs plaiſirs. Celles qui avoient eu pluſieurs défenſeurs ne cédoient qu'aux pourſuites du plus vaillant; celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défendues, vouloient qu'un amant eut prouvé dans quelqu'occaſion qu'il étoit capable de braver au beſoin toutes ſortes de dangers pour elles.

Ces motifs ſuffiſoient pour enflammer les hommes du deſir de ſe ſurpaſſer les uns & les autres, & de faire briller leur audace & leur intrépidité : le caractere même des femmes ne laiſſoit que ce

moyen glorieux de gagner leurs cœurs. Naturellement vertueuses, elles n'étoient accessibles que par tout ce qui étoit bravoure & valeur : élevées dans les mêmes préjugés que les hommes sur ce qui constitue le véritable honneur, elles étoient instruites de bonne-heure à mépriser ceux qui passoient leur jeunesse dans une obscure tranquillité.

Tous les monumens historiques de l'ancienne Scandinavie confirment ces vérités, & nous portent à conjecturer, que la Chevalerie a commencé dans le Nord, & que c'est de-là qu'elle s'est répandue en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les Scandinaves qui s'y établirent. Pour donner une idée de cette Chevalerie, nous allons mettre sous les yeux du Lecteur quelques traits de la galanterie & de l'intrépidité des Scandinaves.

Le Roi *Regner Lodbrog*, qui étoit un des plus grands Héros de son tems, signala sa jeunesse par cet exploit de galanterie. Un Prince Suédois avoit une fille, nommée *Thora*, célébre dans tout le Nord par sa beauté : pendant son absence il la confia à la garde d'un de ses Officiers, & lui donna un château

pour sa demeure; mais cet homme ayant conçu une forte passion pour *Thora*, ne voulut plus la rendre, & prit si bien ses mesures pour s'en assurer la possession, que le Prince Suédois ne fit que des efforts inutiles pour la délivrer. Désespérant enfin d'y réussir par ses seules forces, il fit publier dans toutes les contrées voisines, que celui qui vainqueroit le ravisseur de *Thora*, de quelque condition qu'il pût être, l'obtiendroit en mariage. De tous ceux qui chercherent à mériter un prix si glorieux & si doux, le jeune *Regner* fut le plus heureux; il délivra la belle captive & l'épousa. *Thora* étant morte, *Regner* se maria à une jeune bergere, que le hazard lui fit appercevoir sur les côtes de Norvége. Les circonstances de cet événement méritentde trouver place ici; elles donneront de nouvelles lumieres sur les mœurs de ces peuples.

Aslauga étoit le nom de cette bergere; elle étoit la plus belle femme de tout le pays. Une flotte, dans laquelle étoit *Regner* aborda près de l'endroit où elle gardoit son troupeau: ceux de l'équipage qui furent mis à terre pour chercher des provisions, apperçurent cette jeune fille qui se lavoit le visage & les mains à une

fontaine voisine : ils furent si frappés de sa beauté, qu'ils retournerent sur leurs vaisseaux, ne rapportant que les marques de l'admiration qu'elle leur avoit causée. Le Roi, qui en fut instruit, voulut juger par lui-même si cette bergere étoit en effet assez belle pour avoir pu faire oublier à ses gens les ordres dont ils étoient chargés. Il envoya dans cette vue quelque Seigneur de sa suite pour engager *Aslauga* à venir sur son bord; mais cette fille n'y voulut consentir qu'après que le Roi lui eut fait donner sa parole qu'il ne lui arriveroit rien dont sa vertu pût s'allarmer. Elle se laissa conduire au vaisseau : *Regner*, en la voyant, céda au ravissement & se mit à chanter ces vers. *O puissant Odin ! que ce sera pour moi une consolation douce & imprévue, que celle que vous m'adressez, si cette jeune & belle bergere veut permettre que nous joignons ensemble nos mains, comme un signe d'une alliance éternelle.* *Aslauga* voyant que la passion du Roi s'enflammoit de plus en plus, craignit qu'il ne manquât à sa parole, & ne répondit à une proposition si flatteuse que par d'autres vers. Dans ce tems, cette façon de s'exprimer

étoit plus honnête que la prose, & marquoit qu'on avoit de l'esprit & de la politesse. *O ! Roi*, s'écria-t-elle, *vous mériteriez quelque malheur si vous me manquiez de parole. J'ai salué le Roi, il faut qu'il me fasse à présent reconduire chez mes parens.* Cette réponse ne fit qu'irriter la passion de *Regner*; il lui proposa de l'emmener à sa Cour, & de l'y faire jouir d'un sort qui exciteroit l'envie de ses compagnes. Pour donner plus de force à ses prieres, il lui offrit une magnifique robbe, ornée d'argent, qui avoit servi à la Reine *Thora*, sa premiere épouse : *prenez*, dit-il, en lui adressant ces vers, *prenez, si vous êtes sage, cette veste, brodée d'argent, qui appartenoit à THORA. Les riches vêtemens sont faits pour vous ; ses belles mains blanches se sont souvent promenées sur cet ouvrage, & il sera cher jusqu'à son dernier moment à celui que le Nord a appellé* le Prince des Héros.

Aslauga résista encore à cette épreuve; *non*, dit-elle, au Roi, en chantant, *je me ferai scrupule d'accepter une robbe si belle, l'ornement de la reine THORA; je ne suis pas digne de porter des vêtemens si magnifiques, un drap noir & grossier est*

ce qui convient à une bergere qui se repose dans une cabane, ou se voit obligée d'errer sur les sables du rivage pour garder ses chèvres; ensuite reprenant le langage de la prose, elle déclara au Roi, que quelque forte que fût sa passion, elle n'y répondroit qu'autant qu'elle seroit assurée de sa constance; qu'il devoit donc aller terminer l'expédition pour laquelle il étoit sorti de son Royaume, & que si à son retour il persistoit dans les mêmes sentimens, elle seroit disposée à suivre en Danemarck ceux qu'il enverroit pour l'y conduire. L'amoureux *Regner* fut obligé de souscrire à ces conditions, & partit sur le champ, en jurant à *Aslauga* qu'elle le reverroit bientôt victorieux & plus épris que jamais: elle fut bientôt menée au Roi; mais elle eut assez d'habileté pour obtenir que leur mariage ne seroit célébré qu'à leur retour en Danemarck & en présence de toute la Cour.

On voit que les mœurs & les bienséances n'étoient point ignorées & négligées chez les Scandinaves; il est même étonnant de les voir si scrupuleusement observées dans une circonstance aussi délicate, où l'illusion du pouvoir, & celle

de la plus séduisante des passions se réunissent pour les faire oublier. A cet exemple il seroit aisé d'en joindre un grand nombre ; mais nous nous bornerons à celui qu'on trouve dans la vie du célebre *Harald aux beaux cheveux*.

Il étoit par sa naissance, disent les chroniques, un des Princes les plus puissants & les plus riches de ce Royaume ; sa valeur étoit célebre, aussi bien que sa bonne mine, & sa longue chevelure d'or & de soie le rendoit l'objet des vœux secrets des plus belles Princesses de son tems. Alors cette espece de chevelure étoit sans doute à la mode : on vantoit aussi beaucoup celle d'*Aslauga* qui étoit de cette couleur.

Cependant une jeune beauté, nommée *Gida*, fille d'un jeune Seigneur Norvégien, fit éprouver à *Harald* une résistance à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Ce Prince, amoureux d'elle sur sa renommée, lui avoit envoyé quelques Seigneurs de sa Cour pour lui offrir sa main ; mais loin d'accepter avec empressement une proposition, qui rendoit jalouses de son bonheur toutes les filles du Nord, elle fit répondre à *Harald*, que, pour mériter son cœur, il falloit

s'être signalé par des exploits encore plus glorieux que ceux qu'il avoit faits; qu'elle tenoit au-dessous d'elle de partager le sort d'un Souverain, dont le pouvoir étoit borné à une seule Province, & qu'elle ne le croiroit digne d'elle que quand il auroit soumis tout le Royaume à sa domination. *Harald*, loin d'être irrité de ce refus, redoubla d'admiration pour l'ambitieuse *Gida*; il jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux jusqu'à ce qu'il eut achevé cette conquête dont elle lui faisoit naître l'idée. Il ne l'épousa en effet qu'après avoir soumis tout le Royaume.

§. IV.

Mariages des Scandinaves.

Ils épousoient plusieurs femmes.

PUISQUE les jeunes gens, d'une condition un peu au-dessus du vulgaire, ne pouvoient parvenir à former des alliances honorables & avantageuses, que par le chemin de l'honneur, c'est-à-dire, par la profession des armes, ils ne pouvoient se marier que tard. *C'est une chose honteuse parmi les Germains*, dit César, *que d'avoir eu quelque commerce avec les*

femmes avant l'âge de vingt ans ; plus on garde long-tems le célibat, plus on s'attire leur estime ; mais ce tems passé, il n'étoit pas rare chez les peuples du Nord d'épouser deux femmes, & souvent davantage : c'étoit un usage aussi ancien chez eux que parmi les Scythes. Les hommes riches & puissants regardoient même la pluralité des femmes comme une marque de grandeur, & le Christianisme eut beaucoup de peine à détruire cette coutume qui régnoit encore dans le Nord, vers le dixiéme siécle. Les enfans qui naissoient de ces mariages avoient un droit égal à la succession de leur pere, & le titre de bâtard étoit ou inconnu ou appliquable aux enfans qui naissoient hors de toute espéce de mariage ; cependant il paroît qu'une des femmes jouissoit de quelque supériorité, & étoit regardée comme la premiere & la plus légitime. Ses prérogatives consistoient sur-tout à suivre son mari défunt dans le tombeau ou dans le bûcher sur lequel on l'exposoit.

La fidélité & la chasteté de toutes ces femmes ont toujours été admirées. *Tacite* remarque, que les adulteres étoient très-rares chez les Germains, quelque Chasteté des femmes.

nombreux que fut ce peuple : chez les Scandinaves l'adultere étoit puni par les plus grands supplices.

Noces des Scandinaves.

Les cérémonies du mariage étoient fort simples, & consistoient principalement en festins. Après avoir obtenu l'agrément des parens, du tuteur de la fille, & son propre consentement, le prétendant fixoit le jour des noces, rassembloit ses parens, ses amis, & envoyoit quelques-uns des derniers pour recevoir la dot & la fille des mains de son pere. Les amis répondoient du dépôt qu'on leur confioit, & s'ils en avoient abusé, les loix les condamnoient à une amende, trois fois plus grande que celle que l'on payoit pour un meurtre. Le pere ou le tuteur suivoit la fille dans la maison de celui qui devoit l'épouser, & en la lui remettant entre les mains il lui disoit ordinairement : *je te donne ma fille en honnête mariage pour avoir la moitié de ton lit, le maniment des clés de la maison, le tiers de ton argent, soit de ce que tu en possede, soit de ce que tu posséderas, & pour jouir des autres droits déterminés par la loi.* Ensuite les deux époux se mettoient à table avec les conviés ; on buvoit à leur santé, ainsi

qu'à

qu'à celle des Dieux & des Héros. Les amis de l'épouse l'élevoient & la portoient sur leurs épaules ; ce qui étoit une marque d'estime. Après cette cérémonie elle étoit conduite au lit nuptial par son pere, & elle étoit précédée d'une multitude de flambeaux : alors le mariage étoit censé consommé, & l'époux faisoit divers présents à sa femme, qui consistoient en une paire de bœufs pour la charue, un cheval enharnaché, un bouclier avec la lance & l'épée : *c'étoit*, dit Tacite, *pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuse & oisive ; mais qu'elle étoit appellée à partager les travaux de son mari, à être sa compagne dans les dangers, & à courir les mêmes hazards, soit dans la paix, soit dans la guerre. Les femmes*, ajoute-t-il, *donnoient aussi quelques armes à leur mari, & c'étoit leur lien conjugal, leur auspice, leur hymenée.* Plusieurs jours s'étant passés en festins & en divertissements de toute espéce, les conviés faisoient présent de quelques piéces de bétail aux époux, ensuite ils retournoient chez eux.

Les mariages étoient ordinairement féconds chez ces peuples ; mais les gens

riches, ainsi que les pauvres, ne se faisoient aucun scrupule d'exposer les enfans qui en naissoient lorsqu'ils n'avoient pas envie de les élever.

Baptême des Enfans.

Long-tems avant que les premieres lueurs du Christianisme eussent percé dans le Nord, on y pratiquoit une espéce de baptême des enfans. La chronique de *Snorro-Sturleson*, parlant d'un Seigneur Norvégien qui vivoit sous *Harald aux beaux cheveux*, dit qu'il versa de l'eau sur la tête d'un enfant qui venoit de naître, & l'appella *Haquin*, du nom de son pere. *Harald* lui-même avoit été baptisé de cette façon, & on remarque la même chose du Roi *Olaus-Trygueson*, que sa meré *Astride* fit baptiser & nommer *Olaus*. Les Livoniens observoient la même cérémonie, & il paroît qu'elle étoit aussi en usage chez les Germains.

Il est vraisemblable que tous ces peuples avoient en vue, en lavant ainsi le corps des enfans nouveaux nés, de détruire l'effet des conjurations & des maléfices qu'on pouvoit employer pour leur nuire. Plusieurs peuples de l'Asie & de l'Amérique ont attribué la même vertu à des ablutions de cette espéce, & les Romains ne se sont écartés de cet usage

qu'en ce qu'ils ne les employoient pas pour les enfans nouveaux nés.

§. V.

Funérailles des Scandinaves.

C'ÉTOIT à la vigueur extraordinaire de leur tempérament que ces peuples devoient la vieillesse saine & avancée, dont la plupart d'entr'eux jouissoient ; mais l'indifférence, ou le dédain étoient la maniere dont ils regardoient cet avantage, auquel les hommes ne mettent un si haut prix que depuis que la découverte de tant d'arts & de plaisirs nouveaux a rendu leur vie plus courte & plus agréable. Le plus grand nombre des Scandinaves n'attendoient point ce terme reculé que la nature mettoit à leur vie. Les combats généraux ou particuliers, la navigation, le suicide, étoient autant de portes, toujours ouvertes à qui vouloit sortir de ce monde, & suivre l'unique & glorieuse route qui menoit à un avenir heureux. L'empire qu'avoit pris sur eux cette étrange persuasion, se fait très-bien connoître par les usages & les

cérémonies de leurs funérailles.

Dans les tems les plus anciens elles étoient fort simples : les Scandinaves, avant l'arrivée d'*Odin*, mettoient le corps du défunt, avec les armes dont il s'étoit servi, sous un monceau de terre & de pierres ; mais *Odin* introduisit dans le Nord des pratiques nouvelles & la magnificence. Dans les âges qui suivirent son arrivée en Danemarck, on élevoit un bûcher & l'on réduisoit en cendre le corps du mort ; ensuite ces cendres étoient mises dans une urne, qu'on enterroit sous une colline ; mais cet usage ne fut point universel chez ces peuples, & le premier prévalut de nouveau cinq ou six cens ans après.

Ces deux espéces de rits funèbres ont donné lieu à la distinction de deux âges dans l'ancienne Histoire du Nord. Le premier étoit nommé *Brenne-Alderes* ou *l'âge du feu*, & le second, *Nog-Alderen* ou *l'âge des collines*, qui dura jusqu'à ce que le Christianisme fût devenu dominant dans le Nord.

C'étoit sur-tout lorsqu'un Héros ou un Prince étoit mort glorieusement dans quelque combat, qu'on déployoit toute la magnificence possible, pour lui ren-

dre les derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit sur le bûcher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie ; ses armes, son argent, son cheval & ses domestiques. Ses cliens & ses amis se faisoient aussi très-souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui, pour l'accompagner dans la salle d'*Odin* ; enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le même bûcher, &, si le défunt en avoit eu plusieurs, ce qui arrivoit souvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie qui avoit le droit de suivre son époux à la mort. *Nanna* fut ainsi consumée par les flammes du bûcher où l'on avoit placé le corps de son mari *Balder*, un de ces Asiatiques, qui vinrent dans le Nord à la suite d'*Odin*. Dans l'Histoire d'*Olaus-Tryggueson*, on lit un trait remarquable, qui a rapport à cette étrange coutume. « *Eric*, » Roi de Suede, dit l'Auteur, renvoya » *Segride*, sa femme, parce qu'il ne » pouvoit souffrir son humeur insolente » & impérieuse ; mais d'autres préten- » dent que ce fut elle-même qui voulut » le quitter, parce qu'elle avoit ap- » pris qu'il n'avoit plus que dix ans à » vivre, & qu'elle auroit été obligée de

» mourir avec lui, suivant la loi du pays ; » en effet *Eric* avoit fait vœu dans une » bataille de se tuer au bout de dix » ans ».

On peut juger de-là que les femmes des Scandinaves n'étoient pas toujours fort disposées à faire ce sacrifice cruel à leur mari ; usage qui avoit été inventé par les Scythes, leurs ancêtres, lorsqu'ils habitoient dans les contrées brûlantes de l'Asie, où ils avoient eu leurs premieres demeures.

Rien ne paroissoit plus glorieux, plus magnifique, que d'entrer dans la salle d'Odin avec un cortége nombreux d'esclaves, d'amis, de chevaux, avec les plus belles armes & les plus beaux habits. On ne doutoit pas, & Odin lui-même l'avoit assuré, que tout ce qu'on brûloit & qu'on enterroit avec les morts, ne prît le chemin du *Valhalla* & s'y trouvât avec eux. Les plus pauvres, dans cette persuation, emportoient les ustensiles les plus nécessaires, & quelque argent, pour n'être pas tout à fait pris au dépourvu dans l'autre vie. C'étoit par un motif à peu près semblable que les Grecs & les Romains mettoient une piéce d'argent dans la bouche du mort,

pour qu'il eût de quoi payer le passage du *Styx*.

Toutes ces richesses, enterrées avec les morts, étoient sous la garde particuliere d'Odin, qui les défendoit disoit-on contre les attentats d'une profane avidité, par le moyen de certains feux sacrés & errans autour des tombeaux. Il paroît que les tombeaux ont été respectés pendant que le Paganisme a prévalu dans le Nord, puisque aujourd'hui, quand on a la curiosité de les fouiller, on y trouve souvent des armes, des éperons, des bagues, & quelquefois des vases de diverses espèces : tel étoit celui qui fut ouvert en Allemagne, près de *Guben*. Le Germain qui y étoit enterré, aimant apparemment les plaisirs de la table, avoit emporté avec lui des instrumens de cuisine, des flacons, & des coupes de toutes grandeurs.

Dans les Isles Britanniques, en Allemagne, dans la Scandinavie, dans plusieurs autres pays du Nord, & à l'Est de l'Asie, on voit encore plusieurs de ces monumens de leurs anciens habitans, en forme de petites collines rondes, le plus souvent environnées de pierres, & situées dans quelques plaines ou le long

d'un grand chemin. Presque partout le peuple s'imagine que ce sont des Géans qui y sont inhumés; en effet, on y trouve des os d'une grosseur au-dessus de l'humaine; mais il faut observer, que les anciens regardant comme une chose honteuse d'aller à pié au Palais d'*Odin*, enterroient leurs chevaux avec eux: il est très-probable que l'on a pris le plus souvent les os de ces animaux pour ceux des hommes.

ARTICLE IX.

Arts & Sciences des anciens Scandinaves.

Haute taille & force des Scandinaves.

CES peuples étoient d'autant plus propres aux Arts & aux Sciences, que la nature les avoit partagés d'une haute taille, d'une grande force & d'une santé vigoureuse. *César* remarque que les Sueves se nourrissoient de lait, qu'ils chassoient beaucoup; que dans leur bas-âge ils ne faisoient rien qui les gênât & les appliquât, & que c'est par cette maniere de vivre qu'ils parvenoient à être si robustes & d'une taille si énorme.

Végece dit que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage sur les Romains qui étoient petits : les lances, les épées, & les autres armes que l'on a pu conserver de ces âges, & même des siécles beaucoup moins éloignés, ne servent plus qu'à exciter la curiosité & l'étonnement par leur pesanteur. L'étonnement redouble à la vue de ces énormes & grossiers monumens de l'Architecture des anciens peuples du Nord : il y en a un dans la plaine de *Salisbury*, en Angleterre, qui est composé d'une multitude de rochers d'un poids énorme, dressés sur leurs extrémités, & servant de base aux autres : les monumens de cette espéce qu'on voit en Irlande, en Westphalie, dans l'Ost-frise, dans les Etats de Brunsvick, dans le Meklembourg, & en plusieurs autres endroits du Nord, ne sont pas moins étonnants. L'ignorance des âges suivans ne pouvant comprendre que des hommes eussent pu construire de pareils édifices, les a attribués à des démons ou à des génies. Dans une ancienne chronique Irlandoise il est fait mention d'un Norvégien, nommé *Finbog*, célebre par sa force, qui ôta une énorme pierre

qui étoit bien avant en terre ; prit deux autres grosses pierres qu'il plaça dessus, les porta toutes trois sur sa poitrine pendant quelques moments & les jetta ensuite avec tant de violence contre terre, que la plus grosse y demeura enfoncée bien avant ; c'est, sans doute, cette extrême force & cette haute taille qui ont fait croire que des Géans ont été les premiers habitans de la terre.

Le froid, qui étoit autrefois en Europe beaucoup plus rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui, les exercices continuels des hommes, leur continence, leurs mariages tardifs, leur nourriture simple & sauvage, & sur-tout l'inapplication continuelle de leur esprit étoient les principales causes de leur force & étonnante constitution, & toutes les fois qu'elles se réuniront encore, on se convaincra que la nature n'est tombée ni dans la lassitude ni dans l'épuisement, comme quelques personnes le supposent.



§. I.

Agriculture des anciens Scandinaves.

Un peuple qui néglige les Arts agréables, cultive mal les Arts nécessaires. Les Scandinaves méprisoient les uns & les autres : ce mépris, qui venoit de la paresse de ces peuples, tiroit encore de nouvelles forces de leur Religion sanguinaire, de leur amour excessif pour la liberté qui prenoit ombrage d'un séjour trop long dans un même lieu ; ce mépris venoit encore de leur naturel dur, querelleur & colere, qui faisoit consister l'indépendance & le bonheur de l'homme dans le pouvoir de braver tous ses égaux & de repousser toutes les insultes.

Tant que ce penchant subsista, les peuples entiers errans de forêts en forêts, & vivant du revenu des troupeaux qu'ils menoient avec eux, ne penserent ni à labourer ni à ensemencer la terre. Du tems de *Tacite* les Germains ne la cultivoient encore que très-peu, & seulement pour le pressant besoin. *Ils cultivent*, dit cet Historien, *tantôt une*

contrée, tantôt une autre, & font ensuite un nouveau partage des terres.... Vous ne leur persuaderiez pas aussi facilement de labourer la terre & d'attendre une récolte, que d'aller provoquer un ennemi & gagner des blessures. Ils regardent comme une paresse & un manque de courage de gagner à la sueur de son visage ce qu'on peut acquérir au prix de son sang.

Ce préjugé s'affoiblit cependant peu à peu ; mais seulement en faveur de l'Agriculture. Les grands usages de grain dans un pays où les fruits sont rares, & où l'on en tire son aliment & sa boisson ordinaires, en furent sans doute la cause : on voit dès le neuviéme & dixiéme siecles des riches propriétaires, & par conséquent des nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage ; & le Christianisme ayant enfin, après plusieurs années, détruit le goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ses habitans, acheva de les mettre dans la nécessité d'en tirer leur subsistance.

Mépris des Scandinaves pour les Arts.

Mais il n'en fut pas de même des autres Arts : ils passerent encore longtems pour des occupations avilissantes, qui ne convenoient qu'à des esclaves, &

qui, après avoir deshonoré ceux qui les exerçoient, imprimoient encore une tache à leur postérité.

Les Grecs & les Romains n'ont pas eu non plus une façon de penser bien philosophique sur ce sujet. Les Gaulois, les Germains, & les Scandinaves n'employoient ordinairement aux métiers, à toute sorte de travail du corps & aux soins domestiques, que des esclaves, des affranchis, des femmes ou des vieillards, assez lâches pour préférer ce genre de vie à la mort; aussi ces peuples ne connoissoient point les commodités de la vie, ni rien de ce qui contribue au plaisir & à l'ornement. Leurs femmes filoient elles-mêmes la laine dont une partie de leurs habits étoient faits; les pelleteries fournissoient le reste: ces habillements étoient justes au corps, courts & lestes, comme ceux de tous les autres peuples Celtes.

§. II.

Habitations des Scandinaves.

Du tems de *Tacite* les Germains n'avoient point encore bâti de villes, ni même de bourgs; *chacun*, dit cet Auteur, *se loge suivant qu'il lui plaît, près d'une fontaine, d'un bois ou d'un champ, sans joindre sa maison à celle de son voisin, soit par l'ignorance des habitans, ou à cause du danger du feu.*

Quand la Religion eut permis d'élever des Temples aux Dieux, le concours de ceux qui venoient y offrir des sacrifices, engagea peu à peu à bâtir à l'entour; on en forma insensiblement des villes: on bâtit aussi aux environs des châteaux, où les Rois, les Princes & les Seigneurs faisoient leur résidence, & enfin les marchés, où les paysans se rendoient de tous côtés pour échanger le peu de marchandises qui circuloit alors dans le commerce: ils donnerent naissance à un troisieme ordre de villes qui conservent encore dans leur nom les traces de cette origine. Les maisons qui composoient ces bourgades n'étoient

la plupart que des chaumières, soutenues par de grosses poutres, jointes avec des planches, & couvertes de gazons : on y recevoit ordinairement le jour par en haut. La portion la plus pauvre du peuple logeoit dans des huttes, bien inférieures ; des fossés, des fentes de rochers lui servoient de retraites, même dans les plus grands froids de l'hiver ; couchés sur la dure, à demi-couverts de quelques peaux, qu'ils attachoient sur leurs épaules avec des épines, ils passoient ainsi leurs jours dans une espéce d'engourdissement, jusqu'à ce que, réveillés par quelque cri de guerre, ces hommes féroces s'élançassent hors de leurs antres, pour embraser les Palais de Rome, & fouler aux piés tant de beaux monumens du luxe, des Arts & de l'industrie.

Il n'y avoit que le bas-peuple qui vivoit dans cette ignorance absolue de tous les agrémens de la vie. Les grands se distinguerent d'assez bonne heure par des édifices somptueux pour ce tems : on leur donnoit une grande étendue, & on les ornoit de tours fort élevées. Les plus riches d'entre les Seigneurs Norvégiens qui allerent s'établir

en Islande, y firent construire des maisons d'une étendue extraordinaire. *Arngrinus* assure, que le Palais d'*Ingolphe* avoit cent trente-cinq piés de longueur. Les ornements les plus précieux de ces espéces de Palais, étoient des lambris, sur lesquels on avoit sculpté quelques exploits remarquables du maître de la maison ou de ses ancêtres: on en trouve encore aujourd'hui des morceaux en Islande, qui ont été gravés il y a plus de huit cens ans, & qui servent de piéces justificatives à l'Histoire du pays. Cette sculpture n'est point si grossiere qu'on pourroit se l'imaginer. Les Montagnards de Norvége & de Suéde sont encore de nos jours doués d'une adresse surprenante pour tous ces ouvrages, & l'on en conserve divers morceaux qui montrent ce que peut le talent naturel.

Ceux d'entre les Scandinaves qui se fixerent dans des pays plus riches, adoptant bientôt le luxe de leurs nouveaux concitoyens, ils voulurent se signaler comme eux par de somptueux édifices; mais quoiqu'ils eussent devant les yeux de magnifiques monumens, uniquement sensibles au plaisir de la difficulté vaincue la belle & noble simplicité des pro-

portions antiques leur échappa ; ils les défigurerent par un mêlange d'ornemens extraordinaires, & par une parure exceſſive & affectée, d'où naquit ce goût d'Architecture, appellé *Gothique* de leur nom.

§. III.

Commerce des anciens Scandinaves.

LE goût que ces peuples avoient pour la navigation, auroit pu favoriſer & étendre leur commerce ; mais la piraterie en étoit le but principal, & cet indigne métier, que la pareſſe fait exercer, réduit à l'inaction les hommes qui pourroient s'occuper du commerce, & rend leur induſtrie inutile.

Cependant, ce que nous avons rapporté des expéditions maritimes des Norvégiens fait préſumer que le commerce entroit pour quelque choſe dans ces ſingulieres entrepriſes : cette conjecture ſemble confirmée par une quantité de monnoie qu'on trouve répandue dans différents endroits du Nord : il eſt vraiſemblable que pendant long-tems le commerce ſe fit avec ces mon-

noies, dans les lieux où il y en avoit une certaine quantité, & ailleurs, par la voie d'échange. On ne trouve aucune monnoie frappée dans les trois Royaumes du Nord, avant le dixieme ou le neuvieme siécles, & il y a lieu de croire que ce fut *Canut le Grand* qui fit venir des Anglois en Danemarck pour frapper ces petites monnoies de cuivre, que l'on montre encore aujourd'hui, & qui ont ordinairement l'empreinte d'une croix, d'un soleil, ou d'une étoile, sans aucun caractere. L'argent étoit fort en usage sous les Rois payens pour désigner toutes sortes de valeurs; *mais il ne paroît pas qu'on l'employât alors autrement qu'au poids.*

Monnoies.

§. IV.

Astronomie des Scandinaves.

CETTE science, si nécessaire à des Navigateurs de profession, entroit toujours dans l'éducation des jeunes gens qui aspiroient à la gloire, & les Scandinaves s'y sont particuliérement appliqués; aussi les anciennes chroniques font-elles mention d'un grand nombre

de jeunes guerriers qui vantoient aux Princesses, dont ils vouloient gagner le cœur, les diverses connoissances qu'ils avoient, & particulierement le talent de nommer toutes les étoiles par leur nom. Ces noms qu'ils donnoient aux astres n'ont rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés, mais sont aussi fondés sur des convenances, le plus souvent imaginaires. La Grande Ourse étoit désignée par le nom de *grand Chien*; la Petite étoit appellée *le Chariot de Charles*; Orion, *la Quenouille de Frigga*; le Cigne, *la Croix*; la Voie Lactée, *le Chemin de l'Hiver*, &c. On ignore si, comme beaucoup d'autres peuples, ils n'avoient pas recours aux astres pour deviner l'avenir; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont toujours été fort attentifs à régler le cours des tems, soit que la Religion, en leur prescrivant certains sacrifices, leur rendît ce soin nécessaire, soit que ce fût un effet naturel du goût que les peuples du Nord ont pour les sciences de calcul.

Ils commençoient ordinairement l'année au solstice d'hiver, & le partageoient en deux demi-années, ou in-

Comment ils divisoient le tems.

tervalles de deux solstices, qui étoient subdivisés en quarts d'années & en mois. Les noms de ces mois paroissent avoir beaucoup varié; ils étoient empruntés; la plupart des occupations champêtres qu'ils amenoient avec eux, ou des cérémonies Religieuses qu'on devoit y observer : ils sont encore en usage *dans* plusieurs endroits du Nord. Le mois étoit partagé en semaines, composées de sept jours; usage qu'ont adopté presque toutes les Nations, connues depuis l'extrémité de l'Asie jusqu'à celle de l'Europe, & le jour étoit divisé en douze parties qui avoient chacune leur nom; mais au lieu d'employer le mot jour, ils se servoient toujours de celui de nuit lorsqu'ils comptoient le tems.

Tacite remarque la même chose des Germains, & les Anglois ont encore conservé cette coutume dans quelques façons de parler. Les Celtes regardoient la plus longue nuit de l'hiver comme celle qui avoit produit toutes les autres, & le jour lui-même; c'est pourquoi ils l'appelloient *la mère nuit*, & se persuadoient que c'étoit pendant une nuit semblable que le monde avoit été créé; c'est sans doute cette opinion qui avoit

donné lieu à la maniere de s'exprimer que nous venons de rapporter.

On a mis en queſtion, ſi l'invention du *Calendrier* ou des *bâtons runiques* a été connue dans le Nord avant que le Chriſtianiſme y eut pénétré. Ces bâtons ſont un court Almanach, tracé ſur des eſpéces de tablettes ou ſur des bâtons applatis : l'on y trouve le cours du ſoleil, les jours de fêtes, le nombre d'or, la lettre dominicale, &c. Il y a de ces *bâtons runiques* qui paroiſſent d'une grande antiquité ; mais on croit qu'il n'en exiſte pas où il y ait des preuves du Chriſtianiſme de ceux qui les ont faits. Les caractères runiques qu'on y trouve, & quelques autres marques qui ont été en uſage parmi les payens, ſemblent le prouver ; mais cette queſtion, d'ailleurs peu intéreſſante en elle-même, ne peut ſe réſoudre qu'en examinant ſi les Scandinaves connoiſſoient l'uſage des lettres avant d'embraſſer le Chriſtianiſme. S'ils ont en effet connu les lettres avant ce tems, il n'y aura aucune raiſon de leur conteſter la premiere découverte : cette ſeconde queſtion, plus intéreſſante que celle qui n'auroit que l'antiquité des *bâtons runiques* pour objet, mérite Calendrier.

d'être discutée plus soigneusement. Nous allons nous en occuper dans le paragraphe suivant.

§. V.

Recherches sur l'antiquité des Lettres ou caractères runiques.

L'HISTOIRE se fondant presque uniquement sur la connoissance de l'Ecriture, on conçoit que l'époque de la naissance de ces deux Arts, soit dans le Nord, soit ailleurs, a dû être à peu près la même : examinons donc ce point curieux & intéressant pour l'Histoire des anciens Scandinaves. On trouve encore dispersés en différents endroits du Danemarck, de la Norvége & de la Suéde, une multitude de monumens chargés d'anciens caractères *runiques*, qui paroissent, au premier coup-d'œil, singuliérement différents de tous ceux que l'on connoît. Le petit nombre de personnes qui se sont appliquées à les déchiffrer, n'y découvrent le plus souvent que des épitaphes, écrites dans une langue qui n'est ni moins inconnue ni moins oubliée que les caractères mêmes. Il y en

» qui ont été composées par des payens ; mais un grand nombre portent des traces évidentes du Christianisme. Plusieurs Savans de réputation se sont persuadés que ces caractères lui devoient leur origine, & que les premiers Missionnaires envoyés chez les Germains & les Scandinaves, avoient été en même-tems leurs premiers maîtres dans l'art d'écrire.

Ces Ecrivains prétendent d'abord renverser tout ce que les Savants du Nord ont dit de la haute antiquité des caractères *runiques*, par le témoignage de divers Auteurs Grecs & Latins. *Androtion*, cité par *Elien*, assure que, « ni les Thraces ni les autres barbares, » établis en Europe, ne connoissoient » les lettres, & que ces peuples regar- » dent comme la chose du monde la » plus honteuse de s'en servir, au lieu » que l'usage en est commun parmi les » barbares de l'Asie ». *Tacite* est encore plus formel à cet égard. *Les hommes & les femmes*, dit-il, en parlant des Germains, *ignorent également le secret de l'écriture*. Presque tous les anciens qui ont parlé des peuples Celtes, affirment la même chose : ils disent, qu'ils ne

gardoient avec mépris toute autre occupation que celle des armes; qu'apprendre à lire & à écrire étoit se dégrader à leurs yeux; que leurs *Druides* ou leurs *Prêtres*, soit par superstition, soit par intérêt, &, peut être, par ces deux motifs réunis, proscrivoient, de tout leur pouvoir, l'usage des lettres, & entretenoient les peuples dans l'aversion qu'ils avoient pour cet admirable secret. Ils disent aussi que ces *Druides* prétendoient que leurs instructions devoient être secretes & réservées aux initiés; ce qui ne pouvoit se faire quand elles étoient confiées à un papier *indiscret*. Ils confirment toutes ces autorités par divers faits constatés. *Théodoric*, Roi d'Italie, ne savoit pas signer les premieres lettres de son nom, quoiqu'il eut passé sa jeunesse parmi les Romains. *Eginhard* raconte, dans la vie de Charlemagne, qu'il y avoit des peuples de Germanie sous la domination de ce Prince, dont les Loix n'avoient pas encore été écrites. Sous son fils, *Louis le Débonnaire*, les Saxons s'obstinant à ne vouloir pas lire, on fut obligé de leur mettre le vieux & le nouveau Testament en vers, qu'ils apprenoient volontiers par

par cœur & chantoient à leur maniere : enfin, les Ecrivains, dont nous rapportons ici le ſentiment, croyent réſoudre à la fois la difficulté, tirée de la forme particuliere des *Runes*, & montrer que la connoiſſance de ces caractères n'a pas précédé celle du Chriſtianiſme dans le Nord, en le réduiſant aux lettres Romaines : ils n'en différent, diſent-ils, qu'en ce que les peuples du Nord, ayant d'abord gravé leurs lettres ſur le bois & ſur la pierre, trouverent qu'il étoit plus facile & plus commode de tracer toutes les lettres en lignes droites, & d'éviter tous les contours ou les arrondiſſements.

On refuſe aux anciens Celtes la connoiſſance, ou du moins l'uſage des lettres ; mais il ne s'agit ici que des Scandinaves, & des peuples les plus voiſins de la Scandinavie ; ce ſont les ſeuls chez qui on trouve des monumens *Runiques*, & ce ſont auſſi ceux que les anciens Auteurs connoiſſent le moins. *Tatite* n'avoit pas ſans doute pénétré au-delà de l'Elbe, & il eſt poſſilbe qu'une particularité de ce genre lui ait échappé, parce qu'on ne peut douter que le génie de ces peuples ne les portât à faire aux étrangers

un myſtere des connoiſſances qu'ils pouvoient avoir dans ce genre. Ce que l'on rapporte des Druides regarde auſſi principalement les Gaulois, & forme un préjugé bien foible quand on en fait l'application aux peuples du Nord. Il y avoit, ſans doute, parmi eux beaucoup de guerriers & d'hommes illuſtres, qui ne ſavoient non plus écrire que *Théodoric*; mais faut-il croire que toute la Nation fût enveloppée dans la même ignorance? Enfin les caractères *Runiques* pourroient être les caractères Romains altérés, ſans qu'on fût en droit d'en conclure que les Scandinaves euſſent attendu ſi long tems à emprunter d'eux ce ſecret. Ils pourroient même avoir de grandes conformités avec ces caractères ſans en avoir été imités, & tenir ces traits de reſſemblance d'une origine, commune aux uns & aux autres; mais ce qui eſt plus déciſif, c'eſt que cette conformité n'eſt point du tout prouvée, & qu'il en eſt de ces lettres *Runiques* comme des mots dont on cherche les étymologies. Que la néceſſité d'écrire ſur du bois ou des pierres, ait obligé à ne tracer que des lignes droites, c'eſt une ſuppoſition qui peut être fondée; mais elle laiſſe une

grande liberté à l'imagination, & cette hypothése devient aisée à détruire.

L'Histoire Romaine nous apprend, que sous le régne de l'Empereur *Valens*, *Ulphilas*, Evêque des Goths, établi dans la *Mésie* & dans la *Thrace*, traduisit la Bible en Langue Gothique, & l'écrivit en caractères *Runiques*. Divers Auteurs ajoutent que ce fut lui qui les inventa; mais quelle apparence qu'un homme ait formé le projêt de donner à toute une Nation de nouveaux caractères, sans aucune nécessité? Si les Goths de *Mésie* & de *Thrace* n'avoient eu avant lui aucune connoissance des *Runes*, n'eût-il pas été plus sensé de leur apprendre à lire les caractères Grecs, dont l'usage étoit si étendu? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'Evangile ni sur du bois ni sur des pierres, mais sur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caracteres des autres Nations en faveur des lignes droites; nécessité qui a, dit-on, donné naissance aux caractères *Runiques*: enfin, il est aisé de démêler ce qui a donné lieu à la méprise des Historiens, qui font *Ulphilas* l'inventeur de ces caractères. Les Grecs n'en avoient vraisemblable-

ment jamais eu connoissance avant lui : celui qui montre une nouveauté passe souvent pour en être l'Auteur; d'ailleurs, quand on compare les alphabets d'*Ulphilas*, on s'apperçoit aisément que cet Evêque y a ajouté divers caractères, inconnus aux anciens Scandinaves : ce fut sans doute sa version de la Bible qui l'obligea à faire ces additions. L'ancien alphabet n'étant composé que de seize lettres, ne pouvoit, par conséquent, rendre plusieurs sons étrangers à la Langue Gothique, qui devoient nécessairement se rencontrer dans son ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire regarder *Ulphilas* comme inventeur; mais il est probable qu'avant Ulphilas, c'est-à-dire, dans un tems où tous les peuples du Nord étoient plongés dans les plus épais ténèbres du Paganisme, ils avoient déja quelques connoissances des lettres.

Strahlenberg. Ils ont dû les connoître plutôt encore, & même avant de sortir de leur premiere patrie, si des voyageurs dignes de foi ne se sont point trompés, lorsqu'ils ont cru voir des inscriptions écrites en lettres *Runiques* dans les déserts de la Tartarie. Ces Voyageurs l'assurent en termes exprès, & on leur doit la *justice*

de ne pas rejetter leurs témoignages ſans raiſon. La Tartarie n'a jamais été chrétienne ; c'eſt de ce pays & des environs que ſont manifeſtement ſortis les hommes qui ont peuplé la Scandinavie. Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embraſſé la foi : or on voit ſans difficulté ce qui réſulte de ces faits. L'écriture *Runique* eſt donc vraiſemblablement un Art de l'Aſie, tranſporté en Europe avec les peuples qui ſont venus s'y établir.

C'eſt auſſi ce que confirment toutes les chroniques & les Poéſies que nous avons déja citées : elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité & une origine toute payenne ; c'eſt *Odin* lui-même, diſent-elles, qui les a inventées ; c'eſt lui qui poſſédoit éminemment l'art d'écrire, ſoit pour les uſages ordinaires, ſoit pour les opérations magiques. Pluſieurs de ces lettres portent même le nom des Dieux ſes compagnons. Dans une Ode très-ancienne, citée par *Bartholin*, le Poëte s'écrie en parlant de certaines Runes : *c'eſt le grand vieillard* (Odin) ; *ce ſont les Dieux*, *c'eſt Odin, le Souverain des Dieux*,

qui les a tracées. Comment les Payens auroient-ils si-tôt oublié, que les lettres leur avoient été apportées par les Ministres de la Religion étrangere, inconnue, haïe même, parce qu'on les obligeoit souvent, par des voies violentes, d'en faire une profession extérieure ? Comment tous leurs Poëtes Théologiens auroient-ils si souvent donné à leur *Odin* l'épithéte d'*inventeur des Runes*, qu'on trouve fréquemment rangée au rang de ses titres ? Enfin, ce qui paroît d'une grande autorité, c'est que l'on voit en quantité d'endroits dans les Histoires Septentrionales, des Princes ou des Héros payens faire usage de ces lettres, dans un tems où la premiere lueur du Christianisme n'avoit point encore pénétré jusqu'au Nord. Dans la *Blekingie*, Province de Suéde, il y a un chemin taillé dans le roc, où l'on trouve divers caractères *Runiques* qui ont été tracés par le Roi *Harald-Hyldetand*, en l'honneur de son pere. *Saxon*, qui vivoit du tems de Valdemard II, fils de Canut, rapporte, que ce Prince avoit envoyé, sur la fin de l'onziéme siécle, des gens pour les examiner ; qu'une tradition très-bien conservée les attri-

buoit à ce Roi *Harald*, qui, suivant *Torfœus*, monta sur le trône au commencement du septiéme siécle, & suivant *Saxon*, beaucoup plutôt. *Regner Lodbrog*, qui n'eut de la Religion chrétienne que les idées les plus confuses, se servit aussi de ces lettres pour perpétuer le souvenir de ses exploits en *Biarmie*, Province au Nord de la Russie.

On peut donc conjecturer avec quelque vraisemblance, que ce fut en effet *Odin*, ou le Chef de l'émigration Asiatique, qui apporta avec lui les *caractères Runiques* dans le Nord. La connoissance des lettres s'étoit déja répandue long-tems avant lui chez presque tous les peuples de l'Asie, & la patrie de ce Prince n'étoit pas fort éloignée de plusieurs Nations chez lesquelles cet art étoit depuis long-tems naturalisé. Il est probable que cet homme ambitieux s'en servit principalement pour fortifier chez les sauvages qui habitoient la Scandinavie, l'idée du pouvoir surnaturel qu'ils lui attribuoient. La grande utilité de l'écriture leur persuada long-tems qu'il y avoit quelque chose de divin ou de magique dans cet art; aussi le voit-on bien plus souvent employé, dans

la folle eſpérance d'opérer divers prodiges, qu'à ſuppléer à la mémoire, & à rendre la parole fixe & durable.

On diſtinguoit différentes eſpéces de *Runes*; il y en avoit de *nuiſibles*, nommées *Runes ameres*, qui ſervoient à donner des maux; de *favorables*, qui détournoient les accidens; de *victorieuſes*, qui procuroient la victoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales*, qu'on gravoit ſur des feuilles d'arbres pour ſe guérir; d'autres ſervoient à chaſſer de l'eſprit les mauvaiſes penſées, à éviter les naufrages, à ſoulager les femmes dans l'accouchement, à préſerver ceux à qui on avoit fait boire de la bierre empoiſonnée; à détourner les effets du reſſentiment de ſes ennemis, à favoriſer ſes amours; mais ces derniers devoient être employés avec beaucoup de prudence. Un ignorant qui écrivoit *une lettre* pour l'autre, ou qui ſe trompoit dans un trait, expoſoit ſa maîtreſſe à quelque dangereuſe maladie, dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *Runes* avec la plus grande exactitude.

Toutes ces diverſes eſpéces ne différoient entr'elles que par les cérémonies qu'on obſervoit en les écrivant, la ma-

tiere ſur laquelle on les traçoit, l'endroit où on les expoſoit, la maniere dont on arrangeoit les lignes, ſoit en forme de cercle, de ſerpent, de triangle, &c. C'étoit dans toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde, qui faiſoit reſpecter ſous les noms de Prêtres & de Devinereſſes, tant d'imbéciles & de coquins qui nourriſſoient & enflammoient les paſſions violentes, & qui ſemoient dans les cœurs tant de craintes, de haines, de jalouſies.

L'uſage raiſonnable des lettres devint cependant de jour en jour plus commun dans le Nord. On voit dans les derniers ſiécles du Paganiſme des Rois, des Capitaines célébres, & en général d'autres perſonnes qui avoient été élevées avec ſoin, s'en ſervir pour faire des épitaphes, des inſcriptions, &c. Les plus anciennes de ces épitaphes ſont ordinairement celles qui ſont les mieux gravées : l'on en trouve rarement qui ſoient écrites de la droite à la gauche; mais communément elles le ſont de haut en bas, ſur une même ligne, à la maniere des Chinois & de pluſieurs peuples des Indes, ou de haut en bas, & de là tournant à

gauche, & remontant jusqu'à la hauteur de la ligne parallèle, ou de la gauche à droite, & retournant ensuite de la droite à la gauche.

La plus grande partie des anciens monumens, écrits en caractères *Runiques*, qui se sont conservés, sont des inscriptions éparses dans les campagnes, & gravées sur des rochers; on écrivoit cependant aussi sur du bois, sur des écorces de bouleau, & sur des peaux préparées. Quand on vouloit faire savoir quelque chose aux personnes absentes, on leur envoyoit un messager avec un morceau d'écorce, ou un petit ais léger & poli, sur lequel on écrivoit ordinairement avec beaucoup de précision ce qu'on vouloit qu'ils apprissent. On a encore quelques-unes de ces lettres, & même des lettres galantes, écrites sur des écorces & des planches. A l'égard des livres entiers, écrits en lettres *Runiques*, les plus anciens que l'on ait ont été composés dans les tems où la Religion chrétienne commençoit à devenir dominante dans le Nord. Il est aisé d'en juger par plusieurs indices, & sur-tout, parce que l'on y trouve fréquemment des caractères romains mêlés avec les *Runiques*.

Dans les dixiéme & onziéme ſiécles, l'uſage des *Runes* s'abolit de plus en plus, & les Miſſionnaires parvinrent enfin à les proſcrire, parce qu'elles entretenoient les peuples dans les anciennes ſuperſtitions ; mais cette réforme ne fut pas prompte. Pluſieurs ſiécles après l'on a encore tracé des *Runes*, & on aſſure que l'uſage n'en eſt pas entiérement aboli chez les Montagnards d'une Province de Suéde.

§. VI.

Ancienne Langue du Nord.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la Langue dont les anciens Scandinaves ſe ſont ſervis, parce qu'il eſt inconteſtable que les peuples de l'Europe ; depuis ſes extrémités orientales, juſqu'à celles de l'Eſpagne, ont autrefois parlé la même Langue, ſi l'on excepte les *Sarmates*, qui, dès les plus anciens tems, ont eu une Langue à part, les Grecs qui emprunterent de bonne heure beaucoup de termes des Orientaux ou des Egyptiens, & les Romains, qui adopterent en partie la Langue des

Grecs. La Langue Scythique ou Celtique ne s'eſt conſervée en entier que dans les pays dont les Romains n'ont jamais été les maîtres ; mais dans ceux mêmes qu'ils ont occupés long-tems, on en trouve encore des veſtiges très-ſenſibles. L'Eſpagnol & le François ſont encore pleins de mots qui dérivent *du Tudeſque* ; les uns, que les Romains n'ont pu faire oublier ; les autres en plus grand nombre, que les émigrations des peuples du Nord y ont reportés & remis en vogue.

Il eſt aiſé de comprendre que cette Langue a dû être partagée en diverſes dialectes, & qu'elle a changé imperceptiblement dans le même *pays* ; c'eſt le ſort de toutes les Langues du monde : on reconnoît cependant dans toutes ſes branches, encore ſubſiſtantes, diverſes preuves de ſon ancienne origine. La Langue Tudeſque ou *Gothique* des quatriéme & cinquiéme ſiécles, a de grands rapports avec le Bas-Breton ou le Gallois, & quelques-unes avec l'Iſlandois ; on la parle encore aujourd'hui, ſans beaucoup de changemens, en Iſlande, & dans les Provinces les plus reculées de Suéde. Le Danois, le Nor-

végien, le Suédois, ne sont évidemment que la même Langue, & ont les plus grands rapports avec l'Allemand, surtout avec celui qui se parle dans la Basse-Allemagne ; mais il semble que les Asiatiques qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne, sous la conduite d'*Odin*, y ont introduit une dialecte plus douce, quelques mots nouveaux, & des terminaisons un peu différentes.

Après ce que nous avons rapporté du caractère & des mœurs des Scandinaves, on ne se formera pas une grande idée de la beauté de cette Langue. Les hommes n'imaginent des termes qu'à mesure qu'ils acquierent des idées ; il semble d'abord que leur langue a dû être pauvre & grossiere ; en effet, elle étoit peu propre à rendre tout ce qu'il y a de subtil ou d'abstrait dans chaque sujet ; mais le peuple qui la parloit libre, indépendant, fier & emporté dans ses passions, comme il étoit, n'a pu manquer de donner à sa Langue un caractère analogue au sien.

Il y a toujours des choses admirables dans les Langues des Nations libres, & qui sentent vivement, quelque grossieres

& ignorantes qu'elles soient d'ailleurs; elles ont une briéveté énergique, des tours vifs & sententieux, des expressions pittoresques, auxquelles la contrainte de notre éducation, la crainte du ridicule & l'empire de la mode ne nous permettent pas d'atteindre; mais ce qui devoit donner de la force & de l'élévation à la Langue des anciens Scandinaves, c'étoit ce goût si marqué & si général qu'ils avoient pour la Poésie : on en a déja vu quelques fragmens dans cet Ouvrage; ce qui nous reste à en dire offrant encore plusieurs singularités, aussi peu connues que remarquables, nous espérons que le Lecteur sera satisfait de l'attention que nous allons donner à ce sujet. Les détails dans lesquels nous entrerons ne sont pas inutiles; & si ce n'est point le plus important de tous les côtés par où nous pouvons considérer aujourd'hui les anciens Scandinaves, c'est du moins celui sur lequel il reste le plus de lumiere & de certitude.



§. VII.

Origine de la Poésie des anciens Scandinaves.

Les hommes étant par-tout essentiellement les mêmes, par-tout ils ont dû imaginer des vers, long-tems avant que d'écrire en prose. Il semble aujourd'hui que ce soit un renversement de l'ordre naturel, parce que l'on ne se met point à la place d'une Nation qui ignore l'art de l'écriture, ou que ses préjugés empêchent de s'en servir.

L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde; mais il ne put y avoir long-tems de chants sans Poésie. Quand on eut remarqué combien ces deux choses réunies gravoient aisément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau degré de mérite, sur-tout aux yeux de ceux qui travailloient pour obtenir une gloire durable. On fit servir les vers à conserver le souvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles, les rits Reli-

gieux, & les travanx de la campagne y furent aussi renfermés, parce qu'ils consistent dans une suite de détails qui peuvent aisément tomber dans l'oubli.

Ce fut ainsi que la Gréce eut un Homère, un Hésiode, &c. même un Phérécide qui parut six cens ans avant le siége de Troye. Les Gaulois & plusieurs autres peuples Celtes avoient une très-grande quantité de Poëmes sur toutes sortes de sujets, & la jeunesse, dont on confioit l'éducation aux Druides, employoit quelquefois vingt années à les apprendre. Cet usage étant consacré chez eux par une haute antiquité, respectable aux yeux du peuple, subsista encore bien des siécles après que la connoissance de l'art d'écrire leur eut offert une voie plus parfaite pour conserver le dépôt des connoissances humaines.

Les Scandinaves, à leur imitation, ne firent long-tems servir leurs *Runes* qu'à des usages insensés ou peu importants : ils ne s'aviserent pas, même pendant un grand nombre d'années, de mettre par écrit ces vers, dont leur mémoire devoit être surchargée, & ils n'en ont

vraisemblablement écrit qu'un très-petit nombre pendant les tems de leur Paganisme.

L'idée de faire un livre, de s'assujettir à écrire quelque chose d'un peu long, ne pouvoit entrer dans la tête de ces soldats indomptés, qui ne connoissoient aucun milieu entre les exercices violens, les fatigues de la guerre, de la chasse, & la léthargie d'une oisiveté, souvent brutale & crapuleuse. Entre tous les biens que la Religion chrétienne leur fit, celui de rendre nécessaire la connoissance des lettres mérite d'être compté : il ne falloit pas un motif moins sacré pour leur faire abjurer ce mépris barbare & invétéré qu'ils avoient pour cet admirable secret. Les Eglises & les Monasteres devinrent un asile assuré où il se conservoit inviolablement, tandis que les préjugés de ces tems tendoient partout ailleurs à les replonger dans l'oubli. Les disputes des Théologiens & des diverses sectes firent ouvrir beaucoup de livres anciens, & donnerent le goût d'en faire de nouveaux. La Religion Celtique n'ayant aucun livre fondamental, mettant même la Poésie à la place des lettres, & défendant de s'en servir pour

faire connoître ses mysteres & ses dogmes, ne pouvoit manquer d'étendre par-tout l'ignorance & la barbarie.

Honneurs rendus aux anciens Poëtes du Nord.

Aussi long-tems que cette Religion régna dans le Nord, l'usage des lettres étant très-borné, on y avoit besoin de vers, & un Poëte étoit un *homme nécessaire* à l'état : s'il falloit un génie particulier & peu commun pour exercer cet art, les Poëtes devoient être des hommes très-considérés & très-estimés; aussi tous les monumens historiques du Nord fournissent les témoignages des honneurs que les peuples & les Rois leur rendoient.

On voit dans toutes les chroniques les Rois de Danemarck, de Norvége & de Suéde, accompagnés d'un ou de plusieurs *Scaldes* ou *Poëtes*. Ils étoient sur-tout chéris & honorés à la Cour des Princes qui aspiroient à la gloire. *Harald aux beaux cheveux* leur donnoit dans les festins les premieres places sur le banc destiné aux Officiers de sa Cour. Plusieurs Princes leur confioient, soit à la guerre, soit en tems de paix, les commissions les plus importantes : ils n'entreprenoient point d'expédition considérable qu'ils n'amenassent avec eux quel-

ques-uns de ces gens de génie. *Haquin*, Comte de Norvége, avoit avec lui cinq Poëtes célébres, à cette fameuse journée où les *Julinois* furent battus ; & l'histoire remarque qu'ils chanterent chacun une hymne pour enflammer le courage des soldats avant qu'on en vînt aux mains.

Mais ils jouissoient d'un autre avantage, que les Poëtes de nos jours ne dédaigneroient pas. Les Poëmes qu'ils composoient en l'honneur des Héros & des Rois, leur valoient des présens considérables. On ne voyoit guere de *Scaldes* chanter leurs vers à la Cour des Rois, sans en recevoir sur le champ des anneaux d'or, des armes brillantes, & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux alloient souvent jusqu'à leur remettre la peine des crimes qu'ils avoient commis, à condition qu'ils demanderoient leur grace en vers. On connoît l'Ode, qu'un nommé *Egill* chanta pour se racheter d'un meurtre.

Enfin la Poésie étoit si honorée, que la plupart des *Scaldes* étoient des hommes de la plus illustre naissance, & que des Princes & des Rois mêmes s'appliquoient très-sérieusement à cet

art. *Rognvald*, Comte des Orcades, passoit pour un Poëte fort habile, & il se vante, dans une chanson qui s'est conservée, de savoir faire des vers sur toutes sortes de sujets. *Regner Lodbrog* étoit aussi bon Poëte que grand guerrier & navigateur : on a long-tems retenu dans le Nord plusieurs de ses vers, qni se trouvent insérés dans l'Histoire de sa vie, & l'on sait qu'il ne la termina pas moins en Poëte qu'en Héros.

Ce n'étoit pas cependant sur la noblesse de leur extraction qu'étoit fondé le respect qu'on avoit pour la plupart des Poëtes. Un peuple, qui faisoit tout pour la gloire, ne pouvoit manquer d'égards pour les talens, qui la répandent & la perpétuent : un Prince, guerrier illustre, n'exposoit souvent sa vie avec tant d'intrépidité, que pour être loué de son *Scalde*, témoin & rémunérateur de sa bravoure. On assure, que ces gens, tout Poëtes qu'ils étoient, ignoroient toute espece de flatterie, & qu'ils ne louoient ni les Héros ni les Rois, que sur des exploits bien constatés ; c'est pourquoi les Princes les menoient toujours avec eux. Le célébre *Olaus Tryggueson*, dans un jour de

bataille, plaça ses Poëtes autour de sa personne, en leur disant avec fermeté: » vous ne raconterez point ce que vous » avez entendu, mais ce que vous avez » vu ».

C'étoit les Poëtes qui chantoient eux-mêmes leurs vers dans les festins solemnels & dans les grandes assemblées, au son de la flûte ou du luth; mais le sujet de ces Poésies n'étoit pas toujours un seul événement isolé, comme une victoire ou une action généreuse; c'étoit quelquefois une Histoire généalogique de tous les Rois du pays, depuis les Dieux, jusqu'au Prince régnant, que les Poëtes en faisoient toujours descendre. Ces Poésies, suivant *Tacite*, étoient les seules annales des Germains: elles firent aussi, pendant très-long-tems toute l'Histoire des Scandinaves. Un Poëte, nommé *Thiodulf*, avoit célébré dans ses vers les exploits de *Harald*, & de trente de ses prédécesseurs. Un autre, nommé *Evind*, avoit fait un Poëme historique qui remontoit jusqu'à *Odin*: telles sont les sources dans lesquelles *Saxon* avoit principalement puisé les détails dont il a rempli ses six ou sept premiers livres.

Le tour d'eſprit de tous ces Poëtes ſemble avoir été preſque le même. Les peuples graves & portés à la méditation, ont une façon de rendre leurs penſées, qui paroît extrêmement recherchée & rebutante à des hommes vifs. Leur eſprit, accoutumé à ſe recueillir & à ſe fixer, veut des objets *compliqués* qui lui donnent un exercice fort & durable. Tous les anciens Hiſtoriens rendent témoignage de la gravité des Scythes & des Scandinaves. Originaires de l'Aſie, ils en avoient apporté ce goût qui, de tout tems, y a régné pour les expreſſions hyperboliques & figurées, les comparaiſons ſublimes ou gigantesques, les allégories & les emblêmes de tout genre. Les énigmes n'ont pas été plus en uſage, ni plus reſpectées en Orient, que parmi eux, & l'on voit très-ſouvent dans les anciennes chroniques des Rois ou des guerriers illuſtres, qu'on propoſe des énigmes à expliquer, en fixant une peine pour celui qui ne peut y réuſſir.

Regner Lodbrog, dans ſa premiere entrevue avec la belle *Aſlauga*, dont nous avons parlé, lui propoſa des énigmes, pour ſavoir ſi ſon eſprit répondoit à ſa beauté. Un Roi, nommé *Eric*,

se rendit célébre, pour avoir expliqué sur le champ trente énigmes, qu'*Odin*, disoit-on, étoit venu lui-même lui proposer, sous la forme d'un nommé *Gest*; enfin il passoit pour être fort versé dans cet art. Ces énigmes roulent, ou sur de pures équivoques, ou sur des expressions, prises dans un sens Poétique & très-peu commun. Il s'en trouve cependant quelques-unes d'assez ingénieuses, & qui peuvent soutenir le paralléle avec celles que l'antiquité vante le plus. Les Poëtes en avoient imaginé de diverses sortes, & l'on trouve encore dans les monumens du Nord les plus anciens des logogryphes, des acrostiches, des *rebus*, & beaucoup d'autres jeux d'esprit de ce genre. Quelques-uns ont exigé un travail infini, & tous supposent dans leurs inventeurs une subtilité, une industrie, qu'on ne supposeroit pas d'un peuple de soldats, tels que les anciens Scandinaves.

Les Poëtes semblent avoir senti de bonne-heure que, plus ils mettroient d'entraves dans leur art, plus ils seroient respectés des peuples, & qu'ils ne passeroient, pour parler le langage des Dieux, qu'autant qu'il cesseroit d'être celui des hommes. Les Poëtes du

Nord s'étoient fait un langage particulier, dont on ne se servoit jamais que pour les vers ; on l'appelloit, comme ailleurs, le langage des *Ases* , c'est-à-dire, des *Dieux*. Il y avoit pour chaque idée une expression Poétique, fondée le plus souvent sur quelqu'une des fables de la Mythologie Islandoise, quelquefois aussi sur des rapports naturels. Un Poëte, par exemple, désignoit le ciel, en le nommant le *crâne du géant Ymer* : l'arc-en-ciel étoit le *Pont des Dieux* ; l'or, les *larmes de Fréya* ; la Poésie, *le présent*, *le breuvage d'Odin* ; la terre étoit indifféremment *l'épouse d'Odin*, *la chair d'Ymer*, *la fille de la nuit*, *le vaisseau qui flotte sur les âges*, *la base des airs* ; les herbes & les plantes étoient *sa chévelure* où *sa toison* : un combat étoit appellé *un bain de sang*, *la grêle d'Odin*, *le choc des boucliers* ; la mer, *le champ des Pirates & la ceinture de la terre* ; la glace étoit *le plus grand des Ponts* ; un vaisseau, *le cheval des flots* ; la langue, *l'épée des paroles*, &c.

Chaque Dieu pouvoit être désigné de plusieurs façons différentes; & il falloit, pour être Poëte & pour lire les vers, avoir fait une étude particuliere de cette langue.

langue. *Regnevald*, ce Comte des Orcades dont nous avons parlé, composa une espéce de Dictionnaire à l'usage des *Scaldes* & de leurs lecteurs, qui, au rapport de *Wormius*, subsiste encore, & porte le nom de *clé Poétique*. Il y en a un autre qui se trouve à la fin de l'*Edda* des Irlandois, & qui est intitulé, *Scalda*. C'est un recueil d'épithétes & de synonimes, tous des Poëtes les plus célébres: il y a du génie & de l'invention dans quelques-unes de ces épithétes; mais la plupart sont obscures, d'autres sont puériles; il y en a même d'une bisarerie inconcevable.

Cependant il paroît qu'on faisoit quelquefois des vers dans un stile moins recherché, & plus conforme au langage ordinaire; mais c'étoit, lorsque dans une conversation, un *Scalde*, pour montrer son talent, ou pour faire plus d'honneur à ceux à qui il adressoit la parole, leur répondoit par *impromptu*: cette singuliére maniere de s'exprimer étoit assez commune; elle prouve combien ces peuples faisoient cas de la Poésie.

Les chroniques ont conservé un grand nombre de ces conversations en vers; il y a même lieu de croire que ces

vers, qui pouvoient se chanter, & qui se conservoient aisément dans la mémoire, ont souvent été le texte, dont la chronique entiere n'est qu'un commentaire composé long-tems après. C'est sans aucun fondement qu'on a avancé, que ces vers sont l'ouvrage des Auteurs mêmes de ces Histoires. Les Historiens disent souvent, que ces vers étoient faits & prononcés sur le champ, & c'est ce qu'on remarque dans plusieurs circonstances. Par exemple, dans la vie du célébre Poëte *Egill*, qui obtint sa grace d'un Roi de Norvége en lui chantant une Ode, qui se trouve encore, & porte le nom de la *rançon d'Egill*. La même chose se dit aussi d'un autre *Scalde*, plus ancien encore, appellé *Evind*, & surnommé *la croix des Poëtes*, à cause de ses talens supérieurs : toutes les chroniques parlent de son extrême facilité à faire des vers, comme une chose connue de tout le Nord.

On ne doit point en inférer cependant, que ces Poëtes ne se soient assujettis à aucune régle, ou qu'ils n'en ayent connu que de peu gênantes : mais, si l'on en excepte *Wormius*, ils ignoroient une de celles, dont le joug a toujours paru

Litt. Run. p. 177.

le plus pesant aux Poëtes modernes : ils ne rimoient point les vers ; mais il y a apparence que c'est une inattention de ce savant, ou qu'il a voulu dire simplement, que les anciens Poëtes du Nord n'employoient pas toujours la rime dans leurs Poésies ; car il cite dans ses œuvres des vers très-anciens qui sont rimés, & dont les rimes sont très-riches. On trouve aussi deux petites chansons rimées, dont l'une a été faite avant le tems où existoit *Olaus Trygguéson*, & l'autre, qui est insérée dans l'Histoire des Hambourgeois, paroît être du même siécle.

Page 105.

Olaus Tryggs Saga. Ap. Berthl. Anti Dan. p. 81. 16, p. 489.

Il y en a sans doute un bien plus grand nombre du même tems qui sont perdues ou cachées dans des manuscrits peu connus ; mais depuis les Poëtes ont de jour en jour plus fréquemment employé la rime dans leurs vers. On trouve dans le Recueil de *Biorner* un Poëme assez long, qui, suivant les conjectures de l'éditeur, doit être du douziéme siécle ; non-seulement il est rimé d'un bout à l'autre avec la plus grande exactitude, mais les vers semblent même se rapprocher beaucoup, par la mesure,

de ceux que nous nommons *Héroïques* ou *Alexandrins*.

On a de la peine à comprendre aujourd'hui en quoi consistoit l'harmonie des anciens vers qui ne sont pas rimés. Les Savans qui se sont le plus appliqués à l'étude de la langue, dans laquelle ils sont écrits ; croyent remarquer *dans* quelques-uns la même mesure que dans les vers saphiques, dont plusieurs Poëtes lyriques, & *Horace* sur-tout, ont fait un grand usage.

Dans d'autres, il semble que le Poëte se soit fait une loi de commencer les deux premiers vers de chaque strophe par les mêmes lettres, & de ne faire des vers que de six syllabes : ailleurs on croit appercevoir, que les lettres initiales des vers se répondent de diverses manieres, soit dans la même strophe, soit dans des strophes différentes. Les plus habiles des Savants assurent, que les Poëtes inventoient sans cesse de nouveaux genres, & ils en comptent au moins cent trente-six.

Ce qu'il y a d'intéressant à connoître de ces anciennes Poésies, est le goût & le ton qui y régnent. Quelques-unes offrent

une image fidele & naïve des mœurs & de la façon de penſer de ces tems ; mais il eſt difficile de les entendre, & plus encore de les traduire ; cependant, pour ſatisfaire la curioſité des Lecteurs qui aiment à puiſer dans les ſources la connoiſſances des mœurs & de l'eſprit d'un peuple, nous allons rapporter ici quelques monumens de l'ancienne littérature du Nord : ils ont été traduits en françois.

Mais avant, nous croyons devoir examiner de nouveau les Peuples dont nous écrivons l'hiſtoire, pour tâcher de démêler les principes de leurs vices.

Une grande abondance de ſang & d'humeurs, des fibres fortes & peu mobiles, une vigueur inépuiſable conſtituoient le tempérament des Scandinaves, des Germains, & celui de tous les peuples du Nord ; de-là, l'impétuoſité de leurs paſſions, quand elles étoient allumées ; de-là ; leur caractère ſérieux, phlegmatique, indolent dans le tems de calme & de tranquillité.

Les exercices de la guerre, de la chaſſe, qui ne ſont que des fatigues pour des hommes foibles & délicats, n'étoient pour eux que les moyens de ſortir de

l'engourdissement, & de prendre un mouvement agréable & même nécessaire. Leur goût pour ce genre de vie fortifioit leur tempérament, & leur donnoit un sentiment de leurs forces qui faisoit la base de leur caractère.

Un homme qui se sent en état de ne rien redouter ne peut souffrir aucune espéce de contrainte; il ne sauroit se soumettre à une autorité arbitraire: comme il ne croit pas avoir besoin de ménager personne, il n'est ni dissimulé ni artificieux, ni menteur; ces vices lui paroissant venir de la crainte, il les regarde comme les plus avilissants de tous: il est toujours prêt à repousser la force par la force. Il n'est donc ni soupçonneux ni défiant; il n'attaque qu'ouvertement ce qui le heurte de front; il est confiant & vrai dans son amitié, généreux, magnanime même quelquefois, parce qu'il place son intérêt le plus cher dans l'idée qu'il se fait à lui-même; & qu'il veut donner aux autres de son courage.

Il ne s'assujettit pas non plus volontiers aux occupations qui exigent plus d'assiduité que d'action, plus d'application d'esprit que de mouvemens de

corps ; parce qu'un exercice modéré ne suffit pas pour donner à son sang & à ses fibres les degrés d'agitation qu'il lui faut. De-là, le dégoût pour les Métiers, pour les Arts, & ce préjugé & ce mépris qui les lui font regarder comme deshonorans.

La guerre devient alors la seule profession qu'il puisse exercer avec plaisir & avec honneur; ces extrêmes vicissitudes, ces scènes tragiques, ces fatigues & ces dangers sont les seules choses qui puissent lui donner les secousses violentes & continuelles dont il a besoin.

Si l'on suppose une société entiére, composée d'hommes pareils, on verra, sans difficulté, quelle émulation de bravoure & de courage doit y naître. L'un & l'autre, devenus dominants & universels, donneront leur caractère à la Religion, animeront les Loix, formeront des préjugés, souvent plus forts qu'elles, & l'enthousiasme enflammera les imaginations les plus froides, produira une foule d'actions extraordinaires & à peine croyables. Voyons quelques-unes des fables de ces anciens peuples.

§. VII.

Fables des anciens Scandinaves ; ou Fragmens de l'Edda.

Vision de *Gylfe*. Prestiges de Gar.

Un Roi de Suéde, nommé *Gylfe*, qui étoit sage & habile magicien, voyoit avec étonnement que tout son peuple eût tant de respect pour les nouveaux venus d'Asie : il ne savoit s'il devoit attribuer leurs succès à leur science naturelle, ou reconnoître en eux quelque vertu divine. Dans le dessein de s'en éclaircir, il résolut d'aller à *Asgard* sous la forme d'un vieillard d'une condition ordinaire ; mais les Asiatiques étoient trop habiles pour ne pas pénétrer ses vues ; de sorte qu'ils le reçurent en lui fascinant les yeux par des prestiges. Alors il crut voir un Palais, dont le toît étoit élevé à perte de vue & couvert de boucliers. A l'entrée de ce Palais, *Gylfe* rencontra un homme qui s'exerçoit à lancer en l'air sept fleurets à la fois, qu'il recevoit ensuite l'un après l'autre : cet homme lui ayant demandé son nom ; le Roi, déguisé, répondit, qu'il se nommoit *Gangler*, & qu'il venoit des rochers de *Riphil*. *Gan-*

gler demanda à qui appartenoit le Palais qu'il voyoit ; l'autre lui dit qu'il étoit à leur Roi, & qu'il l'y introduiroit pour le lui montrer. *Gangler* étant entré vit plusieurs édifices, & beaucoup de monde dans plusieurs salles. Quelques-uns buvoient, d'autres s'amusoient à jouer, ou s'exerçoient à la lutte. *Gangler* voyant plusieurs choses qui lui paroissoient incompréhensibles, prononçoit tout bas les vers suivans : *il faut bien considérer toutes les portes avant que d'aller plus avant ; car on ne peut savoir où sont assis les ennemis qui vous dressent des embûches.* Il découvrit ensuite trois Trônes, élevés les uns au-dessus des autres, & sur chaque Trône un homme assis. Ayant demandé lequel des trois étoit leur Roi, le conducteur répondit : celui qui est assis au trône inférieur est le Roi ; il se nomme *Har*, c'est-à-dire, sublime ; le second est *Jafnhar*, c'est-à-dire, l'égal du sublime ; mais celui qui est le plus élevé s'appelle *Tredie*. *Har*, ayant apperçu *Gangler*, voulut savoir quelle affaire l'avoit amené à *Asgard* ; *Gangler* lui dit qu'il vouloit savoir s'il y avoit quelque sage & habile dans cette Cour. Si vous êtes le plus savant, répond *Har*, je

crains bien que vous ne sortiez pas d'ici sain & sauf; cependant tenez-vous debout & proposez vos questions, il y aura sur ce siége quelqu'un en état de vous répondre.

Premiere *Fable.* Questions de *Gangler.*

Gangler commença ainsi ses questions. Qui est le plus ancien ou le premier des Dieux? *Har* répond; nous l'appellons *Alfader*, pere de tous; mais dans l'ancien *Asgard* il a douze noms. *Gangler* demande: qui est ce Dieu? Quel est son pouvoir, & qu'a-t-il produit pour faire éclater sa gloire? *Har* répond: il vit toujours, il gouverne tout son Royaume, les grandes choses comme les petites. *Jafnhar* ajouta; il a fabriqué le ciel, la terre & l'air. *Tredie* poursuivit, il a plus fait que le ciel & la terre; il a fait les hommes, & leur a donné une ame qui doit vivre, & qui ne se perdra jamais, même après que le corps sera réduit en poussiere ou en cendres. Tous les hommes justes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé *Gimle* ou *Vingolf*, c'est-à-dire, Palais d'amitié; mais les hommes méchans vont vers *Hola*, la mort, & delà à *Nifleheim*, en bas, dans le neuviéme monde. *Gangler* demanda ce que ce Dieu avoit à faire avant qu'il

formât le ciel & la terre ? *Har* répliqua : il étoit alors avec les Géans ; mais, dit *Gangler*, quel fut le commencement des choses ? Voici, répondit *Har*, ce qui en est dit dans le Poëme de la *Voluspe*. « Au commencement du tems, » lorsqu'il n'y avoit rien, ni rivage, ni » mer, ni fondement au-dessous, on ne » voyoit point de terre en bas ni de ciel » en haut ; un vaste abîme étoit tout : » on ne voyoit de verdure nulle part ». *Jafnhar* continua : il s'est passé bien des hivers depuis que *Nifleheim* a été fait, jusqu'à la formation de la terre. Au milieu de *Nifleheim* il y a une fontaine, qui se nomme *Hvergelmer*, d'où coulent les fleuves suivants : *l'angoisse*, *l'ennemi de la joie*, *le séjour de la mort*, *la perdition*, *le goufre*, *la tempête*, *le tourbillon*, *le rugissement*, *le hurlement* & *le vaste*. Celui qui s'appelle le bruyant coule près des grilles du séjour de la mort.

Il est à propos d'observer ici, que cette Fable est remarquable à bien des égards ; mais particuliérement en ce qu'elle répand beaucoup de jour sur un des principaux dogmes de la Religion Celtique, & elle confirme en particulier ce

que dit Tacite, relativement à l'idée que les Germains se faisoient du Dieu suprême.

Deuxiéme Fable. Du Monde brûlant, & de *Surtur*.

Alors *Tredie* prenant la parole, dit : cependant, avant toutes choses, il existoit ce que l'on appelle *Muspelsheim*. C'est un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers, situé à l'extrémité de la terre. *Surtur*, c'est-à-dire, le Noir, y tient son Empire. Dans ses mains brille une épée flamboyante : il viendra à la fin du monde ; il vaincra tous les Dieux, & livrera l'Univers aux flammes. Voici ce qu'en dit Voluspa : »*Surtur* vient du Midi, rempli de stratagêmes trompeurs ; un soleil mobile »rayonne sur son épée ; les Dieux se »troublent, les hommes suivent en foule »les sentiers de la mort, le ciel est »fendu ». Mais, dit *Gangler*, en quel état étoit le monde avant qu'il y eût sur la terre des familles d'hommes, & que les peuples fussent formés ? *Har* lui répondit : les fleuves qui s'appellent *Elivages* s'éloignerent si fort de leurs sources, que le venin qu'ils rouloient se durcit, comme les scories dans un fourneau refroidi ; delà se forma la glace, qui s'arrêta & ne coula plus ;

alors le venin qui se répandoit par-dessus fut aussi gelé, & ainsi se formerent plusieurs couches de vapeurs, glacées l'une sur l'autre dans le vaste abîme. *Jafnhar* continua ainsi : par ce moyen la partie de l'abîme, qui est vers le Septentrion, fut remplie d'une masse de vapeurs gelées, & de glace, mais dans l'intérieur ce n'étoit que tourbillons de vents & tempêtes ; au contraire, la partie du Midi s'élevoit à l'opposite des éclairs, & des étincelles qui voloient de *Mulspelsheim*. *Tredie* prit la parole & dit : par ce moyen un vent horrible & glacé venoit du côté de *Nifheim*, pendant que tout ce qui étoit tourné vers *Mulspelsheim* étoit ardent & lumineux. Quand à l'abîme qui étoit entre-deux, il étoit léger, comme l'air quand il est calme : un souffle de chaleur s'étant alors répandu sur les vapeurs gelées, elles se fondirent en gouttes, & de ces gouttes fut formé un homme, par la vertu de celui qui avoit envoyé la chaleur. Cet homme fut appellé *Yme* ; les Géans le nomment *Oergelmer*, & c'est de lui que toutes les familles descendent. *Gangler* demande, comment la famille d'*Yme* s'accrut-elle ; ou croyez-vous

qu'il étoit un Dieu? *Jafnhar* répliqua: nous ne croyons point qu'il fût Dieu, car il étoit méchant, ainsi que toute sa postérité. Comme il dormoit, il eut une sueur, & un mâle & une femelle naquirent de dessous son bras gauche, & un de ses piés engendra un *fils*, *d'où* est venu la race des Géants, nommés à cause de leur origine *Géants de la gelée*.

Troisiéme *Table*. De la Vache *Ocdumla*.

Gangler voulut ensuite savoir où habitoit le géant *Yme*, & quelle étoit sa nourriture; *Har* lui dit: aussi-tôt après que les vapeurs gelées se furent résolues en gouttes, il s'en forma aussi une vache, nommée *Ocdumla*. Quatre fleuves de lait couloient de ses mammelles, & elle nourrissoit *Yme*. La vache se nourrissoit en léchant les pierres couvertes de sel & de blanche gelée. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit vers le soir des cheveux d'homme; le second jour une tête; le troisiéme, un homme entier, qui étoit doué de beauté, de force & de puissance. On le nomme *Bure*; c'est le pere de *Bore*, qui épousa *Beyzla*, fille du géant *Baldorn*. De ce mariage sont nés trois fils, *Odin*, *Vile* & *Vé*, & c'est

notre croyance que cet *Odin* gouverne avec ſes freres le ciel & la terre ; que le nom d'*Odin* eſt ſon vrai nom, & qu'il eſt le Seigneur le plus puiſſant de tous.

Quatriéme *Fable.* Comment les fils de *Bore* formerent le ciel & la terre.

Y avoit-il, pourſuivit *Gangler*, entre ces deux différentes races une ſorte d'égalité ou de bonne intelligence ? *Har* lui répond : bien loin delà, les fils de *Bore* tuérent le géant *Yme*, & il coula tant de ſang de ſes plaies, que toutes les familles des *Géans de la gelée* y furent noyées, excepté un ſeul géant qui ſe ſauva avec tous les ſiens : on l'appelle *Bergelmer*. Etant monté ſur ſa barque, il échappa, & par lui s'eſt conſervée la race des Géans de la gelée. *Gangler* demande que firent alors les fils de *Bore*, que vous croyez être des Dieux ? *Har* répond : ce n'eſt pas une petite choſe à raconter. Ils traînerent le corps de *Yme* au milieu de l'abîme, & ils en firent la terre : l'eau & la mer furent formées de ſon ſang, les montagnes de ſes os, les pierres de ſes dents, & de ſes os creux, mêlés avec le ſang qui couloit de ſes bleſſures, ils formerent la vaſte mer, au milieu de laquelle ils affermirent la terre ; enſuite ayant fait le ciel de ſon crâne, ils le poſerent de tous côtés ſur

la terre, la partagerent en quatre parties, & placerent un Nain à chaque angle pour le ſoutenir. Ces Nains ſe nomment *Eſt*, *Oueſt*, *Sud* & *Nord*; après cela ils allerent prendre des feux dans le *Mulſpelsheim* & les placerent dans l'abîme, en haut & en bas dans *le ciel*, afin qu'ils éclairaſſent la terre. Ils aſſignerent des places fixes à tous les feux; delà les jours furent diſtingués & les années comptées. A ce récit *Gangler* s'écrie; voilà certainement de grandes œuvres & une vaſte entrepriſe. *Har* continue & dit: la terre eſt ronde, & autour d'elle eſt placée la profonde mer, dont les rivages ont été donnés aux Géans pour y habiter; mais plus avant ſur la terre, dans cet endroit qui eſt également éloigné de tous côtés de la mer, les Dieux bâtirent un fort contre les Géans, qui fait tout le tour du monde. Pour le bâtir, ils employerent les ſourcils d'*Yme*, & appellerent ce lieu *Medgard*, qui veut dire ſéjour du milieu; ils jetterent enſuite ſa cervelle dans les airs & en firent les nuées.

Cinquiéme *Fable*. Formation de *Aska* & *Embla*.

C'étoit déja beaucoup d'avoir fait tout cela, dit *Gangler*; mais d'où viennent les hommes qui habitent à

présent le monde ? *Har* dit : les fils de *Bore* se promenant un jour sur le rivage, trouverent deux morceaux de bois flottans ; ils les prirent & en firent un homme & une femme. Le premier leur donna l'ame & la vie ; le second, la raison & le mouvement ; le troisiéme, l'ouie, la vue, la parole, des habillemens & un nom. On appelle l'homme *Aske* & la femme *Emla* ; c'est d'eux qu'est descendu le genre humain, à qui on a donné une habitation près de *Midgard*. Les fils de *Bore* bâtirent ensuite au milieu du monde la Forteresse d'Asgard, où demeurent les Dieux & leurs familles ; c'est-là que se sont operées plusieurs merveilles sur la terre & dans les airs. *Har* ajouta : c'est-là qu'est situé l'endroit qui se nomme *Lisdkïelf* : lors qu'*Odin* s'y place sur son trône sublime, il découvre tous les pays, voit les actions des hommes, & comprend tout ce qu'il voit. Sa femme est *Frigga*, fille de *Furgun* : de ce mariage est descendu la famille, que nous appellons des *Ases*, c'est-à-dire, des Dieux. C'est une race toute divine, & qui a construit l'ancien *Asgard* ; c'est pourquoi *Odin* doit être appellé le *pere universel*, puisqu'il est le

pere des Dieux, des hommes, & de toutes les choses produites par sa vertu. La terre est sa fille & sa femme; il a eu d'elle *Asa-Thor*, son premier né: la force & la valeur suivent ce Dieu; c'est pourquoi il triomphe de tout ce qui a vie.

Sixiéme Fable. Nor, le Géant.

Le géant Nor est le premier qui habita le pays de Jotumheim: il y a eu une fille, qu'on nomme la *Nuit*, qui est noire comme toute sa famille: elle a d'abord été mariée à un homme, appellé *Naglefara*, dont elle a eu un fils, nommé *Ander*. Ensuite elle épousa *Onar*, & la terre naquit de ce mariage; enfin, elle fut accordée à *Daglinger*, qui est de la famille des Dieux; ils produisirent le *Jour*, qui est brillant & beau comme toute la famille de son pere. Alors le pere universel prit la *Nuit*, & le *Jour*, son fils; il les plaça dans le ciel, & leur donna deux chevaux & deux chars, pour qu'ils fissent l'un après l'autre le tour du monde. La Nuit va la premiere sur son cheval noir, nommé *Rimfaxe* ou *criniére gelée*: tous les matins, en finissant sa course, il arrose la terre de l'écume qui dégoutte de son frein. Le cheval dont le *Jour* se sert se nomme *Skinfaxa*,

c'est-à-dire, crinière lumineuse, & de sa crinière brillante il éclaire l'air & la terre. *Gangler* demanda comment le jour régle le cours du soleil & de la lune. *Har* répond : il y avoit autrefois un homme, appellé *Mundilfare*, qui avoit deux enfans, si beaux & si bien-faits, qu'il donna à son fils le nom de *Mane*, lune, & à sa fille celui de *Sunna*-soleil. Cette fille épousa un homme, qui s'appelloit *Glener*; mais les Dieux furent irrités de ce qu'ils avoient osé prendre de si grands noms; ils les enleverent au ciel, obligerent la fille à conduire le char du soleil, que les Dieux avoient fait avec les feux voltigeans hors de *Mulspelsheim*, pour éclairer le monde. Les Dieux placerent de plus sous chaque cheval deux outres pleins d'air, pour les rafraîchir; c'est delà que vient, suivant les plus anciens récits, la fraîcheur du matin. *Mane* régle le cours de la lune & de ses différents quartiers. Un jour il enleva deux enfans, nommés *Bil* & *Hiuka*, qui revenoient d'une fontaine, portant une cruche, suspendue à un bâton. Ces deux enfans accompagnent toujours la Lune; mais, dit *Gangler*, le soleil court extrêmement

vîte, comme s'il craignoit quelqu'un : je le crois bien, répondit *Har*, il y a près de là deux loups prêts à le dévorer; l'un poursuit le soleil, qui le craint, parce qu'un jour il en sera englouti; l'autre s'attache à la lune, & il lui fera aussi quelque jour subir le même sort. *Gangler* demande d'où sont venus ces loups ? *Har* répond : il y avoit à l'Orient de *Midgard* une Géante qui demeuroit dans la forêt de *Jarnvid*; c'est d'elle que sont venues toutes les Géantes qui habitent dans ce lieu. Cette vieille Magicienne est la mere de plusieurs Géans, qui ont tous la forme de bêtes féroces : c'est d'elle aussi que sont nés ces deux loups. L'on dit qu'il y en a un de cette race qui est le plus redoutable de tous; il s'appelle *Manegarmer*, monstre qui s'engraisse de la substance des hommes qui approchent de leur fin. Quelquefois il dévore la lune & répand du sang sur le ciel & dans les airs; alors le soleil est obscurci, comme il est dit dans ces vers de la *Voluspa* : « Près du » Levant habite la vieille Magicienne de » *Jarnvid*, où elle enfante les fils qu'elle » a de *Fenris* : un d'eux devient le plus » puissant de tous; c'est celui qui se

» nourrit de la vie de ceux qui sont près
» de leur fin. Un jour, revêtu des dé-
» pouilles des autres Géants, il teindra
» dans le sang de l'armée des Dieux :
» l'été suivant la lumiere s'éteindra ; des
» vents pernicieux souffleront de tous
» côtés : n'entendez-vous pas ce dis-
» cours ?

Septiéme Fable.

Chemin qui mene au ciel.

Gangler demande, par quel chemin va-t-on de la terre au ciel ? *Har* répond, en souriant : votre question n'est pas sensée : ne vous a-t-on pas dit que les Dieux ont fait un pont qui va de la terre au ciel, & que l'on nomme *Bifrost* ? Vous l'avez sûrement vu ; mais peut-être vous l'appellez *l'arc-en-ciel*. Il est de trois couleurs, extrêmement solide, & construit avec plus d'art qu'aucun ouvrage du monde; mais quoiqu'il soit très-fort, il sera cependant mis en piéces lorsque les fils de *Muspell*, après avoir traversé les grands fleuves des enfers, passeront à cheval sur ce pont. *Gangler* dit alors : il me semble qu'il y a de la mauvaise foi dans la maniere dont ce pont est construit, puisqu'il est sujet à se rompre, & que les Dieux peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Les Dieux, répondit *Har*, ne doi-

vent pas être condamnés pour cela : le pont de *Bifroſt* eſt fort bon ; mais il n'y a rien dans le monde qui puiſſe réſiſter lorſque les fils de *Muſpell* ſortiront pour faire la guerre. Mais, dit *Gangler*, que fit le pere univerſel après qu'il eût bâti *Aſgard ? Har* répondit : il établit au commencement des Gouverneurs, & leur ordonna de juger les différends qui s'éleveroient entre les hommes. L'aſſemblée de ces Juges ſe tenoit dans la vallée, nommée *Ida*, qui eſt au milieu de la réſidence divine : leur premier ouvrage fut de bâtir la ſalle, dans laquelle ſont leurs douze ſiéges, outre le trône que le pere univerſel occupe. Cette ſalle eſt la plus grande & la plus magnifique du monde : on n'y voit que de l'or dedans & dehors : on la nomme *Gladheim*, ou *ſéjour de la joie*. Ils en conſtruiſirent une autre pour les Déeſſes ; c'eſt un ſéjour très-agréable & très-beau ; on l'appelle *Vingolf*, ou *ſéjour de l'amitié* ; enfin, ils bâtirent une maiſon, dans laquelle ils poſerent des fourneaux, des marteaux, une enclume, & tous les autres inſtruments d'une forge ; enſuite ils travaillerent le métal, la pierre, le bois, & compoſerent une ſi grande

quantité de ce métal, qu'on appelle *or*, qu'ils en firent tous leurs meubles, & que les harnois même de leurs chevaux étoient d'or pur, d'où vient qu'on appelle cet âge *l'âge d'or*. C'est celui qui s'est écoulé jusqu'à l'arrivée des femmes, sorties du pays des Géants, qui le corrompirent; alors les Dieux s'étant assis sur leurs trônes, rendirent la justice, & délibérerent sur ce qui concernoit les *Nains*. Cette espéce de créature s'étoit formée de la poudre de la terre, comme les vers naissent dans un cadavre; en effet, c'étoit dans le corps du géant *Yme* qu'ils s'étoient engendrés, & qu'ils avoient reçu le mouvement & la vie. Dans ces premiers commencements ils n'étoient que des vers; mais, par l'ordre des Dieux, ils participerent à la raison de l'homme & à sa figure, habitant cependant toujours dans la terre & dans les rochers. *Modsogner* est le premier & le plus considérable d'entr'eux: le second se nomme *Dyrin*. *Ici suit une longue liste des autres Nains principaux, contenue dans les vers de la Voluspa. Les uns, est-il dit dans ce Poëme, demeurent dans les rochers, & les autres dans la poussiere.*

Huitiéme Fable.

Des Dieux en qui l'on doit croire.

Gangler continue & demande, qui sont les Dieux que les hommes doivent reconnoître ? *Har* répond : il y en a douze que l'on doit servir. *Jafnhard* prend la parole & dit : les Déesses ne sont pas moins saintes. *Tredie* ajoute : *Odin* est le premier & le plus ancien des Dieux ; il gouverne toutes choses ; & quoi que les autres Dieux soient puissans, ils le servent tous, comme des enfans servent leur pere. Sa femme *Frigga* prévoit les destinées des hommes ; mais elle ne révele jamais l'avenir : *Odin* est appellé *le pere universel*, parce qu'il est le pere de tous les Dieux. On l'appelle aussi *le pere des combats*, parce qu'il adopte pour ses fils tous ceux qui sont tués les armes à la main : il leur assigne pour séjour le Palais de *Valhalla* & de *Vingolf*, & leur fait donner le nom de *Héros* ... Il a beaucoup d'autres noms encore. *Gangler* dit : voilà bien des noms, & je suis sûr qu'il faut être bien savant pour les connoître tous distinctement, & savoir à quelle occasion ils lui ont été donnés. *Har* répondit : il faut sûrement une grande habileté pour se ressouvenir de tous ces noms ; je vous dirai cependant en peu de mots, que *la*

principale

principale raison qui les lui a fait donner, est la grande variété des langues ; car chaque peuple, voulant l'adorer, & lui adresser des vœux, a été obligé de traduire son nom dans sa propre langue. Quelques-uns de ses autres noms sont venus des avantures qui lui sont arrivées dans ses voyages, & qui sont racontées dans les anciennes Histoires. Vous ne sauriez passer pour un homme habile, si vous n'êtes pas en état de rendre compte de toutes ces merveilleuses avantures.

Neuvième Fable. Le Dieu *Thor*, fils d'*Odin*.

Gangler demanda comment s'appellent les autres Dieux; quelles sont leurs fonctions, & qu'ont-ils fait pour la gloire? *Har* lui dit : *Thor* est le plus illustre d'entr'eux ; on l'appelle *Asa-Thor*, le Seigneur *Thor*, &c. C'est le plus fort des Dieux & des hommes : son Royaume se nomme *Tredwanger*; il y possede un Palais, dans lequel il y a cinq cens quarante salles; c'est la plus grande maison que l'on connoisse. Le char de *Thor* est tiré par deux boucs; c'est sur ce char qu'il va dans le pays des Géants ; aussi l'appelle-t-on *le rapide Thor*. Il possede de plus trois choses précieuses ; la premiere est une massue,

nommée *Miolner*, que les Géants de la gelée & ceux des montagnes reconnoissent bien quand ils la voyent lancée contr'eux dans les airs, car ce Dieu a souvent brisé avec cette massue les têtes de leurs peres & de leurs parens; le second joyau qu'il possede est ce qu'on nomme *le baudrier de vaillance* : lorsqu'il le ceint, ses forces s'augmentent de moitié; le troisiéme, qui est fort précieux, est ses gants de fer, dont il ne peut se passer quand il veut prendre le manche de sa massue. Personne n'est assez savant pour rapporter tous ses merveilleux exploits; cependant je pourrai vous en raconter un si grand nombre, que le jour finira plutôt que les récits de tous ceux dont je me souviens. *Gangler* lui dit alors : j'aime mieux apprendre quelque chose des autres fils d'*Odin*. *Har* lui répondit en ces termes.

Dixiéme *Fable*. Le Dieu *Balder*.

Le second fils d'*Odin* se nomme *Balder*. Il est d'un très-bon naturel, fort loué des hommes, si beau de sa figure, & d'un regard si éblouissant, qu'il semble répandre des rayons; & pour vous faire comprendre la beauté de ses cheveux, vous devez savoir qu'on appelle la plus blanche de toutes les herbes *le*

ſourcil de Balder. Ce Dieu, ſi brillant & ſi beau, eſt auſſi très-éloquent & très-benin; mais telle eſt ſa nature, qu'on ne peut jamais rien changer aux jugemens qu'il a prononcés. Il demeure dans la ville de *Breidahlik*: cette demeure eſt dans le ciel, & rien d'impur ne peut y pénétrer. Le troiſiéme Dieu eſt celui qu'on nomme *Niord*: il demeure dans le lieu appellé *Noatun*: il eſt le maître des vents; il appaiſe la mer & le feu. On doit l'invoquer pour qu'il rende heureuſe la navigation, la chaſſe & la pêche. Il eſt ſi riche, qu'il peut donner à ceux qui le ſervent, des pays & des tréſors. *Niord* n'eſt pas de la race des Dieux; il a été élevé à *Vanheim*; mais les *Vanes* le donnerent en ôtage aux Dieux, & prirent en ſa place *Haner*; par ce moyen la paix fut rétablie entre les Dieux & les *Vanes*. *Niord* a épouſé *Skada*, fille du géant *Thiaſſe*. Elle préfére de demeurer dans les lieux qu'habite ſon pere, c'eſt-à-dire, dans le pays des montagnes; mais Niord aime mieux demeurer près de la mer; cependant ils ſe ſont auſſi arrangés, en convenant qu'ils paſſeroient neuf nuits dans les montagnes, & trois ſur les bords de la

mer. Un jour *Niord*, en revenant des montagnes, composa cette chanson : » Que je hais le séjour des lieux mon- » tueux ! Je n'y ai passé que neuf nuits ; » mais elles m'ont semblé d'autant » plus longues. On n'y entend que les » hurlemens des loups, au lieu du doux » chant des cignes qui habitent les ri- » vages. » *Skada* fit ces vers pous lui répondre : « Est-ce que je puis mieux dor- » mir dans la couche du Dieu de la mer, » pendant que les oiseaux, accourans » tous les matins de la forêt, me réveil- » lent par leurs cris ? » Alors *Skada* s'en retourna dans les montagnes où demeure son pere. Là, souvent, prenant son arc, & chaussant ses patins, elle s'occupe à la chasse des bêtes féroces.

Onziéme Fable. *Frey & Freya.*

Niord eut ensuite dans sa demeure de *Noatan*, deux enfans, nommés *Frey* & *Freya*, tous deux beaux & puissants. *Frey* est le plus doux de tous les Dieux : il gouverne la pluie & le soleil, & tout ce qui naît de la terre. Il faut l'invoquer pour obtenir une saison favorable, l'abondance & la paix ; car c'est lui qui dispense la paix & les richesses. *Freya* est la plus favorable des Déesses ; le lieu où elle habite dans le ciel se nomme *l'as-*

semblée des peuples : elle va à cheval partout où il y a des combats, & s'attribue la moitié des morts ; l'autre moitié est à *Odin*. Son Palais est grand & magnifique ; elle en sort assise sur un char, traîné par deux chats. Elle exauce très-favorablement les vœux de ceux qui lui demandent son assistance : c'est d'elle que les Dames ont reçu le nom qu'on leur donne dans notre langue. Elle aime beaucoup les Poésies galantes, & il est bon de l'adorer pour être heureux en amour. *Gangler* dit : tous ces Dieux me paroissent avoir bien de la puissance, & il n'est pas étonnant que vous ayez la vertu d'opérer tant de belles choses, puisque vous savez quelles sont les qualités & les fonctions de chaque Dieu, & ce qu'il faut leur demander pour réussir ; mais y en a-t-il encore d'autres que ceux que vous avez nommés.

Har répond : il y a le Dieu *Tyr* qui est le plus hardi & le plus intrépide des Dieux. Il dispense les victimes à la guerre ; c'est pourquoi les guerriers font bien de s'adresser à lui. Il est passé en proverbe de dire, *brave comme Tyr*, pour désigner un homme qui surpasse les autres en valeur. Voici une preuve

Douziéme *Fable* Le Dieu *Tyr*.

de ſon intrépidité. Les Dieux voulurent un jour perſuader au loup *Fenris* de ſe laiſſer attacher ; mais celui-ci craignant que les Dieux ne vouluſſent plus le délier enſuite, refuſa conſtamment de ſe laiſſer enchaîner, juſqu'à ce que *Tyr* eût mis ſa main en gage dans la gueule de ce monſtre. Les Dieux n'ayant pas jugé à propos de retirer ce gage, le loup emporta la main du Dieu, la coupant dans l'endroit, qu'on nomme à cauſe de cela *l'articulation du loup*. Depuis ce tems le Dieu n'a plus qu'une main. Sa grande prudence a donné lieu à cette façon de parler : il eſt prudent comme *Tyr* ; mais on ne croit pas qu'il aime à voir les hommes en paix. Il y a un autre Dieu, nommé *Brage*, qui eſt célebre par ſa ſageſſe, par ſon éloquence & ſon air majeſtueux ; non-ſeulement il eſt très-habile dans la Poéſie ; mais c'eſt de lui que cet art eſt appellé *Brager*, & que les Poëtes diſtingués ont reçu leurs noms. Sa femme s'appelle *Iduna* ; elle garde dans une boîte des pommes, dont les Dieux goûtent quand ils ſe ſentent vieillir, parce qu'elles ont le pouvoir de les rajeûnir ; c'eſt par ce moyen qu'ils ſubſiſteront juſqu'aux ténèbres des der-

niers tems. Ici *Gangler* s'écria : certainement les Dieux ont confié un grand trésor à la garde & à la bonne-foi d'*Iduna*. *Har*, souriant, lui dit, aussi arriva-t-il qu'une fois ils coururent le plus grand danger ; c'est ce que je vous raconterai quand vous aurez appris le nom des autres Dieux.

Quelques-uns mettent *Loke* au nombre des Dieux ; d'autres l'appellent *le calomniateur des Dieux*, *l'artisan des tromperies*, & *l'opprobre des Dieux & des hommes*. Il est fils du géant *Farbante*, & de *Laufeya* : ses deux freres sont *Hilcister* & *Alblinde*. *Loke* est beau & bienfait ; mais il a l'esprit mauvais, léger & inconstant ; il surpasse tous les hommes en ruses & en perfidie : il a souvent exposé les Dieux aux plus grands périls, & les en a souvent tirés par ses artifices. Sa femme se nomme *Signie* : il a eu d'elle *Nare*, & quelques autres fils. Il a eu de plus trois enfans de la géante *Angerbode* ou *Messagere de malheur* : l'un est le loup *Fenris*, le second est le *grand serpent* de *Migdard*, & le troisiéme est *Hela* ou *la Mort*. Les Dieux n'ignoroient pas qu'on élevoit ces enfans dans le pays des Géants : ils avoient

Tréziemo Fable. *Loke.*

appris, par plusieurs oracles tous les maux qu'ils en supporteroient : leur origine maternelle étoit un mauvais augure & la paternelle plus encore. Le pere universel dépêcha des Dieux pour lui amener ces enfans. Quand ils furent venus, il jetta le serpent au fond de la grande mer; mais ce monstre y devint si grand, qu'il ceignit dans le fond des eaux le globe entier de la terre. *Hela* fut précipité dans le Niflheim, où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, pour qu'elle y distribuât des logemens à ceux qui lui seroient envoyés, c'est-à-dire, à tous ceux qui mourroient de maladie ou de vieillesse. Elle posséda dans ce lieu de vastes appartements, fort bien construits, & défendus par de grandes grilles. Sa salle est *la douleur*, sa table, *la famine*, son couteau, *la faim*, son valet, *le retard*, sa servante, *la lenteur*, sa porte, *le précipice*, son vestibule, *la langueur*, son lit, *la maigreur & la maladie*, sa tente, *la malédiction* : la moitié de son corps est bleue, l'autre moitié est couverte de peau humaine : elle a un regard effrayant; ce qui fait qu'on peut aisément la reconnoître.

Les Dieux nourrirent le loup *Fenris* chez eux, & il n'y avoit que *Tyr* qui osât lui donner à manger; cependant, comme ils apperçurent qu'il croissoit prodigieusement chaque jour, & que les oracles les avertissoient qu'un jour il leur seroit funeste, ils prirent le parti de lui faire des fers extrêmement solides, & les présentant au loup, ils lui proposerent de se les mettre pour essayer ses forces en tâchant de les rompre. Le loup ayant vu la facilité qu'il auroit, laissa faire aux Dieux ce qu'ils voulurent, & tendant ensuite ses nerfs avec violence, il brisa les liens & se délivra. Les Dieux firent de nouveaux fers beaucoup plus forts, ils engagerent le loup à les essayer, en lui disant, que s'il les rompoit, il donneroit une grande idée de sa vigueur. Le loup soupçonnoit que ces seconds liens ne seroient pas aisés à rompre; mais pensant que sa force s'étoit augmentée, & qu'on ne peut devenir célebre sans courir quelque danger, il se laissa volontairement enchaîner; aussitôt le loup se secoue, se roule, frappe la terre avec ses fers, tend ses membres avec violence, & brise enfin ses liens. Le pere universel envoya *Skyrner*, le

Quatorzième Fable. Le Loup Fenris.

meſſager du Dieu *Frey*, dans le pays des Génies noirs, vers un Nain, pour qu'il fit un nouveau lien. Ce lien étoit uni & ſouple; mais très-fort. Lorſqu'on l'apporta aux Dieux, ils remercierent ceux qui en avoient été les porteurs, & emmenant le loup avec eux dans l'Iſle d'un certain lac, ils lui montrent ce *lien* nouveau, le priant d'eſſayer de le rompre, & l'aſſurant qu'il étoit un peu plus fort qu'on ne le croiroit en le voyant ſi mince. Ils le prenoient eux-mêmes tour à tour dans leurs mains, eſſayant inutilement de le rompre, & lui diſant qu'il n'y avoit que lui qui pût en venir à bout. Le loup leur répondit: celui que vous me préſentez eſt ſi mince, qu'il n'y aura point de gloire à le rompre, ou s'il y a quelque artifice dans la maniere dont il eſt fait, quoiqu'il paroiſſe fragile, je vous aſſure qu'il ne touchera jamais mes pieds. Les Dieux l'aſſurerent qu'il romproit aiſément un lien ſi léger, puiſqu'il avoit déja briſé les fers les plus ſolides; ajoutant, que s'il ne pouvoit y réuſſir, ils ne ſe feroient aucune peine de le délivrer, parce qu'il auroit montré qu'il n'étoit plus à craindre pour eux. Je crains, répliqua le monſtre, que ſi

vous m'attachez une fois, & que je ne puiſſe me délivrer moi-même, vous ne me lâchiez bien tard; c'eſt pourquoi je ne me laiſſe lier que pour vous montrer que je ne ſuis pas un poltron; cependant il faut qu'un de vous mette ſa main dans ma gueule, pour m'être un gage que vous ne me trompez pas. Alors les Dieux ſe regardant, les uns les autres ſe trouverent dans une alternative très-embarraſſante, juſqu'à ce que *Tyr* ſe préſenta pour lui confier ſa main droite. Les Dieux ayant lié le loup, il s'étendit fortement comme il avoit déja fait, & employa toutes ſes forces pour ſe dégager; mais plus il faiſoit d'efforts, plus le lien le ſerroit étroitement, & tous les Dieux, excepté *Tyr*, faiſoient de grands éclats de rire. Le voyant donc pour jamais arrêté, ils prirent un bout de ſon lien, & le firent paſſer par le milieu d'un grand rocher plat, qu'ils enfoncerent bien avant dans la terre; enſuite, pour mieux encore s'en aſſurer, ils attacherent le bout qui paſſoit à une grande pierre, qu'ils jetterent encore plus bas. Le loup ouvrant ſa gueule énorme, s'efforçoit de les mordre & ſe rouloit avec violence. Les Dieux lui

lancerent dans la gueule une épée, qui, lui perçant la mâchoire inférieure, s'enfonça jusqu'à la garde; de sorte que la pointe atteignoit jusqu'au palais. Les hurlemens qu'il poussa furent horribles, &, depuis ce tems, l'écume sort sans cesse de sa gueule avec tant d'abondance, qu'elle forme un fleuve, qu'on nomme *Vam* ou les *Vices*; mais ce monstre rompra ses chaînes au crépuscule des Dieux; c'est-à-dire, à la fin du monde. Telle est la race scélérate que *Lok* a engendrée. *Gangler* dit à *Har*; mais, puisque les Dieux ont tant à craindre de ce loup & de tous les monstres qu'il a produits, pourquoi ne les ont-ils pas mis à mort? *Har* répond: les Dieux ont tant de respect pour la sainteté de leurs Tribunaux & de leurs villes d'asile, qu'ils n'ont pas voulu les souiller du sang de ce loup, quoique les prophéties leur ayent appris qu'il seroit un jour funeste à *Odin*.

Quinziéme Fable. Les Déesses.

Gangler demande quelles sont les Déesses? La principale, répond *Har*, est *Frigga* qui possede un Palais magnifique, nommé *Sansal* ou *demeure illustre*. La seconde se nomme *Saga*. *Eira* fait la fonction de Médecin des Dieux. *Gésione* est

vierge, & prend à ſon ſervice toutes les filles chaſtes après leur mort. *Fylla*, qui eſt auſſi vierge, porte ſes beaux cheveux flottans ſur ſes épaules ; ſa tête eſt ornée d'un ruban d'or ; c'eſt à elle que l'on a confié la toilette & la chauſſure de *Frigga* : elle eſt de plus la confidente de ſes ſecrets les plus cachés. *Freya* eſt la plus illuſtre des Déeſſes après *Frigga* : elle a épouſé *Oder*, dont elle a eu *Noſſa*, fille ſi belle, qu'on appelle de ſon nom tout ce qui eſt beau & précieux. *Oder* l'a quittée pour voyager dans des contrées extrêmement éloignées. *Freya*, depuis ce tems, ne ceſſe de pleurer, & ſes larmes ſont de pur or. On lui donne pluſieurs noms, parce que, ayant été chercher ſon mari dans différents pays, chaque peuple l'a appellée diverſement : elle porte ordinairement une chaîne d'or. La ſeptiéme Déeſſe eſt *Sïona* ; elle s'applique à tourner le cœur & les penſées vers l'amour, & met bien enſemble les garçons & les filles ; c'eſt pourquoi les garçons portent ſon nom. *Lövna* eſt ſi favorable, ſi bonne, & répond ſi bien aux vœux des hommes, que, par un pouvoir particulier que lui ont donné *Odin* & *Frigga*, elle peut réconcilier

les amants les plus désunis. *Vara*, la neuviéme Déesse, préside aux sermens que font les hommes, & sur-tout aux promesses des amans : elle est attentive à tous les mysteres de ce genre, & punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. *Vöra* est prudente, sage, & si curieuse, que rien ne peut lui demeurer caché. *Synia* est la portiere du Palais ; elle ferme la porte à ceux qui ne doivent pas y entrer : elle préside encore aux procès où il s'agit de nier quelque chose par serment, d'où vient le proverbe : *Synia* est près de celui qui va nier. La douziéme se nomme *Lyna* ; elle a la garde de ceux que *Frigga* veut délivrer de quelque péril. *Snotra* est une Déesse sage & savante : ceux qui sont vertueux & prudents portent son nom. *Gna* est la messagere que *Frigga* dépêche dans les différents mondes pour faire ses commissions ; elle a un cheval qui court dans les airs & au travers des feux. On compte aussi *Sol* & *Bil* au nombre des Déesses ; mais on vous a déja expliqué leur nature. Outre cela il y a plusieurs vierges qui servent dans le *Valhalla*, versent à boire aux Héros, & ont soin des coupes & de tout ce qui regarde la

table. On nomme ces Déesses *Valkyries*. *Odin* les envoie dans les combats pour choisir ceux qui doivent être tués, & pour dispenser la victoire. *Gadur*, *Rosta*, & la plus jeune des fées, *Skulda* ou *l'Avenir*, vont tous les jours à cheval choisir les morts, & réglen le carnage qui doit se faire. *Jard* ou *la Terre*, mere de *Thor* & de *Renda*, mere de *Vale*, doivent être aussi rangées parmi les Déesses.

Seiziéme Fable. *Frey & Gerde.*

Il y avoit un homme, appellé *Gimer*, qui étoit de la race des Géants des montagnes: il avoit eu de sa femme *Orboda*, une fille, nommée *Gorde*, qui étoit la plus belle de son sexe. Un jour *Frey* montant sur le trône universel pour considérer tout le monde, apperçut vers le Septentrion un magnifique Palais au milieu d'une ville; il en vit ensuite sortir une femme, dont la chevelure étoit si brillante, que les airs & les eaux en étoient éclairés. A cette vue *Frey*, par une juste punition de ce qu'il avoit eu l'audace de monter sur le trône sacré, fut frappé d'une tristesse soudaine, & de retour chez lui, il ne voulut ni parler, ni dormir, ni boire, & personne n'osa l'interroger; cependant *Niord* fit venir

Skirner, qui étoit le confident de *Frey*; & le chargea de demander à ſon maître quel ennemi juré il pouvoit avoir puiſqu'il ne vouloit parler à perſonne. *Skirner* promit de le faire, & allant trouver *Frey*, il lui demanda hardiment pourquoi il étoit ſi triſte & ſi taciturne. *Frey* lui répondit qu'il avoit vu une fille ſi belle & ſi bien faite, qu'il mourroit bien-tôt s'il ne pouvoit la poſſéder, & que c'étoit ce qui le rendoit ſi rêveur. *Va donc*, ajouta-t-il, *obtiens-la-moi en mariage; ſi tu l'amene, tu auras pour récompenſe tout ce que tu ſouhaiteras*. *Skirmer* s'y engagea, à condition que *Frey* voulût lui donner ſon épée, qui étoit ſi bonne, qu'elle faiſoit d'elle-même un grand carnage, auſſi-tôt que celui qui la portoit le lui ordonnoit. *Frey*, ne pouvant ſouffrir de délai, lui en fit préſent; enſuite *Skirner* s'étant mis en chemin, obtint cette fille de ſes parens, qui lui promirent qu'elle le ſuivroit neuf nuits après qu'il ſeroit parti, & que les noces ſe feroient dans le lieu nommé *Barey*. *Skirner* ayant rapporté à *Frey* le ſuccès de ſon voyage, ce Dieu impatient prononça ces vers : «Une nuit eſt bien »longue, deux nuits le ſont encore

» comment passerai-je la troisiéme ? Souvent un mois entier m'a paru plus court que la moitié d'une pareille nuit ». *Frey* ayant ainsi donné son épée, se trouva sans armes lorsqu'il combattit contre *Bela*, c'est pourquoi il le tua avec une corne de cerf. *Gangler* dit : il me paroît étonnant qu'un aussi brave Héros que *Frey* ait donné son épée à un autre, sans en garder une également bonne ; il faut qu'il s'en soit mal trouvé lorsqu'il s'est battu avec *Bela*, & je jurerois qu'il s'en repentit. *Har* lui répliqua : ce combat ne fut pas considérable ; *Frey* auroit put tuer *Bela* d'un coup de poing s'il avoit voulu ; mais lorsque les fils de *Muspell* viendront combattre contre les Dieux, c'est alors qu'il aura un véritable regret de n'avoir plus son épée.

Dix-septiéme *Fable.* Le vaisseau des Dieux.

Gangler dit à *Har* : vous m'avez dit que le vaisseau *Skidbladner* étoit le meilleur de tous les navires ; sans doute, répondit *Har*, c'est le meilleur & le plus artistement construit ; mais celui qu'on nomme *Nagolfara* est le plus grand. Ce sont certains Nains qui ont fabriqué le *Skidbladner*, & qui l'ont donné à *Frey*. Il est si vaste que toutes les deux armées peuvent y avoir place : aussi-tôt qu'on

en déploie les voiles, il eſt pouſſé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive aller, & lorſque les Dieux ne veulent pas naviger, on peut le démonter en tant de petites parties, qu'il eſt poſſible de le mettre dans la poche : c'eſt un vaiſſeau commode, répondit *Gangler*, & il a fallu, ſans doute, beaucoup d'art & de magie pour venir à bout de le faire.

Dix-huitiéme *Fable.* Crépuſcule des Dieux.

Gangler dit alors : que pouvez-vous m'apprendre de ce jour-là ? *Har* lui répondit : il y a beaucoup de choſes & de grandes choſes à vous dire. Premiérement viendra le grand hiver, pendant laquel la neige tombera des quatre coins du monde. La gelée ſera forte, la tempête violente & dangereuſe, & le ſoleil cachera ſon éclat. Trois hivers pareils ſe ſuccéderont ſans qu'aucun été les tempére: trois autres ſe paſſeront auſſi, pendant leſquels le monde entier ſera en guerre & en diſcorde : les freres ſe tueront les uns les autres par méchanceté ; perſonne n'épargnera ſon pere ou ſon fils, ou ſes autres parens ; alors il ſe paſſera des choſes, qu'on peut appeller *des prodiges*. Le loup *Fenris* dévorera le ſoleil, ce que tous les hommes regarderont comme une grande perte. Un autre monſtre

emportera la lune & la rendra inutile : les étoiles se cacheront dans le ciel. On apprendra alors que la terre & les montagnes sont violemment ébranlées : on verra les arbres arrachés, les montagnes s'écrouler, tous les liens & les fers des prisonniers rompus & mis en piéces ; alors le loup Fenris est lâché ; la mer s'élance sur la terre, parce que le grand serpent se changeant en spectre, gagne le rivage. Le vaisseau, nommé *Naglefare*, est mis à flot : ce vaisseau est fait des ongles des hommes morts ; c'est pourquoi l'on doit prendre garde à ne pas mourir sans se faire les ongles ; car un homme qui meurt ainsi fournit de la matiere pour la construction de ce vaisseau, que les Dieux & les hommes voudroient ne voir achevé que fort tard. Le pilote de ce vaisseau que la mer débordée entraîne se nomme le géant *Rimer*. Le loup *Fenris* avance, ouvrant sa gueule énorme, sa mâchoire inférieure touche la terre & l'autre s'étend jusqu'au ciel, & iroit plus loin s'il y avoit place : le feu fort brulant de ses yeux & de ses naseaux. Le grand serpent vomit des flots de venin qui inondent l'air & l'eau : ce monstre épouvantable se tient à côté du loup.

Dans ce tumulte le ciel se fend, & par cette ouverture les fils de *Muspell* entrent à cheval; *Surtur* est à leur tête; devant & après lui un feu ardent étincelle; son épée brille plus que le soleil; l'armée de ces génies passe à cheval sur le pont de *Bifrost*, le met en piéces; delà ils se rendent dans une plaine où ils sont joints par le loup *Fenris* & le grand serpent: là se trouvent aussi *Loke*, le géant *Rimer*, & avec eux tous les Géants de la gelée qui suivent *Loke* jusqu'à la mort. Les fils de *Muspell* marchent les premiers en ordre de bataille, formant un corps très-brillant dans cette plaine, qui a de tous côtés cent degrés d'étendue; cependant, pendant ces prodiges, *Heimdal*, l'Huissier des Dieux, se leve, il souffle avec force dans sa trompette pour réveiller les Dieux, qui s'assemblent aussi-tôt; alors *Odin* s'en va à la fontaine de *Mimis*, pour lui demander conseil sur ce qu'il doit faire. Le grand frêne *d'Ydrasil* est agité, & il n'y a rien dans le ciel & sur la terre qui soit exempt de crainte & de danger. Les Dieux font serment; *Odin* se couvre d'un casque d'or & d'une brillante cuirasse; il prend son épée, nommée *Gugner*, & marche droit au

loup *Fenris*. Il a *Thor* à ſes côtés ; mais ce Dieu ne peut le ſecourir, car lui-même combat contre le grand ſerpent. *Frey* tient tête à *Surtur*, & de part & d'autre on ſe porte de grands coups, juſqu'à ce que *Frey* ſoit abbatu : la cauſe de ſa défaite, c'eſt qu'il a donné autrefois ſon épée à ſon Ecuyer *Skyrner*. Ce jour eſt auſſi lâché le chien, nommé *Gurma*, qui avoit été attaché à l'entrée d'une caverne : c'eſt un monſtre redoutable pour les Dieux. Il attaque *Tyr*, ils ſe tuent tous deux. *Thor* terraſſe le grand ſerpent; mais en même-tems il recule de neuf pas, & tombe mort par terre, étouffé par les flots de venin que ce monſtre vomit ſur lui. Le loup *Fenris* dévore *Odin*. Au moment même *Vidar* s'avance, & appuyant ſon pied ſur la mâchoire inférieure du ſerpent, il prend l'autre de ſa main & le déchire ainſi juſqu'à ce qu'il meure. *Loke* & *Heimdal* ſe battent & ſe terraſſent l'un l'autre ; enſuite *Surtur* lance des feux ſur toute la terre, & le monde entier eſt bien-tôt conſumé.

Dixneuviéme *Fable*, Suite l'embraſement du monde.

Gangler demande : qu'eſt-ce qui reſtera après que le monde aura été brûlé, & que les Dieux, les Héros & les hommes auront péri ? Car je vous ai en-

tendu dire, ajoute-t-il, que les hommes devoient vivre toujours dans un autre monde. *Tredie* lui répondit : il y aura après tous ces prodiges plusieurs demeures agréables, & plusieurs mauvaises ; mais la meilleure maison de toutes ce sera *Gimle* ou *le Ciel* : en ce lieu l'on pourra avoir toutes sortes de boissons dans la salle, nommée *Brymer*, située dans le pays de *Okolm*. C'est aussi un agréable Palais que celui qui est sur les montagnes d'*Inda*, & qui est bâti d'un or brillant. Ce sera dans ce Palais que demeureront les hommes bons & justes. Dans *Nastrande* ou *le rivage des morts*, il y a un bâtiment vaste & infâme, dont la porte est tournée contre le Nord : ce Palais n'est construit que de cadavres de serpens, dont toutes les têtes sont tournées vers l'intérieur de l'édifice : ils y vomissent tant de venin, qu'il s'en forme un long fleuve empoisonné ; c'est dans ce fleuve que flottent les parjures & les meurtriers. *Gangler* prend la parole & dit : quels seront donc les Dieux qui survivront ; mourront-ils tous, & n'y aura-t-il pas encore un ciel & une terre ? *Har* lui répond : il sortira de la mer une autre terre, belle &

agréable, couverte de verdure, & le grain croîtra de lui-même sans qu'on le seme. *Vedar* & *Vale* vivront aussi, parce que, ni l'inondation, ni le noir incendie ne leur auront fait de mal. Ils habiteront dans les plaines d'*Ida*, où étoit avant la demeure des Dieux. Là se rendront du séjour des morts les fils de *Thor*, *Mod* & *Magne*, ainsi que *Balder* & *Hauder*. Ils se placeront & s'entretiendront ensemble des malheurs & des adversités qu'ils auront supportés; cependant, tandis que le feu dévorera tout, deux personnes de l'espéce humaine seront cachées sous une colline; ce sera un homme & une femme, qui s'appelleront *Lief* & *Lifithrafer*; ils se nourriront de rosée; ils produiront une si nombreuse postérité, que la terre sera bien-tôt couverte de nouveaux habitans. Ce qui vous paroîtra bien merveilleux encore, c'est que *Sunna* ou *le soleil*, avant que d'être dévoré par le loup *Fenris*, aura produit une fille aussi belle & aussi brillante qu'elle même, qui marchera dans la route, décrite autrefois par sa mere, comme il est dit dans ces vers: *la Reine brillante du feu engendrera une fille unique avant d'être engloutie par le loup; cette fille suivra les traces de sa mere après la mort des Dieux.*

A présent, continue *Har*, si vous voulez me faire de nouvelles questions, je ne sais qui pourra y répondre, puisque je n'ai pas entendu dire que personne puisse vous raconter ce qui se passera dans les autres âges du monde. Je vous conseille donc de vous contenter de ma relation & de la garder dans votre mémoire. Aussi-tôt *Gangler* entend de tous côtés un bruit terrible; il regarde partout; mais il n'apperçoit rien qu'une vaste plaine: il se met en chemin pour retourner dans ses Etats, où il raconte tout ce qu'il a vu & entendu. Depuis ce tems ce récit est passé de bouche en bouche parmi les peuples.

Quand même l'*Edda* n'auroit d'autre mérite que d'être le seul Livre qui nous apprenne ce qu'ont pensé les Celtes sur l'important sujet d'une vie à venir, il mériteroit d'être préservé de l'oubli; mais on y voit le principe de cette valeur fanatique qui anima les destructeurs de l'Empire Romain, & les conquérans de la meilleure partie de l'Europe. On y voit aussi avec surprise de quelle maniere des peuples, qu'on a cru barbares, se sont occupés des recherches & des méditations les plus sublimes.

Fin du vingt-septiéme Volume.

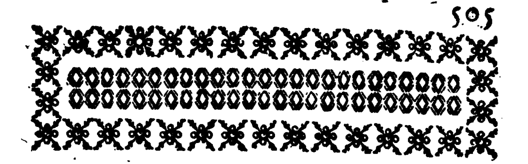


TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le Vingt-septieme Volume.

LA NORVEGE. 213

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Fin de la Table du Vingt-septieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Tomes *Vingt-sept* & *Vingt-huit* de l'*Histoire Moderne des Chinois*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Avril 1776.

DEGUIGNES.

ERRATA.

Page 322, *ligne* 10, ARTICLE VII; *lisez*: CHAPITRE VII.

Page 387, *ligne* 1, ARTICLE VIII; *lisez*: CHAPITRE VIII.

Page 416, *ligne* 12, ARTICLE IX; *lisez*: CHAPITRE IX.

14